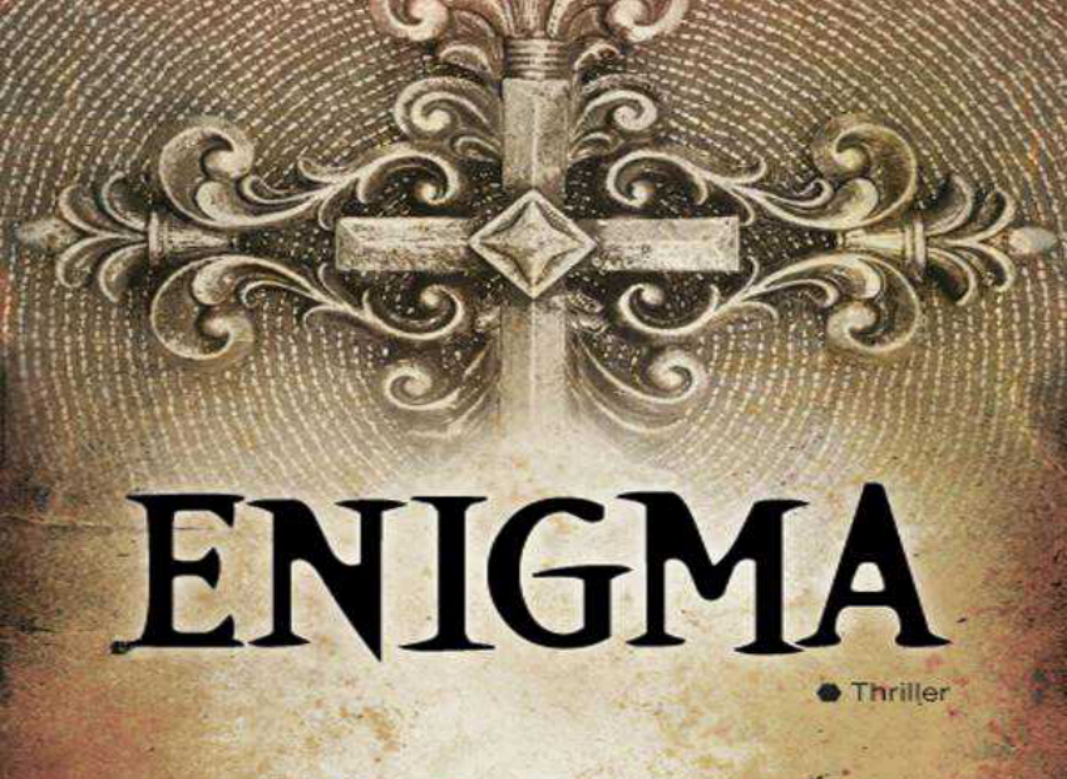


ENIGMA

Thriller

SCOTT MARIANI

City

ENIGMA

SCOTT MARIANI

Traduit de l'anglais par
Jocelyne Barsse

City

Du même auteur :

- Le Secret de l'Alchimiste (City, 2009)
- La Prophétie du Dernier Jour (City, 2009)
- Le Trésor des Hérétiques (City, 2010)
- La Conjuration des Ombres (City, 2011)
- Relique (City, 2012)

À B. D., car cette histoire n'aurait
jamais vu le jour sans son inspiration.

Publié en Grande-Bretagne sous le titre *The sacred sword*
par Avon, une division de HarperCollins Publishers.
ISBN : 9782824649771
Code Hachette : 51 9951 8
Rayon : Thrillers
Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud.
Catalogue et manuscrits : www.city-editions.com

Dépôt légal : août 2013
Imprimé en France

Sommaire

Prologue

Forteresse de Massada
Province romaine de Judée, Terre sainte
73 apr. J.-C.

— Ils vont bientôt passer à l'attaque, dit le jeune homme appelé Jean, les yeux remplis de peur.

Son chef, Éléazar ben Yaïr, ne répondit pas. Penché au-dessus du rempart de la forteresse sableuse, qui était perchée sur son immense socle rocheux, il se protégea les yeux du soleil éclatant et observa la scène qui se déroulait bien au-dessous d'eux. Grouillant comme une immense colonie de fourmis au pied de la montagne, les Romains de la légion X Fretensis, qui peinaient dans la poussière et la chaleur suffocante du désert, avaient pratiquement terminé la construction de l'immense rampe en pierre.

Éléazar savait au fond de lui que Jean avait raison. Le siège de la forteresse allait bientôt prendre fin. Dans quelques heures tout au plus, il ne leur resterait plus qu'à regarder, impuissants, les colonnes de soldats, leurs armures et leurs lances scintillant au soleil, gravir les unes après les autres la rampe et assaillir la citadelle. Ils n'auraient plus qu'à attendre le début du massacre.

Avaient-ils vraiment cru qu'une poignée hétéroclite de défenseurs, comptant nombre de femmes et de jeunes enfants, pourrait résister indéfiniment à la puissance écrasante de Rome ? Avaient-ils vraiment cru que la forteresse de Massada était imprenable ?

Éléazar savait parfaitement de quoi ses ennemis jurés étaient capables. Trois ans auparavant, il avait été l'un des rares rebelles juifs à pouvoir sortir vivant du carnage auquel s'était livrée l'armée romaine dans sa ville natale, Jérusalem, complètement rasée.

Les Romains avaient également tué un million d'innocents en représailles contre les Juifs qui osaient défier le pouvoir de César. L'armée campait désormais autour de la forteresse de Massada, obéissant aux ordres de Lucius Flavius Silva, gouverneur de Judée, et avait été envoyée ici pour anéantir la dernière poche de résistance.

Les forces de Silva avaient construit un mur d'encerclement de onze kilomètres autour de la montagne pour empêcher les rebelles de s'échapper et les priver de toute aide extérieure. Des tours d'assaut et d'immenses catapultes se dressaient autour du mur. Elles étaient terrifiantes, mais c'étaient la rampe et ce qu'il allait advenir une fois qu'elle serait terminée qui terrorisaient vraiment les rebelles.

— Personne ne peut résister à une telle armée, dit Jean d'une voix

chevrotante. Les Romains vont violer nos femmes, massacrer nos enfants sous nos yeux et faire de nous tous des esclaves.

Éléazar ferma les yeux. Il était triste, lui aussi. Il savait déjà ce qu'il lui restait à faire. Plus de neuf cents personnes. En tant que chef, il n'avait pas d'autre choix que de prendre cette décision fatale.

Il se détourna des remparts pour regarder le jeune homme droit dans les yeux.

— Je préfère mourir en homme libre plutôt que de subir ça, dit-il doucement.

— Mais alors, que devons-nous faire ?

— Nous allons remettre nos âmes à Dieu, répondit Éléazar. Tous. Les Romains ne trouveront personne en vie.

Mais avant de s'atteler à cette sinistre tâche, il lui restait un dernier devoir, particulièrement important, à accomplir.

Il posa la main sur sa ceinture et sortit l'épée étincelante qu'il avait emportée quand il avait quitté Jérusalem. Tout en tenant avec déférence la poignée en bronze de ses deux mains, il porta la lame à sa bouche et déposa un baiser sur le métal froid.

— Il faut absolument cacher l'épée, dit-il. Quoi qu'il arrive, elle ne doit pas tomber entre les mains des Romains.

Ils prièrent.

Puis, ils mirent leur tout dernier plan à exécution.

1

Non loin de Millau, Midi-Pyrénées
2 décembre
De nos jours

Par une nuit noire et brumeuse, le père Fabrice Lalique rentrait chez lui au volant de sa Passat, quand il remarqua la voiture derrière lui. Encore elle !

Tout en conduisant, le prêtre, âgé de cinquante-trois ans, avait repensé jusqu'alors aux longues heures qu'il venait de passer auprès de ses paroissiens, Pierre et Madeleine Robichon, dans le village tout proche de Briande. Il avait tenté de calmer le couple qui venait de se disputer violemment. Un fait dont ils étaient coutumiers.

C'était son devoir de s'occuper des problèmes sociaux et familiaux dans son diocèse. Et Dieu sait que les turbulents Robichon lui avaient à maintes reprises donné du fil à retordre. Certes, quand il les avait quittés, ils étaient calmes, apaisés, la main de la femme dans celle de son mari sur la table de la cuisine, mais qu'il avait fallu batailler, argumenter pour qu'ils se réconcilient enfin ! Les négociations avaient été particulièrement pénibles et fatigantes. De plus, le prêtre était resté beaucoup plus longtemps que prévu.

L'horloge du tableau de bord de la Passat indiquait presque vingt-trois heures. La vallée du Tarn était recouverte d'un lourd voile de brume, et, tandis que le père Lalique roulait sur les routes de campagne désertes, s'éloignant ainsi de Millau, il avait le plus grand mal à voir où il allait et ne cessait de cligner des yeux. Il était impatient de retrouver son havre de paix, douillet et chaleureux, à la sortie du village de Saint-Christophe où il vivait seul depuis de nombreuses années. Impatient aussi de se verser un verre d'armagnac bien mérité avant d'aller se coucher. L'eau-de-vie l'aiderait peut-être à oublier ses problèmes personnels et l'inquiétude qui le rongeait depuis quelques jours.

Fabrice soupira. C'était sans doute uniquement un produit de son imagination. Peut-être les responsabilités qu'impliquait sa tâche finissaient-elles par le déstabiliser. Peut-être devait-il écouter le conseil du Dr Bachelard et prendre une retraite anticipée. Quand un cerveau surmené se mettait à inventer des histoires et qu'on s'imaginait être espionné et suivi, cela signifiait sans doute qu'il était temps de lever un peu le pied.

Ça ne peut être que ça, pensa-t-il tout en enlevant une main du volant pour se frotter le menton. *Je me fais des idées, tout simple…*

La lumière aveuglante des phares derrière lui sembla soudain envahir l'intérieur de la Volkswagen. Le cœur du prêtre se mit à battre la chamade, tandis que l'angoisse le gagnait de nouveau. Il plissa les yeux en regardant dans le rétroviseur pour tenter de distinguer la forme des phares.

Était-ce la Mercedes ? La Mercedes qui, il en était certain, l'avait suivi la veille alors qu'il rentrait chez lui après avoir dit la messe dans l'église de Saint-Affrique. Mais aussi l'avant-veille et le mardi précédent… Il fixa si longtemps le rétroviseur qu'il faillit louper le virage devant lui et dut faire une embardée pour éviter le bas-côté.

— Maudit brouillard, marmonna-t-il.

Pourtant, il parcourait ces routes depuis plus de trente ans et les connaissait par cœur. Il n'allait pas tarder à savoir si on le suivait réellement. Ce n'était plus qu'une question de secondes… Attention… Oui, c'était là. Il tourna brusquement à droite au carrefour et accéléra autant que son courage le lui permettait, puis fila à toute vitesse sur la route étroite qui le mènerait à Saint-Christophe en un peu plus de temps que le chemin habituel. Il regarda de nouveau dans le rétroviseur. Rien. Les battements de son cœur se calmèrent progressivement. *Et voilà, tu vois ? Tu n'es qu'un idiot.*

Puis, les phares réapparurent dans son rétroviseur et il eut soudain la gorge sèche. Il prit un virage serré à droite, puis un à gauche, s'enfonçant un peu plus dans le dédale des petites routes de campagne. Les phares étaient toujours visibles dans son rétroviseur.

Trop terrifié pour rouler plus vite, Fabrice serra le volant de toutes ses forces. Comme il aurait aimé que la nuit devienne moins épaisse ! Les arbres semblaient surgir devant lui à travers le brouillard. Combien de fois n'avait-il pas parcouru ces bois, enfant, mais aussi adulte, et pourtant, ils semblaient à présent animés d'une énergie sinistre, comme s'ils se resserraient autour de lui, comme s'ils essayaient de refermer leur étreinte sur lui.

Il chercha son téléphone à tâtons et composa un numéro familier. Pas de réponse. Après le bip de la boîte vocale, il se mit à parler précipitamment dans un anglais hésitant à cause de sa panique.

— Simeon, c'est moi Fabrice. La chose dont je t'ai parlé. Je suis sûr que ça recommence. En ce moment, ce soir. Je pense que quelqu'un me suit. S'il te plaît, rappelle-moi dès que possible.

Les phares étaient toujours là, plus près à présent, blancs et aveuglants à travers le brouillard. Et maintenant ? Fabrice envisagea l'espace d'une seconde d'appeler Bernard, le commissaire du coin ; il avait enregistré son numéro personnel. Pourtant, à cette heure, Bernard aurait déjà bien entamé sa bouteille de vin. Peut-être dormait-il déjà à poings fermés devant la télé.

Fabrice pensa alors à son vieil ami, Jacques Rabier, dont la ferme ne

se trouvait qu'à un kilomètre, derrière les bois. Tout en laissant échapper un gémissement de panique, il appuya sur l'accélérateur.

Après quelques côtes et descentes impressionnantes, puis une série de virages en épingle à cheveux, il tourna brusquement le volant pour franchir en dérapant le portail branlant et familier de Jacques, puis s'engagea à toute vitesse sur le chemin cahoteux qui menait à la ferme.

L'endroit était plongé dans l'obscurité, les volets étaient fermés. Fabrice coupa le moteur et traversa la cour en trébuchant pour aller frapper à la porte d'entrée.

— Jacques ? cria-t-il.

Pas de réponse. Un chien aboya au loin. C'est alors que Fabrice entendit un autre bruit. Le roulement de pneus gravissant doucement le chemin en terre et le grondement d'un moteur qui ne ressemblait en rien au cliquetis de celui de la vieille camionnette Peugeot 504 de Jacques Rabier.

Lorsque les phares apparurent à travers les arbres, Fabrice s'éloigna à toute vitesse de la ferme et traversa la cour d'un pas lourd en direction de l'immense grange en bois où il avait si souvent joué avec Jacques quand ils étaient enfants.

Il poussa la grande porte et se réfugia à l'intérieur juste à temps. Les phares de la voiture vinrent balayer la cour quelques secondes plus tard. Leur lumière aveuglante filtrait à travers les lattes, éclairant partiellement la grange où il distingua les machines agricoles recouvertes de bâches et la pile de meules de foin contre le mur du fond.

Fabrice n'eut pas vraiment à réfléchir pour trouver une cachette. Enfants, Jacques et lui avaient fait, de l'espace de stockage aménagé sous le sol de la grange, leur repaire qui, en fonction de leurs jeux, faisait office de QG pour leur gang ou de cabine de bateau de pirates. Adolescents, ils y avaient amené une ou deux fois Michelle et Valérie, des filles du village, pour fumer des cigarettes en cachette ou batifoler innocemment avec elles.

Tandis que Fabrice se dirigeait en titubant vers la trappe, son estomac se noua à l'idée que Jacques ait pu la condamner à l'aide de planches ou qu'il ait pu poser une machine dessus. Mais non, elle était bien là, exactement comme dans ses souvenirs, recouverte d'une fine couche de poussière et de paille. Ses doigts tremblants trouvèrent le bord de la trappe et la soulevèrent. Elle s'ouvrit en grinçant.

L'ouverture lui parut beaucoup plus étroite que dans sa jeunesse. Peinant à faire passer ses épaules carrées, il sentit une douleur désagréable dans la nuque, comme si quelque chose s'enfonçait dans sa peau. La petite croix en argent qu'il portait autour de son cou était restée accrochée à une écharde dans le bois, et la chaîne

particulièrement fine s'était cassée.

Mais il n'avait pas le temps de chercher son pendentif maintenant. Fabrice referma rapidement la trappe au-dessus de sa tête et descendit maladroitement l'échelle pour rejoindre le sous-sol plongé dans une obscurité totale. Il était tellement terrifié qu'il arrivait tout juste à respirer.

Quelle situation incroyable ! Lui, Fabrice Lalique, était un représentant de l'Église, particulièrement respecté, pas un criminel en fuite. Il n'avait rien à cacher. Il avait la conscience tranquille et n'avait pas fait le moindre faux pas depuis qu'il était prêtre. Il n'avait aucune raison de fuir qui que ce soit. Pourtant, un instinct primaire, si fort qu'il en sentait presque le goût à travers ses dents serrées, lui disait qu'il était en grand danger.

La porte de la grange s'ouvrit. Des pas résonnèrent au-dessus de lui. Trois hommes, lui semblait-il. Ils se dispersèrent dans le hangar et le parcoururent de long en large. Lorsqu'ils braquèrent le faisceau de leurs lampes torches sur le sol, la lumière s'infiltra par les fentes entre les lattes. Ils inspectèrent la grange rapidement et méthodiquement.

Qui étaient donc ces hommes ? Que voulaient-ils ? Fabrice ravala sa panique, trop terrifié pour oser respirer, convaincu qu'ils n'allaient pas tarder à entendre les battements affolés de son cœur. Il s'enfonça un peu plus dans l'ombre pour échapper à la lumière des lampes torches.

Il sentit quelque chose frôler son bras et faillit laisser échapper un cri. Un rat. Il s'empressa de chasser la créature dégoûtante qui fila à toute vitesse sur une poutre avant de s'enfuir par une grosse fente entre les lattes.

Ses griffes raclèrent le bois. Les hommes au-dessus de lui braquèrent soudain leurs lampes torches vers l'endroit d'où provenait le bruit. Le cœur de Fabrice s'arrêta de battre lorsque les faisceaux s'attardèrent sur la trappe, éclairant les grains de poussière qui retombaient.

Les pas se rapprochèrent.

— Ce n'est qu'un rat, dit une voix.

Fabrice réalisa que les hommes parlaient en anglais.

— Il n'est pas là, allons-y.

Encore tremblant de peur, Fabrice laissa échapper un soupir de soulagement silencieux pendant que les pas s'éloignaient et se dirigeaient vers l'entrée de la grange. Ils partaient. Une fois qu'ils auraient démarré leur voiture, il attendrait encore quelques minutes avant de sortir d'ici. Devait-il reprendre sa Passat ? Partir à pied et appeler la police ? Attendre le retour de Jacques ?

La sonnerie soudaine de son téléphone dispersa ses pensées et rompit brusquement le silence. Il plongea la main dans sa poche et sortit, horrifié, le maudit appareil qui hurlait comme une sirène tandis que ses doigts tremblants cherchaient à tâtons le bouton pour

l'éteindre. Le nom de la personne qui cherchait à le joindre apparut sur l'écran : Simeon Arundel.

La sonnerie stridente se tut, mais il était trop tard. Des bruits de pas retentirent sur les lattes en bois au-dessus de sa tête : les hommes étaient revenus en courant dans la grange. Les faisceaux des lampes s'infiltrèrent de nouveau à travers les fentes. La trappe fut soulevée et une lampe torche instantanément braquée sur son visage.

Le père Fabrice Lalique n'était pas fait pour se battre. Il n'avait jamais eu à se défendre physiquement de toute sa vie d'adulte. Et sa résistance face à ses trois agresseurs forts et déterminés fut aussi faible et vaine que ses cris quand il demanda : « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous de moi ? » alors qu'ils le traînaient à travers la grange et jusqu'à la Mercedes qui attendait dehors. On lui prit son téléphone. Des mains puissantes le poussèrent dans le coffre ouvert de la voiture qui se referma brusquement.

Quelques secondes plus tard, Fabrice fut ballotté dans l'espace confiné de la malle quand la Mercedes descendit le chemin cahoteux pour rejoindre la route. Il cogna de toutes ses forces contre le coffre en métal et cria jusqu'à en avoir la gorge irritée. Puis, complètement épuisé, il sombra dans une torpeur désespérée et, à peine conscient des mouvements de la voiture ou du temps qui passait, se recroquevilla dans l'obscurité.

Ce n'est que lorsque le coffre s'ouvrit et qu'il leva les yeux pour regarder les visages qui le fixaient impassiblement qu'il comprit que le voyage s'arrêtait là pour lui. Les hommes le hissèrent hors du véhicule.

Il sentit l'air moite de la nuit sur son front et du béton sous ses pieds. La Mercedes était garée au bord d'une large autoroute vide. À travers le brouillard, qui se répandait comme de la fumée au-dessus de la route, Fabrice vit que sa Volkswagen était arrêtée quelques mètres derrière.

Fabrice scruta le visage de ses agresseurs à la recherche d'une expression, d'un soupçon d'humanité, mais il ne vit rien.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix rauque, le souffle court. Qu'est-ce qui m'arrive ?

Fabrice identifia rapidement le chef. C'était un homme au visage émacié, aux yeux vifs et froids. Ses cheveux clairsemés n'étaient pas plus longs que les poils de sa barbe de plusieurs jours sur sa mâchoire. Pendant que les deux autres tenaient Fabrice par les bras, le chef glissa la main dans sa veste noire unie et en sortit un pistolet. Sans dire un mot, il montra le bord de la route avec son arme. Les deux malfaiteurs firent avancer le prêtre de force dans cette direction. Fabrice cligna des yeux et secoua la tête, ahuri, alors qu'ils approchaient du bord de la route. Au-delà, il ne distinguait rien

d'autre que le brouillard tourbillonnant.

C'est alors qu'il vit le garde-corps en acier et qu'il sut où il était.

— Oh non ! dit-il. Non, non, non…

Le viaduc de Millau. Le plus haut pont du monde portant une portion de l'autoroute A75 trois cents mètres au-dessus de la vallée du Tarn.

Et on le forçait à avancer jusqu'au bord.

Fabrice se débattit frénétiquement, mais il lui était impossible de résister à la force qui l'entraînait vers l'avant.

— Pourquoi ? demanda-t-il, mais seul un gémissement de terreur presque animal sortit de sa bouche.

Une soudaine rafale dissipa momentanément le brouillard, et il vit brièvement le vide au-dessous de lui. Les piles supportant le tablier se dressaient comme des tours colossales, plus hautes que les flèches des cathédrales. Fabrice se mit à respirer par saccades.

Il était incapable de parler. Il parvint malgré tout à dégager un de ses bras et saisit le métal froid du garde-corps auquel il s'agrippa. Le chef ne dit rien, il se contenta de tendre la main et de desserrer les doigts de Fabrice avec une telle brutalité qu'il en cassa deux.

Fabrice ne sentit même pas la douleur. Elle ne pouvait déjà plus l'atteindre.

Les hommes le poussèrent dans le vide. Le père Fabrice Lalique dégringola, tournoyant dans les airs, son cri s'estompant dans la nuit. Le brouillard l'avait englouti bien avant qu'il n'ait atteint le sol lointain.

Lorsque les hommes firent demi-tour pour aller rejoindre la Mercedes, le chef sortit son téléphone.

— C'est fait, se contenta-t-il de dire.

Il s'installa sur le siège passager. Son collègue qui les avait suivis dans la voiture de Lalique la laissa où elle était, la portière ouverte, la clé sur le contact, puis il monta à l'arrière de la Mercedes.

Au même instant, leurs complices, dans la maison du prêtre, téléchargeaient des fichiers sur son ordinateur : des centaines de mégaoctets de photos complètement illégales. Leur source anonyme ne serait jamais retrouvée et personne ne soupçonnerait que des hommes s'étaient introduits dans la bâtisse.

Les phares de la Mercedes venaient de disparaître dans la nuit, laissant derrière eux la Volkswagen Passat seule sur le viaduc vide lorsque les derniers mots du père Fabrice Lalique furent inventés et envoyés à tous ses contacts :

Mes chers amis,

Quand vous lirez ce message, je serai mort. Je vous demande de ne pas porter mon deuil, car je ne suis pas digne de votre chagrin.

Je ne peux supporter plus longtemps le fardeau de mes péchés. Que Dieu ait pitié de moi pour les choses horribles que j'ai faites.

2

Deux semaines plus tard

Des nuages d'orage couraient dans le ciel et une autre vague déferlante s'écrasa contre la proue du ferry *Rodin* effectuant la liaison Calais-Douvres. Une immense gerbe d'écume vint s'abattre sur le pont.

La plupart des quelque neuf cents passagers ayant bravé l'alerte aux vents violents pour faire la traversée jusqu'en Angleterre en cet après-midi glacial de décembre s'étaient réfugiés dans les bars et les salons luxueux du superferry.

Seul un homme se tenait sur le pont extérieur. Il était appuyé contre le garde-corps, le col de sa veste en cuir remonté, le vent balayant ses cheveux blonds épais, son corps s'adaptant sans mal au tangage du bateau.

Tout en regardant vers le nord en direction des falaises blanches de Douvres qu'il parvenait tout juste à distinguer dans l'obscurité, il plissa les yeux, deux fentes bleues, pour se protéger des embruns salés. Il tira une bouffée de sa cigarette, et la mince volute de fumée fut immédiatement emportée par une violente rafale.

Il s'appelait Ben Hope. Moitié Anglais, moitié Irlandais, il venait d'avoir quarante ans, mais était toujours en très grande forme. Il avait été soldat à l'époque avant de quitter les Forces spéciales britanniques pour aider les familles des victimes d'enlèvement. Un monde obscur et un véritable business autour des demandes de rançon.

Il travaillait en free-lance et se définissait comme un « consultant en gestion de crise ». Il utilisait des méthodes et faisait appel à des compétences que les forces de l'ordre n'étaient ni autorisées ni aptes à employer. Ben avait délivré de nombreuses victimes innocentes qui avaient pu retourner saines et sauves auprès de leur famille. Pour obtenir de tels résultats, il avait mis hors d'état de nuire un certain nombre de ravisseurs.

À présent, il habitait un coin tranquille de Normandie, dans un endroit appelé Le Val. Cette propriété, qui, durant la majeure partie de son existence, avait été une ferme, avait été transformée en unité de formation tactique où des militaires, des policiers, des spécialistes de la libération d'otages, des négociateurs et des cadres des compagnies d'assurances affluaient du monde entier pour se former auprès de Ben et de son équipe. Le monde était agité par de nombreux conflits, et Ben savait qu'il ne manquerait jamais de clients.

Il arrivait parfois qu'il se rende en Grande-Bretagne dans le cadre de ses fonctions, mais ce n'était pas le cas en ce jour de décembre. Le Val

était fermé pour les fêtes de Noël, et sa venue en Angleterre avait deux raisons d'ordre personnel, qui, encore que de nature différente, expliquaient son air pensif sur le pont du ferry.

Le lendemain soir, il devait assister à l'inauguration de la nouvelle salle de concert à Langton Hall, l'académie de musique de l'Oxfordshire fondée par Leigh Llewellyn. C'était autrefois l'une des cantatrices les plus talentueuses et les plus admirées du monde. Elle avait aussi été le premier amour de Ben et, beaucoup plus tard, trop brièvement, hélas, sa femme.

Il savait qu'il ne se remettrait jamais complètement de sa mort. Cette plaie ne pouvait pas se refermer. Il ne voulait pas repenser aux conditions de sa disparition, même si des cauchemars le hantaient parfois la nuit. L'homme qui lui avait pris Leigh s'appelait Jack Glass. Il ne lui avait survécu que de quelques minutes.

En tant que membre du conseil d'administration de la Fondation Leigh-Llewellyn, Ben avait été invité à couper le ruban inaugural de la nouvelle salle de concert, mais aussi à faire un discours et à remettre un prix au chanteur d'opéra le plus prometteur formé à l'école.

On ne pouvait pas vraiment dire de lui qu'il était un bon orateur. À l'époque où il était dans les Forces spéciales britanniques (SAS), il avait conduit des milliers de briefings opérationnels avec de petites équipes d'hommes ; dans le cadre de sa nouvelle fonction d'instructeur, il était habitué à donner des cours dans l'environnement familier de la petite salle de classe du Val – mais il était un peu nerveux à l'idée de prendre la parole sur une estrade devant un public nombreux. Certes, il s'était préparé le mieux possible, car il devait bien ça à Leigh.

La deuxième raison de son voyage en Angleterre le rendait encore plus nerveux. Il s'était d'ailleurs longuement torturé l'esprit avant de décider de faire une halte à Londres. Londres, c'était l'endroit où vivait Brooke : le Dr Brooke Marcel, expert en psychologie des otages et conférencière au Val…, mais elle était en fait beaucoup plus que ça.

Vu comme les choses s'étaient passées entre eux depuis leur terrible dispute en septembre, Ben ne savait vraiment pas comment Brooke allait réagir à sa visite surprise. Tout ce qu'il savait, c'est qu'elle lui avait terriblement manqué ces derniers mois.

Lorsque le ferry arriva à quai à Douvres, Ben se dirigea vers le pont garage. Tandis que les autres passagers montaient à bord de leurs Opel, Nissan et Daewoo rutilantes, il ouvrit dans un bruit de grincement la portière de son Land Rover Série IIA militaire tout cabossé que le type avec qui il travaillait au Val avait surnommé le « Vieux Clou ». Il jeta son sac sur le siège passager usé et quitta le pont du ferry pour s'enfoncer dans la bruine de cette fin d'après-midi.

Le « Vieux Clou » n'était pas vraiment le genre de véhicule qu'on

pouvait pousser pour arriver au plus vite à destination, et, alors qu'il se dirigeait vers Londres, Ben se demanda si ce n'était pas pour cette raison qu'il avait inconsciemment choisi de prendre le Land Rover : il n'était pas particulièrement pressé d'arriver.

Par deux fois, il fut franchement tenté de renoncer, d'éviter Londres et de prendre immédiatement la direction du nord-ouest pour se rendre dans l'Oxfordshire. La deuxième fois que cette pensée lui vint, il faillit céder à la tentation de prendre la fuite, mais il était déjà arrivé à la périphérie de la ville, et la maison de Brooke à Richmond ne se trouvait plus qu'à quelques kilomètres.

Oh ! et puis zut, se dit-il. *Maintenant que je suis là, autant essayer d'y voir plus clair*.

3

La pluie menaçait de se transformer en neige fondue quand Ben s'arrêta dans la rue en face de la grande maison victorienne en briques rouges où Brooke vivait. Il coupa le moteur et, pendant quelques secondes, il pensa à la petite flasque dans son sac qu'il avait remplie d'un whisky d'Islay quinze ans d'âge avant de partir. Pourtant, il se contenta de prendre son paquet de Gauloises à moitié écrasé et son Zippo. N'importe quel prétexte était bon pour retarder le moment où il devrait aller sonner à la porte de l'appartement de Brooke au rez-de-chaussée.

Tout en fumant et en regardant la pluie couler sur la vitre, il se demanda s'il était vraiment judicieux de se pointer chez Brooke à l'improviste. Puis, il repensa aux événements survenus trois mois auparavant à l'origine du chaos qui régnait désormais dans sa vie.

L'existence de Ben Hope n'avait jamais été un long fleuve tranquille. Il le regrettait parfois, mais le mois de septembre avait surpassé tout ce qu'il avait connu jusqu'à présent.

Ce n'est quand même pas tous les mois qu'on est accusé d'un meurtre qu'on n'a pas commis, entraîné dans une intrigue impliquant des truands russes et traqué à travers toute l'Europe par une horde de policiers obéissant aux ordres d'un agent de la SOCA, une certaine Darcey Kane, particulièrement déterminée et ambitieuse.

Ben avait failli être torturé à mort, broyé dans un accident de voiture, incarcéré dans une prison italienne, pulvérisé par un hélicoptère d'attaque russe… Pourtant, ce n'était pas ça le pire. Rien n'était comparable au choc qu'il avait ressenti en voyant Brooke dans les bras d'un autre homme.

Blessé, en fuite, Ben était arrivé tant bien que mal jusqu'à la petite maison de vacances, perdue au milieu de la campagne portugaise, que Brooke avait achetée quelques années auparavant, pensant qu'elle serait vide et qu'il pourrait se terrer là quelque temps pour récupérer. Il s'était trompé.

Tandis qu'il s'approchait de la maison dans l'obscurité, il avait été surpris de voir de la lumière à la fenêtre du rez-de-chaussée. Il avait regardé à l'intérieur à travers une fente dans les volets.

La scène qu'il avait vue lui avait glacé le sang. Brooke et l'inconnu étaient assis à la lumière des bougies et buvaient tranquillement du vin. Ils semblaient tout juste sortir de la douche. Il en avait tiré la conclusion qui s'imposait.

Ben s'était esquivé sans se faire remarquer. De là, il était reparti pour l'Italie, puis Monaco et enfin la Géorgie avant de retourner à

Rome au terme de ce périple particulièrement dangereux. En cours de route, Darcey Kane et lui avaient uni leurs forces pour vaincre les gangsters qui essayaient de les tuer et démasquer une conspiration au cœur même des services de renseignement britanniques.

Le plus difficile dans l'histoire avait été de résister aux avances de Darcey, qui, il était bien obligé de le reconnaître, était particulièrement séduisante avec ses cheveux de jais. Une fois les truands neutralisés et la conspiration désamorcée, ils s'étaient retrouvés à Rome, chacun s'interrogeant sur son avenir. Darcey lui avait bien fait comprendre qu'elle n'avait nullement l'intention de consacrer son week-end dans la Ville éternelle à la visite de la chapelle Sixtine et du Colisée.

— Je n'ai pas dit mon dernier mot ! avait-elle lancé, incapable de cacher sa déception quand ils s'étaient séparés alors que Ben s'apprêtait à rentrer chez lui en France. Quand je veux un homme, je finis toujours par l'avoir.

En arrivant au Val, Ben s'était empressé de vérifier la date de la prochaine conférence de Brooke sur l'agenda. Il avait tout arrangé pour ne pas être là à son arrivée et avait inventé un prétexte pour être absent durant les deux jours qu'elle allait passer au Val. Il avait prétendu qu'il devait se rendre à Nantes pour voir un nouveau système de sécurité destiné à l'armurerie du site, puis à Paris pour rencontrer un client potentiel.

En réalité, il s'était réfugié dans un hôtel à Valognes à quelques kilomètres du Val. Il était parfaitement conscient du côté pitoyable de la situation, mais il ne pouvait s'empêcher d'agir ainsi.

Il aurait préféré affronter un taureau en train de charger plutôt que Brooke.

Jeff Dekker, ancien commando du SBS (l'unité des forces spéciales de la Marine royale britannique), qui était le bras droit de Ben au Val, avait fini par craquer, fatigué qu'il était d'avoir à le couvrir tout le temps, et l'avait appelé sur son portable.

— Bon sang, Ben ! Qu'est-ce qui se passe avec vous deux ? Elle est blessée et ne sait plus à quoi s'en tenir. D'abord, elle apprend en rentrant de vacances que son compagnon a été arrêté et poursuivi à travers toute l'Europe par les flics et, ensuite, quand elle vient ici dans l'espoir de te voir, elle constate que tu la fuis comme si elle avait la lèpre. Tu ne peux pas continuer comme ça, mon pote.

— Je n'ai pas envie d'en parler.

Le vol retour de Brooke, au départ de Cherbourg, était prévu à dix-neuf heures quinze le soir du deuxième jour. À vingt heures passées, Ben était revenu discrètement au Val. Malheureux et un peu honteux, il était allé tout droit à la cuisine pour se servir un verre de vin. Il était tellement préoccupé qu'il n'avait même pas remarqué la présence de

quelqu'un d'autre dans la pièce.

— Tu croyais vraiment que tu allais t'en tirer aussi facilement ? dit une voix tendue par l'émotion.

Ben faillit lâcher son verre. Il fit volte-face.

Brooke se leva du fauteuil dans le coin de la pièce où elle l'avait attendu.

Son visage était presque aussi rouge que ses cheveux auburn, et ses yeux verts lançaient des éclairs.

— Tu ne vas donc même pas me dire qui c'est ?

— Qui ? demanda-t-il, complètement dérouté.

Brooke laissa échapper un rire amer.

— Qui ? Tu me prends vraiment pour une idiote ! Je *lui* ai parlé, Ben. Elle a appelé ici. Comme tu n'étais pas là, puisque tu cherchais à m'éviter à tout prix, c'est moi qui ai décroché.

— Je ne comprends vraiment pas de quoi tu parles.

— Ah non ? « On s'est bien amusés à Rome, il faudra remettre ça. » Ça te rappelle quelque chose ?

Ben la regarda quelques secondes sans comprendre avant de réaliser soudain ce à quoi elle faisait allusion.

— Tu veux parler de Darcey Kane ?

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces mots qu'il se rendit compte à quel point il n'était pas convaincant.

Les yeux de Brooke s'étaient embués de larmes. L'une d'elles coula sur sa joue.

— Je n'aurais jamais cru que tu me ferais une chose pareille, Ben Hope, pas toi, non. Et tu n'as même pas eu le courage de me le dire en face.

— Je préfère t'arrêter tout de suite : tu dis n'importe quoi.

— Qu'est-ce que tu faisais à Rome ?

— Tu sais très bien ce que je faisais à Rome. J'essayais d'éviter la prison. Tu as vu les informations, n'est-ce pas ?

— Je sais que tu as eu une période très difficile et j'en suis désolée, dit Brooke d'un ton brusque. Je veux juste savoir ce que tu faisais *avec elle* ?

— Rien, absolument rien.

— Alors, de quoi parle-t-elle ?

— C'est une longue histoire.

— Je m'en doute.

— Je trouve que tu es particulièrement mal placée pour m'accuser de ça, répliqua Ben.

Et voilà ! Il était dans le pétrin maintenant. Il regretta immédiatement ses paroles.

Brooke lui lança un regard furieux.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

Il en avait trop dit. Il ne pouvait plus faire marche arrière.

— Tu le sais parfaitement. Je vous ai vus, toi et ton jules au Portugal.

— Mon *quoi* ? explosa Brooke.

— Tu m'as très bien entendu.

— Tu es venu chez moi ?

— Il fallait absolument que je me cache quelque part. Je ne pensais pas que tu serais là. Je t'ai vue par la fenêtre. Vous aviez l'air très intimes, tous les deux. Ne me fais pas l'affront de le nier.

— Ben ! C'était Marshall, mon beau-frère !

Ben eut un mouvement de recul.

— Tu as une liaison avec ton beau-frère, le banquier ?

— Non, mais, franchement, pour qui tu me prends ? Bien sûr que non !

— Alors, qu'est-ce que vous faisiez là-bas, tous les deux ?

— Bon, d'accord. Il m'a suivie jusqu'au Portugal, dit Brooke en soupirant. Il s'est mis dans la tête ou plutôt il s'était mis dans la tête, rectifia-t-elle, qu'il était amoureux de moi. Il m'a harcelée pendant des semaines. Je suis allée au Portugal pour m'éloigner un peu de lui. Il s'est pointé là-bas et je lui ai dit une fois pour toutes qu'il avait intérêt à changer d'attitude.

Ben resta sans voix pendant quelques secondes, le temps pour lui de digérer ce qu'elle venait de dire. Il s'était repassé la scène si souvent ; il lui fallait à présent l'envisager sous un angle complètement différent.

— Mais il était en peignoir, protesta-t-il.

— Il y avait eu un orage, rétorqua-t-elle avec colère. Il était trempé jusqu'aux os. Alors, je lui ai dit de prendre une douche. Je venais moi-même de me doucher quand il s'est pointé.

— Les bougies…, le vin…

— Tu sais très bien que le moindre petit orage provoque des coupures de courant là-bas. Et le vin, c'était pour nous calmer. Il était vraiment dans tous ses états. Moi aussi d'ailleurs. En fait, tu m'as juste vue en train d'essayer de le raisonner. Je suis psychologue, bon sang !

Ben la dévisagea. Il fallait bien reconnaître que son histoire était plausible. Mais, soudain, une autre pensée s'insinua dans son esprit.

— Alors, comme ça, ce con de Marshall te harcelait depuis des semaines et tu n'as même pas pris la peine de me le dire ?

— Oui, bien sûr. Je pense que ça aurait été la cerise sur le gâteau. Tu lui aurais sûrement cassé la gueule et après ? On se serait tous retrouvés dans un beau pétrin. Et ma sœur l'aurait appris. Phoebe est fragile émotionnellement. Ça l'aurait détruite. Il fallait que je règle cette histoire toute seule.

— C'est comme ça que tu me vois ? En fait, tu me prends pour un

mec violent qui ne sait faire que casser la gueule aux autres pour régler les problèmes ?

— Non, parfois tu vas même jusqu'à les descendre.

— Et moi qui croyais que tu me faisais confiance ! cria-t-il.

Brooke laissa échapper un rire méprisant.

— Parce que toi, tu m'as fait confiance, peut-être ? Comment est-ce que tu as pu croire que je te trompais ? Toutes les fois où je t'ai dit que je t'aimais…, tu as pensé que je t'avais menti ?

Ils avaient continué à se disputer longtemps. Tous les deux s'étaient laissé emporter par leur indignation, et ni l'un ni l'autre ne voulait céder. Quand Ben avait senti que les choses allaient vraiment trop loin, il avait tenté de revenir sur sa position et de s'excuser, mais il était déjà trop tard : beaucoup de mots blessants avaient été prononcés et le mal était fait.

Finalement, Brooke avait quitté la pièce comme une furie. Il l'avait vue monter dans un taxi et avait regardé la voiture s'éloigner sur le chemin qui descendait de la ferme.

Deux jours plus tard, une lettre était arrivée par la poste adressée très officiellement et très froidement au major Benedict Hope, directeur général, unité de formation tactique Le Val. Trois lignes laconiques pour dire qu'elle démissionnait de son poste sans préavis et qu'elle ne reviendrait plus.

Quand Ben avait essayé de la contacter pour la persuader de changer d'avis, il avait constaté qu'elle avait changé de numéro de téléphone et d'adresse mail. Ses lettres lui étaient retournées sans avoir été ouvertes.

Et voilà que, trois mois plus tard, il était devant son appartement au rez-de-chaussée et s'interrogeait sérieusement sur le bien-fondé de sa présence ici. Il ouvrit son sac et en sortit le présent qu'il avait acheté pour elle, enveloppé avec soin dans du papier cadeau avec des petits Rodolphe, le fameux renne au nez rouge. Il s'y était repris à trois fois pour faire le paquet.

Toutefois, il était pratiquement certain que le cadeau à l'intérieur plairait à Brooke. Elle était française par son père et adorait le cinéma ; alors, il lui avait acheté un coffret DVD des films d'Éric Rohmer. Il ne se rappelait pas en avoir vu un seul lui-même.

Quand il sortit de la voiture, traversa la rue, ouvrit le portillon donnant accès à son jardin et sonna à sa porte, il se sentit vraiment comme un homme allant à l'échafaud.

Pas de réponse. Il essaya encore une fois. Le paquet était trop gros, il ne passait pas par la fente de la boîte aux lettres. Un coffret de DVD tout abîmé ne ferait certainement pas plaisir à Brooke. Il ne lui restait plus qu'à le lui poster.

Ben tourna les talons, à la fois amèrement déçu et extrêmement

soulagé. Alors qu'il s'apprêtait à rejoindre son Land Rover, un Asiatique plutôt grand et bien de sa personne descendit la rue et ouvrit le portillon. Il portait une grosse parka et avait un sac de provisions à la main. En voyant Ben sur les marches, il s'arrêta et sourit.

— Salut, dit-il avec chaleur. Vous devez être Ben.

Ben dévisagea l'étranger sans trop savoir que penser.

— J'ai vu votre photo, dit l'homme. Elle était posée sur le bureau de Brooke.

Son utilisation du passé n'échappa pas à Ben.

— Je suis Amal, dit l'homme.

Comme s'il avait lu dans les pensées de Ben, il s'empressa d'ajouter :

— Brooke est ma voisine. J'habite l'appartement au-dessus.

— Ah ! vous êtes l'écrivain, dit Ben, se rappelant soudain que Brooke avait mentionné parfois le dramaturge qui parvenait à payer le loyer exorbitant de l'appartement au-dessus sans avoir le moindre revenu connu.

— Disons que j'essaie d'en être un, dit Amal en souriant.

— Vous savez où est Brooke ? demanda Ben.

Le sourire d'Amal se mua en grimace.

— Elle n'est pas là, je suis désolé. Elle est partie à Vienne avec Sam.

Sam, pensa Ben. *Très bien.*

Il se tut quelques secondes.

— J'avais un cadeau pour elle, dit-il en regardant le paquet dans sa main.

— Je peux le prendre si vous voulez. Je le lui donnerai dès son retour.

— C'est très gentil de votre part.

Amal leva les yeux vers le ciel. Auréolée dans la lumière dorée de la rue, la neige fondue tombait plus fort.

— Vous voulez entrer boire un café ? Il fait sacrément froid ici.

Ben secoua la tête.

— Je ferais mieux d'y aller.

Tandis qu'il franchissait le portillon, Amal le rappela :

— Ben ?

Ben se retourna.

— Sam, c'est le diminutif de Samantha, dit Amal avec un regard lourd de sens. Juste au cas où… Vous voyez ce que je veux dire ?

Ben hocha la tête.

— Merci d'avoir précisé. Joyeux Noël, Amal.

— Joyeux Noël à vous aussi. Faites attention à vous.

4

Le lendemain, Ben se réveilla bien avant le lever du soleil, il se leva et fit cinq séries rapides de vingt pompes sur la moquette de sa petite chambre dans la ferme convertie en *bed & breakfast*. Il se doucha et regarda l'aube poindre dans le ciel de l'Oxfordshire rural, une tasse de café noir bien fort à la main. Il n'avait pas bien dormi.

Son esprit vagabondait, passait d'une chose à une autre et le maintenait dans un état de tension qu'il aurait bien aimé apaiser en buvant une gorgée de whisky dans sa flasque si la discipline qu'il s'était imposée depuis longtemps ne l'en avait pas empêché.

Quelques instants plus tard, il enfila son blouson en cuir et descendit au rez-de-chaussée, où il fut accueilli par l'odeur de lard, de saucisses et d'œufs frits préparés par la propriétaire, Mme Bold, qui semblait avoir un peu trop consommé de petits-déjeuners anglais concoctés par ses soins. Ben déclina poliment la promesse d'infarctus qu'elle voulait lui offrir sur un plateau et sortit dans l'air froid et vif du matin. Les nuages sombres et la neige fondue de la veille avaient fait place à un beau ciel bleu. Le soleil pâle filtrait à travers les branches dénudées des chênes et des hêtres, et scintillait sur la pelouse couverte de givre.

Il se hissa dans la cabine du Land Rover. Le moteur toussa au démarrage et, l'espace d'une ou deux secondes, Ben eut quelques craintes, puis le véhicule s'ébranla dans un grincement anémique et descendit en cahotant le long chemin caillouteux.

Le cimetière ne se trouvait qu'à quelques champs de Langton Hall, sur les terres d'une église du seizième siècle. Il était entouré d'un mur de pierre sèche moussu.

Ben s'agenouilla devant la tombe et enleva délicatement quelques feuilles mortes. L'inscription sur la pierre tombale en granit était brève et simple, comme elle l'aurait souhaité. Seuls figuraient son nom, l'année de sa naissance et celle de sa mort.

Elle n'avait que trente-deux ans.

Ben était seul dans le cimetière. Il dit quelques mots, sentit sa gorge se serrer, puis resta longtemps assis en silence, la tête baissée. Il posa une rose blanche sur la tombe. Puis, il se leva et retourna doucement vers sa voiture.

***

Finalement, contrairement à ce qu'il avait redouté, il s'en sortit plutôt bien au moment du discours. Ben n'avait pas porté de smoking

depuis son voyage en Égypte quelques années auparavant.

Le col rigide le gêna quelque peu, mais Ben était calme, et sa nervosité initiale en voyant le monde dans le nouvel auditorium de Langton Hall disparut au moment où il monta sur l'estrade et prononça les premiers mots du discours.

Les choses qu'il dit à propos de Leigh venaient du cœur. À en juger par la longueur des applaudissements à la fin, il devait avoir touché une grande partie du public.

Soulagé de ne pas avoir à rester sous les projecteurs plus longtemps, Ben serra quelques mains, vida un verre de champagne, puis s'installa à sa place pour assister au premier acte de l'opéra.

Il était content que les membres du conseil d'administration aient opté pour *Le Barbier de Séville* plutôt que pour un opéra trop tragique et déprimant. D'après lui, la plupart des compositeurs d'opéra semblaient trouver un malin plaisir à imposer une fin tragique à leurs personnages, mais l'œuvre de Rossini était légère, amusante, avec des arias entraînantes, dont le public ne manquerait pas de fredonner les airs à la fin de la représentation. Ben eut le sentiment que Leigh aurait approuvé ce choix tout comme elle aurait apprécié la performance impeccable des chanteurs.

À vrai dire, il n'avait jamais été un amateur d'opéra et il ne tarda pas à se perdre dans les circonvolutions de l'intrigue amoureuse entre le comte Almaviva et la belle Rosina. La dernière scène de l'acte I durant laquelle le soldat ivre fait son apparition le laissa quelque peu perplexe : qui était ce type et que voulait-il ? Était-ce en réalité le comte qui s'était déguisé ? Et comment le Dr Bartolo pouvait-il se laisser avoir par un stratagème aussi évident visant à séduire sa fille ? Et d'ailleurs, était-ce bien sa fille ? Oh ! et puis zut ! À la fin de l'acte, Ben ne tenait déjà plus en place et sentait la frustration l'envahir. Dès que les premiers applaudissements retentirent, il se dirigea tout droit vers le bar.

Il commençait tout juste à savourer son whisky quand il sentit une petite tape sur son épaule. Il se retourna et vit un homme et une femme devant lui, portant tous deux des vêtements de circonstance et le regardant avec un grand sourire. Il ne les reconnut pas immédiatement, puis il réalisa qu'il se trouvait nez à nez avec deux personnes qu'il n'avait pas revues depuis vingt ans.

— Simeon ? Michaela ?

— Beau discours, Benedict.

Simeon Arundel était à peu près de la même taille que Ben. Il devait mesurer dans les un mètre quatre-vingts, il était svelte et avait l'allure plutôt sportive. Ses cheveux noirs étaient aussi épais et brillants qu'à l'époque où il était étudiant, et il avait remarquablement bien vieilli sauf qu'il avait les traits tirés.

Michaela portait ses cheveux blonds un peu plus courts maintenant et avait sans doute pris quelques kilos, mais l'éclat de son sourire ramena Ben des années en arrière, à une époque lointaine qui lui semblait presque faire partie d'une autre vie, où ils étudiaient ensemble à Christ Church, à Oxford. Tout comme Ben, Simeon était un théologien.

Il avait un ou deux ans de plus que lui et venait de commencer ses études de troisième cycle. Michaela Ward faisait partie de la promotion qui suivait celle de Ben et étudiait la philosophie, les sciences politiques et l'économie.

— Quelle surprise de te voir ! dit Simeon. On n'avait aucune idée que tu serais là. Et voilà que tu apparais soudain sur l'estrade. J'ai dit à Michaela : « Mon Dieu, mais c'est Benedict Hope ! »

— Tout le monde m'appelle Ben aujourd'hui, fit remarquer Ben en souriant.

— C'est merveilleux de te revoir, Ben, dit Michaela. Tu n'as pas changé.

— J'espère quand même avoir changé sur certains points, dit Ben.

Il vit pour sa part quelque chose qui avait incontestablement changé chez eux : l'alliance en or identique que Simeon et Michaela portaient.

— J'aurais dû me douter que vous alliez finir par vous marier, tous les deux.

— Peu de temps après…, après ton départ de l'université, expliqua Michaela.

Elle sembla sur le point d'ajouter quelque chose, puis se ravisa. Les circonstances du départ de Ben n'étaient vraiment pas le sujet de conversation idéal dans un tel contexte.

— Il ne me reste plus qu'à vous féliciter… un peu tardivement.

Ils se mirent tous à rire, puis le visage de Simeon redevint sérieux tout à coup.

— Je suis désolé pour ta femme. Je ne savais pas.

Ben hocha la tête.

— Merci, marmonna-t-il.

— L'opéra te plaît ? demanda Michaela pour changer de sujet.

— Honnêtement, je préférerais assister à un concert de jazz.

— S'il te plaît, ne me dis pas que tu vis dans le coin, dit-elle. Ça serait vraiment terrible de réaliser que nous avons été pratiquement voisins pendant tout ce temps-là sans le savoir.

— Non, j'habite en Normandie. J'ai monté une société là-bas. Et qu'en est-il de vous deux ? demanda Ben, cherchant à échapper à l'inévitable question sur le genre d'activités qu'il exerçait au Val.

— Nous avons le presbytère à Little Denton, répondit Simeon. C'est à quelques kilomètres d'ici.

— Simeon a le presbytère, rectifia Michaela. Je ne suis que la

femme du pasteur.

— Alors, tu es allé jusqu'au bout, dit Ben à Simeon. C'est ce que j'ai toujours pensé d'ailleurs.

— Je n'ai jamais pu envisager de faire autre chose que de servir Dieu à mon humble façon, dit Simeon.

— Il est beaucoup trop modeste, murmura Michaela derrière sa main. C'est une vraie star, en fait.

— Mais dis-moi, Ben, intervint Simeon en rougissant un peu. Où est-ce que tu loges ?

Quand Ben lui indiqua le nom du *bed & breakfast*, Simeon secoua énergiquement la tête.

— Ne me dis pas que tu es chez cette horrible madame Bolt. C'est une véritable virago, Dieu me pardonne. Et elle demande un prix exorbitant.

— Il faut absolument que tu viennes chez nous, dit Michaela.

— C'est très gentil à vous, mais…

— Permets-nous d'insister, fit Simeon. Ça va nous faire du bien de parler du bon vieux temps. Je suis sûr qu'on va bien s'amuser et comme ça tu pourras faire la connaissance de Jude.

— Jude ?

— Notre fils, expliqua Michaela. C'est juste que…

Elle leva les yeux au ciel, puis regarda Simeon.

— Chéri, je crois que Jude a d'autres projets pour les vacances.

Simeon fronça légèrement les sourcils.

— Peu importe. Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Nous aimerions beaucoup t'avoir parmi nous. Reste un jour ou deux pendant les fêtes de Noël ! Si tu apprécies toujours autant le bon vin et le whisky, j'ai quelques bouteilles à te proposer. Tu m'en diras des nouvelles !

Ben hésita quelques instants. Il n'avait rien de spécial à faire durant les prochains jours. Aucun séminaire n'était prévu au Val avant le mois de janvier et, à part les types de la sécurité et les chiens de garde, il n'y aurait personne sur les lieux avant le retour de vacances de Jeff et du reste de l'équipe. Il aurait aimé passer un peu de temps avec sa sœur Ruth en Suisse, mais, depuis qu'elle était devenue une directrice d'entreprise ambitieuse, elle assistait à des conférences et des sommets dans le monde entier. Elle était actuellement en mission pour convertir l'Extrême-Orient aux vertus de l'écologie.

— D'accord, dit-il, vous m'avez convaincu. Je vais aller récupérer mes affaires chez madame Bolt et j'arriverai chez vous demain dans la journée.

— Et pourquoi attendre demain ? objecta Simeon. Viens ce soir. On se couche toujours tard ; alors, on aura plein de temps pour discuter une fois que l'opéra sera terminé.

— En parlant d'opéra, je crois qu'on ferait bien de regagner nos

places, dit Michaela en regardant sa montre.

La sonnerie annonçant le début de l'acte II avait retenti pendant qu'ils discutaient.

Il n'était pas loin de minuit quand Ben arriva dans le village de Little Denton. Conformément aux indications que Simeon lui avait données, il tourna au niveau du pub du village et s'engagea sur une route tortueuse qui longeait la Tamise. Il trouva enfin le presbytère blotti derrière un grand mur de pierre et entouré d'arbres.

Un hibou hulula sans se montrer quand il sortit de son Land Rover et fit quelques pas sur le chemin de gravier qui menait à la maison.

La lune éclairait la façade couverte de lierre de la vieille bâtisse. Un chien aboya à l'intérieur.

— Chut, Scruffy ! cria Simeon.

La porte d'entrée s'ouvrit, et le révérend Arundel apparut, vêtu d'une tenue plus décontractée (un jean et un gilet ample). Il serra chaleureusement la main de Ben.

— Je suis ravi que tu sois là, vraiment.

Il regarda le Land Rover par-dessus l'épaule de Ben et haussa les sourcils.

— Dieu du ciel, il n'est pas tout jeune. Série IIA ? Il doit au moins dater de soixante-treize.

— Soixante-neuf, rectifia Ben. À vrai dire, il fait un peu des siennes depuis quelque temps. Je crois que c'est une soupape !

— Bon sang, il a le même âge que moi. Il est encore plus vieux que la Lotus.

— Quoi ? Tu l'as encore ?

Ben avait de bons souvenirs de la Lotus Elan de Simeon. Un modèle de l'année 1972. Combien de fois n'avaient-ils pas fait le tour des pubs de campagne avec elle pour goûter toutes les bières produites sur la planète ? À l'époque, même à Oxford, il était plutôt rare que les étudiants possèdent une voiture, en particulier une voiture de sport rouge vif, qui faisait baver d'envie même les étudiants les plus riches. Simeon avait d'ailleurs eu beaucoup de succès avec les filles au volant de sa Lotus.

— Je ne la vendrai jamais, dit Simeon. Je la garderai jusqu'à ce que la mort nous sépare, j'en ai bien peur.

Michaela apparut dans l'embrasure de la porte, tenant par le collier un bâtard noir et blanc hirsute qui grattait sur le sol pour sortir saluer le visiteur. Ben regarda le clebs et comprit pourquoi il s'appelait ainsi[1].

— Dites-moi, les garçons, vous ne pourriez pas laisser vos vieux tacots tranquilles ? demanda Michaela. Vous faites entrer le froid.

— Elle conduit une Mazda, murmura Simeon à Ben en lui lançant un regard de conspirateur.

— Tu n'as que ça comme bagages, Ben ? demanda Michaela. Tu voyages léger.

L'intérieur du presbytère était confortable et douillet avec la patine un peu usée d'une vieille maison qui n'avait jamais vraiment été modernisée. Un feu de bois crépitait dans l'âtre et un sapin de Noël très coloré se dressait dans un coin en face d'un piano demi-queue couvert de photos encadrées. Ben s'arrêta devant l'une d'elles, sur laquelle posait un jeune homme ébouriffé d'environ vingt ans. Il se trouvait sur une plage dans un endroit chaud et couvert de palmiers, et portait une combinaison de plongée. Il affichait un grand sourire comme s'il était vraiment dans son élément avec sa planche de surf sous le bras.

— C'est sûrement Jude, dit Ben.

— C'est bien notre fils, confirma Simeon. Il tient sa beauté de sa mère.

— On dirait qu'il aime l'eau.

— C'est rien de le dire. Il étudie la biologie marine à l'Université de Portsmouth. Il ne peut pas se passer de la mer. En fait, il vient de séjourner deux semaines en Nouvelle-Zélande, où il a fait de la plongée en cage pour observer les grands requins blancs. C'est de la folie pure, mais il n'y a pas moyen de l'arrêter quand il s'est mis quelque chose dans la tête.

Simeon soupira.

— Au moins, il a encore ses deux bras et ses deux jambes, que je sache. C'est le principal. Qu'est-ce que je te sers à boire, Ben ? Un single malt sans glaçons ?

— Tu te souviens bien, dit Ben.

Tandis que Simeon allait chercher des verres et une bouteille dans un buffet à l'autre bout de la pièce, Michaela arriva de la cuisine avec des tartelettes de Noël sur un plateau. Tout en le posant sur la table basse, elle sourit à Ben et jeta un regard de côté à son mari.

— Je suis tellement contente que tu sois là, murmura-t-elle. Ça va lui remonter le moral. Il était très déprimé et contrarié ces derniers jours.

Simeon était trop occupé à remplir les verres et à mettre un CD de chants grégoriens pour entendre ce qu'elle disait. Michaela ajouta en baissant encore un peu plus la voix :

— Nous venons de recevoir de terribles nouvelles à propos d'un de ses collègues… C'était même plus qu'un simple collègue, un véritable ami, dans le sud de la France.

Ben grimaça.

— Il était malade ?

— Non, c'est un suicide.

Michaela articula en silence le mot impensable et passa l'index le

long de sa gorge comme une lame de couteau pour bien se faire comprendre.

Ben comprenait à présent pourquoi Simeon avait les traits si tirés. Il n'eut pas le temps de répondre, car Simeon revint avec deux verres de whisky bien remplis. Il en tendit un à Ben et trinqua avec lui.

— Aux vieux amis, dit Simeon Arundel. Bienvenue à la maison, Ben.

5

La neige tombait en tourbillonnant dans la nuit, et une couche assez épaisse recouvrait la route privée qui menait à l'immense maison de Wesley Holland, le manoir Whitworth, à un peu plus de trente kilomètres des rives du lac Ontario. Tous ceux qui suivaient dans les médias les exploits du philanthrope milliardaire âgé de soixante-sept ans auraient été surpris de le voir au volant (pas même un chauffeur pour le conduire) d'une Chrysler vieille de sept ans. En réalité, malgré sa richesse quasiment incommensurable, Wesley Holland était un homme avec des goûts relativement modestes. Quand il avait hérité de l'immense fortune de son père, il était encore très jeune, mais il n'était tombé dans aucun des pièges habituels de la prospérité. Le monde moderne l'intéressait aussi peu que les signes extérieurs de richesse. D'ailleurs, plus le temps passait, plus il en désapprouvait les excès et les nouvelles technologies.

Pourtant, tous les hommes ont une faiblesse, et celle de Wesley Holland, depuis plus de cinq décennies, malgré ses tendances pacifistes et son horreur de la cruauté, était sa passion dévorante pour les armes de guerre anciennes et les armures. À vrai dire, s'il n'avait pas eu besoin d'espace pour héberger la collection exceptionnelle que sa fortune lui avait permis d'acquérir, il n'aurait pas eu besoin d'une maison aussi grande. Il pensait parfois qu'il pourrait parfaitement se contenter d'un deux-pièces. Il vivait seul après tout, avec son personnel à demeure et Moïse, son vieux chat écaille et blanc.

Wesley gara sa voiture devant le manoir. Lorsqu'il sortit du véhicule, il fut accueilli par deux des membres de son personnel. Son secrétaire particulier de longue date, Coleman Nash, l'abrita sous un parapluie, tandis que l'autre, Hubert Clemm, qui était le majordome de Wesley depuis plus de vingt-cinq ans, déchargeait les bagages. Moïse avait eu la sagesse de rester à l'intérieur.

— Manipulez celui-là avec précaution, Hubert, dit Wesley en regardant son majordome sortir du coffre de la Chrysler la mallette noire en fibre de verre faite sur mesure.

Elle était théoriquement indestructible, ce qui n'empêchait pas Wesley de s'inquiéter. Qui n'aurait pas été anxieux à sa place étant donné ce qu'elle renfermait. La boîte oblongue, d'un peu plus d'un mètre vingt, dotée de verrous en acier, ressemblait à s'y méprendre au genre d'étui qu'un guitariste classique sérieux utiliserait pour protéger son précieux instrument pendant ses déplacements.

Sauf que Wesley Holland n'avait jamais gratté une guitare de sa vie.

— Vous avez fait bon voyage, monsieur Holland ? demanda

Coleman en emmenant son employeur vers la maison.

— Oui, merci, Coleman. À vrai dire, ça aurait pu aller mieux.

Wesley se sentait encore un peu abattu après sa dernière entrevue avec un groupe de soi-disant experts dont l'esprit étriqué et cynique ne parvenait pas à saisir l'incroyable vérité qui était pourtant juste devant leurs yeux. Cette fois, il avait rencontré, sans grand succès, les intellos de l'Université de Buffalo. Il se disait parfois qu'il allait bientôt être à court d'options. Pourtant, rien ne pourrait éteindre complètement l'enthousiasme que suscitait chez lui sa découverte. C'était l'objet original et il n'aurait même pas dû se soucier de ce que pensaient les experts. Ils finiraient bien par se réveiller un jour. Il en était intimement convaincu.

— Quoi de neuf ici ? demanda-t-il à Coleman.

Le milliardaire avait une confiance absolue en son secrétaire particulier. Coleman veillait sur le manoir et les terres comme un pit-bull, et il gardait même une carabine à double canon utilisant des munitions .700 Nitro Express « juste au cas où ». Wesley l'avait souvent taquiné à propos de son maudit fusil à éléphant.

— Le calme plat, répondit Coleman quand ils entrèrent dans la maison.

L'escalier était bordé d'une rangée d'armures médiévales. Des originaux, pas des reproductions. Il en allait de même pour la collection d'armes anciennes qui brillaient sur le lambris.

— J'ai laissé le courrier sur votre bureau, comme d'habitude, poursuivit Coleman. Le conservateur de la collection Wallace à Londres a appelé trois fois pendant votre absence.

— Appelait-il à propos des armes de l'époque de Cromwell ?

— Il n'a pas précisé l'objet de son appel. Je lui ai dit que vous le contacteriez dès votre retour.

— Ça sera fait. Oh ! Hubert, vous pouvez monter tous les bagages à l'étage, sauf la mallette noire. Laissez-la dans le salon. Je la rangerai moi-même.

— Oui, monsieur Holland.

— Au fait, dit Coleman, Abigail a préparé votre plat préféré pour le dîner de ce soir : des escalopes de veau.

— À la crème ?

Wesley se mit à saliver. Il avait testé de nombreux cuisiniers et cuisinières avant de trouver Abigail. Cette femme était une vraie perle. Rien ne le réconfortait plus qu'un bon repas. Et il en avait bien besoin. En plus de sa déception à la suite de son déplacement à Buffalo, les révélations concernant le père Fabrice Lalique continuaient de le hanter. Wesley avait été aussi choqué que les autres quand il avait appris que le prêtre était pédophile.

Il laissa la mallette noire avec son précieux contenu sur le tapis du

salon où Hubert l'avait posée et monta l'escalier d'un pas très alerte pour quelqu'un de son âge. Une fois à l'étage, il se rendit dans son bureau. Les murs de la pièce étaient couverts de velours vert somptueux et n'exposaient qu'une infime partie de sa collection d'armes anciennes. Il pointa une télécommande en direction de la chaîne hi-fi, et sa sonate pour clavecin de Soler préférée emplit la pièce.

Le bureau sur lequel Coleman avait soigneusement empilé le courrier avait autrefois appartenu au général Robert E. Lee. Il n'y avait pas le moindre ordinateur dans la pièce, ni dans le reste de la maison d'ailleurs. Le téléphone était la seule concession aux moyens de communication modernes tolérée par Wesley Holland sous son toit, même si Coleman se plaignait fréquemment de ne pas avoir de connexion Internet ni d'accès aux mails. Pour Wesley, si on voulait écrire à quelqu'un, il fallait le faire dans les règles : à la main, sur du papier à lettres, dans une enveloppe. Il scellait ses lettres avec un cachet de cire rouge. Bon, d'accord, il fallait bien reconnaître que c'était un dinosaure. Mais les dinosaures avaient régné sur la terre beaucoup plus longtemps que les hommes ne le feraient jamais.

Il passa quelques minutes à parcourir son courrier, rien de bien intéressant ou pressant, puis il consulta sa montre. Londres devait encore être endormie à cette heure. Brian Cameron, de la collection Wallace, avait certainement appelé à propos des armes datant de la première guerre civile anglaise que le musée souhaitait lui emprunter depuis des mois. Holland n'était pas certain de pouvoir se résoudre à s'en séparer. Ses collections étaient sa passion. Il rappellerait peut-être l'Anglais dans la matinée, à moins qu'il ne le laisse mariner un peu avant de prendre sa décision.

S'il y avait bien une chose qui ne pouvait pas attendre, c'étaient les escalopes de veau à la crème.

Wesley ferma son bureau et redescendit au rez-de-chaussée. Son ventre se mit à gargouiller à l'idée du bon dîner qui l'attendait tandis qu'il traversait l'entrée en marbre pour rejoindre la cuisine. Il aimait prendre ses repas sur la table toute simple plutôt que de contraindre Robert à préparer la salle à manger avec sa voûte imposante.

Pendant que Wesley mangerait jusqu'à la dernière miette le délicieux repas tout en distribuant de minuscules morceaux de viande à Moïse sous la table, Abigail s'affairerait dans la cuisine pour préparer son dessert.

Il appréciait sa compagnie : beaucoup plus que celle des quatre femmes qu'il avait eues, toutes plus intéressées et avides les unes que les autres. Wesley avait divorcé de la dernière à cinquante-sept ans et il avait juré de ne plus jamais se remarier.

La porte de la cuisine semblait bloquée par quelque chose.

— Abi ?

Pas de réponse. Wesley poussa un peu plus fort et elle s'ouvrit de quelques centimètres. Il sentit une odeur de brûlé.

— Abi ? répéta-t-il.

Lors de son dernier bilan de santé, le docteur lui avait dit qu'il avait le cœur d'un homme de quarante-cinq ans. Pourtant, ce cœur si résistant s'arrêta presque de battre quand Wesley découvrit la scène qui l'attendait dans la cuisine. Il poussa un cri horrifié.

Moïse, le chat, lapait nonchalamment une épaisse traînée de sang qui scintillait dans la lumière. Elle menait de la cuisinière à la porte, où Abigail avait réussi à se traîner avant de mourir. Elle avait reçu deux balles dans la poitrine tirées par une arme de gros calibre. Elle serrait toujours dans sa main la spatule dont elle se servait pour remuer la sauce, à présent complètement carbonisée dans la casserole d'où s'échappait une fumée heureusement aspirée par la hotte.

— Coleman ! cria Wesley, complètement paniqué. Coleman !

Il se précipita dans l'entrée pour rejoindre le salon principal.

Le corps d'Hubert Coleman était recroquevillé au milieu du grand tapis persan, les bras écartés, le visage tourné vers la porte. Il avait le front troué par une balle, et le tissu recouvrant le canapé derrière lui était éclaboussé de sang.

— Coleman ! hurla Wesley.

Il entendit un bruit derrière lui et fit volte-face. Il n'eut pas le temps de réagir qu'il était déjà propulsé en arrière, deux pistolets munis de silencieux braqués sur son visage. Il tomba lourdement dans un fauteuil et regarda, impuissant, les deux tireurs qui se dressaient au-dessus de lui. L'un d'eux était grand. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-cinq. Le long manteau marron qu'il portait était en cuir pleine fleur, comme du cuir de cheval. L'autre portait une veste matelassée. Tous deux avaient enfilé des cagoules de ski noires pour cacher leur visage.

Des cambrioleurs. Le cœur de Wesley battait à tout rompre. Il regarda le corps d'Hubert du coin de l'œil : c'était plus qu'il ne pouvait en supporter.

— J'ai plus d'un million de dollars en liquide dans un coffre à l'étage, dit-il en haletant. Et des bijoux. Je vais vous l'ouvrir. Prenez ce que vous voulez et partez. Partez, s'il vous plaît.

Les hommes masqués échangèrent un regard. La proposition était des plus alléchantes : partir d'ici avec un million de dollars en liquide, voilà qui était très tentant, mais les ordres étaient clairs.

— L'épée, dit le grand en manteau de cuir avec brusquerie. C'est ça qu'on veut.

Il parlait avec un accent anglais. Un Londonien, peut-être.

Wesley rechigna, cherchant à gagner du temps. Il n'avait jamais

réfléchi aussi vite.

— Je ne vois pas de quelle épée vous voulez parler ! protesta-t-il.

En fait, il ne le savait que trop bien. Si ses associés et lui ne se trompaient pas, et après trois ans d'efforts acharnés, il était intimement persuadé qu'ils avaient raison : cette épée était un trésor d'une valeur inestimable. En revanche, il ne comprenait pas comment ces hommes avaient pu être au courant de son existence.

Qui aurait pu trahir ce secret qu'ils s'étaient pourtant juré de bien garder. Hillel Zada ? Sûrement pas lui. Il n'en savait pas assez.

Le pire, c'était que l'épée se trouvait tout près de lui. Il faisait tout son possible pour ne pas laisser dériver son regard vers la mallette noire en fibre de verre posée à quelques mètres de lui sur le tapis.

— C'est elle, là-bas, dit-il en montrant par la porte ouverte l'immense épée de lansquenet à deux mains qui surpassait par ses dimensions et sa conception toutes les armes de la vitrine dans l'entrée.

De la pointe au pommeau, elle était plus grande qu'un homme de grande taille et elle avait près de quatre siècles.

Beaucoup trop imposante. Beaucoup trop récente. Complètement à côté de la plaque. Il jouait le tout pour le tout, pensant que ces voyous ne pouvaient pas être assez experts pour faire la différence entre une épée ou une autre.

— Prenez-la, dit-il. Elle vaut une fortune.

Là, ce n'était plus du bluff, c'était bel et bien la vérité.

Les malfaiteurs jetèrent un coup d'œil à la monstrueuse épée par-dessus leur épaule. L'homme au manteau en cuir secoua la tête.

— N'essaie pas de nous mener en bateau.

L'homme à la veste matelassée plaqua son arme contre la pommette de Wesley.

— Tu ferais mieux de te mettre à parler, mon vieux.

Encore un Anglais. Qui étaient ces hommes ?

— Lâchez vos armes et retournez-vous tout doucement, dit une voix calme et ferme depuis la porte. Le moral de Wesley remonta en flèche.

Coleman Nash braquait les canons jumeaux imposants de son fusil à éléphant sur les malfaiteurs.

Les deux hommes se figèrent. La pression du pistolet sur la pommette de Wesley se relâcha. Coleman les avait sérieusement refroidis.

Sauf qu'il y avait un petit problème : Coleman n'avait jamais de sa vie braqué un pistolet sur un être humain et encore moins appuyé sur la détente. Ces hommes en avaient fait leur métier. Les amateurs hésitaient. Les professionnels, jamais.

Tout se passa si vite que Wesley n'eut pas le temps de suivre. La détonation du premier pistolet se résuma à un « douuuf » étouffé,

suivie presque instantanément par une autre, en même temps que l'explosion étourdissante du fusil à éléphant qui creusa un cratère dans le mur du fond.

Les jambes de Coleman vacillèrent, puis elles cédèrent sous son poids. Il tomba à genoux, un filet de sang sur ses lèvres.

Wesley hurla. Un autre tir de pistolet. Puis un autre.

Il vit les balles toucher leur cible et comprit qu'il ne pouvait plus rien faire pour aider le pauvre Coleman. Il bondit de son fauteuil, s'empara de la mallette noire et détala comme un lapin en empruntant la sortie latérale.

L'homme imposant en manteau de cuir se retourna pour l'arrêter, mais plongea soudain derrière le canapé en cuir pour se protéger, quand Coleman, pourtant grièvement blessé, tira avec le deuxième canon. La munition .700 Nitro Express perça un gros trou aux bords irréguliers dans le dossier d'un vieux canapé qui valait cent mille dollars.

Immédiatement après, une salve de balles transperça Coleman. Quand son arme tomba de ses mains, il était déjà mort.

Pendant ce temps, Wesley courait à toute vitesse dans le couloir, portant à la main sa précieuse mallette. Il était à la fois paniqué et triste. Il entendit la porte s'ouvrir brusquement derrière lui, puis des bruits de pas précipités : les malfaiteurs le poursuivaient.

La terreur le poussa à courir plus vite encore. Il monta quatre à quatre une volée de marches, emprunta un autre couloir et atteignit enfin la porte.

La chambre forte avait été construite quelques années auparavant pour une telle éventualité. Wesley avait laissé Coleman s'occuper de tout. Il s'était contenté de signer le chèque et s'était empressé d'oublier cette pièce.

C'était donc d'autant plus miraculeux qu'il se souvienne du mot de passe pour ouvrir la porte à reconnaissance vocale de la chambre forte.

— Barberousse !

Les six serrures à pêne en acier forgé s'ouvrirent dans un bruit sourd. Wesley se précipita à l'intérieur, et la porte blindée se referma derrière lui et se verrouilla automatiquement.

Ouf ! Il ne craignait plus rien à présent. Plus important encore, l'épée était en sécurité avec lui. À bout de souffle, il s'appuya contre le mur. Il entendit la voix assourdie de ses poursuivants lançant des jurons de l'autre côté. Pour la première fois de sa vie, il apprécia les bienfaits de la technologie moderne.

S'il avait dû chercher une clé dans sa poche et l'enfoncer dans une serrure, ils l'auraient rattrapé. L'auraient-ils tué tout de suite ou torturé jusqu'à ce qu'ils trouvent l'épée dans la mallette ?

Un peu hébété, Wesley avança en chancelant jusqu'à la rangée d'écrans affichant des images numériques en haute définition de chaque pièce et recoin de la maison. Il vit les deux corps sur le sol du salon principal. Coleman gisait près de l'entrée, Hubert, sur le tapis. Il vit aussi celui d'Abigail dans la cuisine. Le sang était d'un rouge criard.

Cette vision donna des haut-le-cœur à Wesley qui sentit la bile dans sa bouche. Il se détourna et suivit les mouvements des malfaiteurs d'un écran à l'autre, tandis qu'ils passaient furieusement de pièce en pièce.

Ils devaient savoir que le temps jouait contre eux, mais ils pensaient à l'évidence pouvoir encore retrouver leur proie quelque part dans le manoir Whitworth.

Ils ne s'attarderaient pourtant pas trop s'ils avaient un peu de bon sens. Wesley prit le téléphone et composa le 911. Il parla d'un ton insistant, mais le plus clairement possible, et le standardiste de la police lui assura qu'une équipe était en route. Puis, ravalant son chagrin, il se prépara à passer un appel plus important encore.

***

De l'autre côté de l'océan Atlantique, Simeon Arundel décrocha à la deuxième sonnerie qui venait de le tirer d'un profond sommeil.

— Simeon, dit une voix familière.

— Wesley, il est trois heures du matin ici, marmonna Simeon en se frottant le visage.

Ils s'étaient tous couchés tard et il avait l'esprit un peu embrumé après tout le whisky qu'ils avaient bu. Leur visiteur supportait toujours aussi bien l'alcool. Michaela dormait à poings fermés, sa poitrine se soulevant et retombant doucement sous la couverture à côté de lui.

— Écoute-moi, siffla la voix de l'Américain dans son oreille. Il s'est passé quelque chose.

Simeon avait le plus grand mal à penser rationnellement ; de plus, il avait peur de réveiller Michaela. Il se redressa et pivota pour se retrouver en position assise au bord du lit.

— Ne quitte pas, Wesley.

Il marcha à pas feutrés dans l'obscurité de la chambre jusqu'à la salle de bains attenante. Il s'enferma sans faire de bruit et alluma.

— D'accord. Raconte-moi ce qui s'est passé.

— Ils veulent l'épée.

— Quoi ? Qui ?

— Les hommes armés qui se sont introduits dans ma maison ce soir. Ou plutôt ceux qui les ont payés pour venir la voler.

Envahi par un sentiment d'horreur, Simeon s'assit lourdement sur le rebord de la baignoire.

— Oh ! mon Dieu. Tu vas bien ?

— Je suis sain et sauf et en sécurité. Les flics ne vont pas tarder à arriver.

La voix de Wesley se mit à chevroter.

— Ils ont abattu Coleman, Simeon.

Il marqua une pause, trop triste pour enchaîner immédiatement.

— Il est mort.

— Quoi ?

— Tout comme Hubert et Abigail.

Le cœur de Simeon se mit à battre encore plus vite. Il le sentit gronder à la base de sa gorge. Il crut qu'il allait devoir avancer jusqu'aux toilettes pour vomir. Ainsi, les soupçons dont lui avait fait part Fabrice avant sa mort étaient bel et bien fondés. Quelqu'un portait un intérêt malsain aux recherches qu'ils avaient tout fait pour garder secrètes. Quelqu'un cherchait vraiment à les atteindre.

Quelqu'un qui était prêt à tuer pour obtenir ce qu'il voulait.

Simeon réprima un haut-le-cœur.

— Elle est en lieu sûr ?

— Elle est ici, juste à côté de moi, dit Wesley en tapotant la mallette.

— Je te l'avais bien dit, Wesley ! Je t'avais dit qu'il y avait quelque chose de bizarre, que j'étais sûr d'avoir été suivi. Je t'avais parlé de cet homme que j'ai vu à l'église, il y a une ou deux semaines ?

Simeon revit parfaitement la scène pendant qu'il parlait. L'étranger avait fait irruption alors qu'il aidait à décorer une de ses églises pour Noël, dans un coin reculé de l'Oxfordshire. Lorsque Simeon s'était avancé pour lui parler et l'accueillir, l'homme avait disparu aussi subitement qu'il était apparu.

— Et ne t'avais-je pas dit que Fabrice ne se serait jamais suicidé de cette façon ? Ou qu'il n'aurait jamais pu faire ces choses horribles ?

Ils avaient abordé maintes fois le sujet depuis qu'ils avaient appris la terrible nouvelle et reçu cet e-mail commun particulièrement choquant.

— Je ne sais pas si Fabrice s'est rendu coupable de telles horreurs ou non, dit Wesley avec impatience. J'ignore pourquoi il les aurait avouées s'il était innocent. Et je ne sais pas s'il s'est jeté volontairement de ce foutu pont ou non. Toi non plus. Tout ce que je sais en cet instant, c'est que toi et moi sommes en danger et que c'est en lien avec l'épée. C'est la réalité à laquelle nous sommes confrontés pour le moment.

— Qui sont ces gens ? Comment ont-ils eu connaissance de notre existence et de nos recherches ?

— Tu en as parlé à quelqu'un ? Ils semblaient même savoir à quoi elle ressemble.

— Je n'ai rien dit à personne, répliqua Simeon. Je te le jure.

— Tu en es absolument certain ?

— Wesley, je ne pourrais jamais…

— Très bien. Continue à te taire. Écoute, je ne peux pas rester plus longtemps au téléphone. Les flics vont arriver d'une minute à l'autre. Une fois que j'aurai terminé avec eux, j'appellerai mon avocat et lui demanderai si nous pouvons obtenir un ou deux gardes du corps pour toi et ta famille, d'accord ?

— C'est inutile. Je vais m'en occuper moi-même.

— On peut avoir des gardes du corps armés en Angleterre ?

— Ça m'étonnerait. À moins d'être le Premier ministre. Mais j'ai un vieil ami qui a beaucoup d'expérience dans ce domaine.

— J'espère qu'il connaît son affaire, dit Wesley. C'est vraiment sérieux.

— Et toi ?

— Moi ? Je n'ai plus qu'une solution : Martha. Il faut absolument que je mette l'épée en lieu sûr. Elle est plus importante que nous. Tu l'as dit toi-même, tu te souviens ?

Simeon hocha la tête. Il était encore sous le choc.

— Oui, oui, c'est vrai.

— Je t'appellerai en route. Et fais bien attention à toi, tu m'entends ?

6

Un peu avant le lever du soleil, Ben s’extirpa du lit confortable de la chambre d’amis dans l’annexe du presbytère. Il s’étira, réchauffa ses muscles et se jeta au sol pour faire cinquante pompes sans la moindre pause. Il enchaîna avec cinquante redressements assis et s’apprêtait à se lancer dans une nouvelle série de pompes quand il entendit le bruit rauque inimitable du moteur de la Lotus. Il enleva la buée sur la vitre et regarda dans le jardin. Il vit les feux arrière de la Lotus qui venait de franchir le portail du presbytère. Le pasteur était particulièrement matinal aujourd’hui.

Les pensées qu’il avait retournées dans sa tête avant de s’endormir la nuit précédente continuaient à le hanter.

La vie que Simeon et Michaela menaient ici, dans cette région rurale et calme de l’Angleterre, lui avait fait forte impression et il ne pouvait s’empêcher d’imaginer l’existence paisible qu’il aurait pu mener lui aussi.

À une certaine époque, bien lointaine il est vrai, il n’aurait pas pu envisager son avenir autrement. Comme il l’avait fait si souvent par le passé, Ben essaya de s’imaginer dans la peau d’un pasteur. Le presbytère à la façade couverte de lierre, le col de pasteur et tout le tralala. Ben Hope, pasteur, berger des faibles, modèle de vertu et de modération.

Le fantasme avait toujours été là, mais c’était une image de lui à laquelle il avait toujours eu du mal à croire. Il était certes chrétien, mais pas du tout pratiquant, et il en était ainsi depuis bien trop longtemps. Si l’on pouvait comparer la foi de Simeon à une supernova flamboyante, celle de Ben évoquait plutôt la lumière vacillante d’une bougie. Il priait rarement et, quand il le faisait, c’était vraiment sans grande conviction.

Il était encore plus rare qu’il ouvre la Bible. L’exemplaire de la Bible qu’il possédait autrefois (une traduction du roi Jacques avec reliure en cuir) avait été jeté par la vitre d’une voiture roulant sur une route du Montana rural. Ben avait mis longtemps à regretter son geste inconsidéré.

Et pourtant, la foi, quelle qu’elle fût, ne l’avait jamais complètement abandonné. Même si, quand il essayait de réfléchir à sa nature comme il le faisait à présent, il ne sentait qu’une aspiration étrange, vague et indéfinissable, venant cependant du plus profond de son être. La sensation qu’un jour peut-être il trouverait enfin la paix en lui-même, qu’un jour une main secourable apparaîtrait dans l’obscurité pour le remettre sur le droit chemin.

Ben ferma les yeux et, l'espace d'un instant, il se vit, lui, Ben Hope, dans une version complètement différente de lui-même, mener cette vie idyllique et sereine avec Brooke à ses côtés. Cette vision le fit tressaillir et il rouvrit les yeux. Il se maudit de s'être laissé aller à rêver de quelque chose d'aussi absurde et romantique. Brooke, la femme d'un pasteur ! Vraiment n'importe quoi ! Elle était aussi différente de Michaela que Ben l'était de Simeon. Elle lui aurait ri au nez s'il avait émis une telle idée devant elle.

Brooke ne voudrait certainement jamais le revoir de toute façon.

— Tu es un idiot, Ben Hope, dit-il à voix haute.

Il chassa ses sombres pensées avec une série de pompes rapides, quatre-vingts sans la moindre pause. Ses muscles ne purent en supporter davantage et son tee-shirt mouillé lui collait à la peau. Après une douche froide, il s'habilla et sortit dans l'aube glaciale. Il traversa la cour jusqu'à l'endroit où le Land Rover était garé.

— Voyons voir si nous pouvons te réparer, marmonna-t-il en soulevant le capot vert cabossé et en se préparant à plonger les mains dans le cambouis.

Il était là depuis un certain temps quand il entendit des pas sur le gravier. Il leva les yeux et vit Michaela approcher, une tasse fumante à la main.

— Je t'ai apporté le café, dit-elle en posant la tasse sur l'aile du Land Rover. Tu es couvert de crasse.

Elle tendit la main vers le visage de Ben, toucha sa joue, regarda la pulpe de son doigt noircie et fit la grimace.

— Berk ! Alors, elle est réparée ?

— Jeff avait raison, dit Ben. Je n'aurais pas dû venir avec le « Vieux Clou ».

Michaela eut la délicatesse de ne pas remuer le couteau dans la plaie en lui resservant son couplet sur les vieux tacots.

— C'est réparable ? demanda-t-elle en regardant le compartiment moteur rouillé par-dessus l'épaule de Ben.

— Pas sans une ou deux pièces détachées.

— Tu t'en soucieras plus tard. Entre avec moi, je vais te faire les meilleurs œufs brouillés que tu aies mangés de ta vie.

— Le café me suffit amplement, protesta-t-il.

— J'insiste. Tu es officiellement en vacances, après tout. Et tous les produits sont frais et de la région. Les œufs, offerts par nos voisins les Doran, ont un jour. Tu ne peux pas refuser.

Ben finit par céder. Après s'être lavé les mains et le visage et avoir attaqué l'assiette d'œufs brouillés (il n'en avait bel et bien jamais mangé d'aussi bons, avec un tout petit peu de beurre bio, une pincée de sel marin, un peu de poivre du moulin), il dit :

— Simeon est parti de bonne heure ce matin.

— Il a dû partir à Oxford pour une interview à la radio, répondit Michaela en sirotant son thé.

Les œufs étaient tous pour Ben. Elle essayait de faire une diète, avait-elle expliqué.

— Tu ne plaisantais pas quand tu disais que c'était une véritable célébrité.

— C'est un homme investi d'une mission. Il est parti en guerre, tout seul pour ainsi dire, contre le déclin de l'Église.

— C'est si grave que ça ? demanda Ben.

— Tu n'es plus dans le coup, n'est-ce pas ?

— Plus vraiment, reconnut Ben.

Pourtant, il avait vu les signes de cette désaffection aussi bien en France qu'en Angleterre. Les chaînes et les cadenas sur les portes des églises. Les clochers silencieux. Les édifices religieux tombant en ruine, avec des grilles devant les ouvertures pour éviter que les vandales ne cassent les vitraux dont peu de gens semblaient encore apprécier la beauté.

— Simeon est déterminé à ramener un peu de jeunesse dans les églises et à redonner de la vigueur à la foi chrétienne. C'est ainsi qu'il le formule. Dieu sait qu'il faut bien quelqu'un d'aussi dynamique que lui pour redonner un coup de fouet à la pratique religieuse, sinon les églises et l'institution entière ne tarderont pas à être réduites en poussière. Quand le père de Simeon est décédé, il y a trois ans, il lui a légué presque quatre cent mille livres. Simeon a investi chaque centime dans des projets de restauration d'églises. Mais, comme il le dit lui-même, une église n'est rien s'il n'y a pas de fidèles pour lui donner vie. Alors, il se bat et se bat encore et ne s'arrête jamais. Une journée de douze heures est une journée calme pour lui. Quand il n'est pas à l'église, il enchaîne les interviews à la radio ainsi que les participations à des émissions de télé. Son blog. Ses podcasts. Il fait tout son possible pour améliorer l'image du christianisme auprès d'un public moderne. Il y met toute son âme, toute sa passion, c'est incroyable.

— Il travaille dur, dit Ben, la bouche encore pleine d'œufs brouillés.

— Tu n'imagines même pas, Ben. Il est révolu, le temps où un pasteur ne s'occupait que d'une seule paroisse. L'Église d'Angleterre est fauchée, les vieux pasteurs partent à la retraite et il y a une véritable crise des vocations, si bien que Simeon a la charge de trois églises et il passe constamment de l'une à l'autre. Certains de ses collègues en ont encore plus, mais aucun n'a réussi comme lui à hausser la fréquentation des lieux de culte. Il est surprenant. Je ne sais pas où il trouve encore le temps de travailler sur son livre.

— Sur quoi écrit-il ? demanda Ben en aidant Michaela à faire la vaisselle du petit-déjeuner.

— Je ne connais que le titre, répondit Michaela en empilant les assiettes dans le placard. Et uniquement parce que Simeon avait accidentellement laissé traîner la première page de son brouillon sur son bureau. Il l'a intitulé *L'Épée sacrée*.

— Intéressant, dit Ben.

— Et plus que mystérieux, ajouta Michaela non sans ironie. Il n'arrêtait pas de parler de ses deux premiers livres pendant qu'il les écrivait. Il m'en a tellement dit que j'aurais presque pu les rédiger moi-même. Mais, pour celui-ci…, disons qu'il est extrêmement cachottier. Il a pris l'habitude de verrouiller la porte de son bureau quand il n'est pas là. Il a même acheté un coffre-fort pour y ranger ses notes. Et le jour où il a laissé traîner la copie papier, il l'a immédiatement brûlée ensuite. Je ne crois pas qu'il ait imprimé une page depuis.

— Il pense peut-être que son ouvrage pourrait devenir un véritable best-seller.

— Il n'y a pas que le livre. Il passe des heures au téléphone avec des gens du monde entier, puis refuse de me dire de quoi ils ont parlé. Même quand il est parti en Amérique pour rencontrer une sorte d'« expert », il n'a pas voulu m'expliquer pourquoi, ni qui était cet homme. Je ne connais pas son nom. Je crois que c'est lui qui a téléphoné à l'aube. Je n'ai même pas pris la peine d'en parler à Simeon ce matin, même s'il semblait très préoccupé et je suis persuadée que c'est lié à ce coup de téléphone. Oh ! je n'en sais rien. Il m'en parlera peut-être un jour, quand il sera prêt.

Michaela se tut et prit un air pensif pendant qu'ils finissaient la vaisselle.

— Dommage de rester à l'intérieur quand il fait si beau dehors. Que dirais-tu d'une petite promenade ?

Ben répondit qu'il irait volontiers marcher avec elle. Ils sortirent dans l'air vif de ce matin d'hiver ensoleillé et longèrent le grand jardin en pente tandis que Scruffy décrivait des cercles autour d'eux, un bâton dans la gueule. Ben portait une paire de bottes en caoutchouc appartenant à Simeon qui crissaient sur l'herbe couverte de givre.

— N'est-ce pas merveilleux ? dit Michaela. Nous allons peut-être avoir un temps froid et sec après toute la pluie qui est tombée. En fait, j'aimerais bien qu'il neige à Noël.

— Ça serait chouette, dit Ben même s'il ne le pensait pas vraiment.

La neige, c'était bien beau sur les cartes postales, mais beaucoup moins agréable pour lui quand il s'agissait de tout déblayer. Un portillon au fond du jardin menait à un petit bosquet. Des corbeaux croassaient dans l'air froid. Le soleil scintillait sur la rivière tumultueuse à travers l'espace entre les arbres. Ben montra le chien qui courait devant eux en quête des nombreux lapins qu'il aimait

poursuivre et chasser.

— Il me plaît bien, ce clebs.

Michaela parut ravie.

— C'est un vrai personnage, n'est-ce pas ? Il s'est pointé chez nous, il y a environ un an. Sans nous dire bien sûr d'où il venait ni qui était son ancien propriétaire. Nous l'avons adopté. Je pense qu'il doit avoir trois ou quatre ans. Je l'adore.

Michaela lança plusieurs fois le bâton au chien, et Ben la regarda. Il remarqua que son visage épanoui s'était progressivement assombri tandis qu'ils marchaient.

— Je m'inquiète vraiment pour Simeon, tu sais, dit-elle soudain. Il a tellement de choses en tête et parfois j'ai peur qu'il ne finisse par se rendre malade. Il travaille beaucoup trop, et puis il se dispute pas mal avec Jude, sans parler de cette horrible histoire avec Fabrice Lalique…

— L'homme qui s'est suicidé ?

Elle hocha la tête.

— C'était un prêtre catholique. Simeon l'a rencontré il y a deux ans en France alors qu'il visitait un chantier de restauration d'église. Ils sont devenus amis.

Elle secoua la tête.

— Je n'arrive toujours pas à y croire. Quel choc ! Et le pire, ce sont les révélations qui sont venues plus tard.

— Quelles révélations ?

— Un ou deux jours après sa mort, son domicile a été perquisitionné par la police, sur la foi d'un témoignage anonyme. Ils ont saisi son ordinateur et ont trouvé… Comment dirais-je…

Visiblement mal à l'aise, Michaela marqua une pause.

— Des fichiers…, des fichiers extrêmement compromettants. Des photos d'enfants. Je suppose que tu vois le genre de photos dont je veux parler.

— En effet, dit Ben avec un sentiment de dégoût.

— C'est la raison pour laquelle il s'est suicidé, poursuivit Michaela. Parce qu'il se sentait coupable, qu'il avait honte ou peut-être parce qu'il savait ce qui lui arriverait s'il se faisait attraper. Avant de passer à l'acte, il a envoyé un e-mail à toutes les personnes de sa connaissance, avouant ses péchés et implorant leur pardon. Ensuite, il s'est jeté du plus haut pont de France.

— C'est malin, dit Ben sans la moindre trace de compassion dans la voix.

Michaela se tourna vers lui tout en se protégeant les yeux du soleil avec la main.

— Tu penses qu'il est possible de pardonner quelqu'un pour quelque chose d'aussi horrible, même s'il s'est repenti ? Je dois bien reconnaître que j'ai un peu de mal.

Ben ne répondit pas tout de suite. Il pensa aux pédophiles qu'il avait descendus à bout portant avec un fusil de chasse. En y réfléchissant, il n'avait jamais cessé de leur demander s'ils regrettaient. Avec une carabine à canon scié braquée sur eux, ils seraient probablement tombés à genoux et se seraient mis à réciter le *Notre Père* dans l'espoir de sauver leur peau. Ça n'aurait certainement pas marché.

— Tu le connaissais bien, ce Lalique ? lui demanda-t-il.

— Je ne l'ai jamais rencontré. Simeon a souvent été en contact avec lui au cours de l'année passée. C'était en rapport avec le livre, je pense. Je ne sais pas vraiment.

Elle essaya de sourire.

— Mais n'en parlons plus. C'est bon de te revoir, Ben. Ça ne te fait pas bizarre de marcher tranquillement avec moi, après toutes ces années ?

— C'est vrai que ça fait un bail.

— On était si jeunes à l'époque…

— On avait dix-neuf ans.

Elle rit.

— Tu faisais les quatre cents coups à l'époque.

Des souvenirs de son passage à l'université revinrent à l'esprit de Ben. La plupart d'entre eux étaient indésirables : des images vagues et désagréables de beuveries et de comportements imprudents. Il se revit en train de chercher la bagarre avec des types qui jouaient les durs dans les pubs. Il finissait toujours par l'emporter. Il repensa au jour où il avait jeté une télé par la fenêtre. Aux cours qu'il séchait, aux conneries qu'il avait faites. Ces souvenirs étaient au fond plus embarrassants qu'autre chose.

— C'était une période difficile, dit-il.

— Tu n'as jamais parlé de tes problèmes.

Il ne voulait toujours pas en parler aujourd'hui.

— Je suis désolé de t'avoir blessée.

— Je t'aimais vraiment, tu sais, répondit-elle après quelques secondes.

Elle le regarda, puis ajouta :

— Mais je savais que tu n'avais pas les mêmes sentiments pour moi. Combien de temps sommes-nous restés ensemble ? Sept semaines, six ? Ou peut-être même pas.

— Tu as épousé un homme beaucoup mieux que moi.

Michaela ne répondit pas. Ils continuèrent à marcher à travers le bosquet. Les feuilles mortes craquaient sous leurs pieds, le chien courait devant eux.

— Je me souviens du jour où je t'ai emmené chez mes parents pour la première fois, reprit Michaela après quelques secondes de silence.

— La seule et unique fois, dit Ben en repensant à cet après-midi

d'été dans le Surrey. La garden-party avec plein de beau monde.

Michaela pouffa.

— Ils en parlent encore aujourd'hui. Tu as scandalisé tous les invités, ce jour-là. Tu avais dû descendre au moins deux litres de whisky avant même que tu ne commences à te disputer avec mon père à propos de politique.

Ben leva les yeux au ciel. Il aurait bien aimé changer de sujet.

— S'il te plaît.

— Quant à mon cousin Eddie, je crois que tu l'as traumatisé à vie.

Ben n'avait pas oublié cet épisode. L'antipathie instantanée que lui avait inspirée Eddie était partagée par Hamlet, le pékinois de Michaela. Personne à part Ben n'avait vu Eddie, persuadé qu'aucun des convives n'était en train de le regarder, filer un coup de pied sournois à Hamlet. Quelques instants plus tard, Eddie, tout habillé, avait fait un plongeon imprévu dans la piscine devant quatre-vingts invités. Le plus drôle dans l'histoire, c'est qu'Eddie ne savait pas nager. Quatre autres convives avaient dû faire trempette pour lui porter secours. À ce stade, la fête était déjà plus ou moins gâchée.

— Tu m'as largué peu de temps après, dit Ben.

— J'ai été horrible avec toi.

— Non, tu as eu raison. J'étais un mauvais parti. Je suis sûr que ta famille a une bien meilleure opinion de Simeon que de moi.

— Papa et maman l'idolâtrent carrément. Mais nous ne les voyons plus très souvent maintenant qu'ils ont déménagé sur l'île d'Antigua. Ils ne pouvaient plus supporter le temps anglais.

Elle se mit à rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— Je viens de me souvenir d'une autre fois. Ce soir à Oxford où tu t'es attaqué à une bande de motards dans Cowley Road. Mon Dieu, il y en avait au moins huit. Je les revois encore s'éparpiller dans toutes les directions.

Ben se souvenait. En fait, il y en avait plutôt dix. Michaela et lui passaient devant eux, quand l'un d'eux avait fait un commentaire obscène la concernant.

— Tu n'en as pas marre de me tourmenter ? dit-il.

Ils grimpèrent une côte herbeuse et atteignirent un petit plateau surplombant la route de campagne tortueuse menant à Little Denton, visible à travers la rangée de hêtres aux branches dénudées qui bordaient la prairie.

— Alors, comme ça, après Oxford, tu as complètement changé d'orientation et tu es entré dans l'armée ? demanda Michaela.

— C'est à peu près ça, répondit Ben. Treize ans de bons et loyaux services.

— Y a-t-il eu quelqu'un d'autre… depuis Leigh ?

— Oui, hasarda-t-il. Il y a quelqu'un. Ou du moins il y avait quelqu'un. Je ne suis pas très doué dans ce domaine. C'est peut-être le destin…

— Ne sois pas ridicule, dit-elle.

Elle toucha son bras.

— Tu es un homme meilleur que tu ne le penses, Ben Hope. Tu l'as toujours été.

— Parfois, je me dis que je me suis trompé de route, avoua Ben. Quand je regarde Simeon et la vie que vous menez tous les deux ici…

— Tu aurais été super en homme d'Église… une fois que tu te serais rangé un peu.

— C'est là le hic, dit-il en riant.

— Il n'est jamais trop tard.

— J'ai déjà essayé une fois, il y a longtemps. De revenir et de terminer mes études.

— Vraiment ?

— Ça n'a pas marché, avoua-t-il.

Il ne voulait pas en dire davantage et décida de changer radicalement de sujet.

— C'est dommage que je ne puisse pas faire la connaissance de votre fils Jude.

Michaela haussa les épaules.

— Une autre fois, je suis sûre que tu auras l'occasion de le rencontrer.

— C'est sérieux, ces disputes entre Simeon et lui ?

— Je dirais plutôt que c'est le genre de disputes qui ont souvent lieu dans une famille. Jude serait capable de se rebeller contre son ombre. Il a des idées bien arrêtées sur ce qu'il veut faire de sa vie. Tout finira par s'arranger, j'en suis certaine. Oh ! il me semble que j'entends la voiture.

Ben l'avait entendue aussi et il aperçut la silhouette cramoisie de la Lotus qui fonçait au loin sur la route derrière les arbres.

— Et si on retournait à la maison pour aller l'accueillir ? dit Michaela.

De retour au presbytère, Ben constata que Simeon paraissait encore plus sombre et fatigué que la veille au soir, même s'il faisait visiblement tout son possible pour ne pas le montrer pendant qu'il buvait son café et racontait brièvement à Ben le déroulement de son interview à la radio sur le thème « Y a-t-il encore de la place pour Jésus à l'époque de Facebook ? »

— Mon admirateur secret s'est de nouveau manifesté, à la fin de l'interview, au moment où les auditeurs pouvaient appeler pour poser des questions, dit Simeon à Michaela. Toujours aussi charmant. Il m'a traité de sale cafard et m'a dit que j'irais pourrir avec les autres.

— Je ne comprends pas pourquoi ils tolèrent de tels commentaires en direct, dit Michaela en faisant la moue. « Sale cafard »… C'est dégoûtant.

— Tu en reçois beaucoup dans le genre ? demanda Ben.

— Oh ! j'ai beaucoup d'ennemis, lui répondit Simeon.

Il souriait, mais Ben crut voir quelque chose derrière ce sourire de façade. Il était beaucoup plus sérieux qu'il ne voulait le laisser paraître.

Michaela préférait à l'évidence changer de sujet.

— La voiture de Ben ne marche toujours pas comme il faut, dit-elle en leur resservant du café. Tu crois que Bertie pourrait la regarder, chéri ?

Elle se tourna vers Ben :

— C'est le mécanicien du coin. Son garage se trouve à Greater Denton, à quelques minutes d'ici en voiture.

— Excellente idée, dit Simeon. Bertie va remettre la vieille carriole sur pied en un rien de temps. Il a réparé le carburateur sur la Lotus. En plus, il n'est pas cher du tout.

— Tu devrais l'appeler tout de suite, suggéra Michaela. Comme ça, nous pourrons la récupérer sur le chemin, s'il a fini de la réparer avant ce soir.

— Sur quel chemin ? demanda Simeon.

— Je me suis dit que nous pourrions manger au Vieux Moulin ce soir, puisque nous avons un invité spécial.

— Ce n'est pas la peine, commença Ben.

— Très bonne idée, dit Simeon. Je vais appeler Bertie.

7

Simeon roulait devant dans sa Lotus tandis que Ben le suivait dans son vieux Land Rover souffrant, dont le moteur ne cessait d'avoir des ratés. Simeon était constamment obligé de ralentir sur les petites routes de campagne sinueuses menant à Greater Denton.

Bertie, le mécanicien, dont le garage avait été aménagé dans une ancienne écurie à la périphérie du village, faisait partie de ces hommes dont le corps modelé par le dur labeur semblait avoir été assemblé à coups de marteau avec du cuir et du fil de fer. Ben eut comme l'impression que le vieux mécanicien grisonnant aurait fait n'importe quoi pour Simeon. Il n'eut pas plus tôt décrit les symptômes du « Vieux Clou » que Bertie prit sa caisse à outils et qu'il plongea la tête et les épaules sous le capot vert cabossé. Apparemment, il n'avait pas l'intention de refaire surface avant d'avoir résolu le problème, même s'il mettait toute la journée et toute la nuit à réparer le véhicule.

Simeon semblait plutôt à cran quand il reprit la route. Il roula à toute vitesse vers Little Denton. Filant sur la route longue et droite qui grimpait sur la colline, le véhicule décolla presque une fois arrivé au sommet et dévala la descente avant d'entamer la série de virages en S en bas et de passer en grondant sur le petit pont en dos d'âne, tout juste assez large pour un véhicule et demi, qui enjambait la rivière en crue.

Ben sentit que son vieil ami brûlait de lui dire quelque chose, mais qu'il avait du mal à le formuler. Simeon passa la langue sur ses lèvres, puis parla d'un ton hésitant par-dessus le bruit du moteur.

— Ben, il y a quelque chose dont je voulais te parler… Oh ! et puis qu'importe !

— Quoi ?

Simeon laissa échapper un long soupir.

— Il se trouve que ce n'était pas complètement une coïncidence… Nous ne sommes pas venus au concert tout à fait par hasard. En fait, l'opéra, ce n'est pas du tout mon truc.

Il marqua une pause.

— À vrai dire, je savais que tu serais là, Ben. J'ai vu ton nom dans le journal et je suis venu exprès pour te voir, pour une raison dont je n'ai pas parlé à Michaela. Elle ne sait rien de tout cela et j'aimerais que les choses restent ainsi.

— Je comprends, fit Ben en attendant la suite.

— Je me suis souvent demandé ce que tu étais devenu, ce que tu avais fait pendant toutes ces années. On aurait dit que tu avais disparu

sans laisser de traces. Michaela et moi avons essayé de te chercher, en vain. Puis, il y a quelques mois, je t'ai trouvé sur Internet et j'ai vu ce que tu faisais maintenant. Tu aides les gens.

— Mon activité est très particulière, dit Ben. Le Val est une unité de formation tactique.

— Pour les gardes du corps ? C'est ça ?

— À peu près… Enfin, pas exactement, rectifia Ben.

— Alors, quand les gens ont un problème, qu'ils sont menacés ou qu'ils ont le sentiment d'être en danger, il existe des moyens de les protéger, n'est-ce pas ? Et c'est le genre d'activités que tu exerces ? Tu donnes des conseils, proposes tes services… Je n'y connais rien, comme tu vois.

— Ne tourne pas autour du pot, Simeon. Qu'est-ce que tu veux me dire ?

Ils arrivaient à Little Denton. Simeon soupira.

— J'ai besoin d'aide, Ben. Du moins, j'ai l'impression. Je ne sais pas vraiment ce qui se passe, mais j'ai peur. Pas tellement pour moi, mais pour Michaela et Jude. S'il leur arrivait quelque chose…

— Et si tu me disais ce qui ne va pas ? suggéra Ben.

— Je ne sais pas vraiment par où commencer, répondit Simeon. Je travaille sur quelque chose, un projet important. C'est même plus qu'important, c'est énorme ! Tellement énorme que ça en est terrifiant !

Simeon secoua la tête comme si l'énormité de la chose le laissait perplexe.

— C'est en rapport avec ton livre ? demanda Ben.

Simeon le regarda, surpris.

— Michaela m'a dit que tu étais en train d'en écrire un nouveau, expliqua Ben. Et que tu parlais très peu de ton projet. Elle s'inquiète pour toi.

Simeon hésita, puis hocha la tête.

— Oui, c'est tout à fait le sujet du livre. Je travaille dessus nuit et jour depuis…, enfin, *nous* travaillons dessus. Je ne suis pas le seul à être concerné.

Le portail du presbytère apparut sur la droite. Simeon tourna et fit crisser les pneus de la Lotus sur le gravier. Il se gara, coupa le moteur et se tourna vers Ben.

— Il est arrivé quelque chose d'horrible, il n'y a pas longtemps, dit-il d'une voix angoissée. Quelque chose de vraiment atroce et de complètement déroutant. Quand on connaît quelqu'un, ou du moins qu'on pense le connaître, et qu'on apprend qu'il a fait quelque chose qui ne cadre pas du tout, mais alors pas du tout, avec sa personnalité, quelque chose de tellement affreux qu'on ne peut pas…

Ben comprit que Simeon parlait du prêtre qui s'était suicidé.

— Continue.

Les mâchoires de Simeon se crispèrent.

— Il y a deux semaines…, commença-t-il.

Mais la voix de Michaela dans la maison le força à s'interrompre, et ils se retournèrent tous les deux : elle descendit les marches du perron, puis marcha sur le gravier, le téléphone de la ligne fixe à la main.

— Oui, en fait, il vient tout juste de revenir. Je vous le passe, monsieur l'archidiacre.

— Enfer et damnation, marmonna Simeon dans sa barbe avant de descendre de la voiture pour prendre le combiné.

Avant de répondre, il dit à Ben :

— On en reparlera plus tard.

Puis, il appuya le combiné contre son oreille et dit :

— Docteur Grant. Quel plaisir de vous entendre !

Michaela prit Ben par le bras.

— Viens. Il n'est pas près de raccrocher avec celui-là. Entre. J'ai quelque chose pour toi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une surprise.

Michaela le laissa attendre dans le salon bien chaud pendant qu'elle montait rapidement à l'étage. Elle revint quelques instants plus tard avec un petit paquet dans les mains, enveloppé dans du papier cadeau et entouré d'un ruban.

— Joyeux Noël, Ben.

— Tu n'aurais pas dû, dit-il en prenant le paquet, gêné de ne rien avoir à offrir aux Arundel. Je peux l'ouvrir ?

— Non, s'empressa de répondre Michaela, tendant brusquement la main pour l'empêcher de déchirer le papier.

Puis, elle se détendit et sourit.

— Pas maintenant. Il faut que tu me promettes que tu ne regarderas pas ce qu'il y a à l'intérieur avant ton retour en France. Ensuite, tu pourras l'ouvrir et penser à nous.

— Je te le promets, dit Ben en se demandant de quoi il s'agissait.

À travers le papier cadeau, on aurait dit un livre cartonné, guère plus épais qu'un agenda.

— Solennellement ? Tu ne seras pas tenté de regarder ?

— Va me chercher une bible, dit Ben. Je jurerai dessus. À moins que ça n'en soit une ?

— Non, dit doucement Michaela, ce n'est pas une bible.

Bizarrement, son visage exprimait à la fois le soulagement et l'appréhension. Elle resta silencieuse quelques instants, puis dit qu'elle devait aller chercher quelque chose à l'étage et disparut.

Simeon était toujours au téléphone avec l'archidiacre. Une fois seul, Ben retourna dans l'annexe pour ranger son présent dans son sac, puis

sortit et alla prendre quelques bûches afin d'alimenter le feu de cheminée qui commençait à faiblir. Le bois était soigneusement empilé contre le mur de la grange près de la porte.

Une grosse hache à fendre et une hachette étaient appuyées contre le billot. Il posa une bûche de chêne bien sèche sur le billot, prit la hache et l'abattit en fendant le bois en deux. Il débarrassa le billot du bois fendu et prit une autre bûche. Son souffle s'échappait en petites volutes dans l'air froid pendant qu'il travaillait.

Il sentit quelque chose contre sa jambe et se retourna pour voir de quoi il s'agissait.

— Salut, Scruffy, dit-il.

Le chien fourra son museau contre lui, et Ben caressa la fourrure rêche de sa tête. Scruffy n'était pas la plus mignonne des créatures : il avait le cou de taureau et le museau d'alligator d'un bull-terrier du Staffordshire combiné au pelage rêche et indomptable d'un border terrier. Mais il y avait une lueur de calme intelligence dans ses yeux écartés. Criminel ou saint : Ben n'aurait pas su dire.

— Ça te plaît d'être le chien du pasteur ? demanda Ben.

Scruffy inclina la tête et le regarda avec curiosité, puis il alla se coucher par terre à quelques mètres de Ben et se mit à ronger avec enthousiasme un bout de bois. *Si seulement la vie pouvait être aussi simple pour les humains,* pensa Ben.

Alors qu'il avait recommencé à fendre du bois, Ben entendit la voix de Simeon à l'intérieur du presbytère. Il annonça à Michaela, en criant presque, car elle se trouvait toujours à l'étage, qu'il devait partir tout de suite pour régler un problème dans la paroisse. Quelques instants plus tard, Ben entendit la Lotus démarrer en trombe. Il ajouta deux bûches fendues à la pile de plus en plus haute et se demanda comment pouvait se sentir en danger Simeon Arundel, ce pasteur que tout le monde semblait admirer et respecter, qui menait une vie tranquille dans le calme de la campagne anglaise, écrivait des livres sur la religion et s'occupait des églises dont il avait la responsabilité. Ça paraissait si bizarre, si absurde. Pour Ben, Simeon était la dernière personne sur terre à qui on aurait pu vouloir du mal.

Il eut soudain le sentiment d'être observé. Il leva les yeux du billot et regarda par la porte ouverte de la grange. Il vit Michaela s'éloigner d'une fenêtre à l'étage. Leurs regards se croisèrent pendant une fraction de seconde, mais l'étrange expression de son visage n'échappa pas à Ben. Pourquoi l'observait-elle ? Il n'arrêtait pas de revoir son visage tandis qu'il jetait les bûches fendues dans un sac. Il sortit. Le chien sur les talons, il traîna les bûches à l'intérieur de la maison pour les empiler à côté de la cheminée dans le salon.

Pendant que le feu reprenait de la vigueur, Ben s'assit avec le chien et regarda les flammes en se demandant quels secrets se cachaient

derrière la vie de famille apparemment idyllique des Arundel. Quelque chose se tramait et il avait comme l'impression qu'il était concerné d'une manière ou d'une autre.

— C'est un peu une énigme, tu ne trouves pas, Scruff ? dit-il doucement en se tournant vers le chien.

Scruffy lécha la main de Ben. Il avait l'air bien décidé à garder pour lui ce qu'il savait.

8

Wesley Holland roulait doucement sur la route longue et sombre qui traversait l'État de New York vers l'est. Gêné par les flocons de neige qui tombaient en rafales et brillaient dans la lumière de ses phares, il avançait au son de ses essuie-glace.

La neige était devenue beaucoup plus épaisse après qu'il eut dépassé Oneida, dans le comté de Madison, et il crut bien que la route allait devenir impraticable, mais les services de déneigement étaient à pied d'œuvre et faisaient tout leur possible pour que les routes restent ouvertes pendant cet hiver particulièrement rigoureux.

Il continua à conduire obstinément et s'arrêta pour faire le plein une heure après Schenectady, au pied des monts Appalaches couverts de neige.

Il était toujours sous le choc, accablé de chagrin, il avait froid et était complètement épuisé. Il lui faudrait encore parcourir plus de huit cents kilomètres avant d'arriver à destination, mais par ce temps, la distance lui paraissait dix fois plus longue encore. Ce n'était vraiment pas une façon de voyager pour un milliardaire.

Toutefois, Wesley Holland n'avait aucune intention de monter à bord d'un avion. Même si les conditions météorologiques avaient été plus clémentes, le fait que ses trois jets privés et que ses huit hélicoptères aient tous été enregistrés à son nom aurait permis à ceux qui voulaient mettre la main sur l'épée de suivre ses déplacements. Et après avoir failli mourir lors d'un atterrissage à Taipei en 1996, il s'était juré de ne plus jamais voyager dans un avion de ligne. Non, la route était le seul moyen pour lui d'arriver à destination. Personne ne pouvait le suivre ou le trouver ici. Personne ne connaissait l'existence de son havre de paix à part Simeon Arundel. L'épée serait en sécurité là-bas.

En attendant, elle était là, derrière lui, enfermée dans sa mallette, sur la banquette arrière du véhicule. L'un des objets anciens les plus importants de l'histoire. Peut-être même le plus important.

Wesley Holland n'était pas vraiment religieux. Il avait beau essayer, il lui était impossible de partager la passion spirituelle d'hommes comme Simeon Arundel. Parfois, cette ferveur l'irritait, mais, le plus souvent, il se surprenait à l'envier, se sentant exclu, en colère contre lui-même pour son incapacité à expérimenter quelque chose qui semblait apporter un tel épanouissement aux personnes qui y avaient accès. Il revoyait la lueur dans les yeux de Simeon et dans ceux de Fabrice Lalique, ce jour-là en France, quand il leur avait parlé pour la première fois de sa découverte historique surprenante. Pourtant,

même un agnostique comme Wesley ne pouvait être qu'enthousiasmé et transporté par une découverte aussi fondamentale.

Ces trois-là avaient fait connaissance pendant la restauration d'une église médiévale très délabrée près de Millau, que Wesley avait entièrement financée de sa poche. Il avait fait appel à une entreprise parisienne en plein essor, réputée pour être la meilleure dans ce domaine. Wesley s'était rendu sur place pour les voir travailler, tout comme un jeune pasteur anglais, du nom de Simeon Arundel, qui venait d'hériter d'une somme conséquente et qui avait la ferme intention d'apprendre tout ce qu'il pouvait sur la restauration des églises. Observant de très près l'évolution des travaux nécessaires depuis si longtemps, le prêtre du village, Fabrice Lalique, était également présent. Un soir, autour d'un dîner et d'une bouteille de vin très chère offerte par Wesley, il avait décidé qu'il avait suffisamment confiance en ces deux hommes d'Église pour leur dire le secret qu'il rêvait de partager avec des personnes capables de vraiment en comprendre et en apprécier la valeur et surtout de le garder pour elles.

Quand il leur fit part de sa découverte, ils furent stupéfaits, incrédules d'abord. Tout comme lui l'avait été au départ. Pourtant, lorsqu'il leur montra la preuve, leur scepticisme fit place à la fascination, puis à l'émerveillement.

Simeon resta sans voix en réalisant à quel point sa vie venait de changer.

— Mais nous devrions en parler au reste de l'humanité, objecta Fabrice.

— Sois patient, conseilla Wesley. L'heure viendra…

Wesley y croyait encore même après trois ans d'échanges exaspérants avec des experts qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez et qui ne réalisaient pas l'importance de ce qu'on leur présentait. Pour la première fois pourtant, les doutes vinrent ternir son enthousiasme. Des gens mouraient. Cela en valait-il vraiment la peine ?

Oui, décida-t-il tout en conduisant. Si Fabrice était mort en protégeant son secret, si Coleman et les autres étaient morts à cause de lui, alors, Wesley allait vraiment tout faire pour que ces malfaiteurs ne mettent jamais la main dessus. Une fois qu'il serait arrivé à destination, il s'attacherait les services d'une armée de gardes du corps, la meilleure que son argent lui permettrait d'engager.

Que ces fils de p… viennent le trouver. Qu'ils essaient !

La lueur rouge de l'aube perçait à travers les nuages de neige quand Wesley réalisa qu'il ne pouvait pas continuer à rouler plus longtemps sans prendre de pause. S'il ne s'arrêtait pas quelques heures, il allait s'endormir au volant et avoir un accident. Ses épaules tendues

s'affaissèrent avec soulagement lorsqu'il vit l'écriteau annonçant un hôtel avec des chambres libres à quelques kilomètres de là.

— Dieu merci, marmonna-t-il.

Wesley se gara dans le parking entre les bâtiments en bois miteux couverts de neige. La seule autre voiture en vue était un Ford Explorer dont l'un des côtés était soulevé par un cric. Il sortit de la Chrysler, les membres ankylosés, prit la mallette sur la banquette arrière et avança dans la neige en traînant les pieds jusqu'aux portes en verre sale qui menaient à la réception à moitié plongée dans l'obscurité.

Au fond du hall, il y avait un bureau d'angle, derrière lequel se trouvait un type mal rasé coiffé d'une casquette de base-ball John Deere. Il fixa la carte American Express Platinum de Wesley comme si c'était la toute première qu'il voyait. Il finit par hausser les épaules et l'introduisit dans le terminal de paiement électronique.

— Chambre douze, dit-il en faisant glisser la clé sur le comptoir.

Muni de son seul bagage, Wesley avança en chancelant jusqu'à la chambre 12. Comme il s'y attendait, c'était un hôtel vraiment miteux, mais il était tellement épuisé qu'il aurait même pu dormir dans un égout. Il verrouilla la porte, posa la mallette et se dirigea tout droit vers le lit, où il se laissa tomber sans même prendre la peine d'enlever son manteau ou ses chaussures. Son visage n'eut pas plus tôt touché l'oreiller taché qu'il s'endormit.

Lorsque Wesley se réveilla, il tremblait de froid et se sentait moite, car il avait dormi tout habillé. Le dos douloureux à cause du matelas usé, il sentit une pointe désagréable au niveau de la cuisse, comme si les clés de voiture dans sa poche venaient de la transpercer. La panique s'empara soudain de lui. La mallette ! Il se tourna.

Toujours là. Il pouvait recommencer à respirer.

Sa montre en or, à cinquante mille dollars, lui indiqua qu'il avait dormi pendant un peu plus de quatre heures. Il n'avait pas besoin de plus de sommeil à son âge. Il allait boire une ou deux tasses de café bien chaud pour se réveiller et se réchauffer, puis il reprendrait la route. Avec un peu de chance, il n'aurait plus qu'à s'arrêter une fois pour faire le plein avant d'arriver à destination.

La chambre d'hôtel n'était pourvue d'aucun appareil ni ustensile pour préparer du café. Wesley sortit dans le froid en traînant les pieds, la mallette à la main, et verrouilla la porte derrière lui. La neige avait continué à tomber pendant la nuit et une couche de cinq centimètres recouvrait désormais le toit et le capot de sa voiture.

Le Ford Explorer avait disparu. Il avait été remplacé par une petite Honda. Il n'y avait pas d'autre voiture sur le parking. *Cet endroit est très fréquenté*, pensa-t-il, tandis qu'il marchait sous le passage couvert qui menait à la réception, où il avait quelque espoir de trouver du café.

Le type mal rasé avait terminé ses heures de travail et avait été remplacé par une jeune femme à la face de crabe. Tout en écoutant de la musique rock grinçante sur un minuscule appareil électronique fabriqué par l'une des entreprises de Wesley, elle était penchée sur un magazine derrière le bureau de la réception, occupée à regarder des photos de top model qui devaient peser trente kilos de moins qu'elle. Une clé de contact Honda attachée à une breloque en plastique rose sur laquelle on pouvait lire KAT était posée à côté de son coude gras.

Quand Wesley se renseigna à propos du café, elle le regarda bouche bée pendant quelques secondes, comme s'il avait demandé du champagne et des huîtres, puis lui montra laconiquement une porte au fond de la pièce et l'informa qu'il y avait une machine à café au bout du couloir.

Wesley eut du mal à trouver la machine et encore plus à la faire fonctionner. Après plusieurs tentatives et quelques coups de poing, il parvint à la persuader d'accepter les pièces de monnaie qu'il introduisait dans la fente. La machine recracha enfin un liquide sombre et fumant dans la tasse en polystyrène qu'il lui tendait. Bien sûr, la tasse était trop remplie et il dut la porter avec beaucoup de précautions pour éviter de renverser du café sur ses chaussures sur mesure valant plusieurs milliers de dollars.

En traversant le hall de l'hôtel miteux, le café brûlant dans une de ses mains, la mallette dans l'autre, il jeta un regard à Kat, toujours derrière son bureau à quelques mètres de lui. Elle n'avait pas bougé d'un millimètre et semblait s'être répandue comme un liquide épais sur son fauteuil, un gros tas de chair flasque.

— Merci ! cria-t-il à son intention, non sans une pointe de sarcasme.

Elle ne leva pas les yeux de son magazine.

— Le service est impeccable ici ! lança-t-il.

Toujours pas de réponse. Il secoua la tête et, de la main qui tenait la tasse de café, tira non sans mal la porte. Il laissa échapper un gémissement lorsque quelques gouttes de liquide brûlant éclaboussèrent ses doigts. Les milliardaires ne devraient pas avoir de tels problèmes.

En approchant de sa chambre, Wesley s'arrêta soudain. La porte était entrouverte de quinze centimètres.

Attends une minute. J'étais persuadé de l'avoir fermée à clé.

Peut-être était-on en train de faire sa chambre ? Elle en avait bien besoin. Wesley jeta un coup d'œil par l'entrebâillement et vit un mouvement à l'intérieur. C'était un homme et il n'avait pas du tout l'air de faire le ménage. Il était grand et portait un manteau en cuir marron épais.

Wesley se figea.

L'homme en manteau de cuir tournait le dos à la porte. Wesley

l'entendit dire quelque chose d'incompréhensible à un autre homme qui se trouvait dans la pièce avec lui. Puis, il se tourna de quelques centimètres vers la gauche et Wesley vit son visage sans émotion, ainsi que le gros pistolet automatique noir muni d'un long silencieux cylindrique dans sa main.

Wesley recula de quelques pas tout en réprimant un hoquet de surprise. Le cœur dans un étau, comme s'il était sur le point de faire un infarctus, il revint sur ses pas et emprunta de nouveau le passage couvert pour rejoindre le hall de l'hôtel. Les hommes n'avaient qu'à se retourner et regarder par l'entrebâillement de la porte pour le voir.

Par miracle, ils n'en firent rien. Wesley se promit de commencer à croire en Dieu. Il poussa brusquement les portes vitrées et fit irruption dans le hall.

Kat était toujours assise derrière le comptoir de la réception, avachie sur son magazine.

— Appelez la police, dit-il d'une voix rauque. Il y a…

Les mots suivants ne franchirent pas le seuil de ses lèvres. Il eut un mouvement de recul, horrifié par ce qu'il venait de voir.

Kat resta immobile. Plus rien ne bougeait chez elle, si ce n'est son sang qui s'écoulait goutte à goutte et venait grossir la flaque qui avait envahi le comptoir et mouillé le magazine devant elle avant d'éclabousser le sol.

La tasse de café s'échappa des mains de Wesley et explosa en mille morceaux à ses pieds, le liquide souillant ses chaussures.

— Mon Dieu !

Il fallait qu'il parte d'ici au plus vite. Il serra la poignée de la mallette d'une main de fer, sortit ses clés de voiture de sa poche, se précipita vers les portes et regarda dans la cour à travers les vitres crasseuses. Sa Chrysler recouverte de neige était à mi-chemin entre la réception et la porte de sa chambre. Hormis la Honda de Kat, il n'y avait pas d'autre véhicule dans la cour. Les meurtriers avaient dû laisser le leur derrière le bâtiment.

Parviendrait-il à rejoindre sa voiture et à la démarrer avant que les hommes ne le voient ? Ils entendraient le bruit du moteur, mais peut-être parviendrait-il à partir malgré tout.

Ils avaient des pistolets. Les balles perforeraient la tôle et les vitres pendant qu'il conduirait.

Mais il fallait qu'il parte. Il appuya sa main libre contre la porte. *Allons-y*.

Il était sur le point de la pousser pour l'ouvrir quand l'homme au manteau de cuir surgit de la chambre 12 et traversa à grandes enjambées le parking enneigé en direction de la réception. Il avait les bras plaqués le long du corps et, dans l'une de ses mains, le pistolet.

Wesley recula de quelques pas, s'éloignant de la porte. L'homme ne

pouvait certainement pas le voir à travers les vitres crasseuses, mais il serait là d'une seconde à l'autre.

Wesley se précipita vers le comptoir en évitant de justesse la flaque de sang. Derrière le bureau, il y avait une porte sur laquelle on pouvait lire PRIVÉ. Le bras de Kat était posé sur le guichet rabattable. Réprimant son envie de vomir au contact de sa chair morte, il poussa son bras, rabattit la tablette, puis ouvrit précipitamment la porte, la refermant immédiatement derrière lui avant que l'homme au manteau marron ne fasse irruption dans le hall.

Il se retrouva dans un bureau sombre et exigu. Sa fenêtre à guillotine couverte de toiles d'araignée donnait sur une arrière-cour jonchée de sacs-poubelle et de meubles cassés recouverts de neige. Derrière une clôture branlante, il vit la route nationale qui serpentait au loin. Il ouvrit la fenêtre, monta sur une chaise, fit d'abord passer la mallette avant de sortir à son tour tant bien que mal.

Il atterrit lourdement sur le sol en béton enneigé, ramassa la mallette et se mit à avancer le plus vite possible. La peur au ventre, il traversa en chancelant l'arrière-cour jusqu'à la barrière, guettant le claquement sec d'un tir assourdi par un silencieux, suivi d'une douleur intense dans sa chair au moment où la balle la perforerait.

Il n'y eut ni coup de feu ni balle. Wesley parvint à passer par-dessus la barrière avec la mallette, puis marcha dans la neige le plus vite possible en direction de la route nationale. Deux fois, il glissa et tomba tandis qu'il essayait de franchir les tas de neige sale au bord de la route, jetant des regards terrifiés par-dessus son épaule.

Le souffle court, la respiration sifflante, il continua à avancer en trébuchant. Pour la première fois depuis l'invention du téléphone portable, il regretta de ne pas en avoir un pour appeler à l'aide.

Il ne pourrait pas aller très loin. Les meurtriers ne tarderaient pas à comprendre qu'il avait pris la fuite. Il leur suffirait de monter dans leur voiture et de le rattraper. Ils lui tireraient dessus à bout portant et tout serait fini.

Un klaxon à air retentit derrière lui et balaya immédiatement sa terreur. Il se retourna brusquement au bord de la route et vit la calandre d'un trente-huit tonnes surgir derrière lui. Lorsque le camion ralentit, ses freins à air comprimé se mirent à siffler. Wesley jeta la mallette à terre, agita frénétiquement les bras et tendit le pouce.

— Aidez-moi, dit-il d'une voix rauque. À l'aide.

Le chauffeur lui adressa un sourire édenté depuis sa cabine.

— Vous voulez que je vous dépose quelque part, mon vieux ? Alors, montez.

9

Simeon revint de son déplacement en urgence à la nuit tombée, et il était presque déjà temps de partir pour le Vieux Moulin où ils avaient prévu de dîner. Tous trois se trouvaient dans l'entrée du presbytère, sur le point de sortir pour s'installer dans la Lotus, lorsque le téléphone sonna.

— J'espère que ce n'est pas encore ce maudit archidiacre, dit Simeon en décrochant. Oh ! c'est vous, Bertie… Vraiment ? Dites donc, vous n'avez pas mis longtemps… Oui, il sera ravi. Nous pouvons venir la récupérer immédiatement.

C'est sûr qu'il ne devait plus y avoir beaucoup de mécaniciens comme Bertie. Ben était vraiment impressionné par la « métamorphose » de son Land Rover tandis qu'il suivait les phares de la Lotus sur les cinq kilomètres de routes tortueuses du garage au restaurant. Le mécanicien avait réglé l'autoradio du « Vieux Clou » sur une station locale. Ben écoutait à moitié tout en conduisant. Puis, l'entrée du Vieux Moulin apparut à travers les arbres, et Ben se gara à côté de la Lotus dans le parking bien éclairé.

L'endroit portait bien son nom. Le vieux moulin à vent en pierre se découpait contre le ciel étoilé. Le restaurant quant à lui était aménagé dans un bâtiment moderne avec de grandes baies vitrées donnant sur les bois environnants. Les hôtes de Ben le conduisirent à l'intérieur, où ils traversèrent d'abord le bar. Ils furent accueillis par une serveuse souriante qui les salua :

— Bonsoir, monsieur le pasteur. Bonsoir, madame Arundel.

Elle les emmena dans la salle de restaurant animée en les faisant passer sous un porche sans porte. La salle était ornée de guirlandes électriques colorées, de décorations de Noël étincelantes et d'un immense sapin dans un des coins. Les douze tables environ étaient joliment dressées et couvertes de nappes à carreaux rustiques. Les haut-parleurs sur les murs diffusaient la version de Bing Crosby de *Hark, the Herald Angels Sing*.

— J'ai bien fait de réserver, dit Michaela par-dessus le brouhaha. J'ai comme l'impression que nous avons eu la dernière table.

— Mon Dieu, marmonna soudain Simeon en tâtant ses poches. Je crois que j'ai laissé mon téléphone portable dans mon autre pantalon.

— Eh bien, je doute que tu en aies besoin ce soir, chéri, fit remarquer Michaela en levant discrètement les yeux au ciel, puis en regardant Ben, comme pour insinuer : « Tu vois ce que je veux dire… »

Alors qu'ils traversaient tous trois la salle de restaurant, un groupe

de femmes, installées autour d'une table jonchée de verres et de bouteilles dans le coin près du passage voûté, les saluèrent en chœur. Simeon leur fit signe.

— Les femmes du club de badminton, murmura-t-il à Ben.

— Mon mari a beaucoup de succès auprès d'elles, intervint Michaela. En particulier, avec Petra Norrington.

— Oh ! penses-tu !

— C'est vrai. Elle t'adore et te vénère. Elle te trouve superbe. Regarde un peu comme elle te reluque en se cachant derrière son verre. On dirait une araignée teinte en blond !

— Arrête tes bêtises, dit Simeon.

Ils s'installèrent à leur table. Ben tournait le dos au passage voûté et au bar. À sa droite, une grande baie vitrée donnait sur le parking et les bois en arrière-plan.

La serveuse vint prendre leur commande pour les boissons. Michaela voulait du vin blanc, Ben opta pour un verre de rouge de la maison.

— Pas de vin pour moi, dit Simeon. J'ai peur d'avoir la migraine si je bois une goutte d'alcool ce soir.

— Encore ?

Michaela fronça les sourcils.

Ils commandèrent ensuite les plats : canard rôti pour Ben sur les conseils de Simeon, darne de saumon poché pour Michaela. Le service était efficace, la nourriture, excellente. Pendant le repas, ils entendirent de temps à autre de grands éclats de rire provenant de la table des femmes du club de badminton derrière Ben. Simeon sirotait son eau minérale, l'air pensif, tandis que Michaela se disait convaincue qu'ils allaient passer Noël sous la neige.

Ben se demanda de quoi Simeon avait voulu lui parler avant que l'archidiacre ne vienne interrompre leur conversation. Il était sûr qu'il l'apprendrait plus tard, une fois de retour au presbytère autour d'un ou deux verres de whisky.

Ils avaient fini leur plat principal et venaient d'attaquer leur dessert (pudding pour Simeon, cake au caramel bien collant pour Michaela et assiette de fromages accompagnée de biscuits salés arrosés des dernières gouttes de vin rouge pour Ben), quand, du coin de l'œil, Ben remarqua une BMW bleu foncé qui venait d'entrer dans le parking. Ses phares balayèrent les vitres. La BMW se gara en face de la Lotus et du Land Rover. La portière conducteur s'ouvrit. Un homme de grande taille sortit, puis se dirigea vers le restaurant et disparut dans le bar. Ben l'avait déjà complètement oublié et se remit à écouter Simeon qui parlait d'une série d'émissions sur le satellite qu'on lui avait proposé d'animer.

— Il est trop modeste, comme d'habitude, intervint Michaela. C'est

vraiment un gros truc. La chaîne de télé a investi des millions dedans, et c'est un honneur qu'ils aient choisi Simeon pour les présenter.

Elle tendit le bras et tapota la main de son mari.

— Tout ce qui m'intéresse, c'est de prêcher la parole de Dieu, dit Simeon. Je me fiche de l'argent. J'investirai chaque centime dans la restauration de vieilles églises comme je l'ai fait avec l'argent que mon père m'a laissé. Il y en a tellement qui sont laissées à l'abandon aujourd'hui.

— Jusqu'à ce qu'elles soient transformées en drive-in pour McDonald's, dit Michaela en ricanant. C'est un signe des temps. Tu sais que j'ai dû sillonner toutes les rues d'Oxford pour trouver des timbres représentant la nativité ? Il n'y avait que des bonshommes de neige joviaux, des rennes et des cartes sur lesquelles on pouvait lire JOYEUSES FÊTES. Tout ça, c'est à cause des athées militants. Ils veulent séculariser le monde entier.

— Eh bien, nous pourrons peut-être aider à inverser la tendance, dit Simeon. Les émissions de télé seront un grand pas en avant.

— Quand est-ce que vous allez commencer à enregistrer ? demanda Ben.

— Mi-février. Les producteurs ne se sont toujours pas mis d'accord sur un titre.

— Je trouve que *La Foi chrétienne aujourd'hui* serait un titre tout à fait approprié. Qu'est-ce que tu en penses, Ben ? voulut savoir Michaela.

Avant que Ben ne puisse faire la moindre suggestion, il fut distrait par le flash d'un appareil photo qui illumina la pièce. L'une des dames du club de badminton, la femme maigre avec le bronzage artificiel et le collier de perles qui avait reluqué Simeon un peu plus tôt, s'était levée pour prendre en photo le groupe.

— Souriez ! cria-t-elle par-dessus le brouhaha.

— Oh non ! marmonna Michaela lorsque la femme se tourna vers eux, l'appareil photo à la main. La voilà. Salut, Petra.

Petra Norrington s'approcha de la table, les yeux pétillants, et se glissa jusqu'à Simeon. Ben vit le visage de Michaela s'assombrir.

— Quelle belle robe, Michaela ! dit Petra tout en continuant à regarder Simeon avant de s'intéresser discrètement à Ben.

Ben détourna les yeux et sourit intérieurement.

— Merci, répondit Michaela un peu froidement.

Elle présenta ensuite Ben comme un vieil ami de la famille. Les yeux de Petra se mirent à pétiller un peu plus.

— Et où est donc votre beau petit diable ? Il rentre à la maison pour Noël ?

— Il est en Cornouailles avec son ami Robbie, répondit Michaela.

— Oh ! dit Petra, l'air dédaigneux. *Là-bas*.

Simeon regarda Michaela et haussa les sourcils.

— Je croyais qu'il venait à la maison dès son retour de Nouvelle-Zélande.

— Je t'ai dit qu'il avait d'autres projets, mon chéri, lui rappela patiemment Michaela.

— En Cornouailles ? Il est retourné dans cette vieille ferme délabrée. Je me demande bien ce qu'il va chercher là-bas.

— N'exagère pas, dit Michaela. Elle aurait juste besoin d'être un peu rafraîchie. Et il aime se retrouver là-bas avec ses amis.

Simeon poussa un grognement désapprobateur.

— Je peux vous prendre en photo, tous les trois ? intervint Petra en brandissant son appareil comme un pistolet. C'est pour l'album de Noël du club.

— Si vous y tenez absolument, répondit Michaela d'un ton glacial.

Ben, pour sa part, ne tenait pas spécialement à être pris en photo.

— Souriez !

Le flash de l'appareil illumina le groupe. Petra regarda sa montre, fit la grimace et prit congé d'eux en expliquant qu'il fallait qu'elle rentre chez elle à cause de quelqu'un appelé Billy. Il y eut une brève série « d'au revoir », de « ravie d'avoir fait votre connaissance » et de « passez un joyeux Noël si je ne vous revois pas avant », puis Petra envoya des baisers aux dames du club de badminton et sortit du restaurant d'un air dégagé pour partir au volant de son break Volvo haut de gamme.

— Je pense que nous devrions penser à rentrer nous aussi, dit Simeon en demandant l'addition.

— C'est pour moi, intervint Ben en sortant son portefeuille.

— Pas question.

— C'est le moins que je puisse faire pour vous remercier de votre hospitalité.

Ils étaient encore en train de se quereller quand ils entendirent un bruit de tôle froissée venant de l'extérieur.

— Oups, dit Michaela en regardant par la fenêtre. Je crois que Petra vient de bousiller sa voiture. Bien fait pour cette petite garce.

— *Michaela*, la réprimanda Simeon.

Ben regarda dans le parking. L'arrière du break Volvo était encastré dans l'avant de la BMW bleu foncé. Des morceaux de verre brisé éparpillés au sol brillaient sous les projecteurs.

Ben vit alors Petra sortir de sa Volvo, plaquer la main contre sa bouche en constatant les dégâts, puis disparaître à l'intérieur. Il entendit sa voix qui venait du bar.

— Excusez-moi, c'est votre BMW dehors ? Je suis vraiment désolée. Je viens de reculer dedans.

Une voix d'homme marmonna.

— C’est rien. C’est pas grave.

— J’ai cassé votre feu avant gauche, dit Petra d’une voix aiguë trahissant sa nervosité. C’est ma faute. C’est vraiment stupide de ma part. J’étais pressée et je n’ai pas fait… Mais si vous me donnez vos coordonnées, je contacterai mon assurance dès demain mat…

— Laissez tomber, l’interrompit l’homme d’une voix dure et morne.

— Pardon ?

— Vous m’avez parfaitement entendu. Laissez tomber.

Il semblait carrément furieux cette fois.

— Il faut quand même que j’informe mon assurance, protesta Petra.

— Vous êtes sourde ou quoi ? Je vous ai dit de laisser tomber.

Pendant ce temps, la serveuse avait apporté l’addition, et Ben posa des billets sur la petite soucoupe dans sa main. Il lui dit de garder la monnaie. Un silence choqué régnait à présent à la table des dames du club de badminton après l’altercation entre l’homme invisible au bar et Petra Norrington qui retourna furtivement vers sa voiture.

— Je me demande bien ce que ce bonhomme avait dans la tête, dit Michaela. Il parlait vraiment comme un sale type.

Simeon souhaita une bonne nuit aux dames du badminton quand ils passèrent devant leur table pour partir. Lorsqu’ils arrivèrent tous les trois dans le parking, la Volvo était partie.

Tout comme la BMW endommagée.

10

— On se retrouve au presbytère, dit Simeon en s'installant au volant de la Lotus.

Tandis qu'il fermait la portière, il lança à Ben un regard entendu comme pour dire : « On sera plus à l'aise pour discuter, tous les deux. »

Ben mit le « Vieux Clou » en route et frissonna dans l'air froid produit par le chauffage inefficace du véhicule. Les nuages de neige avaient tendu un voile brumeux au-dessous des étoiles, et le givre sur les accotements herbeux brillait à la lueur des phares. Il suffisait que la température baisse d'un demi-degré pour que les routes soient complètement verglacées. Ben quitta le parking précédé de Simeon.

Même si le Land Rover fonctionnait à merveille depuis que Bertie avait fait des miracles dessus, le « Vieux Clou » ne serait jamais une voiture de course. Ben n'avait pratiquement aucune chance de rouler à la vitesse de la Lotus, d'autant plus que Simeon avait un style de conduite plutôt fougueux. Les phares disparaissaient à chaque virage, et Ben était sans cesse contraint d'accélérer pour réduire la distance entre eux. En amorçant la longue côte à l'approche de Little Denton, le Land Rover perdit de la vitesse et le compte-tours commença à peiner. Ben rétrograda une première fois, puis une deuxième et maudit gentiment Simeon pour son comportement impétueux. Devant, la Lotus franchit avec exubérance le haut de la colline et disparut de la vue de Ben. Il ne put s'empêcher de sourire des bêtises de son ami. Malgré les soucis qui le perturbaient, Simeon était encore capable de profiter de la vie. C'était une qualité que Ben enviait à son vieil ami.

Ben s'approchait du sommet de la colline, quand un halo de lumière blanche apparut à l'horizon devant lui, puis se transforma en flash éblouissant, le forçant à cligner des yeux et à détourner le regard. Au même instant, une grosse berline arriva à toute vitesse dans le sens opposé. Ben entendit le moteur vrombir comme si le conducteur appuyait agressivement sur la pédale d'accélérateur.

C'est d'ailleurs tout juste s'il contrôlait encore son véhicule, dont les quatre roues se soulevèrent momentanément du sol quand il franchit le sommet de la colline avant de dévaler la pente que Ben venait de monter.

Ben fut aveuglé pendant une seconde. Il cligna des yeux pour chasser les points noirs troublant sa vision, puis regarda à travers le pare-brise pour retrouver ses repères sur la route. Avant de détourner les yeux de la lumière éblouissante des phares, il avait eu le temps, un quart de seconde tout au plus, de remarquer quelque chose

d'inhabituel sur la voiture qu'il avait croisée : l'un des feux avant gauche de la berline ne fonctionnait pas – trois phares aveuglants là où il aurait dû y en avoir quatre. Mais, l'instant d'après, la voiture filait déjà à toute allure, et ses feux arrière ne tardèrent pas à disparaître du rétroviseur de Ben.

— Idiot, murmura Ben.

Il franchit le sommet de la colline, et le Land Rover reprit progressivement de la vitesse dans la descente. Comme il ne s'attendait pas à retrouver la Lotus devant lui, il ne fut pas surpris de voir la route vide. Simeon avait à l'évidence dépassé les virages en S en bas de la colline et se trouvait probablement non loin de l'entrée du village.

Ben refusa d'imposer à son Land Rover vieillissant une telle vitesse dans les virages et il les aborda doucement, puis ralentit avant le petit pont en pierre qui enjambait la rivière. C'est alors qu'il vit les traces de pneus qui s'entrecroisaient sur la route comme des serpents en caoutchouc.

Puis, le trou béant où aurait dû se trouver le rebord du pont en pierre. Ben freina à mort, et le Land Rover fit un tête-à-queue avant de s'immobiliser à l'entrée du pont. Le cœur battant, il bondit hors du véhicule. Son instinct lui fit pressentir le pire lorsqu'il se précipita vers le trou aux bords irréguliers. Il laissa échapper un cri étranglé en regardant la rivière en crue au-dessous de lui.

La berge de la rivière, couverte de givre, était jonchée de pierres cassées et de débris. Seul l'arrière de la Lotus sortait de l'eau. Le toit était déjà immergé. Les feux avant de la voiture étaient encore allumés et luisaient sous la surface de l'eau. Ben ne pouvait rien voir des deux occupants.

Un silence sinistre régnait autour de lui, comme si le pont et la rivière étaient recouverts d'un voile épais étouffant le moindre bruit. Cette atmosphère si particulière n'était malheureusement pas étrangère à Ben ; il y avait été maintes fois confronté. C'était le calme qui accompagnait la mort.

Il enleva sa veste en toute hâte, envoya valser ses chaussures et plongea sans hésiter du pont cassé. Le contact de l'eau glaciale était saisissant, pétrifiant, et il faillit être emporté par la force du courant. La pression de l'eau grondait dans ses oreilles, tandis qu'il se débattait et nageait de toutes ses forces vers le véhicule. Le nez de la Lotus, complètement détruit par l'impact, était enfoncé dans les rochers et la boue. À l'endroit où le capot froissé rejoignait la carrosserie de la voiture, le pare-brise n'était plus qu'une masse opaque parcourue de fissures.

Ben distinguait vaguement les silhouettes de Simeon et Michaela derrière la vitre. Ils étaient toujours attachés à leur siège. Il ne vit

aucun signe de vie à l'intérieur. Des bulles s'échappèrent de sa bouche quand il les appela.

Puis la lumière des phares faiblit et ils finirent par s'éteindre complètement. Les profondeurs de la rivière furent plongées dans l'obscurité. Ben réprima un sentiment de panique qui menaçait de le submerger et fit battre son cœur. Il progressa à tâtons le long du véhicule et tira sur la poignée de la portière côté conducteur. Elle ne bougea pas d'un millimètre. Soit elle était verrouillée, soit la pression à l'intérieur du véhicule n'était pas encore équivalente à la pression extérieure. Ce qui signifiait qu'il y avait toujours une poche d'air dans l'habitacle. Ben savait qu'il fallait parfois une ou deux minutes pour qu'une voiture immergée ne se remplisse complètement d'eau. Il y avait peut-être encore un peu d'espoir pour eux à l'intérieur, mais chaque seconde comptait. Ben sentait la pression dans ses poumons augmenter et ses battements de cœur s'emballer, car le manque d'oxygène se faisait de plus en plus sentir.

Il monta à califourchon sur le capot froissé et tapa du poing contre le pare-brise déjà fendillé. Il frappa de nouveau. Il ne ressentait aucune douleur et remarqua vaguement sa blessure. Le verre fragilisé finit par céder et se brisa complètement dans une explosion de bulles d'air. Ben passa les deux mains à travers le pare-brise cassé et, tout en prenant appui contre le capot et le toit, il tira de toutes ses forces sur ce qui restait du pare-brise et l'arracha complètement. Il s'habituait progressivement à l'obscurité et put distinguer les silhouettes de Simeon et Michaela à l'intérieur de la voiture.

Depuis combien de temps se trouvaient-ils sous l'eau maintenant ? Quatre-vingt-dix secondes ? Deux minutes ?

Gêné dans ses mouvements par le courant, Ben jeta le pare-brise cassé et plongea à l'intérieur de la Lotus.

Ben avait suffisamment côtoyé la mort pour la reconnaître immédiatement sur le corps de Michaela. Elle n'avait eu pour se protéger du choc que la vieille ceinture de la Lotus. Aucun airbag pour amortir. Elle avait été propulsée en avant au moment de l'impact, et sa tête s'était écrasée contre le tableau de bord. Un nuage brun sale tourbillonnait autour de sa tête, là où son crâne avait été broyé.

Simeon luttait faiblement. Ses yeux papillotèrent et semblèrent percevoir la présence de Ben. Si le volant l'avait empêché de s'écraser contre le tableau de bord, il s'était certainement enfoncé dans ses côtes, mais Simeon était encore en vie. Ben chercha désespérément la boucle de la ceinture de sécurité. Sa poitrine était sur le point d'exploser. Ses mouvements devenaient de plus en plus nerveux. *Ne panique pas. Si tu paniques, personne ne quittera cette rivière vivant.*

À force de tâtonner, il trouva enfin la boucle de la ceinture qui se détacha d'un seul coup. Il la repoussa brusquement et prit Simeon par

les deux bras. Des bulles s'échappèrent de sa bouche au moment où il hissa avec peine son ami au-dessus du tableau de bord et où il le fit sortir par l'ouverture du pare-brise arraché. Après avoir passé le bras de Simeon autour de son cou, il poussa sur ses jambes de toutes ses forces en s'appuyant sur le capot de la Lotus et tenta de se propulser jusqu'à la surface tout en portant le poids mort de son ami à moitié conscient.

Il vit des lumières sur l'eau à quelques centimètres de sa tête. La surface était toute proche et pourtant inaccessible. Il crut que la force allait lui manquer.

Deux minutes et demie sous l'eau. Peut-être trois. Il allait se noyer.

Ne panique pas.

Où avait-il trouvé la force pour ce dernier élan désespéré vers la surface ? Ben ne le saurait jamais. Un hoquet remonta de ses poumons et s'échappa en sifflant de sa bouche lorsque sa tête atteignit la surface. Il entendit vaguement un cri au bord de l'eau. Des lumières, des mouvements sur le pont. Des gens sur la rive. Il ne comprenait pas ce qu'ils disaient. Il continua à se débattre dans la rivière tout en tenant fermement Simeon et en maintenant sa tête hors de l'eau.

Puis, soudain, il sentit de la boue molle sous ses pieds. Des roseaux piquèrent ses mains et son visage. Tout en laissant échapper un grognement, il hissa le corps mou de Simeon sur la berge, où deux passants qui étaient descendus du pont l'attendaient et criaient pour l'encourager.

Ils prirent les bras de Simeon et le sortirent complètement de l'eau. Ben rampa sur la rive boueuse et s'accroupit à côté de son ami. Il le tourna sur le côté pour que ses poumons se vident de l'eau de la rivière. Il hurla son nom. Les deux passants reculèrent en silence, l'air sombre.

Les yeux de Simeon étaient fermés. Son visage était blême à la lueur des lumières sur le pont. Ses cheveux humides étaient plaqués contre son front. Du sang dégoulinait des coins de sa bouche et le long de ses joues pour se mêler ensuite à la boue. Des lumières apparurent au loin, des lueurs bleues tourbillonnant à l'horizon, accompagnées par le hurlement de plus en plus assourdissant des sirènes.

Le pouls de Simeon faiblissait. Il était tout juste perceptible. Ben, impuissant, s'agenouilla à côté de son ami. Il sentit la terrible concavité de sa poitrine à l'endroit où les côtes avaient été broyées et il sut que la compression manuelle de la poitrine effectuée lors d'un massage cardiaque le tuerait certainement.

Les yeux de Simeon s'ouvrirent. Pendant un bref instant, ils fixèrent Ben. Ses lèvres se pincèrent, puis s'ouvrirent comme s'il essayait de dire quelque chose. Sa main se crispa, puis se souleva légèrement pour toucher faiblement le bras de Ben.

— Jude…

La voix de Simeon n'était plus qu'un murmure agonisant. Ses yeux semblaient implorer Ben.

Puis, ils se refermèrent.

— Simeon !

Ben chercha son pouls. Cette fois, il ne sentit rien du tout. Il voulait le secouer, le gifler, le battre pour le faire revenir à la vie.

— Simeon !

La première ambulance s'était arrêtée dans un crissement de pneus à l'entrée du pont, baignant la scène d'une lueur bleutée tourbillonnante, le bruit de sa sirène couvrant les murmures choqués des passants de plus en plus nombreux. Deux ambulanciers bondirent du véhicule et dévalèrent la pente couverte de givre munis de leur équipement d'urgence. Ben s'écarta pendant qu'ils plaquaient les deux palettes conductrices du défibrillateur sur la poitrine écrasée de Simeon et délivraient la première décharge électrique dans une tentative désespérée de le ranimer. Le dos de Simeon se cambra, secoué d'un spasme involontaire, comme s'il essayait de se lever. Ben savait pertinemment qu'il était déjà trop tard et que son ami ne se relèverait plus jamais.

— Pouls inexistant, dit un des ambulanciers.

Ils tentèrent une nouvelle décharge électrique. Le corps de Simeon se cambra, puis retomba mollement. Son visage ressemblait à un morceau de porcelaine maculé de boue, les yeux fixes tournés vers le ciel.

— Pouls inexistant.

— Il est parti, dit un autre. Nous ne pouvons plus rien faire.

La neige s'était mise à tomber doucement. Les flocons descendaient en tourbillonnant du ciel obscur et semblaient se teinter de bleu à la lueur des gyrophares.

Ben les regarda se poser sur le corps de son ami. Puis, il se tourna vers la voiture immergée et pensa à Michaela à l'intérieur. Il leur dit adieu en silence.

Une autre ambulance était arrivée à l'entrée du pont, suivie d'un véhicule d'intervention urgente de la police. Les policiers étaient en train d'éloigner les passants pour dégager la zone. Les voix se mêlaient désormais au grésillement des radios. Une femme en larmes fut emmenée un peu plus loin par quelqu'un qui avait passé le bras autour de ses épaules.

Les événements se succédèrent comme dans un rêve. Les équipes de secours entourèrent la Lotus accidentée et tentèrent d'en extirper le corps de Michaela. Toutes les personnes impliquées dans les opérations de sauvetage savaient à présent que les ambulances repartiraient avec deux cadavres. Ce n'était plus la peine de se

dépêcher.

Au bout de quelques minutes, Ben prit conscience du froid paralysant et de la douleur au niveau de ses mains blessées. Les ambulanciers l'auscultèrent pour s'assurer qu'il ne souffrait pas d'hypothermie en vérifiant plusieurs symptômes : frissons, dysarthrie, mouvements de moins en moins coordonnés. Assis à l'arrière ouvert de la troisième ambulance, ses cheveux humides dégoulinant sur la couverture de survie dans laquelle on l'avait enveloppé, il regarda la scène se dérouler sous ses yeux comme s'il se trouvait à des milliers de kilomètres de là. Il répondit mollement aux questions que les flics étaient venus lui poser avant de le laisser partir à l'hôpital : nom, adresse, profession, relations avec les défunts. Il leur raconta ce qu'il avait vu. Il leur décrivit la voiture qu'il avait croisée en haut de la colline et leur parla du phare endommagé.

Les flics lui demandèrent s'il avait vu une collision entre les deux véhicules. Ben répondit que non.

Pourtant, tout en parlant, il visualisa la scène dans sa tête : les deux voitures se croisent sur la route étroite juste avant le pont. La berline fait un écart pour éviter la Lotus qui roule à toute vitesse et abîme son feu avant en heurtant le rebord du pont. La Lotus fait une embardée de l'autre côté, mais son conducteur perd le contrôle du véhicule.

Le conducteur de la berline panique et met les gaz pour fuir la scène au plus vite. À moins qu'il n'ait même pas remarqué ce qui est arrivé ensuite.

Et si les choses s'étaient passées tout autrement ? Ben repensa à la position des traces de pneus sur la route avant le pont. Il se dit qu'une voiture aurait très bien pu guetter l'apparition de la Lotus, dont la silhouette était parfaitement reconnaissable. Le conducteur aurait pu attendre le bon moment pour surgir sur la trajectoire de Simeon, le forcer à faire un écart et à s'encastrer dans le pont.

Ben repensa alors au parking du restaurant. La BMW. Le feu avant cassé. Le comportement du propriétaire de la voiture. Comme s'il n'avait pas voulu savoir. Comme s'il ne voulait pas attirer l'attention sur lui.

Mais Ben n'en dit rien aux flics.

La voix d'un des policiers s'immisça dans ses pensées confuses et lui demanda qui étaient les plus proches parents des défunts. Ben se souvint que Michaela lui avait parlé de ses parents, partis vivre sur l'île d'Antigua. Il ne savait rien des parents de Simeon.

— Ils ont un fils, dit-il.

Il ne pouvait pas se résoudre à utiliser le passé.

— Jude Arundel. Il est en Cornouailles avec des amis.

— Il faut que nous le contactions, annonça le policier.

— Je crois qu'il est difficile à joindre, dit Ben.

Il prit finalement la responsabilité d'informer Jude.

Les policiers partis, Ben regarda les équipes médicales remballer leur matériel d'urgence. Il n'avait aucune intention d'aller dans un hôpital ce soir-là. Il en avait suffisamment fréquenté dans sa vie. Lorsque les ambulances transportant Simeon et Michaela partirent ensemble, il s'esquiva discrètement et marcha jusqu'à l'endroit où les policiers avaient garé son Land Rover. La neige tombait plus fort, saupoudrant la campagne environnante de blanc.

Il monta à bord de son véhicule et rentra seul au presbytère. Il n'avait pas d'autre endroit où aller.

11

Une lumière chaleureuse et accueillante se déversait par les fenêtres du presbytère, illuminant les alentours de la maison. Ben descendit du Land Rover et s'approcha de la bâtisse en traînant les pieds, peinant à avancer dans ses vêtements mouillés. Il s'arrêta pour regarder le salon vide par la vitre. Le sapin de Noël éclairé, que Simeon et Michaela avaient sûrement décoré ensemble, et que quelqu'un d'autre se chargerait d'enlever. Les meubles confortables qu'ils ne verraient et n'utiliseraient plus jamais.

La réalité, qui s'imposait à lui, lui donna la nausée.

Le chien aboya dans la maison. Ben fouilla dans sa poche et en sortit la clé de l'annexe. La clé en laiton terni de la porte d'entrée du presbytère pendait au même anneau. Il ouvrit la porte avec le sentiment d'entrer par effraction. Le chien était assis dans l'entrée et le regardait.

— Salut, Scruffy, dit doucement Ben.

Le chien inclina la tête, perplexe, surpris sans doute de ne pas voir son maître et sa maîtresse avec lui. Ben s'avança vers lui et lui gratta les oreilles.

— Ils ne reviendront plus, mon pote, je suis désolé.

Le chien laissa pendre sa langue rose et se mit à haleter.

— D'accord, viens avec moi, dit Ben.

Pataugeant dans ses chaussures mouillées, il descendit le couloir jusqu'à la porte qui communiquait avec l'annexe. Tout paraissait si calme et si vide.

Le dos et les membres parcourus de frissons, il enleva ses vêtements mouillés dans la salle de bains et prit une douche bien chaude. Il resta longtemps, espérant vainement que le jet d'eau brûlant chasserait son cauchemar et que, quand il sortirait, tout serait redevenu comme avant.

Il n'en fut rien. Il se sécha machinalement avec une serviette, passa un pantalon de jogging gris et un vieux maillot de rugby qu'il avait trouvés dans son sac. Il récupéra sa flasque de whisky au milieu de ses vêtements, dévissa le bouchon, but une gorgée qui lui brûla la gorge, puis une autre. Pas de différence non plus. Pieds nus, il entra à pas de loup dans le petit salon de l'annexe, éteignit toutes les lumières et s'allongea sur le canapé, les yeux fermés. Il tenta de se vider la tête. Pourtant, il lui était impossible d'échapper aux images qui ne cessaient de surgir dans son esprit. Il revoyait le visage de Simeon vivant ses derniers instants. La pâleur de sa peau, le désespoir dans ses yeux. Et Michaela, assise, sans vie, dans la voiture immergée. Les horribles

blessures sur son visage et son front.

Il était sorti dîner avec ses amis. L'instant d'après, ils étaient morts, comme ça, ils s'étaient éteints aussi vite que la flamme d'une bougie. Demain viendrait le temps du deuil, des annonces terribles, des préparatifs. Ce soir, il n'y avait rien d'autre que ce vide écœurant, comme si on avait gratté à l'intérieur de lui avec un couteau émoussé.

Ben prit la flasque dans l'obscurité et but le reste du whisky. Une gorgée après l'autre. Les images s'estompèrent. Il sombra dans un monde peuplé de rêves vagues, agités, interminables, remplis des pleurs de tous ceux qui les avaient connus. Il ne pouvait pas les aider ; il avait beau essayer, il ne pouvait rien faire…

Le corps de Ben se tendit, et il se redressa brusquement sur le canapé un peu perturbé par le bruit inhabituel qui avait percé la membrane de son sommeil. Les aiguilles vertes lumineuses de sa montre de plongée lui indiquèrent qu'il était une heure moins le quart du matin. Il s'assit et tendit l'oreille.

À quelques pas de lui, dans l'obscurité, le chien laissa échapper un deuxième grondement, et Ben comprit ce qui l'avait réveillé. Il était sur le point de se rallonger quand il entendit autre chose.

Un bruit sourd qui venait de l'autre côté du mur. Il y avait du mouvement à l'intérieur du presbytère.

Ben se leva d'un bond. Il était parfaitement réveillé soudain, tous les sens en alerte. Il pensa d'abord que Jude Arundel était rentré de Cornouailles. Il s'apprêtait à allumer, se préparant déjà mentalement à sa terrible tâche : annoncer à l'enfant la mort de ses deux parents.

Pourtant, la main de Ben s'arrêta juste avant l'interrupteur quand il entendit d'autres bruits provenant de l'intérieur du presbytère : un craquement assourdi, incontestablement le bruit d'une porte qu'on force, suivi quelques instants plus tard d'un son sourd et grinçant, comme quelque chose qui heurterait un mur.

Scruffy se remit à gronder.

Ben tendit la main vers lui dans l'obscurité et la posa sur sa tête.

— Du calme, mon gars. Laisse-moi écouter.

Il traversa la pièce à pas feutrés et alla coller son oreille contre la porte communiquant avec le couloir. Il crut entendre une voix d'homme.

— Attends ici, murmura-t-il au chien.

Il n'avait pas le temps d'enfiler ses chaussures. Il ouvrit la porte dans le plus grand silence et s'avança dans le couloir. Un autre bruit, plus fort, à présent qu'il était plus près. Ça venait de quelque part au rez-de-chaussée.

Silencieusement, furtivement, Ben suivit la direction du son.

12

Rares sont les hommes rompus à l'art du silence. Pour être capable de se déplacer rapidement, sans bruit, sans se faire remarquer, pour se fondre dans un environnement quel qu'il soit, il faut apprendre et s'entraîner sans relâche. Ben Hope avait longtemps été un maître en la matière. Ils étaient très peu dans son unité des SAS à égaler ses performances.

Cet art consistait d'abord à savoir où poser le pied. Les lattes du plancher en vieux chêne étaient larges et épaisses, mais le temps et l'usure avaient gauchi le bois, de sorte qu'il était presque impossible de marcher dessus sans les faire grincer. Ben restait sur les bords, tâtant le sol de ses orteils nus, cherchant à repérer les joints qui risquaient de bouger sous son poids. Sa respiration était lente et superficielle, ses battements de cœur, stables, et son esprit, aussi calme que celui d'un prédateur. Quand vous traquez un ennemi entraîné et déterminé, même l'odeur de votre peur peut vous trahir. Tout en avançant à pas de loup dans l'obscurité, il chercha autour de lui un objet qu'il pourrait utiliser pour se défendre contre les intrus.

Les armes de fortune n'étaient pas très abondantes dans la maison d'un pasteur de campagne. Le regard de Ben se posa sur une statuette en bois, de trente centimètres environ, posée sur une petite table. Il la prit sans bruit. Elle était dure et solide au toucher, comme un petit club de golf.

Un autre bruit sourd devant lui. Le grincement du métal contre le métal suivi d'un son métallique.

Comme Ben s'y attendait depuis qu'il l'avait laissé, le chien se mit à aboyer furieusement depuis l'annexe. Le mur épais atténua un peu l'intensité de ses jappements. Ben décida que ce n'était pas une si mauvaise chose : les intrus réaliseraient que le voisin le plus proche était suffisamment loin pour ne pas être alerté par le bruit. Ils se sentiraient encore plus en sécurité maintenant qu'ils savaient que le chien était enfermé dans un autre endroit de la maison. C'était exactement ce que voulait Ben.

Plus loin, le couloir sombre débouchait sur un autre couloir transversal. À gauche, tout était plongé dans l'obscurité. Au coin à droite, un rai de lumière apparut sous une porte invisible.

Ben s'approcha de l'angle du couloir. De l'endroit d'où venait la lumière, il entendit une voix d'homme marmonner quelque chose qu'il ne comprit pas. Il s'arrêta, tenta de faire abstraction des jappements assourdis de Scruffy et tendit l'oreille. Était-ce la voix qu'il avait entendue quelques instants auparavant ? Impossible à dire. Impossible

de deviner également combien il y avait de malfaiteurs.

Il avança jusqu'à l'angle du couloir, le dos collé au mur, prêt à se servir de son arme de fortune. Il voyait la porte à présent. Elle était entrouverte de quelques centimètres et, à la lumière qui venait de la pièce, il distingua le contour du chambranle fendu à l'endroit où la porte avait été forcée. Tout en veillant à ne pas projeter son ombre sur le mur opposé, il s'approcha de la porte et jeta un coup d'œil dans la pièce par l'entrebâillement.

Le bureau de Simeon. Les murs étaient tapissés de livres rangés sur des étagères. Au milieu de la pièce, un simple bureau avec un écran plat et un clavier sans fil. Dans le coin opposé, un coffre en acier fixé au mur, comme une armoire forte pour ranger des pistolets. Ben comprit l'origine du bruit métallique qu'il venait d'entendre. Le coffre avait été forcé à l'aide d'une pince-monseigneur.

L'homme qui venait de fracturer le coffre était accroupi à côté, le dos à la porte. Il portait une veste de combat noire. Une cagoule de ski en coton noir recouvrait son visage. Un pistolet était rangé dans un étui de type militaire qu'il portait à la hanche droite. Ben vit l'homme sortir une enveloppe marron de format A4 du coffre. Il la fourra dans un sac en toile à ses pieds. Puis, il fouilla de nouveau dans le coffre et en sortit un petit ordinateur portable noir qu'il rangea aussi dans le sac.

Un homme, c'est tout ? Pourtant, Ben l'avait entendu parler. Parlait-il tout seul ou alors au téléphone ? À moins que…

Ben sentit soudain quelque chose de dur entre ses omoplates. Il se retourna à moitié et se retrouva nez à nez avec un énorme trou noir d'une largeur de deux centimètres. La bouche d'un fusil à pompe de calibre 12.

— Lâchez l'objet, dit l'homme au fusil.

Son visage était caché dans l'ombre. Il parlait, d'un ton calme, avec un accent de l'est de Londres.

Les doigts de Ben se desserrèrent, la statuette en bois tomba au sol.

— Bel objet, dit l'homme.

Il avança dans la lumière. Les yeux qui regardaient Ben à travers les fentes du masque de ski étaient de la couleur de l'acier, durs et froids. La crosse de son fusil à canon court était plaquée contre son épaule. Ben comprit plusieurs choses. Le type se préparait à amortir le recul de l'arme parce que ça ne lui posait aucun problème d'appuyer sur la détente s'il le fallait. Il connaissait l'arme et l'avait déjà utilisée auparavant. Le magasin tubulaire d'une capacité de cinq coups était probablement rempli de cartouches à balles très pénétrantes qui décapiteraient Ben et éclabousseraient le mur derrière lui des restes de son cerveau.

Tout cela s'ajoutait au fait que ces types n'étaient pas des

cambrioleurs ordinaires, ni de simples voyous opportunistes.

Il s'agissait de professionnels. Des professionnels aguerris à en croire la façon dont l'homme au fusil à pompe avait réussi à le prendre par surprise. C'était quelqu'un qui, comme lui, était rompu à l'art du silence.

Ben se demanda si ce n'était pas plutôt lui qui était devenu lent.

Il recula. Les yeux de l'homme ne quittèrent pas les siens. La bouche du pistolet était parfaitement stable.

Le chien se déchaînait de l'autre côté du mur.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Ben.

— Ça y est. Y a presque plus rien dans le coffre, dit l'homme au sac en toile à son comparse.

Il se leva, mit le sac en bandoulière, sortit du bureau et frôla Ben en passant. L'homme au fusil montra la porte ouverte en déplaçant légèrement son arme.

— Toi, bouge ton cul et entre là-dedans.

Ben recula d'un pas dans la pièce. Il vit le doigt ganté de l'homme lâcher la détente et se déplacer d'un centimètre derrière pour abaisser le petit bouton rond à l'arrière du pontet. Cran de sûreté désactivé.

Ben comprit immédiatement. L'homme n'avait pas l'intention de laisser le moindre témoin derrière lui. Il ne lui suffisait d'ailleurs pas qu'il soit mort, il fallait de préférence qu'il soit décapité et méconnaissable.

Il n'avait donc rien à perdre.

Il prit son temps pour reculer encore d'un pas et lever les mains en l'air. Le type avança. Ben regarda la bouche du fusil. Un rapide pas en avant et les mains de Ben se jetèrent sur l'arme. Il saisit le métal froid du canon et le tira brusquement vers lui en le faisant dévier sur le côté.

Voyant que le fusil allait lui échapper des mains, l'homme appuya instinctivement sur la détente et le coup partit comme une bombe à quelques centimètres seulement de l'oreille droite de Ben.

Le fusil à pompe était désormais beaucoup moins dangereux tant qu'il n'était pas réarmé. Ben n'avait aucune intention de donner cette occasion à son adversaire. Les mains toujours serrées autour du canon, il le poussa violemment en arrière, en direction du malfaiteur, dirigeant la crosse vers son visage. L'homme la prit en pleine bouche. Dans un hurlement de douleur, il tomba en arrière et lâcha l'arme. Le sang giclait de ses lèvres. Ben lui asséna un grand coup sur la tête avec la crosse avant.

La manœuvre de désarmement avait duré moins de deux secondes. *Je ne suis pas si lent que ça*, pensa-t-il.

L'homme au sac marin se figea l'espace d'une seconde, puis partit à toute vitesse dans le couloir. Ben retourna l'arme dans ses mains et

actionna la pompe tout en sautant par-dessus le corps inanimé du malfaiteur et en sortant du bureau.

L'homme au sac était arrivé à l'angle du couloir. Ben aurait pu lui tirer dessus, mais le type aurait été coupé en deux, et Ben le voulait vivant. Il mit le fusil en bandoulière et s'élança derrière lui. L'homme heurta en passant la petite table sur laquelle Ben avait pris la statuette et l'envoya valdinguer dans sa direction.

Ben sauta d'un bond par-dessus, vit qu'il était sur le point de rattraper le fuyard et se jeta sur lui en visant ses chevilles comme l'aurait fait un rugbyman. Retenu par les chevilles, l'homme tomba lourdement par terre en laissant échapper un grognement de douleur.

Ben se hissa derrière lui. Il referma sa main gauche sur la lanière du sac et tendit le poing droit en visant les testicules du type.

Il n'atteignit pas sa cible. Lorsque Ben vit la grosse chaussure se diriger vers son visage, il était déjà trop tard. Le coup violent sur la pommette le propulsa en arrière et il alla heurter le mur, sa main gauche toujours serrée autour de la lanière du sac.

Le malfaiteur prit son pistolet.

Ben prit le fusil.

Le type se ravisa. Il renonça au sac et courut jusqu'à la porte d'entrée. Il tira dessus de toutes ses forces et se précipita dehors, dans la nuit.

Scruffy aboyait comme un fou de l'autre côté du mur. Ben se leva tant bien que mal, encore un peu groggy. Il fonça vers la porte et vit le malfaiteur courir le long de la maison en direction du sentier qui traversait le jardin et conduisait jusqu'à la prairie à l'arrière du presbytère.

Au bout de quelques secondes, Ben sut qu'il était sérieusement désavantagé. Le malfaiteur n'était pas nécessairement un athlète de haut niveau, mais il n'était pas obligé de courir pieds nus sur le sol dur et froid avec un sac encombrant et une arme. Ben venait d'atteindre le bord de la prairie quand il réalisa que sa proie avait disparu dans l'obscurité. Quelques instants plus tard, il entendit le vrombissement d'un moteur derrière les arbres, et une voiture partit en trombe sur la route.

13

Ben retourna au presbytère en clopinant, la plante des pieds et les talons couverts de coupures et de bleus. Aucune lumière ne s'était allumée dans les maisons voisines vaguement visibles à travers les arbres. La détonation d'un fusil, étouffée par des murs en pierre épais, n'était guère plus qu'un vulgaire « pan » à quelques centaines de mètres. Pas de quoi alerter un petit village endormi comme Little Denton.

En revanche, c'était beaucoup plus que ça à quelques centimètres de distance. Ben savait que le sifflement aigu dans son oreille droite ne disparaîtrait pas avant un ou deux jours et qu'il lui faudrait attendre jusque-là pour retrouver pleinement son ouïe. De retour à l'intérieur du presbytère, il alla dans le bureau. Il s'agissait désormais de ranimer son ami masqué et de le faire parler.

Pourtant, à peine eut-il pénétré dans la pièce qu'il s'arrêta net. Il fixa l'endroit sur le sol où le malfaiteur s'était effondré, inconscient, quelques minutes auparavant.

L'homme était parti.

Ben n'y était pourtant pas allé de main morte. Apparemment, il ne l'avait pas frappé assez fort.

Après avoir allumé dans le couloir, il vit une fine traînée de sang qui traversait la maison. Il suivit les traces jusqu'à la porte de derrière. Elle était grande ouverte et portait de petites marques à l'endroit où les malfaiteurs avaient forcé la serrure. Un travail propre, efficace et professionnel.

Et le moment était beaucoup trop bien choisi pour que ce cambriolage soit une coïncidence. Il ne faisait désormais plus aucun doute pour Ben que l'accident de voiture n'en était pas un. Quelqu'un avait voulu se débarrasser des Arundel et c'était en lien avec le contenu du coffre de Simeon.

Ben inspecta l'arme. C'était un fusil à pompe Mossberg avec une crosse repliable et un canon dont la longueur dépassait tout juste trente centimètres. Une arme strictement interdite en Grande-Bretagne ainsi que dans la plupart des autres pays du monde. Il restait quatre munitions dans le magasin, auxquelles s'ajoutaient cinq autres dans un étui à balles fixé à la crosse. Son instinct ne l'avait pas trompé : il s'agissait bien de cartouches à balles. Pourtant, ce n'était pas ce qui l'intéressait le plus.

Si la plupart de ces armes qui tombaient entre les mains des criminels avaient été conçues à l'origine pour un usage civil, avant que leurs nouveaux propriétaires malhonnêtes ne les transforment en

sciant leur canon, celle-ci était différente. La finition mate, le numéro de série du ministère de la Défense ainsi que les poinçons d'épreuve lui indiquèrent que ce fusil à pompe avait commencé sa carrière dans l'armée.

Des armes comme celle-ci ne tombaient pas entre les mains de n'importe qui, en général. De plus, l'homme qui la portait maîtrisait à la perfection l'art du silence. Ben en conclut qu'il s'agissait d'un ancien soldat. Et un soldat aguerri, en plus de ça. Peu d'hommes auraient réussi à se relever et à s'enfuir après le coup que Ben lui avait asséné.

Ben se demanda s'il devait appeler les flics, mais il préféra s'abstenir finalement. Ils allaient débarquer dans la maison comme un troupeau de bétail, crotter le sol et poser trop de questions. De plus, il n'avait aucune envie de leur remettre le fusil. Connaissant les policiers britanniques, Ben savait qu'ils allaient le considérer, lui, comme un suspect terroriste, et l'arme, comme une ogive nucléaire.

Non, il valait mieux qu'il garde cet incident pour lui et qu'il suive seul les pistes qu'il trouverait.

Il laissa sortir le chien de l'annexe. Tout en reniflant partout et en grondant doucement, Scruffy le suivit à la cuisine. Ben posa le sac en toile des malfaiteurs sur la table en chêne et s'assit sur une chaise. Les derniers événements l'avaient réveillé de la torpeur dans laquelle l'avait plongé son chagrin. Elle avait été remplacée par une rage dévorante et une montée d'adrénaline faisant trembler ses mains tandis qu'il vidait le sac.

Il ne trouva que l'enveloppe marron et le petit ordinateur portable noir Toshiba que le voleur avait sortis du coffre sous ses yeux. Il poussa l'ordinateur et s'intéressa d'abord à l'enveloppe.

Il n'y avait pas grand-chose à l'intérieur : un billet d'avion pour Jérusalem remontant à dix-huit mois, une note d'hôtel en hébreu et une série de photos brillantes certainement prises au cours de ce voyage en Israël. La plupart représentaient des panoramas ou des sites touristiques : le ciel de Jérusalem la nuit, le mur des Lamentations, plusieurs églises, mosquées et synagogues, le désert, des palmiers, un chameau et des ruines en pierre sablonneuse.

Ben les regarda une par une, puis tomba sur une série de photos où on pouvait voir Simeon poser avec trois autres hommes devant ces mêmes ruines. Ils affichaient tous un grand sourire et semblaient entretenir des relations amicales. Simeon avait passé son bras autour des larges épaules de l'homme à gauche, un Israélien à l'évidence, corpulent et grisonnant, âgé d'une soixantaine d'années.

À la droite de Simeon, il y avait un type plus petit, un Européen peut-être, avec des cheveux blancs et une barbe bien taillée, en bonne forme, mais plutôt âgé, approchant sans doute les soixante-dix ans. L'homme complètement à droite avait environ quinze ans de moins,

des cheveux poivre et sel bouclés, un visage rond et jovial et le ventre d'un *bon vivant*[2]*.*

Les photos n'apprirent pas grand-chose à Ben. Peut-être aurait-il plus de chance avec l'ordinateur. Il ouvrit l'écran du portable, mit l'appareil en route et ne tarda pas à découvrir qu'il ne contenait pratiquement rien hormis un fichier Word intitulé *LES*.

Ce fichier était suffisamment important aux yeux de Simeon pour qu'il juge nécessaire de le mettre en sécurité dans un coffre. Ben cliqua dessus pour ouvrir le document, et une nouvelle fenêtre apparut.

L'ordinateur demandait un mot de passe. Ben venait de se heurter à un mur.

LES. Ça ne ressemblait pas à des initiales, mais plutôt à un acronyme. Mais un acronyme de quoi ? Puis, après quelques instants de réflexion, il repensa à ce que Michaela lui avait dit le matin même et comprit.

LES. ***L'Épée sacrée***. Le document Word n'était autre que le manuscrit inachevé du livre de Simeon. Si Ben avait pu y avoir accès, il aurait certainement pu apprendre beaucoup de choses, mais il savait qu'il avait peu de chances de trouver ce code. Simeon avait certainement choisi une obscure référence à la Bible ou une expression latine introuvable. C'était perdu d'avance. Ben vérifia les propriétés du document, mais c'était comme regarder dans une pièce fermée à clé à travers le trou de la serrure. Les seules données auxquelles il put accéder concernaient la taille du document, environ la moitié d'un mégaoctet, ainsi que la date et l'heure auxquelles le document avait été sauvegardé la dernière fois : le 14 décembre à quinze heures quatre.

Ben laissa échapper un juron et referma l'ordinateur à contrecœur. Il repensa au PC dans le bureau de Simeon et décida d'aller voir s'il pouvait trouver quelque chose dans les mails de son ami.

Il n'y avait pas de mot de passe pour lui faire obstacle cette fois. Assis au bureau de Simeon, Ben fit défiler une centaine de messages, la plupart étant liés aux fonctions de Simeon, aux problèmes quotidiens de l'église. Certains provenaient d'une société de production, d'autres, d'une boîte appelée Blackwood Entertainment Management, qui était en train de négocier un contrat pour représenter Simeon dans son nouveau rôle de célébrité du petit écran.

Après avoir parcouru quelques e-mails, Ben se sentit un peu honteux et eut l'impression de mettre inutilement le nez dans les affaires de Simeon. Il était sur le point d'arrêter quand un autre message attira son attention.

Il avait été envoyé par l'homme dont Michaela lui avait parlé durant leur promenade dans les bois : le père Fabrice Lalique, le prêtre dont

le suicide avait bouleversé Simeon. Ben ouvrit l'e-mail. Il datait d'une ou deux semaines :

Mes chers amis,
Quand vous lirez ce message, je serai mort. Je vous demande de ne pas porter mon deuil, car je ne suis pas digne de votre chagrin.
Je ne peux supporter plus longtemps le fardeau de mes péchés. Que Dieu ait pitié de moi pour les choses horribles que j'ai faites.

Qu'il aille pourrir en enfer ! pensa Ben. Il ferma la boîte mail et alla sur Internet pour faire une recherche sur Fabrice Lalique. Il tomba sur une série d'articles français relatant le suicide du prêtre et la découverte, peu après sa mort, de fichiers obscènes sur son PC dans sa maison de Saint-Christophe, près de Millau.

Les révélations sur un homme coupable de pédophilie ont le pouvoir d'effacer tout ce qui a pu être dit de positif sur sa vie et sa carrière passée ; sans surprise, les articles étaient pleins de dégoût et de haine. Plusieurs membres de son diocèse témoignaient, la plupart expliquaient le choc qu'ils avaient ressenti en apprenant ces terribles nouvelles et très peu d'entre eux semblaient éprouver de la compassion. Un commentateur en ligne avait surnommé Lalique le « prêtre pédo ». Ben vit des forums de discussion et des sites Web, où le scandale avait provoqué des débats passionnés. Certains groupes de pression demandaient même au gouvernement d'intervenir immédiatement pour mettre fin à la culture secrète de perversion et d'abus sexuels au sein de l'Église catholique ou, mieux encore, pour faire tomber une fois pour toutes cet édifice pourri jusqu'à la moelle.

La plupart des articles en ligne avaient publié la même photo, représentant Lalique vêtu d'une soutane lors d'une cérémonie officielle. Ben reconnut immédiatement l'homme au visage jovial et au ventre rebondi qui se tenait à la droite du groupe sur la photo de Simeon. D'autres photos montraient l'endroit, sous le viaduc de Millau, où des policiers avaient ramassé ce qui restait du corps de Fabrice Lalique après qu'il se fut jeté du pont. Comme c'était souvent le cas, le suicidaire avait trouvé un moyen extrêmement efficace de mettre fin à ses jours.

Ben éteignit le PC, quitta le bureau et se dirigea vers le salon tout en essayant de réfléchir à ce qui s'était passé, d'établir des liens, mais il savait qu'il était loin, très loin d'avoir tous les éléments en main. Tandis qu'il regardait autour de lui, à la recherche d'inspiration, l'un des livres de la vieille bibliothèque attira soudain son attention. Il ouvrit la porte vitrée et prit la bible sur l'étagère.

C'était une très belle édition, reliée en cuir, et il ne l'avait pas revue depuis sa première année d'études à Oxford. Il l'ouvrit avec précaution

et reconnut son écriture un peu effacée sur la page de garde : *« À mon ami Simeon, de la part de Benedict Hope. »*

Ben fut touché que Simeon ait gardé ce cadeau d'anniversaire pendant toutes ces années, mais il en fut aussi d'autant plus triste. Il feuilleta le livre qu'il connaissait autrefois pratiquement par cœur. Certains passages étaient restés gravés dans sa mémoire, mais il en avait aussi oublié beaucoup. *Je devrais peut-être la relire,* pensa-t-il. Simeon la lui aurait certainement prêtée de bon cœur.

Ben posa la bible sur une table et s'apprêtait à refermer la porte vitrée quand il remarqua une collection de cassettes vidéo et de DVD sur l'étagère du haut. Il y avait des films, des documentaires, des émissions sur le thème de la religion enregistrées à la télé, avec des étiquettes écrites à la main sur le dos des boîtiers.

Une cassette vidéo attira tout particulièrement l'attention de Ben. L'étiquette au dos indiquait : *Simeon face à l'ennemi*. Il repensa aux paroles de Simeon la veille : « J'ai beaucoup d'ennemis. » Il n'aurait pas pu dire si son ami avait prononcé cette phrase en plaisantant ou s'il était vraiment sérieux.

La télé des Arundel était posée sur un petit meuble discret dans un coin de la pièce avec un lecteur combiné DVD/VHS. Ben prit la cassette sur l'étagère et l'inséra dans l'appareil.

14

D’après la date inscrite au marqueur sur l’étiquette de la cassette, Simeon avait enregistré l’émission un peu plus d’un an auparavant. Il s’agissait d’un de ces débats télévisés entre intellectuels diffusés tard le soir. L’émission était intitulée *The Monday Debate*.

Le présentateur était un type au look gentleman-farmer, dont le visage était vaguement familier à Ben. Il avait dû le voir l’une des rares fois où il avait allumé une télé. Depuis qu’il s’était installé en France, il n’avait pas dû passer une seule soirée devant le petit écran.

— Ce soir, nous allons poser une question qui, chaque année, devient un peu plus d’actualité : la religion est-elle nuisible et faut-il s’en passer complètement pour vivre heureux ? annonça le présentateur.

Les deux participants étaient postés derrière deux pupitres identiques, tels deux adversaires politiques prêts à s’affronter. À droite, Simeon, avec son col de pasteur, vêtu sinon plutôt simplement. À gauche, un homme que Ben ne connaissait pas. Un peu plus vieux que Simeon, il devait avoir entre quarante-cinq et cinquante ans. Ses cheveux épais, coiffés en arrière, étaient sans doute teints pour cacher les mèches grises. Sa tenue était beaucoup moins décontractée que celle de son adversaire. Il portait en effet un costume léger gris, sans doute très cher et parfaitement repassé, et donnait l’impression de se prendre très au sérieux. Il avait le regard intense et pénétrant. L’animateur le présenta : Penrose Lucas, professeur de sociologie et d’anthropologie à l’Université de Durham et auteur du récent best-seller du *Sunday Times* intitulé *Dieu ? Quel Dieu ?*

Le titre était sans équivoque. Ben comprit immédiatement de quel côté était ce Lucas, dont il n’avait jamais entendu parler. D’après les explications de l’animateur, le succès phénoménal et inattendu de *Dieu ? Quel Dieu ?* avait fait sortir cet universitaire de l’anonymat et il était en quelque sorte devenu le chef de file du lobby athée.

Le débat n’eut pas plus tôt commencé que Penrose Lucas passa à l’attaque. Refusant ostensiblement d’appeler Simeon « révérend Arundel » et insistant sur l’usage de « monsieur », il se lança dans une diatribe sur les siècles de guerres insensées, de persécutions et de massacres perpétrés au nom de la religion.

L’argument n’était pas vraiment nouveau, mais beaucoup de chrétiens avaient du mal à le réfuter, et le Pr Lucas avait clairement l’intention de l’exploiter au maximum à son avantage. Il était éloquent et passionné, plaidant avec ferveur pour une société sans religion : la foi religieuse était la plus dévastatrice de toutes les folies imaginées

par l'humanité. Sans son influence destructrice, les hommes pourraient vivre en paix et coexister en parfaite harmonie. Son bannissement attendu depuis si longtemps, sa condamnation aux oubliettes de l'histoire seraient suivis d'un nouvel âge, et la vie reprendrait ses droits comme les jeunes pousses qui apparaissent sur un terrain dévasté par un incendie. Un âge de raison. Un âge de laïcité. Un nouveau siècle des Lumières.

Après avoir réduit à néant deux millénaires de christianisme et fait passer les croyants pour des imbéciles crédules, Penrose donna généreusement la parole à Simeon. Ben regarda son ami sur l'écran, tandis que les caméras zoomaient sur son visage, et il sentit sa gorge se serrer.

— Le dogme du christianisme s'effrite devant les progrès de la science.

Ce fut la première phrase de Simeon. Le présentateur parut quelque peu déconcerté par cette affirmation, et Penrose Lucas haussa les sourcils, l'air ravi, comme s'il ne s'était pas attendu à gagner le débat aussi rapidement.

— Oui, exactement ! coupa-t-il en hochant la tête, les yeux pétillants. Monsieur Arundel reconnaît donc que…

— Je ne reconnais rien du tout, objecta calmement Simeon. Je me suis contenté de citer un personnage historique tristement célèbre. Quelqu'un qui en connaissait un rayon sur la guerre, si je puis dire. Je suis sûr que mon ami si érudit, qui, entre autres qualités, maîtrise parfaitement l'histoire, sait qui a prononcé ces paroles qu'il semble approuver avec enthousiasme.

À l'évidence, Penrose Lucas n'en avait pas la moindre idée. En revanche, il était parfaitement conscient qu'il venait de tomber dans un horrible piège. Il piqua un fard sous les lumières du studio.

— Je viens de citer Adolf Hitler, poursuivit Simeon. Un ardent défenseur de l'athéisme qui, si l'Allemagne nazie avait gagné la Seconde Guerre mondiale, avait prévu d'éradiquer le christianisme de son empire tout comme il avait prévu d'éradiquer les Juifs. Mais je suis sûr que mon ami ne me contredira pas sur ce point : cette guerre mondiale n'était pas une guerre de religion.

Lucas fit preuve de sagesse et choisit de ne pas s'étendre sur le sujet. Après avoir fait taire son adversaire, Simeon poursuivit sur sa lancée et prit d'autres exemples au hasard dans l'histoire : la guerre du Vietnam, un conflit idéologique très éloigné de la religion. La guerre de Sécession, où il s'agissait de mettre un terme à l'esclavage. Rien à voir avec la religion encore une fois. Simeon continua tout en prenant garde de ne pas noyer les téléspectateurs sous des tonnes d'informations. Chaque nouvel argument semblait enfoncer Penrose Lucas un peu plus derrière son pupitre et, plus le temps passait, plus il

devenait rouge. Le débat n’avait pas commencé depuis un quart d’heure que Penrose Lucas avait déjà perdu toute contenance.

— Le professeur pourrait-il nommer un conflit majeur des trois derniers siècles lié de près ou de loin à la religion chrétienne ? lança Simeon avec un sourire triomphant.

— Ça n’a pas d’importance ! hurla Penrose. Tous ceux qui croient en l’idée même d’un Dieu souffrent de graves troubles mentaux. Il faut les soigner.

— Ah ! je constate que vous êtes également un éminent psychiatre, fit remarquer Simeon en souriant. Sauf votre respect, j’espère que vos connaissances dans ce domaine dépassent votre compréhension de l’histoire.

Simeon délaissa le thème de la guerre pour aborder d’autres sujets, et le débat continua à faire rage, même si le seul à rager était Penrose Lucas. Simeon, quant à lui, ne se départit jamais de son calme. Ben regarda encore quelques minutes et ne put s’empêcher de sourire en voyant Simeon prendre l’avantage sur son adversaire.

Lorsqu’il arrêta la cassette, le bandeau déroulant en bas de l’écran indiquait déjà le résultat du vote des téléspectateurs en faveur de l’un ou l’autre des participants. Simeon avait recueilli soixante-seize pour cent des voix.

« Si le livre du Pr Lucas est aussi bien argumenté que ses affirmations dans ce débat, je ne risque pas de l’acheter », disait l’un des messages envoyés par un téléspectateur. Le contenu des autres messages était à peu près équivalent.

Tout cela était très divertissant, mais Ben n’avait aucune envie de se divertir. Il éteignit la télévision. Soudain, la pièce fut de nouveau plongée dans le silence et l’obscurité. Simeon était parti pour la seconde fois cette nuit-là.

14

Le Pr Penrose Lucas sortit sur le balcon de sa villa au sommet d'une falaise et regarda la côte rocheuse de Capri dans les eaux sombres du golfe de Naples. La migraine et les douleurs lancinantes qui l'accompagnaient ne s'étaient pas calmées. De plus, il tremblait encore à cause du cauchemar qui l'avait torturé pendant d'interminables minutes avant qu'il ne parvienne enfin à se réveiller, assis droit comme un i dans son lit, haletant et trempé de sueur.

Même à présent qu'il était debout, les hurlements de son père résonnaient encore dans ses oreilles.

« Tu iras rôtir en enfer, petit bâtard que tu es ! » Penrose frissonna. Il sentait encore l'odeur de la redoutable ceinture en cuir que le vieil homme enroulait dans une jarre de vinaigre, toujours prête à l'emploi.

Ce sadique complètement cinglé ! Le son de ses propres cris était resté gravé dans sa mémoire : trente ans après, il les entendait encore.

« Écoute-moi bien, mon garçon. Si quelqu'un adore la bête et son image, et reçoit une marque sur son front ou sur sa main, lui aussi boira du vin de la fureur de Dieu, qui sera versé dans la coupe de sa colère, et il sera tourmenté dans le feu et le soufre, en présence des saints anges. » Vlan ! Vlan !

Penrose regarda les crêtes blanches des vagues dans l'obscurité. La voix de son père s'estompa avant de s'éteindre complètement, et ses maux de tête se calmèrent.

Comme il avait détesté cet homme ! Il l'avait haï avec une force dévorante dont la violence ne s'était jamais calmée, de sa plus tendre enfance, en passant par l'époque où il avait quitté la maison de ses parents, au jour de la mort du vieil homme onze ans auparavant.

Debout devant la tombe, entouré d'une foule attristée et larmoyante, qui n'avait jamais su voir le tyran qui se cachait derrière cette façade aimable, Penrose n'avait pas pu s'empêcher de ricaner tout fort en voyant le cercueil descendre dans la fosse. Son seul regret avait été que le révérend Gerald Collingsworth Lucas, diacre du diocèse de Winchester, fût désormais libéré de la souffrance du cancer qui l'avait rongé, détruisant une misérable cellule après l'autre pendant plus d'une décennie.

À l'époque de la mort, tant attendue et pleinement savourée, de son père, Penrose menait déjà une belle carrière à l'université. Esprit brillant, il était devenu l'un des plus jeunes professeurs d'université de sa génération.

Il ne s'était jamais marié, n'avait jamais eu de relation sérieuse avec une femme, avait peu d'amis. Il se dévouait entièrement à son travail

et au brouillon de ce qui allait devenir son premier livre.

Quand il n'était pas plongé dans l'écriture de son manuscrit de plus en plus épais *Dieu ? Quel Dieu ?*, il était scotché devant son ordinateur et écrivait des tonnes d'articles passionnés en ligne sur le fléau de la religion et la corruption qui régnait au sein des plus hautes instances du christianisme en particulier.

Après avoir terminé son livre, dont les cent quatre-vingt mille mots incendiaires avaient contre toute attente provoqué une guerre des enchères entre les plus grandes maisons d'édition britanniques, Penrose s'était retrouvé soudain en possession d'un chèque à six chiffres, correspondant à son à-valoir. Une somme dont il n'avait pas réellement besoin, mais qu'il avait immédiatement su dans quoi investir.

Il était alors passé à la deuxième phase de sa guerre contre l'Église et le souvenir de son père.

Penrose paya secrètement dix-sept mille livres à une société appelée Hardstaff & Baldwin Ltd, une petite agence miteuse de détectives à Darlington, et la chargea de trouver le plus de saloperies possible sur les membres du clergé de confession chrétienne dans le nord-est de l'Angleterre. Trois mois plus tard, les détectives zélés de H & B avaient fourni des séquences vidéo montrant un pasteur de Leeds très respecté, un certain révérend Tobias Bateman, qui quittait en douce le lit conjugal la nuit pour se rendre dans le fameux quartier des maisons closes à Holbeck, où il aimait se faire attacher et battre par une dame seulement vêtue d'un masque en cuir brillant.

Penrose lui donna rapidement le coup de grâce. Le scandale médiatique qui s'ensuivit ne fut naturellement pas sans conséquence pour le bon révérend Bateman, qui, après avoir été défroqué, fut disgracié et contraint de divorcer.

La source de l'information resta naturellement secrète. L'argent de Penrose avait été bien dépensé et il pouvait en flamber beaucoup plus maintenant que ses livres se vendaient comme des petits pains.

Après avoir goûté au sang, il ne put plus s'en passer. Il décida d'élargir l'opération à toute l'Angleterre, une initiative qui lui coûta le reste de son à-valoir et un peu plus encore. À sa grande consternation, ses détectives ne trouvèrent rien pendant des mois.

Pas le moindre ébat sexuel au sein de l'Église, pas le moindre évêque accro au poker sur Internet, pas la moindre nonne lesbienne, pas la moindre once de scandale. Penrose réalisa alors qu'il allait devoir être plus créatif.

Quelque temps après, il trouva enfin le bon filon en la personne du Dr Nora Gibbs, une psychothérapeute connue et reconnue, qui pratiquait l'hypnose et qui comptait parmi ses clients des personnalités sportives et des présentateurs-vedettes du petit écran. Ce fut tout à fait

par hasard que l'un des membres de son réseau de plus en plus important de détectives tomba sur une vieille affaire dont il parla en passant à son employeur. Vingt ans auparavant, lorsque Nora Gibbs n'était encore que Nora Jamieson, une simple étudiante à l'Université du Sussex, elle avait été arrêtée en possession d'amphétamines, de cocaïne et d'un grand nombre de champignons hallucinogènes qu'elle distribuait à ses camarades, dont l'un finit par se retrouver à l'hôpital. Le scandale n'avait pas fait trop de bruit à l'époque, mais personne n'avait encore établi le lien avec le Dr Gibbs.

Deux jours après le tuyau du détective, la célèbre psy reçut une lettre anonyme contenant des instructions très spécifiques qu'on lui recommandait de suivre très précisément si elle voulait éviter que des révélations sur son passé ne s'ébruitent dans les médias nationaux.

Quelque temps plus tard, un animateur télé très connu, qui était traité sous hypnose par le Dr Gibbs pour soigner son stress et sa dépression, se souvint soudain d'abus sexuels graves commis sur sa personne par des sœurs et des prêtres du pensionnat qu'il fréquentait dans sa jeunesse.

Il avait jusqu'alors refoulé ses souvenirs au plus profond de lui, des souvenirs qui n'étaient même jamais venus hanter ses rêves.

Choqué et furieux, mais éternellement reconnaissant à son psy qui l'avait aidé à prendre conscience de ce passé enfoui, l'animateur révéla publiquement l'affaire. Malgré l'absence de preuves, la tempête médiatique qui s'ensuivit entraîna la fermeture de l'école. Un prêtre à la retraite, le père O'Rourke, faillit être lynché par des manifestants indignés, qui s'étaient rassemblés devant son domicile, et mourut peu de temps après d'une crise cardiaque.

Penrose : deux, Dieu : zéro. Allongé dans son lit le soir, il savourait la brillance de son coup et rêvait de tout ce qu'il pourrait faire s'il avait plus d'argent à dépenser. S'il disposait d'un budget assez important, il pourrait faire s'écrouler tout l'édifice. Écraser sous son pied tous ces cafards. Désormais, il travaillait d'arrache-pied à l'écriture de son deuxième ouvrage, *Tuer au nom de Dieu*, une condamnation scabreuse de toutes les guerres, de toutes les atrocités et actes de violence perpétrés au nom du christianisme. En attendant la publication du livre, il avait lancé son tout nouveau site Web avec son forum de discussion très populaire qui attirait des penseurs éclairés et des militants athées du monde entier.

Il avait le vent en poupe.

C'était un jour pluvieux, début octobre. Il retournait à sa voiture après avoir passé l'après-midi à enseigner l'anthropologie à un groupe d'étudiants de deuxième année.

Ce jour-là, le destin avait tendu la main à Penrose Lucas d'une manière tout à fait inattendue. Et sa vie avait changé du tout au tout.

L'étranger se tenait à côté d'une Mercedes noire que Penrose n'avait jamais vue sur le parking du personnel de l'université. La Mercedes était flambant neuve. D'après son numéro d'immatriculation, elle appartenait à un particulier. L'homme avait une quarantaine d'années, les tempes grisonnantes et les traits anguleux. Il portait un costume sombre et un manteau couleur fauve qui devait valoir le salaire mensuel de Penrose. Ses chaussures brillaient sur le goudron mouillé. Lorsque Penrose arriva devant sa voiture, l'homme s'éloigna de la Mercedes et s'avança vers lui.

— Professeur ?

Penrose s'arrêta. L'homme souriait et le regardait droit dans les yeux.

— Oui ?

— Je m'appelle Rex O'Neill, dit l'homme. Je représente le Groupe Trimble.

L'individu mit la main dans la poche de son manteau et en sortit une carte de visite. Penrose la prit. La carte était noire et brillante, et seul le nom du groupe apparaissait en lettres dorées et en relief dessus. Ni numéro ni adresse.

— Le Groupe Trimble ? Qu'est-ce que c'est ?

O'Neill sourit.

— N'essayez même pas de nous chercher, professeur Lucas. Vous ne nous trouverez pas. Mais voilà un petit moment que nous vous observons, et nous nous intéressons de très près à votre travail.

— Mon travail ?

— Je ne parle pas de votre carrière universitaire, dit O'Neill, les yeux pétillants. Disons que vos activités… *extrascolaires* ont été surveillées de près par les personnes pour qui je travaille. Vous êtes très malin, n'est-ce pas ?

Penrose sentit ses jambes flageoler et son estomac se nouer.

— De quoi parlez-vous ? Je vais avoir des ennuis ?

Penrose était convaincu qu'il s'agissait d'une sorte de représailles contre lui. Quelqu'un avait espionné ses espions. À présent, l'Église d'Angleterre avait engagé des voyous pour le dessouder. Il était sur le point de filer comme un zèbre.

— Détendez-vous, professeur. C'est tout le contraire.

O'Neill mit la main dans sa poche et, au lieu d'en sortir un pistolet, il brandit une enveloppe toute blanche qu'il tendit à Penrose, de plus en plus terrifié.

— Allez-y, ouvrez-la.

Penrose hésita, déglutit avec peine, puis ouvrit l'enveloppe. À l'intérieur, il y avait un chèque non signé. Libellé à son nom. Le nom de l'émetteur était inscrit en bas : Groupe Trimble. Le montant s'élevait à cent mille livres. Penrose regarda le chèque, bouche bée.

O’Neill se mit à rire en voyant son visage.

— Ce n’est qu’un avant-goût ! Mes employeurs ont une proposition à vous faire. Si vous voulez savoir de quoi il s’agit, retrouvez-moi au bar de l’hôtel King’s Lodge à midi demain. Je vous emmènerai ensuite au lieu de rendez-vous. Ils sont venus exprès de Londres pour faire votre connaissance.

— Je ne comprends pas. Qui sont vos employeurs ?

— Une chose à la fois, professeur. Si, après avoir entendu leur proposition, vous n’êtes pas intéressé par une collaboration, personne ne vous en tiendra rigueur. Le chèque sera signé et l’argent vous reviendra. Mais si vous acceptez notre mission…, eh bien, disons que les bénéfices seront considérables pour quelqu’un de votre trempe. Mes employeurs pensent que vous êtes exactement l’homme qu’il nous faut. Le seul à répondre à leurs critères, en fait.

Penrose regarda de nouveau le chèque. Ce n’était pas une farce. C’était bien réel.

— Quelle mission ? L’homme qu’il vous faut pour faire quoi ?

O’Neill se contenta de sourire.

— À demain, professeur Lucas, dit-il.

Il se retourna et se dirigea vers la Mercedes noire.

16

Après avoir regardé la cassette vidéo, Ben se versa tristement un verre de Glenmorangie qu'il avait trouvé dans le bar des Arundel. *Pas franchement impressionnants, les ennemis de Simeon,* pensa-t-il en buvant une longue gorgée. Les dames du Women's Institute de Little Denton représentaient sans doute une menace plus sérieuse qu'un professeur égotiste et prétentieux. Ben eut de nouveau le sentiment d'être observé. Il baissa les yeux et vit le chien le fixer avec curiosité, l'oreille dressée.

— Je sais ce que tu penses, Scruffy, dit-il à voix haute. Et maintenant ? Bonne question.

La réponse était claire. Ben regarda la photo de Jude sur le piano au fond de la pièce. Il fallait absolument qu'il le retrouve et qu'il lui dise ce qui s'était passé.

Le carnet d'adresses des Arundel était posé sur la table basse. Ben feuilleta les pages usées et vit qu'il contenait toutes sortes de numéros, comme si Simeon avait inscrit les coordonnées de la moitié de ses paroissiens.

À la lettre J, il trouva un numéro de portable pour Jude. Il composa le numéro sur son téléphone tout en retenant son souffle et en cherchant les mots justes pour annoncer la terrible nouvelle. Comment dire à un étranger, au milieu de la nuit, que sa famille a été anéantie ?

Au bout de deux sonneries, l'appel fut redirigé vers la boîte vocale. Il laissa un bref message, ne voulant pas trop en dire, et demanda à Jude de le rappeler le plus rapidement possible. Il soupira de nouveau et se laissa tomber dans un fauteuil. Le temps passa. Les pensées se bousculaient dans sa tête, mais la fatigue mentale le força à fermer les yeux et il piqua du nez.

La sonnerie du téléphone fixe retentit soudain dans la pièce et le réveilla en sursaut. Il se précipita vers le téléphone et décrocha.

— C'est Jude ?

Silence à l'autre bout du fil. Ben n'entendit d'abord que la ligne qui grésillait. Puis, une voix d'homme.

— Simeon ? C'est Wes.

Il parlait avec un accent américain et semblait très agité. Avant que Ben ne puisse dire quoi que ce soit, il continua :

— Écoute, je ne suis pas encore arrivé dans la maison de Martha. Je t'appelle du bord de la route. Ils sont à mes trousses… Bon sang, il y a de la friture sur la ligne. Allo ? Tu m'entends ?

— Simeon n'est pas là, dit Ben.

— Qui est à l'appareil ? demanda la voix avec brusquerie.

— Je suis un de ses amis.

Il y eut un silence. Ben sentit la profonde méfiance de l'homme.

— Écoutez, ne raccrochez pas. Laissez-moi vous aider. Qui est à vos trousses ? Que se passe-t-il ?

Clic. L'homme avait coupé la communication.

Quelques instants plus tard, il entendit une autre sonnerie qui venait d'un autre endroit de la maison. Un son assourdi, tout juste audible. Il sortit de la pièce en courant, s'arrêta dans l'entrée et réalisa que la sonnerie venait de l'étage. Il suivit le bruit en montant les marches deux par deux. Le téléphone devait se trouver derrière une des quatre portes peintes en blanc s'ouvrant sur la mezzanine.

Juste au moment où Ben ouvrait la porte, le téléphone s'arrêta de sonner. Il entra dans la pièce et vit que c'était la chambre de Simeon et Michaela. La tristesse l'envahit de nouveau quand il vit le lit non défait et sentit le parfum de Michaela qui embaumait la pièce.

D'où était venue la sonnerie ? Ben se rappela soudain que, juste après leur arrivée au Vieux Moulin, Simeon s'était plaint d'avoir laissé son portable dans la poche de son autre pantalon.

Ben trouva rapidement le pantalon plié, posé sur le dos d'une chaise près de l'armoire. Effectivement, le BlackBerry de Simeon était dans la poche droite. Ben l'alluma et constata qu'il y avait deux messages sur la boîte vocale.

Le plus récent des deux avait été laissé quelques secondes auparavant par la personne qui venait d'appeler. Ben écouta et reconnut l'accent américain de l'homme à qui il avait parlé sur la ligne fixe. Il semblait encore plus agité et inquiet.

« Simeon ? C'est Wes. Qu'est-ce qui se passe ? Je viens d'appeler chez toi et un type a répondu en disant que tu n'étais pas là. Rappelle-moi vite pour me dire que tout va bien. Écoute, ces gens ont réessayé il y a quelques heures. J'ai vraiment eu de la chance de m'en sortir. J'ignore qui ils sont, mais ils sont prêts à tout pour mettre la main sur l'épée. Je te rappellerai quand je serai arrivé dans la maison de Martha, une fois que je serai sûr d'être en sécurité. Fais attention à toi, mon pote, fais vraiment attention. »

Ben essaya de rappeler du BlackBerry, mais personne ne décrocha. Il réécouta le message deux fois, puis le sauvegarda. Il était évident que l'épée mentionnée par l'Américain était la même que celle dont parlait Simeon dans son livre.

L'Épée sacrée n'était donc pas uniquement un objet de recherche, mais un objet réel que Wes avait à l'évidence encore en sa possession.

Était-ce un objet historique ? Un objet de cérémonie ? Quelle signification pouvait-il avoir ? Pourquoi était-il recherché par des gens si dangereux ?

« C'est énorme, avait dit Simeon à Ben dans la voiture. Tellement

énorme que ça en est terrifiant. »

Une chose était claire. En s'intéressant à cette épée, Simeon et ses collègues avaient touché à quelque chose qui les dépassait complètement.

Ben passa au message suivant que Simeon avait écouté et sauvegardé. Il datait de la soirée du 2 décembre. Ben fronça les sourcils quand il entendit le nom de celui qui l'avait laissé.

« Simeon, c'est moi Fabrice. La chose dont je t'ai parlé. Je suis sûr que ça recommence. Maintenant, ce soir. Je pense que quelqu'un me suit. S'il te plaît, rappelle-moi dès que possible. »

Ben s'assit au bord du lit, le téléphone de Simeon dans son poing serré.

Ce qu'il venait d'entendre n'était pas le dernier message d'un homme rongé par le remords sur le point de se jeter d'un pont.

17

Après avoir appelé sur le téléphone portable de Simeon et laissé son message, Wesley Holland quitta la cabine téléphonique et se dirigea vers le petit restaurant tout proche, la mallette à la main, tremblant dans la nuit glaciale.

Wesley avait quitté à contrecœur Maynard, le chauffeur de poids lourd édenté du Vermont qui lui avait sauvé la peau en apparaissant miraculeusement derrière le motel, à plusieurs centaines de kilomètres de là. Maynard avait une livraison à faire un peu plus loin sur la route, après quoi il devait poursuivre vers le nord, jusqu'au New Hampshire, ce qui ne correspondait pas du tout au trajet que devait emprunter Wesley pour arriver à destination.

Le routier l'avait déposé devant le petit troquet au bord de la route. C'était le meilleur endroit pour descendre dans le coin. C'est ainsi qu'il avait atterri ici, au milieu de la nuit, à l'entrée d'un trou perdu dont il ne connaissait pas le nom, sans moyen de transport, et encore très loin de sa destination.

En poussant la porte, il fut accueilli par une odeur de café et de nourriture et fut surpris par la chaleur. Il constata que l'endroit était pratiquement désert. Un type à l'air vorace, vêtu d'un blouson en jean et d'une casquette sale rouge et blanche, était avachi sur une table, à moitié endormi, dans un coin près de la porte. Une serveuse un peu dispersée rangeait des couverts à grand bruit derrière le comptoir.

Posée sur une équerre fixée au mur, une télé beuglait. Malgré l'odeur alléchante du lard grillé qui emplissait l'air, Wesley n'avait aucune envie de manger. Il s'assit dans un box, près de la fenêtre, et poussa la mallette sous la table, à ses pieds.

Il enleva un peu de buée sur la vitre et regarda nerveusement dans l'obscurité. Les phares d'une voiture passèrent sur la route. Il suivit des yeux le véhicule, s'attendant presque à le voir tourner sur le parking et s'arrêter dans un crissement de pneus avant que ses occupants, l'homme au manteau en cuir et ses comparses, n'en descendent armés de leurs pistolets.

Mais la voiture poursuivit sa route. Wesley laissa échapper un long soupir.

Dans le camion de Maynard, il n'avait cessé de se demander comment ses poursuivants avaient réussi à le retrouver dans le motel et, après avoir bien réfléchi, il en avait tiré la seule conclusion possible : il avait utilisé sa carte American Express pour payer sa chambre. Une connexion avait été faite. Quelqu'un avait eu accès à cette information et l'avait utilisée pour le localiser immédiatement.

L'homme au manteau marron et son gang s'étaient sans doute postés quelque part en attendant qu'on leur donne l'ordre d'aller le tuer là où il se trouvait.

Voilà qui perturbait Wesley au plus haut point, car cela signifiait que ces gens n'étaient pas n'importe qui. Qui avait le pouvoir et l'influence nécessaires pour être capable de retrouver la trace d'une personne par ses paiements en carte bancaire ? Il avait toujours cru que seules les agences gouvernementales, telles que la CIA et le FBI, avaient accès à ce genre d'informations. Qui était donc à ses trousses ? Une fois encore, il se demanda si l'épée en valait vraiment la peine. Mais il était trop tard pour regretter maintenant. Il ne lui restait plus qu'à poursuivre sa route et prier pour qu'ils ne le rattrapent pas, cette fois.

Tout en feignant de lire le menu plastifié sur la table devant lui, Wesley, dans un accès de paranoïa, jeta un regard discret à l'homme dans le coin près de la porte. Vêtu comme ça, il n'avait pas l'air d'un agent.

Mais c'était peut-être justement le but. Wesley continua à le regarder. Le type bâilla, but une gorgée de café, puis enleva sa casquette et gratta ses cheveux gras. Il posa la casquette sur la table et se mit en position pour dormir, ses bras croisés servant d'oreiller à sa tête.

Wesley se dit que ce n'était sûrement pas un agent secret, après tout.

Après avoir fini d'entrechoquer les assiettes, la serveuse se décida enfin à venir prendre la commande de Wesley. Elle se faufila entre les tables vides et jeta un regard désapprobateur au type qui dormait dans le coin.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demanda-t-elle avec un sourire fatigué en sortant son bloc-notes.

— Je voudrais juste un café, dit Wesley. Oh ! madame, dit-il alors qu'elle s'apprêtait à retourner au comptoir. Pourriez-vous me dire où nous sommes ?

La serveuse rechigna d'abord à répondre à une question aussi bizarre. Puis, elle lui dit un nom qu'il n'avait jamais entendu auparavant. Il comprit à son sourire que rares étaient les clients qui l'appelaient « madame ».

— Vous savez où je pourrais prendre un bus ou un train d'ici ?

— Où est-ce que vous allez ? lui demanda-t-elle.

— À l'est, en direction de Boston.

— Y a des bus qui passent toutes les une ou deux heures, dit-elle en montrant la vitre sombre. L'arrêt est par là. Vous pouvez tenter votre chance là-bas. Dites donc…

Elle regarda Wesley en plissant les yeux.

— Vous êtes sûr que vous n'êtes jamais venu ici ?

— Je ne pense pas, dit-il, l'air ahuri. Je ne suis pas d'ici.

— J'ai l'impression de vous avoir déjà vu quelque part.

Soudain pris de panique, Wesley entendit quelqu'un prononcer son nom à l'autre bout du restaurant. Il était sur le point de prendre ses jambes à son cou quand il réalisa que la voix venait de la télé.

Il réprima un hoquet de surprise. Son visage venait d'apparaître à l'écran. Heureusement pour lui, il disparut aussitôt pour être remplacé par une vue du manoir Whitworth entouré de voitures de police et d'ambulances. Il entendit des bribes du commentaire du journaliste :

« Les avocats représentant le milliardaire philanthrope se refusent à tout commentaire. À l'heure qu'il est, on ignore toujours où il se trouve… »

— On me le dit souvent, répondit-il à la serveuse en s'efforçant de sourire. Je dois avoir un visage assez banal.

Et combien de fois ce visage était-il apparu sur les écrans de télévision au cours des dernières heures ? Ce n'était pas bon du tout. Quelqu'un risquait de le reconnaître.

Quand la serveuse lui apporta son café, il le but d'un trait, ne laissant qu'un petit fond dans la tasse, puis quitta précipitamment le restaurant. Le type dans le coin près de l'entrée était toujours avachi sur la table et ronflait. Sa casquette était posée à côté de son coude.

Elle était usée, crasseuse et portait l'inscription TIR À L'ARC HOYT. Wesley tourna la tête et jeta un regard furtif vers le comptoir, puis il s'empara de la casquette et fila dans la nuit glaciale.

La température extérieure semblait avoir baissé de plusieurs degrés. Wesley enfonça la casquette sur sa tête, baissa la visière et regarda autour de lui. Il n'y avait aucun arrêt de bus en vue. Où pouvait-il bien être ? Quelques voitures passaient sur la route dans les deux directions. Il songea à refaire du stop.

Il y avait peut-être une autre solution. Il venait de voir un parking rempli de voitures d'occasion à vendre de l'autre côté d'un grillage. Il avait juste assez de liquide sur lui pour s'en payer une, à condition de se geler le derrière jusqu'au matin. Mais il savait qu'il lui faudrait remplir toute une série de documents s'il voulait acheter un de ces véhicules.

Ses poursuivants omniscients pourraient-ils retrouver sa trace cette fois encore ? De plus, s'il dépensait tout son argent, il n'aurait presque plus de liquide maintenant que sa carte de crédit était apparemment inutilisable. Si sa carte American Express pouvait le trahir aussi facilement, alors, il était trop dangereux de retirer de l'argent au distributeur. Tant qu'il ne serait pas en sécurité, ils risquaient à tout moment de le retrouver.

Ils. *Ils*. Ça paraissait complètement fou. Il se souvint du vieux

dicton. *Ce n'est pas de la paranoïa quand ils sont vraiment à vos trousses*.

— Simeon, mon ami, on est vraiment dans la merde, marmonna-t-il.

Un bus passa à toute vitesse. L'intérieur du véhicule était faiblement éclairé, mais Wesley constata qu'il y avait quelques passagers. Il le regarda s'éloigner, puis enfonça la casquette encore un peu plus sur sa tête et suivit la route pour chercher l'arrêt le plus proche.

18

Le lendemain de sa première rencontre avec le mystérieux O'Neill, Penrose avait pris ses dispositions pour être disponible à l'heure du rendez-vous au bar de l'hôtel King's Lodge à Durham, d'où on l'emmènerait rencontrer ses employeurs encore plus mystérieux.

La pluie d'octobre avait fait place à une belle journée d'automne ensoleillée. Penrose était arrivé à l'hôtel avec dix minutes d'avance, serrant dans sa poche le chèque non signé de cent mille livres. O'Neill l'attendait déjà. Il salua Penrose d'un signe de tête et le conduisit jusqu'à la voiture. Cette fois, la Mercedes noire rutilante (pas la même, remarqua Penrose) avait un chauffeur.

La voiture quitta rapidement la ville et prit la direction d'un club de loisirs très chic dont Penrose avait entendu parler, mais où il n'avait jamais mis les pieds. Le manoir était magnifique et donnait sur le parcours de golf.

O'Neill resta dans la voiture. Très intimidé et franchement déconcerté, Penrose entra à l'intérieur du manoir opulent flanqué de deux grands types en costume sombre qui l'accompagnèrent en silence jusqu'à une salle de conférences.

Ce fut sa première rencontre avec les doyens de l'obscure organisation Groupe Trimble. Ils étaient tous beaucoup plus vieux que Penrose et avaient dans l'ensemble largement dépassé la soixantaine. Ils furent tous extrêmement accueillants et louèrent son livre qu'ils jugèrent excellent et important. On lui offrit à boire, mais il refusa poliment, car il ne consommait jamais d'alcool. Puis, autour d'un déjeuner copieux que Penrose toucha à peine tant il était nerveux, ils lui firent part de leur proposition et lui expliquèrent ce qu'ils attendaient de lui.

Penrose comprit qu'il avait été choisi à l'unanimité sur une liste très restreinte de candidats potentiels. La mission que voulait lui confier le groupe était simple, mais il lui fallait quelqu'un doté de qualités bien particulières.

La motivation était essentielle ; tout comme l'intelligence et la discrétion la plus totale.

Penrose dut se pincer sous la table pour s'assurer qu'il n'était pas en train de rêver. Il avait des tas de questions à poser, mais était en même temps si excité qu'il n'arrivait pas à les formuler. Ce qu'il entendait lui semblait complètement incroyable. Plus incroyable encore, le budget alloué à l'opération qu'ils le chargeaient, lui, Penrose Lucas, de mener à bien et de superviser. Penrose dut s'agripper au bord de la table pour ne pas défaillir.

Il y aurait un premier apport de douze millions de livres. Le compte avait en fait déjà été ouvert, et les fonds avaient été réunis. Il ne lui restait plus qu'à signer le contrat, et le virement bancaire serait effectué instantanément, ce qui lui permettrait d'avoir librement accès à l'argent, en liquide s'il le désirait.

On lui assura que ces douze millions n'étaient qu'une infime partie de ce qui pourrait suivre si l'opération était couronnée de succès.

Les termes du contrat étaient d'une simplicité déconcertante. Penrose aurait carte blanche pour mener l'opération à la manière dont il l'entendait. Rex O'Neill avait été désigné pour être son assistant. Il serait l'intermédiaire entre Penrose et le Groupe Trimble, et jouerait le rôle de coordinateur et d'adjoint.

Ils avertirent Penrose que son emploi du temps universitaire plutôt chargé risquait d'être un problème. Penrose s'empressa de les rassurer : il était déjà en train de rédiger mentalement sa lettre de démission à l'Université de Durham. Il était d'ailleurs tout à fait disposé à s'installer ailleurs, s'ils le lui demandaient. Ils rirent.

— Vous pouvez superviser cette opération depuis l'endroit de votre choix, expliqua l'un d'eux, et les autres ne le contredirent pas.

Les déplacements, les voyages ne posaient aucun problème. Penrose aurait un parc automobile à sa disposition, ainsi que des avions, dont un Learjet qui lui serait exclusivement réservé et serait toujours prêt à l'emmener là où il le désirerait.

Autre chose, lui rappelèrent-ils, l'air grave. Il ne devrait jamais mentionner cette rencontre ou la nature de leur discussion à qui que ce soit. On l'informa que, s'il révélait l'existence du Groupe Trimble, cela entraînerait des complications irréversibles. On se permit de bien insister sur ce point. Tous les yeux étaient tournés vers lui pour s'assurer qu'il avait bien reçu le message.

Penrose comprit et accepta toutes les conditions. Il était impatient de signer le contrat.

En sortant de la réunion, il eut du mal à marcher jusqu'à la Mercedes, car la tête lui tournait.

Pourtant, tout était bien réel. Les jours suivants, tout se déroula exactement comme le groupe Trimble l'avait dit. Une semaine plus tard, Penrose avait quitté son travail, vendu son appartement et s'apprêtait à emménager dans son nouveau quartier général.

Il choisit la magnifique île de Capri, au large de la péninsule de Sorrente, autrefois la demeure des empereurs romains. Grâce aux millions mis à sa disposition, il s'acheta une propriété de plus de deux hectares composée d'une villa perchée sur une falaise et d'annexes pour le personnel, qui lui servirait à la fois de maison et de siège pour superviser les opérations.

Personne n'essaya de l'arrêter. C'était bel et bien la réalité. Il avait

l'impression de pouvoir faire tout ce qu'il voulait.

Penrose se lança dans l'exécution de son nouveau projet avec une énergie qui le surprit lui-même. Le Groupe Trimble n'aurait pas pu choisir un meilleur candidat pour cette mission. Penrose Lucas avait réussi et il allait leur montrer de quoi il était capable. *Dix ans,* pensa-t-il. *Donnez-moi dix ans et je deviendrai l'homme le plus important de l'histoire.*

Il sut immédiatement par quoi commencer. Il avait en effet un vieux compte à régler. Il donna des ordres à O'Neill qui furent transmis et exécutés avec une remarquable efficacité par ses merveilleux nouveaux amis.

En moins de vingt-quatre heures, la première ligne téléphonique fut mise sur écoute, et Penrose s'apprêtait à fouiller dans la vie du révérend Simeon Arundel pour déterrer tout ce qui pourrait lui faire du tort.

Pourtant, quand ils commencèrent à écouter les conversations secrètes du pasteur avec ses associés étrangers, Penrose réalisa qu'il venait de tomber par hasard sur quelque chose d'énorme, de stupéfiant. Il fallait arrêter ça au plus vite.

Son heure était enfin venue.

19

Au lever du soleil, Ben réessaya trois fois de contacter Jude Arundel sur son portable et tomba trois fois sur la boîte vocale. Lors de ses deux premières tentatives, il laissa des messages lui demandant de le rappeler en soulignant à quel point c'était important. La troisième fois, frustré, il abandonna et tenta d'assembler les pièces du puzzle. Il récapitula ce qu'il savait déjà : Simeon Arundel et Fabrice Lalique travaillaient ensemble sur un projet lié à une épée sacrée. Cela expliquait pourquoi ils avaient entretenu des relations très étroites pendant une période assez longue et pourquoi ils s'étaient rendus ensemble en Israël dix-huit mois auparavant. Un autre homme semblait impliqué dans le projet, un Américain appelé Wes, qui était très certainement l'« expert » à qui Simeon avait rendu visite aux États-Unis. Expert en quoi ?

Trois hommes. Trois collègues. L'un avait pris la fuite, terrorisé, car il s'était passé « quelque chose ». Un autre s'était soi-disant donné la mort, sauf que son suicide n'en était peut-être pas un, finalement. Un autre avait été tué dans un accident de voiture, impliquant un mystérieux véhicule, dans des circonstances pour le moins suspectes. Peu de temps après, des voleurs lourdement armés s'étaient introduits dans sa maison où ils cherchaient quelque chose de très précis. Ben repensa à la photo de groupe qui avait été prise en Israël. Si Wes était un des hommes sur la photo, c'était soit l'homme solidement charpenté au teint olivâtre sur la gauche, soit l'homme d'une soixantaine d'années, à l'allure sportive, qui se tenait entre Simeon et Fabrice Lalique. Ben penchait plutôt pour ce dernier. Alors, qui était le quatrième homme sur la photo ? Sans doute un Israélien qui avait à l'évidence un lien avec cette histoire.

Et voilà qu'une cinquième personne venait d'entrer en jeu : Martha. Wes avait dit qu'il allait chez elle pour mettre l'épée en lieu sûr. Elle les aidait donc à la cacher.

Il n'y avait pas de femme sur la photo. Peut-être ne faisait-elle pas partie du noyau dur ? À moins que cette Martha ait été l'auteur de la photo ?

Ben fit les cent pas dans le salon, tournant et retournant dans sa tête les indices dont il disposait, mais il savait pertinemment qu'il n'irait pas très loin avec si peu d'informations. Pourtant, il avait d'autres soucis en tête. La nouvelle de la mort de Simeon et Michaela se répandrait rapidement. Le reste de la famille avait dû être informé à présent et allait sans doute s'occuper des funérailles et de toutes les démarches douloureuses qui suivent un décès. Il fallait absolument

qu'il retrouve Jude. Ben connaissait maintenant son numéro par cœur. Il essaya une dernière fois : toujours pas de réponse. Mais une idée lui vint à l'esprit. Il ouvrit le carnet d'adresses des Arundel à la lettre N, parcourut la liste de noms et trouva le numéro qu'il cherchait. Au bout de quatre sonneries, une voix de femme répondit.

— Petra Norrington à l'appareil.

Ben voulait juste savoir si elle était chez elle. Il raccrocha. En cherchant son nom dans l'annuaire, il trouva son adresse. Elle vivait non loin de là, à Greater Denton.

— On va faire un petit tour en voiture, Scruff, dit-il en faisant sortir le chien.

Scruffy pissa sur la roue arrière avant de monter. Tout en conduisant sous un ciel de plomb en direction de Greater Denton, Ben écouta les informations sur la radio locale.

« Les paroisses de l'ouest de l'Oxfordshire sont en deuil aujourd'hui après la mort tragique du révérend Simeon Arundel et de sa femme Michaela dans un accident de voiture. Le révérend Arundel était une personnalité très populaire au sein de l'Église. L'accident a eu lieu sur la B4429, juste avant le village de Little Denton. La cause officielle de la mort n'est pas encore connue. Il faudra attendre pour cela le rapport d'autopsie. Un porte-parole de l'Église… »

Ben éteignit la radio.

Petra Norrington vivait dans une grande chaumière luxueuse à la périphérie du village. Un chat siamois posté sur une marche devant l'entrée cracha en voyant Ben approcher et disparut dans les buissons couverts de givre. Petra ouvrit la porte et regarda Ben avec dédain des pieds à la tête, puis son visage se détendit quand elle le reconnut enfin. Elle portait le même collier de perles que la veille, et ses cheveux laqués formaient une sorte de casque blond platine sur sa tête, un casque qui semblait capable de résister à une tornade.

— Oh ! Nous nous sommes vus hier au restaurant, n'est-ce pas, monsieur…, euh ?...

— Hope. Mais vous pouvez m'appeler Ben. Je peux entrer ?

— Je n'arrive pas à croire qu'il est mort, dit Petra en conduisant Ben dans sa spacieuse maison jusqu'à un salon rustique. C'est tellement affreux. J'étais justement au téléphone avec la secrétaire du club de badminton. Je viens de raccrocher. Tout le monde est effondré.

Elle soupira et secoua tristement la tête… Quoique ? Était-elle vraiment si triste ? Elle aurait sans doute été plus bouleversée si son chat siamois s'était fait écraser par une voiture.

— Ils sont morts tous les deux, madame Norrington, dit Ben.

Petra hocha mollement la tête, et Ben eut comme l'impression que la mort de Michaela la touchait beaucoup moins que celle de Simeon.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur Hope ? Ben ?

— Je suis venu vous demander si vous saviez comment je pourrais retrouver Jude. Vous sembliez connaître cet endroit en Cornouailles où il traîne avec son ami Robbie.

Petra hocha la tête et afficha un air désapprobateur.

— Le fameux Robbie ! C'est la maison de campagne de ses parents, apparemment. C'est en plein milieu de la lande. Pas loin de Bodmin, je crois. Je ne sais pas exactement où.

— Je vois, dit Ben, soudain un peu découragé.

— Mais Sophie pourrait vous le dire.

— Sophie ?

— Ma fille.

Petra haussa ses sourcils parfaitement épilés.

— Elle est sortie avec Jude. Remarquez que ça n'a pas duré très longtemps. Il l'a emmenée à la ferme une fois, un week-end ! D'après ce qu'elle m'a dit, c'est un endroit horrible. Ils sont toute une bande à traîner là-bas, à boire comme des trous et je ne sais quoi encore. Je me demande ce que ce garçon…

— Sophie est ici ? l'interrompit Ben.

— Elle passe Noël avec son père. Il vit en Espagne.

— Je pourrais avoir son numéro ?

Petra secoua énergiquement la tête.

— Dominic et moi ne nous parlons plus depuis cinq ans.

— Alors, vous pourriez me donner le numéro de portable de Sophie ?

Elle fronça les sourcils.

— C'est très important, dit-il. Il faut absolument que je contacte Jude.

Petra hocha la tête et se dirigea vers un petit secrétaire dans le coin où son téléphone était posé à côté d'un étui à lunettes, d'une pile de courrier et du petit appareil photo avec lequel elle les avait bombardés la veille au restaurant. Petra prit tout son temps pour mettre ses lunettes, puis elle prit le téléphone et appuya sur une touche de numérotation rapide. Au bout de quelques secondes, elle dit d'un ton mielleux :

— Sophie, ma chérie, c'est maman. Tu pourrais me rappeler quand tu auras un moment ? Ciao.

Ben la regarda.

— Vous ne lui avez pas vraiment fait comprendre que c'était urgent.

Petra lui lança un regard glacial.

— Comme s'il se souciait de ses parents de toute façon, marmonna-t-elle. Ce jeune homme ne s'intéresse qu'à lui-même.

Ben était sur le point de répondre, mais il se ravisa. Il préféra changer de sujet.

— En fait, j'aurais autre chose à vous demander, dit-il. J'aimerais

connaître le numéro d'immatriculation de la BMW dans laquelle vous avez reculé hier soir sur le parking du Vieux Moulin.

Petra cligna des yeux.

— Pour quoi faire ?

— Je n'ai pas le temps d'expliquer, mais votre aide me serait vraiment très précieuse.

— Euh, vous êtes de la police, monsieur Hope ? Parce que, si ce n'est pas le cas, je ne vois franchement pas pourquoi…

Elle fut interrompue par la sonnerie de la porte. Une camionnette de livraison UPS s'était arrêtée dans la rue juste devant la maison.

— Mon panier gourmand de Noël de chez Harrods ! Enfin ! s'exclama Petra qui sortit précipitamment de la pièce pour aller ouvrir la porte d'entrée.

Au moment de signer le bon de livraison, elle en fit des tonnes. Le livreur dut déposer le paquet dans l'entrée pour elle pendant qu'elle criait :

— Oh ! mais faites donc attention, vous allez rayer le parquet !

En attendant, Ben regarda le numéro de Sophie Norrington sur le téléphone, le nota sur sa main avec un stylo à bille qu'il avait pris sur le secrétaire. Il examina rapidement la pile de courrier et trouva une enveloppe cachetée, mais non timbrée, adressée à la compagnie d'assurances de la voiture. Il la glissa dans sa poche. Petra en avait pratiquement fini avec le pauvre livreur dans l'entrée. Ben regarda le petit appareil photo sur le secrétaire. Il revisualisa rapidement la scène dans le restaurant. Quand Petra Norrington s'était levée de la table des dames du club de badminton pour les prendre en photo sous toutes les coutures, elle tournait plus ou moins le dos à Ben, ce qui signifiait qu'elle était pratiquement en face du passage voûté qui menait au bar.

Le bar où le propriétaire de la BMW s'était assis tranquillement et serait passé complètement inaperçu s'il n'y avait pas eu l'incident avec le phare. Pourrait-il figurer par hasard sur l'une des photos ? Le type n'avait peut-être rien à voir avec l'accident. Peut-être n'était-ce qu'un salaud de passage qui se trouvait déjà à des kilomètres de là quand la Lotus était passée sur le pont. Peut-être était-ce une impasse ? Mais peut-être que non, après tout.

Ben n'avait pas beaucoup de temps pour se décider. Petra avait fermé la porte d'entrée et se dirigeait vers le salon. Il ouvrit le port latéral de l'appareil photo, sortit la carte mémoire et la mit elle aussi dans sa poche.

— En tout cas, monsieur Hope, annonça-t-elle avec condescendance en entrant dans la pièce, mes affaires ne vous regardent pas.

Ben lui adressa son plus beau sourire.

— Vous avez tout à fait raison, madame Norrington. Il faut que je file. Merci pour votre aide et joyeux Noël à vous.

20

Le rendez-vous avait été fixé fin novembre, après plusieurs semaines d'entretiens téléphoniques furtifs avec un contact difficile à joindre et extrêmement méfiant qui se faisait appeler Mick. Il avait fallu graisser des pattes, généreusement et diplomatiquement. Ensuite, Penrose Lucas avait enfin obtenu un rendez-vous, à un endroit et à une date non négociables. On lui avait également bien fait comprendre qu'il devrait venir seul et avec le nécessaire. « Le nécessaire » faisant référence à l'argent liquide.

Penrose avait pris le jet mis à sa disposition pour se rendre à Londres, puis il s'était empressé de rejoindre, muni de sa mallette, le lieu de rendez-vous : un pub bondé de l'East End. L'homme qu'il était venu voir était assis à une table près de la fenêtre dans un coin. Les sourcils froncés, il buvait un demi sans se presser. C'était un Londonien, de trente-cinq ou quarante ans, grand et mince.

Son pull moulant mettait en valeur son physique, celui d'un homme qui faisait de la musculation et qui courait plus de quinze kilomètres par jour. Il avait le front dégarni, et les cheveux qui lui restaient étaient coupés ras.

Ses yeux pénétrants ne cillèrent pas une fois durant toute la durée de son entrevue avec Penrose. Il parlait d'une voix douce qui prenait parfois des accents incroyablement menaçants. L'homme s'appelait Steve Cutter et il dirigeait une société appelée Cutter Security.

Penrose n'avait pas fait tout ce chemin pour parler de systèmes d'alarmes et de verrous sophistiqués destinés à sa nouvelle villa à Capri. Cutter était un entrepreneur militaire privé.

Certes, Penrose aurait pu approcher l'une des cent SMP (sociétés militaires privées) logées dans des bureaux luxueux de Londres. Mais il se méfiait de ces anciens militaires en costume cravate et avait choisi de naviguer dans des eaux beaucoup plus troubles pour engager quelqu'un qui correspondait vraiment à ce qu'il recherchait. La société dirigée par Cutter n'avait pas forcément bonne réputation, elle était plutôt en bas de l'échelle, même si son efficacité n'était nullement en cause. Grâce au mystérieux Mick, Penrose en savait assez sur Cutter et ses récents faits d'armes pour deviner que c'était exactement le genre de mercenaire professionnel dur à cuire qu'il voulait engager.

Penrose avait d'abord été terrorisé par Cutter et encore plus par ses deux associés à la mine renfrognée et à l'allure intimidante qui avaient surgi de nulle part, un demi à la main, et étaient venus s'asseoir de part et d'autre de lui à la table. Il était clair qu'ils n'avaient strictement rien à voir avec les mollassons de Hardstaff & Baldwin à

Darlington.

— Lui, c'est l'honoré monsieur Grinnall, dit Cutter en montrant son collègue à la tête d'assassin à la droite de Penrose, celui qui portait un manteau en cuir marron. Et voici monsieur Mills, ajouta-t-il en montrant l'autre qui était tatoué du menton aux poignets et probablement sur tout le corps. Bon, je suppose que vous êtes venu ici pour parler affaires, alors, venons-en aux faits.

À voix basse, de sorte que personne ne puisse l'entendre par-dessus le juke-box et le brouhaha des conversations dans le pub bondé, Penrose leur avait expliqué dans les grandes lignes ce qu'il attendait d'eux. Il avait besoin d'eux pour deux missions. D'abord, il voulait une protection personnelle. Une équipe suffisamment armée pour monter la garde, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dans sa villa de Capri. Ensuite, et c'était plus important encore, il avait besoin d'hommes dotés de compétences particulières et d'une grande expérience pour exécuter une série de tâches. Ce travail impliquerait plusieurs déplacements à l'étranger, expliqua Penrose.

Tous frais payés, naturellement. Cette mission comprenait un certain nombre d'activités criminelles impliquant un certain degré de violence, et il s'agissait d'exécuter un plan complexe en se conformant strictement aux ordres.

Si ces explications avaient inquiété Cutter, il ne le montra pas. Il étudia les photos et la liste de noms que Penrose avait glissées entre les dessous de verre et les verres de bière sur la table.

— Qui sont ces hommes ? demanda Cutter avec brusquerie.

Grinnall et Mills n'avaient pas encore prononcé le moindre mot. Leur visage était sans expression. Ils avaient les bras croisés sur la poitrine comme s'ils attendaient le signal de leur chef pour casser le cou de Penrose comme un vulgaire bâton de céleri.

— Ces gens sont en possession de quelque chose que je veux, dit Penrose.

— Ces deux-là sont deux enfoirés de prêtres.

— Il n'y en a qu'un à strictement parler, rectifia Penrose en montrant la photo de Fabrice Lalique. L'autre est un pasteur de l'Église d'Angleterre.

Il fallait connaître son ennemi.

— Et qui c'est, ce vieux schnoque, là ?

— C'est un Américain, un Américain très riche.

— Riche au point d'avoir des gardes du corps avec des putains d'Uzis ?

— Il ne doit pas être trop difficile de l'attraper. Je vous laisse vous en charger.

Cutter scruta avec soin les trois cibles.

— De quoi on parle ici ? D'argent ? De drogue ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Alors, de quoi ? Ils vous ont piqué quelque chose ?

Cutter le mitraillait de questions.

— Pas exactement. Disons que je ne veux pas qu'ils aient cette chose en leur possession.

— Assez tourné autour du pot. Qu'est-ce que c'est ?

Ils devront bien le savoir un jour ou l'autre, pensa Penrose.

— Bon, d'accord, c'est une épée.

Grinnall et Mills parurent amusés. Pas Cutter.

— Une épée.

— C'est ça.

— Vous pouvez acheter toutes les putains d'épées que vous voulez sur Internet, mon pote.

— Pas celle-là.

— Alors, qu'est-ce qu'elle a de si spécial ?

— Ça ne vous regarde pas.

— À quoi elle ressemble ?

Penrose fut bien obligé de reconnaître son ignorance sur ce point.

— Je ne l'ai jamais vue, dit-il d'un ton irrité.

En revanche, il avait engagé un consultant expert très cher et très discret qui avait ébauché un modèle sur ordinateur d'après l'époque historique et la provenance. Il montra la reproduction en couleurs à Cutter.

— Si vous ne l'avez jamais vue, comment pouvez-vous être certain qu'elle est entre les mains de ces types ?

— Grâce aux écoutes téléphoniques, à la surveillance. Les trucs habituels, répondit Penrose avec une nonchalance feinte remarquablement interprétée.

Il sentit presque l'ivresse du pouvoir en prononçant ces mots. À vrai dire, il n'avait aucune idée de ce qu'il fallait faire pour mettre une ligne téléphonique sur écoute. Ça, c'était le domaine de Rex O'Neill, qui travaillait en liaison avec tout un tas de personnes sans nom, transmettant les informations fournies par une source invisible. Penrose s'était contenté de les mettre sur la bonne voie ; le reste suivait comme par magie.

— D'accord. Donc, on cherche trois hommes dans trois pays différents. Seul l'un d'eux a l'épée. Qui ? L'Amerloque ou l'un des prêtres ?

— Soit lui, soit lui, répondit Penrose en montrant la photo d'Arundel et de l'Américain.

D'après les conversations téléphoniques qu'il avait écoutées, il était certain que le Français jouait les seconds rôles.

— Mais nous commencerons par lui, ajouta-t-il en montrant la photo de Lalique. Il dérouille en premier. Tout est prévu dans le plan.

Pendant plusieurs minutes, Cutter examina en silence le plan d'action que Penrose avait apporté pour le lui montrer. Ça ne ressemblait à aucune des missions que ses gars et lui avaient menées jusqu'ici.

Son visage resta complètement impassible tandis qu'il enregistrait les détails, mais Penrose savait qu'il ne manquerait pas d'être impressionné par la minutie de son plan.

Il n'était fait mention nulle part des raisons pour lesquelles Penrose voulait que les événements s'enchaînent de cette façon. Il s'agissait juste d'une série d'instructions. Cutter n'était pas payé pour connaître les motivations profondes de Penrose.

Et, justement, il fallait désormais aborder la question de la paye.

— Ça va vous coûter un paquet de fric, dit Cutter une fois qu'il eut pris connaissance du plan.

— L'argent n'est pas un problème, répondit Penrose.

Il avait piqué cette réplique dans un film. Il poussa la mallette sous la table. À présent, il se sentait vraiment dans la peau d'un gangster. Le pouvoir lui montait à la tête et lui donnait le tournis.

Cutter ouvrit la mallette. Ses yeux gris ne trahirent pas la moindre émotion quand il examina le contenu. Il ferma le couvercle, posa la mallette à côté de lui sur le siège. Trente mille livres venaient de changer de mains en un clin d'œil.

— On va dire que c'est un acompte, lâcha Cutter.

Aucune protestation de la part de Penrose.

— Mick dit que vous travaillez pour six cents livres par jour.

— Six cent cinquante. En liquide. Pour chaque homme.

Penrose n'essaya pas de marchander.

— J'ai besoin de douze hommes au moins. Vous vous porterez garant de chacun d'eux. Je suppose que vous pouvez fournir le matériel nécessaire ?

— Pour ce prix, nous serons entièrement équipés. Les déplacements sont à votre charge.

— Pas de problème. Vous pourrez utiliser un jet privé long-courrier ainsi que tous les véhicules dont vous aurez besoin.

— Ça me paraît correct. Et le logement ?

— Luxueux. Vous ne serez pas déçus. Ni par le confort ni par les avantages en nature à votre disposition.

Penrose avait déjà réfléchi à ces avantages. Il voulait que son armée personnelle lui soit entièrement dévouée.

— Si tout se passe bien, je pourrai vous proposer un contrat à long terme. Cette mission n'est qu'un début.

Un semblant de réaction dans les yeux de Cutter. Même lui ne pouvait pas rester complètement de marbre devant un contrat comme celui-ci.

— Autre chose. Il faut commencer le plus rapidement possible. Votre équipe est-elle disponible pour se mettre immédiatement au travail ?

— Je crois qu'on vient de se rendre disponibles, répondit Cutter.

21

Sur le chemin du retour vers le presbytère, Ben s'arrêta sur une aire de stationnement, sortit son téléphone de sa poche et composa le numéro de portable de Sophie Norrington. Personne ne décrocha. Il lui laissa un court message en soulignant à quel point il était important qu'elle rappelle. Il composa un deuxième numéro. Quelqu'un décrocha instantanément. Il aurait dû se douter que Darcey Kane n'éteignait jamais son téléphone. Ce n'était pas dans son caractère.

— Bonjour, commandant Kane, dit-il.

— Ben Hope.

Elle gloussa, ronronnant de plaisir.

— Je savais que tu allais finir par céder à la tentation et m'appeler.

— C'était le plus dur combat de ma vie.

— Tu n'es qu'un homme, après tout.

— Alors, comment ça va, Darcey ? Ils t'ont virée de la SOCA, finalement ?

Tout en parlant, il ouvrit l'enveloppe qu'il avait prise sur le bureau de Petra Norrington et sortit la lettre qu'elle avait écrite à la compagnie d'assurances de sa voiture.

Il hocha la tête, l'air satisfait. Elle contenait tous les détails dont il avait besoin.

— Je suis toujours à mon bureau, dit Darcey. Et je pense à toi.

— Je t'imagine très bien là-bas.

Elle rit.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que tu vois ?

— Ton étui d'épaule est assorti à la couleur de tes yeux.

— Quel flatteur tu fais ! Alors, t'es toujours dans le trou du cul du monde ?

— En fait, je suis en Angleterre. En cet instant précis, je suis garé sur une aire de stationnement quelque part dans l'Oxfordshire. J'appelais pour savoir si tu pouvais me faire une faveur.

— Intéressant. Tu veux que j'annule tous mes rendez-vous pour pouvoir dîner avec toi ce soir, c'est ça ? Chez moi, à huit heures, ça te va ?

— Londres n'est pas vraiment sur ma route, Darcey. Je me demandais plutôt si tu ne pourrais pas trouver l'identité du propriétaire d'un véhicule dont je vais te donner le numéro d'immatriculation.

— Je savais bien que c'était trop beau pour être vrai. T'es vraiment un gros connard !

Pour la première fois depuis l'accident, Ben se surprit à sourire.

— Tu as toujours été la reine de la flatterie.

— Est-ce que tu réalises que demander à un agent confirmé de la SOCA de vérifier une plaque d'immatriculation, c'est comme déployer les SAS pour aller sauver un chaton coincé en haut d'un arbre ?

— C'est à l'amie que je m'adresse, pas à l'agent de la SOCA.

— Sans parler du fait que c'est complètement illégal. Tu essaies de m'attirer des ennuis ?

— Ça ne me viendrait même pas à l'idée.

— C'est bien ce que je craignais.

Elle marqua une pause.

— Très bien. Mais je vais te le faire payer cher.

— Je n'en attendais pas moins de ta part, dit-il. Tu es prête à noter le numéro ? Nous cherchons une berline bleu foncé, de la marque BMW, modèle 740.

Il lut le numéro d'immatriculation sur la lettre adressée à l'assurance.

— C'est noté.

Darcey lui relut le numéro pour s'assurer qu'elle ne s'était pas trompée.

— Il te faut combien de temps, Darce, pour me trouver ça ?

— Il faut d'abord que je poursuive des gangsters.

— Ça ne devrait pas te prendre trop de temps.

— De quoi s'agit-il au fait ?

— Tu n'as pas à t'en soucier.

— Qui va s'inquiéter pour toi sinon, Hope ? Donne-moi une heure environ. Je vais voir ce que je peux faire.

De retour au presbytère, Ben introduisit la carte mémoire de l'appareil photo dans l'ordinateur portable de Simeon, cliqua sur le fichier pour l'ouvrir, et les quatre-vingt-sept photos prises par Petra Norrington apparurent en miniature sur l'écran. Il les regarda rapidement et trouva enfin les clichés qu'elle avait pris au restaurant.

La plupart ne présentaient aucun intérêt, ne montrant que les murs et le décor en arrière-plan, mais la toute dernière photo qu'il examina avait été prise sous le bon angle, et on voyait le bar au fond.

Ben zooma pour regarder de plus près. L'image était de bonne qualité, suffisamment nette pour distinguer les traits de l'homme. Il avait une trentaine d'années, les cheveux noirs, un visage long et fin et une cicatrice au-dessus de l'œil.

Même s'il était difficile d'en juger par rapport à l'angle de la photo, il semblait être assis de manière à pouvoir observer la table où Ben avait dîné avec les Arundel.

Cela ne prouvait rien en soi, mais, en scrutant les traits de l'homme et l'expression de ses yeux qui regardaient fixement un point hors

champ, Ben fut certain qu'il avait choisi cet endroit précis pour pouvoir observer Simeon et Michaela. Ce qui suggérait fortement qu'il les avait suivis jusqu'au Vieux Moulin.

Ben refit défiler dans sa tête la succession d'événements. L'étranger arrive dans sa BMW, s'installe au bar et observe avec un peu trop d'attention les trois amis dans le restaurant. Puis, Petra Norrington s'en va, monte dans sa voiture et recule dans la BMW, endommageant un feu avant. S'ensuit une dispute que l'étranger cherche à minimiser. Peu de temps après, il s'éclipse, si bien qu'au moment où les Arundel et leur invité paient l'addition et s'apprêtent à rentrer à la maison, la BMW a déjà disparu. Quelques minutes plus tard, une grosse berline avec un feu avant endommagé s'éloigne à toute vitesse du lieu de l'accident.

Ben ne pouvait pas ignorer son instinct. Pour lui, le type sur la photo était le même que celui qui avait forcé la voiture de Simeon et Michaela à quitter la route et provoqué leur mort. Il était peut-être même l'un des deux qui s'étaient introduits dans le presbytère plus tard cette nuit-là. Sinon, il s'agissait d'un de leurs complices.

La vraie question était : pour qui travaillaient-ils ?

Ben utilisa l'imprimante laser de Simeon pour tirer une copie de la partie agrandie de la photo. Il plia la feuille et la glissa dans la poche intérieure de son blouson. Il essaya encore une fois de contacter Jude sur son portable.

— Allez, réponds, bon sang, marmonna-t-il en entendant les premières sonneries.

Pas de réponse.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire : il fallait qu'il aille en Cornouailles et le plus vite possible. Il prit les clés de la Mazda de Michaela sur le petit guéridon à l'entrée, sortit dans le froid et suivit le chemin dallé qui contournait la maison et menait au double garage. Une télécommande en plastique fixée au porte-clés de la Mazda permettait d'activer les portes. Elles s'ouvrirent en ronronnant, et le Roadster MX-5 apparut.

Ben hocha la tête. Ce n'était pas une Maserati, mais elle lui permettrait de faire le trajet de trois cents kilomètres environ jusqu'au sud-ouest de l'Angleterre plus rapidement que le « Vieux Clou ».

Il retourna à l'intérieur et prépara ses affaires. Il lui faudrait emporter l'ordinateur portable de Simeon. Même s'il ne pouvait pas avoir accès aux informations qu'il contenait, Ben n'allait certainement pas le laisser dans cette maison, car les braqueurs pourraient très bien avoir l'idée de revenir le chercher. Il décida que le pistolet à pompe ferait également partie du voyage. Il replia la crosse et rangea l'arme raccourcie dans son sac. Le chien lui lança un regard suspicieux.

— Je suppose que toi aussi tu veux faire partie du voyage, dit Ben.

Où pourrais-tu aller sinon ?

Il s'apprêtait à sortir, le sac sur les épaules, le chien sur ses talons, quand son portable sonna. C'était Darcey Kane.

— Comment vont tes malfaiteurs ? lui demanda Ben.

— Ils sont en train de faire dans leurs frocs, répondit-elle. Et les tiens ?

— Qu'est-ce qui te fait dire que j'ai affaire à des malfaiteurs ?

— Hum, j'ai comme l'impression que tu manigances quelque chose.

— Je ne vois pas ce qui peut te faire croire ça. Est-ce que tu as réussi à trouver quelque chose sur la plaque d'immatriculation ?

— Bien sûr. Mais ça ne va pas te plaire. C'est un faux. Elle n'est enregistrée nulle part.

— Tu as bien vérifié ?

— J'ai vérifié quatre fois, tu me connais.

— Merde, marmonna-t-il dans sa barbe.

Mais, maintenant, il n'avait plus aucun doute.

— Allez, Hope, crache le morceau. Tu manigances quelque chose.

— Pas du tout, dit Ben tout en se penchant dans la voiture pour planquer sa cargaison illégale derrière le siège conducteur.

Il écoperait de cinq ans de prison minimum si un flic découvrait ce qu'il y avait dans le sac.

— Bon, alors, tu es libre pour dîner ce soir ? Et si on mangeait italien ? Ça nous rappellerait Rome.

— Une autre fois peut-être, Darcey. Merci pour l'info.

— Salaud.

22

D’après les informations de Rex O’Neill, le Learjet avait atterri à l’aéroport de Naples quarante-deux minutes auparavant. Le Cessna monomoteur, l’un des avions légers fournis par le Groupe Trimble pour transporter les hommes et le matériel entre Capri et le continent, devait arriver d’une minute à l’autre. Deux voitures étaient garées au bord de la piste d’atterrissage privée, une limousine Mercedes et une Audi haut de gamme, toutes deux noires. Penrose Lucas avait insisté pour que tous les véhicules mis à sa disposition soient noirs, et le Groupe Trimble avait volontiers exaucé son vœu.

À l’intérieur de la Mercedes, une cloison en verre insonorisée séparait le chauffeur du long compartiment passagers dans lequel étaient assis Penrose et Rex O’Neill. Penrose étendit ses jambes.

Il n’était pas simplement assis sur le siège somptueux de la limousine, il était carrément allongé dessus, pour ne pas dire vautré. Plus son corps était en contact avec le cuir froid et doux, plus il se sentait puissant et majestueux.

Il frémissait d’impatience depuis qu’il avait vu, le matin même, les articles en ligne confirmant ce qu’il savait déjà : le révérend Simeon Arundel et sa femme bien-aimée étaient morts tragiquement la veille au soir en Angleterre. Cette nouvelle lui avait presque fait complètement oublier l’extrême mécontentement qui avait gâché sa journée la veille quand il avait appris que Wesley Holland avait réussi à filer entre les doigts de l’équipe envoyée aux États-Unis pour le liquider. Qu’importe ! La fuite de Holland n’était qu’un problème temporaire. Ce n’était pas la fin du monde.

Et en cet instant, Penrose était d’humeur encore plus clémente, car il attendait avec délectation l’arrivée de l’équipe qu’il avait envoyée en Angleterre. Il était impatient de voir le matériel que ses hommes avaient récupéré dans la maison du pasteur.

D’abord, Lalique. Penrose était particulièrement satisfait de la façon dont les choses s’étaient déroulées. Puis Arundel. L’un dans l’autre, son plan fonctionnait à merveille. Ils ne tarderaient pas à attraper Holland aussi, et il serait bientôt débarrassé de ces trois-là.

Penrose mettrait enfin la main sur cette fichue épée et aurait ensuite le plaisir de la voir fondre sous ses yeux, disparaître avant que le monde n’apprenne son existence. Ensuite, il pourrait continuer avec son plan à plus grande échelle. Le Groupe Trimble ne serait pas déçu.

Silencieux, l’air pincé, tandis qu’il observait son chef nominal et ruminait ses doutes et ses inquiétudes concernant cet homme, Rex O’Neill était perché au bord du siège en face de lui. Des réserves qu’il

avait jusqu'à présent gardées pour lui. O'Neill avait été opposé dès le départ à la façon dont le cas Lalique avait été traité.

Et il était de plus en plus mécontent de la tournure que prenaient les choses. Lucas allait beaucoup trop vite. O'Neill ne pouvait rien dire. Il lui fallait obéir aux ordres et faire son travail.

Il avait d'ailleurs d'autres soucis. Dans le cadre de son rôle d'intermédiaire entre Lucas et le Groupe Trimble, il avait appris le matin même par l'équipe chargée des écoutes téléphoniques qu'elle avait intercepté un appel international. Wesley Holland aurait appelé sur la ligne fixe du presbytère à Little Denton au petit matin. Quelqu'un avait décroché, ce qui signifiait que le presbytère n'était pas vide, cette nuit-là, contrairement à ce qu'ils avaient pensé. Quelqu'un logeait là-bas – mais qui ?

— Et comment va Megan ? demanda soudain Penrose avec un petit sourire désagréable.

Ce n'était pas dans ses habitudes de faire la conversation et encore moins de s'intéresser à la vie familiale de son assistant. O'Neill mit cette marque d'intérêt inattendue sur le compte de la bonne humeur inhabituelle de son chef.

— Elle va bien, merci. Un peu nerveuse à l'approche du terme. C'est notre premier enfant, alors…

O'Neill haussa les épaules.

Penrose était légèrement dégoûté, mais il n'en montra rien.

— Quand est-ce que l'enfant va naître ?

— Pas avant trois mois et demi.

— Vous devez être impatients.

— Oui, nous sommes très impatients, tous les deux. O'Neill sourit en imaginant le visage de sa femme. Il se demanda ce qu'elle était en train de faire en cet instant précis. Il aurait tellement voulu être auprès d'elle, dans leur maison à Londres. Il n'arrivait toujours pas à croire qu'une jeune femme si belle et si intelligente ait pu lui trouver quelque chose, lui qui avait quinze ans de plus qu'elle, qui était entièrement dévoué à son travail et dont il ne pouvait presque rien lui dire. Il n'avait jamais été aussi heureux que depuis qu'il l'avait épousée onze mois auparavant. Il était déterminé à passer plus de temps avec elle, mais savait que son congé, qu'il attendait avec impatience, ne lui serait pas accordé avant longtemps.

Ses pensées furent interrompues par le grondement du Cessna qui s'apprêtait à atterrir.

— Ils arrivent, dit-il à Penrose qui se dressa et bondit de son siège, ouvrit la porte et descendit de la limousine avec enthousiasme.

Le Cessna amorça sa descente au-dessus des arbres. Il atterrit dans un crissement de pneus et roula doucement sur la piste avant de s'arrêter à quelques mètres des véhicules.

Rayonnant, Penrose avança sur la piste pour aller à la rencontre de ses occupants. La porte s'ouvrit, et Steve Cutter sortit, suivi de Dave Mills.

Le visage de Penrose s'assombrit quand il vit dans quel état ils étaient. Cutter avait un gros pansement sur le front, les lèvres fendues et affreusement enflées. La joue de Mills était toute bleue et éraflée de la mâchoire à l'œil. Pour combler le tout, il semblait avoir du mal à marcher. Aucun d'eux n'avançait avec l'assurance des hommes qui reviennent victorieux d'une opération réussie. L'expression de Cutter confirmait cette impression négative.

La bonne humeur de Penrose s'envola immédiatement. Il sentit une douleur lancinante, un bourdonnement au niveau de la tempe gauche, et sut qu'il n'allait pas tarder à avoir une affreuse migraine.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lâcha-t-il, encore sous le coup de la surprise durant ces quelques secondes d'hébétude qui précèdent la fureur.

— On n'a pas pu récupérer le matériel, dit Cutter, l'air malheureux.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, grogna Penrose.

Son œil gauche se révulsa sous l'effet de la migraine.

— Où sont les autres ?

Le plan était très précis. Deux hommes pour s'introduire dans le presbytère, les autres pour monter la garde.

— Toujours en position, répondit Cutter.

Le pilote du Cessna fit demi-tour pour décoller, et le bruit de plus en plus intense du moteur résonna dans la tête de Penrose.

— On discutera à la villa ! aboya-t-il avant de tourner les talons et, le visage blême de colère, se diriger d'un pas énergique vers la limousine. Cutter et Mills montèrent avec difficulté à bord de l'Audi.

— *Un homme ?* hurla Penrose quand Cutter eut fini de lui expliquer ce qui s'était passé au presbytère de Little Denton. Les deux mercenaires se tenaient devant le bureau, l'air maussade. Rex O'Neill était debout près de la fenêtre, les mains dans le dos, silencieux. Incapable de tenir en place, Penrose arpentait la pièce de long en large. La migraine était désormais bien installée, et les analgésiques ne faisaient pas effet. Il lui fallait quelque chose de plus fort.

— Comme je viens de vous le dire, répéta Cutter. Un homme.

Penrose s'arrêta de faire les cent pas et lui lança un regard noir.

— Alors, ce n'est pas l'Agence tous risques qui vous a empêchés de faire votre travail ! brailla-t-il en agitant les bras. Ce n'étaient pas les fichus marines américains !

— Non.

— Comment est-ce que vous vous êtes débrouillés pour tout foutre en l'air ? Qu'est-ce qu'il fichait là-bas ?

— Il a surgi de nulle part, comme s'il logeait sur place, en fait.

— Un visiteur ?

— On nous avait dit que la maison serait vide, dit Cutter.

O'Neill écoutait en silence au fond de la pièce. Celui qui avait contrecarré les projets de l'équipe avait aussi répondu au téléphone quand Wesley Holland avait appelé quelque temps plus tard. Qui était cet homme ?

À force de crier, Penrose avait la voix rauque et râpeuse. Il continua à admonester Steve Cutter.

— Je suis peut-être le seul ici à y voir clair. Je crois qu'il est temps que je vous rafraîchisse un peu la mémoire. Rappelez-moi. Sommes-nous, vous et moi, liés par un contrat ?

Cutter soupira.

— Oui.

— Et, selon les termes de ce contrat, quel est mon rôle, à votre avis ?

— Vous êtes le chef, répondit Cutter.

— Ce qui signifie ?

— C'est vous qui commandez. Vous nous donnez des ordres que nous exécutons.

— C'est tout à fait ça ! cria Penrose. C'est moi qui commande. Et pourquoi ? Parce que c'est moi qui ai les idées. C'est moi qui ai mis au point ce plan. Ce plan très, très important. Et c'est moi qui ai l'argent.

Cutter ne répondit pas.

Mais Penrose était loin d'en avoir terminé.

— Maintenant, rappelez-moi : quel est votre rôle selon les termes de notre contrat ?

Cutter se balança d'un pied sur l'autre, de plus en plus impatient. Il tenta de se calmer en pensant aux avantages du job. Du fric à profusion – son équipe et lui n'en avaient jamais gagné autant. Des quartiers chics – ils n'avaient jamais été aussi bien logés. Tout le whisky et la bière qu'ils pouvaient siffler, toutes les putains du continent qu'ils pouvaient se taper. S'il n'y avait pas eu ces avantages mineurs, il aurait bien foutu son poing dans sa petite gueule de parvenu.

— Le type que vous avez engagé, dit-il laconiquement.

— Et pourquoi est-ce que je vous ai engagé ? Pourquoi est-ce que je vous paie tout cet argent ?

— Parce que mon équipe est la meilleure, répondit Cutter en le regardant droit dans les yeux.

— La meilleure dans le domaine ! hurla Penrose. Ce sont vos propres termes. Alors, que dois-je penser quand mon équipe d'élite, composée d'hommes triés sur le volet, n'échoue pas une mais deux fois de suite dans la mission que je lui ai confiée ? D'abord, vous me dites que votre crétin de Grinnall a laissé filer Holland.

— Terry Grinnall va le trouver, dit Cutter.

— Et maintenant, alors qu'il vous suffisait de vous introduire dans une maison vide dans un village endormi et de récupérer quelques affaires toutes simples, vous revenez les mains vides et tout amochés en me racontant que vous avez foiré à cause de…

Il chercha le terme exact.

— … d'un *pensionnaire du presbytère* ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Il vous a jeté un livre de prières dans la figure ?

Cutter secoua la tête.

— Ce n'était pas un pensionnaire ordinaire. C'était quelqu'un d'entraîné, de qualifié.

— Mais vous venez de me dire que vous étiez les meilleurs ! beugla Penrose. Qu'est-ce qui vous a empêché d'y retourner plus tard et de le finir ?

— J'avais pour ordre de faire un travail propre et rapide, pas de laisser derrière moi une véritable zone de guerre.

— Ce que je veux, moi, explosa Penrose, c'est que tous mes ennemis soient piétinés, écrasés, éradiqués jusqu'au dernier ! Vous comprenez ?

Rex O'Neill fut sur le point de dire quelque chose, mais il se retint.

Cutter haussa les épaules.

— Bien sûr.

Penrose se précipita vers son bureau, ouvrit brusquement un des tiroirs et en sortit un gros pistolet. Cutter, Mills et Rex O'Neill fixèrent tous l'arme.

Penrose s'avança vers Cutter en grinçant des dents et braqua son pistolet sur sa poitrine. Il aimait le contact froid de l'acier dans sa main. Ça faisait tellement longtemps qu'il voulait un vrai pistolet. Maintenant, il pouvait avoir tous les vrais pistolets qu'il voulait. Celui-ci, c'était un Coonan .357 automatique. Rare, beau, en acier inoxydable, avec une poignée en noyer brillante et une capacité de huit coups. Il jouait constamment avec.

— Non. Je veux dire : vous m'avez vraiment, vraiment bien compris ? hurla-t-il. Parce que, si ce n'est pas le cas, je vais vous tirer une balle dans la tête et engager quelqu'un qui fera mieux l'affaire que vous. En fait, ajouta-t-il, je devrais peut-être vous descendre de toute façon, pour vous punir. Qu'est-ce que vous en dites ?

Il leva le pistolet vers le visage de Cutter.

Cutter le regarda calmement dans les yeux. Il lui serait très facile d'arracher le pistolet des mains de Penrose et de lui démettre l'épaule en même temps. *Tu es fou*, pensa-t-il.

— Je comprends, dit-il calmement.

Penrose lui lança un regard noir. Il respirait bruyamment. Une veine battait sur son front. Ses cheveux coiffés avec soin partaient dans tous les sens. Au bout de vingt longues secondes, passées dans un silence

pesant, il baissa son arme.

— Content de l'entendre. Je veux la peau de cet homme. Peu importe si vous devez raser la moitié de l'Angleterre pour le descendre. Je veux sa peau ! Personne ne pourra m'arrêter. Personne !

O'Neill n'avait pas dit un mot jusqu'à présent, mais il ne put se taire plus longtemps.

— Si je peux me permettre de vous le rappeler, monsieur Lucas, mes employeurs ont été très clairs sur ce point : tout doit se passer dans la plus grande discrétion. Il me semble pourtant qu'ils s'étaient bien fait comprendre.

Penrose, horrifié, eut un mouvement de recul en entendant ces mots, puis il s'en prit à son assistant.

— Vos employeurs m'ont aussi engagé pour mener cette opération, n'est-ce pas ? Moi, pas vous. Il me semble qu'ils ont été très clairs sur ce point aussi.

Plusieurs réponses vinrent à l'esprit d'O'Neill. La plupart disaient en substance : « Oui, mais le Groupe Trimble n'a pas réalisé qu'il avait engagé un fou furieux. » Pourtant, étant donné les circonstances et le fait que le Coonan .357 était toujours dans les mains de Penrose, il choisit fort sagement de les garder pour lui. Peu de temps après, il quitta la pièce et retourna dans son bureau situé dans la villa tandis que Cutter et Mills étaient renvoyés dans leurs quartiers pour panser leurs plaies dans l'attente de nouvelles instructions. Penrose Lucas passa quelques minutes à faire les cent pas et à fulminer tout seul. Il sortit un grand fourre-tout de sous son bureau, l'ouvrit et souleva les liasses de billets qu'il gardait à l'intérieur. La plupart du temps, ça l'apaisait de compter son argent, mais pas cette fois, et, comme sa migraine ne faisait qu'empirer, il fut contraint de se retirer dans sa chambre pour s'allonger.

Après avoir passé une heure dans l'obscurité complète avec un masque sur le visage et avalé cinq médicaments à base de codéine, il se leva et alluma son ordinateur avec la ferme intention de trouver tout ce qu'il pouvait sur l'invité mystérieux et aux talents si particuliers de Simeon Arundel.

Grâce à Rex O'Neill et à l'équipe qui travaillait dans l'ombre, et dont il ne connaissait ni les noms ni les visages (il n'en avait aucune envie d'ailleurs), il avait un accès illimité aux rapports de police et à une foule d'autres données, certaines officielles, d'autres, non, concernant ses victimes avant et après leur mort. Il les avait déjà consultées, mais, alors qu'il relisait attentivement les fichiers, il fit beaucoup plus attention aux détails.

— Ben Hope, dit-il à voix haute.

Son nom apparaissait deux fois. Une fois comme témoin sur le lieu de l'accident fatal et une autre comme orateur lors d'un concert à la

Fondation Leigh Llewellyn auquel avaient assisté Simeon Arundel et sa femme qui, sans le savoir, étaient suivis par Dave Mills.

Qu'est-ce qu'un homme comme lui pouvait bien faire au milieu de la nuit dans un presbytère soi-disant désert et pourquoi était-il venu se mettre en travers de sa route ? Penrose avait toujours été doué pour les recherches, et rien ne le motivait plus que la haine. En fouillant un peu plus, il ne tarda pas à trouver le lien entre ce Ben Hope et la défunte Leigh Llewellyn, qui avait été une grande chanteuse d'opéra.

Le vieil article annonçant leur mariage était encore visible sur Internet et permit à Penrose de trouver le nom et le titre complet de son ennemi : major Benedict Hope, retraité de l'armée britannique.

Il n'eut ensuite aucun mal à trouver le site Web de la société dirigée par Hope. Une unité de formation tactique dans le nord de la France.

Penrose n'avait aucune idée de ce que pouvait être une unité de formation tactique, mais il était assez futé pour comprendre le genre de compétences que Hope devait avoir pour s'adonner à une telle activité. Il ouvrit la page intitulée « Présentation de l'équipe » et lut, puis relut les deux courts paragraphes décrivant le parcours de Hope.

L'expérience militaire de l'homme était très étendue, c'était évident. Pourtant, les informations étaient distillées avec parcimonie, comme si la majeure partie de son histoire passée ne pouvait pas être révélée.

Même pour quelqu'un comme Penrose, qui n'y connaissait pas grand-chose en matière de stratégie militaire, cela en disait très long sur les compétences du personnage. Quant au lien entre Hope et Arundel, ça restait un mystère.

Ce crétin d'O'Neill n'était-il pas censé s'occuper de ce genre d'informations ?

Penrose convoqua de nouveau Cutter dans son bureau. Quelques minutes plus tard, le mercenaire se tenait devant son bureau, toujours aussi meurtri, revêche et pas moins méfiant. Il ne tarda pas à comprendre que la rage folle de son chef s'était calmée et que, bien qu'encore furieux, il laisserait cette fois le pistolet dans le tiroir. Cutter se détendit un peu.

Ses yeux se posèrent une seconde sur le fourre-tout et les liasses de billets visibles à l'intérieur. Ça représentait un paquet de fric. Cutter remarqua deux autres sacs identiques sur un fauteuil au fond de la pièce. Il se souvint de ce que le chef avait dit lors de leur première rencontre à Londres : « L'argent, ce n'est pas un problème. »

— Est-ce l'homme que vous avez vu dans la maison d'Arundel ? demanda Penrose en lui montrant la photo sur le site Web.

— C'est bien lui, confirma immédiatement Cutter d'une voix qui trahissait sa douleur et son sentiment d'humiliation.

— Vous avez été vous-même soldat. Pouvez-vous m'en dire plus sur ses véritables compétences ?

Cutter lut avec attention les deux paragraphes consacrés au parcours de Ben.

— Ce n'est pas un vulgaire deuxième classe. Il a vraiment été sur le terrain et connaît son affaire.

— La question est de savoir si nous sommes en mesure de nous attaquer à lui.

— Oui. Nous n'avons pas eu de chance la première fois. Il a profité de l'effet de surprise, c'est tout.

Penrose hocha la tête, l'air pensif.

— Vous avez bien dit que le reste de l'équipe était toujours en position ?

— Vince Napier attend mon appel.

— Alors, allez-y, ordonna Penrose.

23

Ben prit l'autoroute en direction de l'ouest. Le chien était assis à côté de lui sur le siège passager. Trois heures plus tard, il quitta la M5 à Exeter pour couper à travers le parc national de Dartmoor. Il ne savait toujours pas exactement où il allait. Tout en conduisant, il appela Jude quatre, cinq, six fois. Toujours pas de réponse. Apparemment, tous les jeunes n'avaient pas un téléphone portable greffé à l'oreille !

Plus l'après-midi avançait, plus le temps devenait maussade. Des nuages sombres et menaçants couraient dans le ciel au-dessus du paysage escarpé, et des nappes de brouillard givrant drapaient la Lande. Les routes étaient de plus en plus étroites et pratiquement désertes. C'était l'un des derniers lieux vraiment sauvages de l'Angleterre, et l'endroit qu'il recherchait pouvait se trouver à peu près n'importe où. Un sentiment de frustration l'envahit alors qu'il approchait de Bodmin. Soudain, il sentit son téléphone vibrer dans sa poche et s'empressa de le prendre pour répondre.

— Jude, c'est toi ?

Il lui avait laissé tellement de messages qu'il avait presque l'impression de connaître le gamin.

— C'est Sophie Norrington, dit une voix féminine d'un ton plutôt sec.

Il n'y avait pratiquement pas de signal dans la zone, et Ben craignait que la communication ne fût coupée d'une seconde à l'autre. Il la remercia d'avoir rappelé et expliqua de nouveau qu'il était un ami de la famille Arundel.

— Maman m'a raconté ce qui s'était passé. C'est affreux. Pauvre Jude !

— Il ne sait pas encore, dit Ben. Je me rends à la ferme en Cornouailles pour le lui annoncer.

— Ce dépotoir, lâcha Sophie en reniflant.

Telle mère, telle fille.

— Votre mère m'a dit que vous y étiez allée une fois. Pouvez-vous me dire où elle se trouve approximativement ?

— C'est vraiment isolé. Je crois que le village le plus proche s'appelait War…, War quelque chose. Warleg. Warlego.

La voix de Sophie était sans cesse entrecoupée de grésillements, et il devait vraiment tendre l'oreille pour comprendre ce qu'elle disait. Il gara la voiture sur le bord de la route, alluma le plafonnier et scruta la carte qu'il avait achetée à la station-service où il avait fait le plein.

— Il y a un village appelé Warleggan.

— C’est ça.

— Et la ferme, comment s’appelle-t-elle ? s’empressa-t-il de demander, craignant de ne plus avoir de réseau et d’être coupé d’une seconde à l’autre.

Sophie réfléchit quelques secondes.

— Elle portait bien son nom, ça, c’est certain. Quelque chose de bien sinistre et lugubre. « Montagne noire ». Non, ce n’est pas ça. « Roche noire ». Ferme de la Roche noire. Demandez aux gens du coin. Ils sauront vous indiquer la route, même s’ils risquent de vous regarder bizarrement.

Elle marqua une pause, puis reprit d’un ton plus doux :

— Vous direz à Jude que j’ai demandé de ses nouvelles.

— Ça sera fait, répondit Ben.

Il s’apprêtait à la remercier quand il se rendit compte qu’il n’avait plus de signal. La communication était coupée.Pendant qu’ils parlaient, Ben avait regardé dans le rétroviseur les phares de la voiture derrière lui. D’après ce qu’il voyait, c’était un Range Rover Sport, bleu foncé ou noir. Il le suivait depuis quelques kilomètres, roulant à la même vitesse que la Mazda. À présent, il était arrêté au bord de la route, à une centaine de mètres derrière lui, comme s’il attendait que Ben redémarre pour le suivre. Il n’y avait plus suffisamment de lumière pour que Ben puisse distinguer les occupants du véhicule. Le brouillard tourbillonnait comme la fumée du canon dans le faisceau des phares.

Scruffy grogna.

— J’en pense pas moins, dit Ben.

Il regarda le Range Rover quelques secondes encore, puis remit le contact et démarra en trombe en faisant crisser ses pneus.

Quelques mètres plus loin, une rue étroite coupait la route perpendiculairement. Au dernier moment, il tourna et s’engagea dans la rue, dérapant dans la terre, puis il appuya à fond sur la pédale d’accélérateur.

Le Range Rover ne le suivit pas. *Je dois me faire des idées*, pensa Ben. Quelques kilomètres plus loin, alors que la nuit était tombée, il en était complètement convaincu. La seule lumière qui apparut dans le rétroviseur était celle d’un phare de moto qui le suivit quelque temps sur les routes sinueuses à travers la lande avant de le doubler à toute vitesse dans un nuage de fumée d’échappement à l’approche du petit village isolé de Warleggan. Ben aperçut le passager qui se cramponnait aux poignées à l’arrière. Puis, la moto disparut dans le brouillard.

Lorsque Ben arriva au village, il vit les lumières d’un pub et s’arrêta devant. L’endroit était chaleureux, bruyant, rempli d’habitués. Quelques-uns lui lancèrent un regard de côté en voyant cet étranger

s'approcher du bar, se percher sur un tabouret et commander un double whisky pur malt. Pendant qu'il sirotait sa boisson, le barman, un homme au large torse qui ressemblait à un marin d'autrefois avec sa barbe et son anneau en or à l'oreille, lui demanda jovialement s'il était en vacances.

— Pas exactement, répondit Ben. Je cherche la ferme de la Roche noire.

— C'est plein de hippies là-dedans, marmonna le barman au bout de quelques secondes d'un ton qui n'était plus du tout jovial.

L'étranger accueilli chaleureusement s'était transformé à ses yeux en dealer ou pire encore.

— Vous faites des affaires là-bas ? demanda le barman.

Il jeta un regard sévère à Ben tout en prenant un verre pour l'essuyer.

— En quelque sorte, dit Ben qui soutint son regard, mais continua à sourire. Et si vous pouviez m'indiquer la route pour m'y rendre, je vous en serais très reconnaissant.

Dehors, dans la rue brumeuse, le motocycliste vêtu de cuir, assis à califourchon sur sa moto, donna un coup d'accélérateur. Il avait remonté la visière de son casque et se pencha par-dessus le réservoir de la moto pour parler tranquillement au conducteur du Range Rover noir rutilant qui s'était garé à côté de lui et avait baissé sa vitre. Le conducteur avait un visage long et fin. Le bord de son bonnet cachait la cicatrice au-dessus de son œil.

Il y avait cinq hommes à l'intérieur du véhicule. Tout comme le passager de la moto dont le visage était caché derrière la visière opaque de son casque, ils avaient tous le regard tourné vers le pub et le Roadster Mazda garé devant.

Le bâtard hirsute à l'intérieur de la Mazda avait bondi sur ses pattes sur le siège passager et collé son museau contre la vitre, observant ceux qui étaient justement occupés à le regarder. Le chien montra les crocs et laissa échapper un long grognement.

Le conducteur du Range Rover et le motocycliste échangèrent encore quelques mots. Puis, le motocycliste hocha la tête, abaissa sa visière, poussa la moto pour la faire démarrer et partit. Le Range Rover passa en ronronnant devant le pub. Le conducteur prit son téléphone portable.

***

Après l'interminable voyage à bord du car Greyhound, étroit et surchauffé, Wesley Holland était arrivé à la gare routière Boston Sud, terminus des cars intercités. Maintenant qu'il avait de l'expérience en matière de voyage clandestin, il paya en liquide un autre billet de bus

en direction de Falmouth, Cape Cod. Il descendit du bus, avec son précieux chargement, dans le village pittoresque de Woods Hole à la périphérie de Falmouth et aspira une bonne goulée d'air frais, chargé de sel marin. Son cœur bondit de joie.

Il avait réussi. Il était presque arrivé à destination. Plus que neuf kilomètres de traversée à bord d'un ferry. Tout en avançant vers le port, il regarda autour de lui, mais ne vit aucune trace de ses poursuivants. Il était désormais certain de les avoir semés. Le prochain ferry ne partirait pas avant plusieurs heures. Wesley s'installa confortablement dans le salon d'un hôtel, sirota un verre de cognac pour se réchauffer et regarda l'océan gris acier par la fenêtre tout en pensant au havre de paix qui l'attendait à quelques kilomètres à l'horizon.

Il y serait bientôt.

24

Les quelques indications que Ben avait pu obtenir du barman étaient tout juste suffisantes pour trouver la ferme de la Roche noire. La brume s'était transformée en épais manteau de brouillard qui tapissait la lande, tandis que Ben suivait la route étroite et tortueuse qui montait vers la ferme. Il était pratiquement certain que, lorsque le temps était clair, il était possible de voir la lande vallonnée sur des kilomètres et des kilomètres. Pas ce soir.

Le portail délabré lui apprit immédiatement qu'il était au bon endroit. Celui qui avait gravé à la main le nom de la ferme dans le bois l'avait fait il y a très longtemps, sans doute à l'époque où ses propriétaires se souciaient beaucoup plus de l'état de leur demeure. Les inscriptions tracées grossièrement à la peinture blanche dessous étaient beaucoup plus récentes et surtout beaucoup plus explicites : PROPRIÉTÉ PRIVÉE. FOUTEZ LE CAMP.

Ben sortit de la voiture pour ouvrir le portail, reprit le volant et avança sur le long sentier cahoteux. Le « Vieux Clou » aurait été mieux approprié pour franchir les nids-de-poule et les ornières.

La Mazda, qui était particulièrement basse, racla la terre deux ou trois fois dans un bruit épouvantable, quand il s'approcha de la bâtisse faiblement éclairée.

En arrivant dans la cour gelée, Ben regarda autour de lui et se représenta immédiatement les propriétaires des lieux : des hippies de la classe moyenne, chaussés de sandales ouvertes et fumant de l'herbe, qui gardaient cette ferme pour y passer des vacances de temps en temps et laissaient leur fils et ses potes occuper les lieux la plupart du temps et y faire les quatre cents coups.

S'il y avait une frontière entre le genre bobo décadent et chic et la négligence totale, la ferme de la Roche noire l'avait franchie depuis longtemps. Sophie Norrington n'était pas loin du compte quand elle avait dit que l'endroit était sinistre et lugubre. Le qualificatif « délabré » utilisé par Simeon n'était pas si exagéré que cela, finalement.

Ben gara la Mazda devant le muret en ruine qui entourait la vieille ferme en pierre.

— Reste ici, dit-il au chien.

En sortant de la voiture, il entendit le bruit sourd de la musique au loin, le riff d'une guitare rock accompagnée d'une basse et d'une batterie. Il se retourna et comprit que la musique venait d'une grange sombre au fond de la cour. La lumière filtrait çà et là à travers des trous dans le mur. Ben suivit le son, ses chaussures crissant sur le givre

épais.

À travers le brouillard, il distingua les silhouettes de voitures pas chères, le genre de bagnoles que les étudiants conduisent, garées dans l'obscurité. En Californie, il y aurait eu aussi une ou deux Harley de vilains garçons, mais on était bien loin de la Californie ici.

En s'approchant de la grange, Ben comprit qu'il s'agissait d'un groupe de musiciens et non d'une sono. Ce furent les fausses notes et le rythme irrégulier qui le mirent sur la voie. Les musiciens n'étaient soit pas très doués, soit ils étaient trop bourrés ou trop défoncés pour jouer correctement. Il trouva la porte et la poussa. Il fut accueilli par une odeur d'alcool et de fumée dans la grange éclairée où régnait une chaleur moite et étouffante.

Le sol de la grange était en terre compacte. Les murs étaient constitués d'un assemblage de tôles ondulées, rouillées et assemblées les unes aux autres avec de la ficelle. Les lampes halogènes suspendues à des câbles tendus sur les poutres en bois risquaient de mettre le feu à toute la remise au moindre court-circuit, mais c'est sans doute le poêle à bois que quelqu'un avait traîné à l'intérieur et installé sur des briques dans un coin qui représentait le plus grand danger.

La chaleur qui régnait à l'intérieur ne venait pas des bûches qui flambaient dans le poêle, mais plutôt de la trentaine de corps qui dansaient sur la musique, des jeunes hommes et des jeunes femmes qui sortaient tout juste de l'adolescence. La plupart d'entre eux semblaient plutôt ivres, presque aussi beurrés que les musiciens sur la scène de fortune dont le sol était jonché de câbles, de bouteilles et d'amplis réglés sur le volume maximum.

Le guitariste utilisait une bouteille de bière vide pour gratter son instrument et en extraire des notes dissonantes vraiment affreuses, qui couvraient le son lourd de la basse et de la batterie. Un terrain de tir militaire aurait endommagé les tympans de manière beaucoup plus délicate.

Ben secoua la tête devant ce spectacle et espéra secrètement ne jamais avoir eu l'air aussi ridicule à cet âge.

Quelques jeunes remarquèrent sa présence, mais la plupart n'en furent même pas conscients. Ben vit deux garçons et une fille assis côte à côte sur un canapé à moitié effondré le long d'un des murs de la grange.

La fille qui dormait ou avait sombré dans un coma éthylique avait posé sa tête sur l'épaule d'un jeune roux boutonneux. L'autre gars semblait sur le point de vomir. Ben jugea que le roux boutonneux était sans doute le plus accessible des trois et s'avança pour lui parler.

— Je cherche Jude Arundel ! cria-t-il en se penchant pour bien se faire entendre.

Le visage du gamin resta sans expression pendant quelques

secondes, puis il montra une petite porte.

— Ils sont dans la maison, bafouilla-t-il. T'en veux ? ajouta-t-il en lui tendant un joint tout fripé.

Ben ignora son offre. Heureux d'échapper au bruit, il quitta la grange et retraversa la cour en direction de la petite ferme. Des carillons suspendus au-dessus de la porte d'entrée tintaient dans la brise glaciale. Il était sur le point de frapper, mais se ravisa. Il poussa la porte et découvrit qu'elle était ouverte.

Une fois dans l'entrée, Ben sentit l'odeur malsaine d'humidité mêlée à l'encens : du patchouli ou du bois de santal. Un symbole du yin et du yang de la taille d'une roue de charrette était peint sur l'un des murs, juste en face d'un poster de Led Zeppelin qui se décollait. L'endroit semblait un peu mieux entretenu que la grange, et Ben en conclut que les parents de Robbie venaient dans leur maison de campagne tous les ans ou tous les deux ans.

Il entendit un bruit de chasse d'eau en haut de l'escalier et, quelques instants plus tard, un jeune homme hirsute, sans doute à peu près du même âge que Jude, apparut. Il s'arrêta au milieu des marches et regarda Ben, la bouche ouverte, les yeux écarquillés.

— Qui êtes-vous ?

— C'est toi, Robbie ? demanda Ben.

— Non, moi, c'est Mark, répondit le jeune homme.

Il ajouta :

— Mais je fais partie de la bande.

— Où est Jude Arundel ?

— Qui le demande ? dit Mark en bombant le torse.

Ben se contenta de le fixer. Au bout de quelques secondes, Mark baissa les yeux ; toute trace d'arrogance avait disparu sur son visage, et il montra une pièce au fond du couloir.

— Là-bas. Il joue aux cartes avec Robbie.

Ben fut accueilli par une forte odeur d'alcool quand il se glissa dans la pièce faiblement éclairée par la lueur des bougies. Apparemment, aucun des six jeunes hommes, assis autour de la table usée et tous plus ou moins ivres, ne remarqua sa présence. La partie de cartes qu'ils avaient entamée s'était transformée à un certain stade en concours de beuverie, dont le but était d'ingurgiter une mixture épouvantable à base de Guinness, de vin rouge bon marché et de vodka que l'un d'eux était en train de verser dans un grand verre sale. Le défi avait déjà fait sa première victime, affalée à demi consciente sur la table.

Ben sut immédiatement qui était Robbie grâce au nom qui était imprimé en grosses lettres sur son sweat-shirt rouge. Âgé de vingt et un ou vingt-deux ans, un peu enveloppé, il essayait cinq ans trop tôt de se faire pousser la barbe.

Assis à côté de Robbie, le dos appuyé contre le dossier de sa chaise,

il y avait le jeune homme à l'allure sportive dont Ben avait vu la photo au presbytère. Il riait aux éclats d'une plaisanterie que son ami venait de sortir.

Jude était exactement comme sur la photo à un ou deux détails près : ses cheveux indisciplinés étaient décolorés par le soleil de la Nouvelle-Zélande, et il avait troqué sa combinaison de plongée contre une veste polaire. Il riait encore quand il s'apprêta à prendre le verre contenant le mélange mortel que son ami venait de préparer.

Ben n'avait aucune envie d'annoncer une nouvelle de cette gravité à quelqu'un à moitié bourré. Il avança brusquement dans la lumière, tendit le bras et arrêta la main de Jude juste à temps.

— Hé ! s'exclama Jude, à la fois surpris et furieux en levant le regard vers Ben.

Ses yeux étaient juste un peu vitreux à cause de l'alcool, mais il n'en était pas moins et de loin la personne la plus sobre autour de la table.

— Vous êtes qui, vous ? demanda-t-il.

Robbie se leva en tanguant de sa chaise.

— Qu'est-ce que vous foutez chez moi ?

— Assieds-toi, Robbie, dit Ben.

Robbie s'assit.

— Jude, je m'appelle Ben Hope. Je t'ai laissé des messages toute la journée. Tu les as eus ?

— Je ne vous connais pas. Comment est-ce que vous m'avez trouvé ? tempêta Jude.

Même ses amis les plus ivres commençaient à se rendre compte de ce qui se passait.

— Peu importe. Il faut qu'on parle.

Ben regarda les autres autour de lui et fixa Robbie comme pour le dissuader d'intervenir.

— En privé. On peut sortir ?

— C'est quoi, votre nom, déjà ?

— Ben.

— C'est mes amis, *Ben*. Peu importe ce que vous avez à dire, vous pouvez le dire devant nous tous.

— Je ne pense pas.

— Vraiment ?

— Écoute-moi. Je suis un ami de ta famille et c'est beaucoup plus important que tu ne le crois.

— Oh ! ça y est, j'ai pigé, l'interrompit Jude. Vous êtes venu me chercher pour me ramener à la maison. C'est lui qui vous envoie ?

Robbie éructa, puis regarda Jude d'un air vorace.

— Le révérend veut avoir son petit garçon auprès de lui pour Noël.

— Va te faire foutre, Robbie, dit Jude. Rappelle-moi qui s'est dégonflé et n'a pas osé aller dans l'eau avec les requins blancs ?

Il tendit la main pour attraper le verre tandis que les autres riaient aux éclats autour de la table.

Ben intercepta sa main, avec un peu plus de fermeté cette fois. Les rires cessèrent brusquement.

Jude rougit.

— Ne refaites plus jamais ça, lança-t-il à Ben en guise d'avertissement.

— Tu peux venir avec moi dehors tout de suite sans faire d'histoires, dit doucement Ben. À moins que tu ne préfères que je te traîne par les cheveux pour te faire sortir. Quoi qu'il en soit, je ne partirai pas d'ici tant que je ne t'aurai pas dit ce que je suis venu te dire.

— Allez vous faire foutre, dit Jude. Ça ne m'intéresse pas. Et vous pouvez dire à mon père de se fourrer son sapin de Noël dans le…

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'il fut éjecté de son siège et survola la table avant d'être entraîné vers la porte par Ben, ses pieds touchant à peine le sol.

— Lâchez-le ! hurla Robbie en tentant d'agripper le bras de Ben.

— Toi, tu restes à ta place, mon garçon, ordonna Ben avec toute l'autorité d'un commandant de l'armée anglaise.

Robbie recula immédiatement, se dégonflant comme un ballon crevé.

Jude se défendit de toutes ses forces tandis que Ben l'entraînait dehors. Il se débattait à coups de poing. Ben intercepta trois coups avant de perdre patience et de bloquer le poignet du gamin dans une prise d'aïkido qui calma rapidement les ardeurs de Jude.

— Aïe ! Ça fait mal ! Stop !

— Tu m'écoutes maintenant ? demanda Ben en maintenant la pression sur son poignet.

— Oui !

— Tu promets de bien te tenir ?

— Oui !

Ben le lâcha. Jude s'écarta de lui et s'apprêtait à lui lancer une réplique bien sentie quand il s'arrêta net : il venait de voir la Mazda garée dans la cour.

— Qu'est-ce que vous faites avec la voiture de maman ? demanda-t-il d'une voix caverneuse.

Ben le guida vers le véhicule. La musique s'était arrêtée dans la grange, et un silence plus épais que le brouillard planait au-dessus de la ferme.

— Écoute, Jude, il faut que je te dise quelque chose.

Dans la voiture, le chien se mit à aboyer quand il reconnut Jude et gratta contre la vitre.

— Pourquoi est-ce que vous avez emmené Scruffy ?

Ben ouvrit la portière passager.

— Monte.
— Pas avant que vous m’ayez dit ce qui se passe.
— Monte dans la voiture, Jude.
Jude regarda Ben, et l’expression de son visage changea. Il venait de comprendre que c’était vraiment sérieux. Sans dire un mot, il s’installa sur le siège passager. Le chien se jeta sur lui et lui lécha le visage. Jude le caressa affectueusement comme s’il savait qu’une mauvaise nouvelle l’attendait et qu’il avait besoin de se raccrocher à quelqu’un pour l’aider.
Ben ferma doucement la portière, fit le tour de la voiture et s’assit au volant à côté de Jude.
— Je suis venu t’annoncer quelque chose, dit-il.
Et il l’annonça.

25

Quand Ben lui raconta l'accident, Jude blêmit, sa mâchoire se contracta et il ferma les yeux.

— Je peux descendre de la voiture ? finit-il par murmurer.

Ben hocha la tête, se demandant comment le jeune homme allait réagir. Ce n'était pas la première fois qu'il devait annoncer une mauvaise nouvelle. Ce n'était jamais agréable, mais toujours différent. Parfois, les gens étaient en état de choc, tombaient malades, s'effondraient complètement. D'autres se réfugiaient dans le déni, un déni furieux et agressif. Ils se soulageaient en s'en prenant directement au messager. Ben était tout à fait capable de les comprendre. Il avait vécu ça plus d'une fois dans sa vie.

Jude ouvrit brusquement la portière de la Mazda et sortit en chancelant. Il se mit à tourner en rond sur l'herbe givrée. Il fut prit de hoquets, le visage tordu par la douleur. Puis, il revint sur ses pas et cria d'une voix rauque à Ben :

— Comment ça se fait que vous le savez ? Dites-moi ! Comment ça se fait ?

— Parce que j'étais là quand c'est arrivé, dit Ben calmement. Je suis désolé.

Jude secoua furieusement la tête.

— Non. Non. Non. C'est pas possible.

Il ouvrit la fermeture éclair de sa veste polaire, prit son téléphone dans sa poche et tapa un numéro.

Ben savait très bien quel numéro il composait.

— Il n'y a personne à la maison, Jude.

Il regarda le jeune homme qui se tenait debout devant lui, le téléphone collé contre son oreille, les épaules courbées, attendant une réponse, souhaitant de tout son être que toute cette histoire ne soit qu'une mauvaise et cruelle plaisanterie. Au bout de quelques instants, Jude renonça, puis recommença à tripoter son téléphone. Une lueur d'espoir apparut brièvement dans ses yeux.

— Non. Non. Attendez. J'ai des messages.

— C'est moi qui les ai laissés.

Jude lui fit signe de se taire. Il écouta les messages un par un, le visage de plus en plus pâle, comme si l'espoir était une couleur qui s'effaçait progressivement à chaque seconde qui passait.

La main qui serrait le téléphone retomba mollement le long de son corps. Il s'appuya contre le mur en pierre. Ses épaules s'affaissèrent et il vomit ses tripes.

Ben descendit de la voiture et s'approcha de Jude, toujours plié en

deux devant le mur, hoquetant et haletant. Ben posa une main sur son épaule.

— Je suis désolé.

— Ce n'est pas possible, dit Jude d'une voix rauque à travers ses larmes. Je ne vais plus jamais les revoir, ce n'est pas possible.

— Ils sont mieux là où ils sont à présent, dit Ben.

Jude fit volte-face et le regarda avec ses yeux rouges.

— Vous croyez à ces conneries sur le ciel et le paradis ?

Ben ne dit rien. Il ne savait pas vraiment s'il y croyait ou non. Il n'en dit pas davantage et laissa le jeune homme tranquille pendant quelques minutes. Il s'appuya contre le flanc de la Mazda, alluma une cigarette et regarda la fumée balayée par le vent. Il se demanda alors comment il allait bien pouvoir annoncer le reste. Il serait encore plus dur de dire à Jude que l'accident n'en était pas un, en fait.

— Je suis coincé ici, dit Jude au bout d'un moment. On est venus avec la voiture de Robbie. Il est trop bourré pour conduire. Vous pouvez me ramener ?

— Je suis venu te chercher, dit Ben. Va prendre tes affaires.

— Mes affaires n'ont aucune importance.

— Si, objecta Ben. Va les chercher.

— Il faut que je dise à Robbie ce qui s'est passé.

— Dis-le-lui, mais dépêche-toi.

Jude retourna furtivement dans la ferme, la tête baissée, en s'essuyant les yeux de temps à autre. Ben se sentit coupable, il n'en était pas surpris. Il allait passer le mois suivant à se demander s'il s'y était bien pris pour annoncer la nouvelle. Il était certainement impossible de bien s'y prendre. Il finit sa cigarette, puis laissa descendre Scruffy qui se mit à courir dans la cour. Le chien fureta partout, levant la patte sur tout ce qu'il voyait. Quelques minutes plus tard, Jude revint avec son sac à dos. Ses yeux étaient encore plus rouges maintenant. Sans un mot, il rangea le sac dans le coffre et s'installa sur le siège passager. Scruffy bondit dans la voiture et se coucha à ses pieds.

— Je suis prêt, murmura Jude. Allons-y.

La voiture descendit le sentier en cahotant avant de rejoindre la route. Jude resta longtemps silencieux tandis qu'ils roulaient dans l'obscurité. Le brouillard était plus épais que jamais sur la lande, et on ne voyait pas à plus de vingt mètres devant soi. Ben se concentrait sur la route sinueuse. Le chauffage tournait à plein régime, et la voiture se remplit d'air chaud et vicié. Jude remua sur son siège, puis chercha la poignée pour l'ajuster et inclina le dossier.

— Il faut que je dorme, dit-il. Réveillez-moi quand nous serons dans l'Oxfordshire.

— Ce n'est pas là que nous allons, dit Ben, qui s'arma de courage

pour lui raconter la suite.

Jude se redressa sur son siège.

— De quoi est-ce que vous parlez ? Où allons-nous ?

— Je ne peux pas te ramener à la maison, Jude.

— Je ne comprends pas. Vous m'avez dit que vous étiez venu me chercher.

— C'est vrai. Mais je ne t'ai pas dit où je t'emmenais.

Jude fronça les sourcils.

— Attendez une minute…

— Écoute, je ne t'ai pas tout dit.

— Alors, dites-moi.

— Ce n'est pas facile pour moi non plus.

— Quoi ?

Ben détourna les yeux de la route et le regarda.

— La mort de tes parents n'était pas un accident, Jude.

— Mais vous venez de me dire qu'ils s'étaient tués dans un accident de la route, répondit Jude, atterré.

— C'est vrai. Mais cet accident a été provoqué par quelqu'un. Délibérément.

— Vous êtes en train de me dire qu'ils ont été *assassinés* ? s'écria Jude. Mais pourquoi ?

— À cause du travail de ton père.

— Il a été assassiné parce qu'il était pasteur ?

— Non, à cause d'un projet sur lequel il travaillait avec d'autres collaborateurs. Un projet secret qui a attiré l'attention de personnes mal intentionnées, qui voulaient du mal à ta famille.

— Quel projet secret ? Quelles personnes mal intentionnées ? Mon père était pasteur. Vous racontez des conneries ! Vous êtes complètement cinglé.

— Si seulement c'était vrai, dit Ben d'une voix égale. J'aimerais que tout cela ne soit jamais arrivé. Mais, que tu me croies ou non, ton père aurait voulu que je te protège du danger. Il savait qu'il était menacé et a demandé mon aide.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un peu mon métier d'aider les gens, dit Ben. Et c'est pourquoi nous ne retournerons pas chez toi tant que je n'aurai pas découvert ce qui se passe et qui sont ces gens.

— Il faut que je rentre ! Il faut que je les voie.

— Non, Jude.

— Et l'enterrement, alors ?

— Je suis désolé, dit Ben.

Les yeux de Jude brillaient dans l'obscurité de la voiture.

— Vous êtes en train de me dire que je ne peux pas aller à l'enterrement de mes parents ?

— Tu ne pourras pas les ramener, quoi que tu fasses.
— Allez vous faire foutre !
— Merci.
— Et vous avez l'intention de m'emmener où ?
— En France, dit Ben. J'ai une maison en Normandie. Tu seras en sécurité là-bas.
Jude lui lança un regard noir et afficha un air de méfiance absolue.
— Ils n'ont jamais parlé de quelqu'un qui s'appelait Ben.
— Nous nous sommes connus il y a longtemps avant ta naissance. Nous étions ensemble à l'université.
Jude continua à le fusiller du regard.
— Et je suis censé accepter ça, sans aucune preuve, et vous laisser m'emmener quelque part en France, juste comme ça ? Pas question. En plus, ajouta-t-il, je ne peux aller nulle part parce que je n'ai pas mon passeport sur moi.
— Alors, comme ça tu es revenu de Nouvelle-Zélande à la nage ? demanda Ben.
Puis, il reprit d'un ton plus doux :
— Écoute, Jude. Ça sera beaucoup plus facile si tu me laisses t'aider, d'accord ?
— Je n'ai pas besoin de votre aide. Tout ce que je veux, c'est rentrer à la maison. Arrêtez-vous.
Ben ne dit rien. Il continua à conduire.
— Vous ne m'avez donc pas entendu ? hurla Jude. J'ai dit : arrêtez cette putain de voiture. Maintenant !
Comme Ben ne répondait toujours pas, Jude tenta de saisir le volant. Ben repoussa sa main et le força à se rasseoir sur son siège. Le chien se mit à aboyer. Jude se débattit à coups de poing. Il toucha la mâchoire de Ben.
Le coup était plutôt violent et, pendant quelques secondes, Ben fut un peu sonné. Jude fit un mouvement brusque pour saisir le volant, et Ben ne réagit pas assez vite pour l'en empêcher. La Mazda dévia de sa trajectoire et quitta la route. Les roues s'enfoncèrent dans la boue sur le bas-côté et se mirent à patiner.
La voiture glissa, et Ben parvint tout juste à reprendre le contrôle du véhicule avant qu'il ne tourne sur lui-même et n'aille s'encastrer dans le muret en pierres sèches. La Mazda dérapa dans le fossé et le moteur cala.
— Bien joué, dit Ben en se frottant la mâchoire à l'endroit où Jude l'avait frappé. Une réaction pleine de maturité.
Jude ne dit rien. Il ouvrit la portière et descendit de la voiture avant que Ben n'ait le temps de l'en empêcher.
— Jude ! cria-t-il.
Mais Jude était déjà parti et s'enfuyait dans l'obscurité. Le chien

sauta de la voiture et courut après son maître en aboyant gaiement, comme si c'était un nouveau jeu que les bipèdes avaient inventé tout spécialement pour lui.

Furieux, Ben laissa échapper un juron et ouvrit brusquement la portière côté conducteur.

— Jude ! hurla-t-il. Jude !

Sa voix, assourdie par l'épais brouillard, semblait presque inaudible.

— Eh merde ! marmonna-t-il.

Il ne lui restait plus qu'à essayer de rattraper le jeune homme. Ben se mit à courir. Le terrain rocheux et moussu montait en pente raide depuis la route. Jude avait déjà disparu dans la brume, et Ben craignait de perdre sa trace. Il accéléra. Une rafale glacée dissipa le brouillard pendant quelques secondes, et Ben l'aperçut devant lui, fonçant sur la pente escarpée comme un fou. Ben l'appela de nouveau. Jude ne se retourna pas et disparut dans une nouvelle nappe de brouillard. Ben continua à courir et grimpa le long d'une piste à moutons en pente raide. Il sentait les pierres et la terre glisser sous ses pieds. Jude avait-il bien pris ce chemin ? Ben s'arrêta et tendit l'oreille. Il entendit le chien aboyer au-dessous de lui, quelque part sur la gauche, et comprit que Jude avait pris un autre sentier.

Ben regarda en bas de la pente et l'aperçut à environ vingt mètres de lui. Il le distinguait tout juste à travers le brouillard. Jude s'arrêta en dérapant. Des ronces et un énorme amas de roches couvertes de mousse, qui avaient dû atterrir là après un glissement de terrain quelques siècles auparavant, lui bloquaient la route.

Jude n'avait pas vu Ben au-dessus de lui. Il hésita, jeta un regard par-dessus son épaule, puis sembla décider qu'il valait mieux escalader les roches plutôt que revenir en arrière, comme s'il était convaincu qu'il y avait derrière ce monticule un chemin idéal pour s'échapper ou une voiture pour s'enfuir.

Ben dévala la pente et, avant que Jude n'ait le temps de franchir les rochers, il lui avait saisi les poignets et le fit s'aplatir contre le sol.

— Et où veux-tu donc t'enfuir ?

Jude se débattit violemment et le couvrit d'injures. Ben le maintint fermement au sol.

— Tu es déterminé à rendre les choses encore plus difficiles pour nous, c'est ça ?

— Laissez-moi partir. Vous êtes vraiment cinglé.

— Et tu es un morveux particulièrement têtu.

C'est alors que le coup de feu retentit et que la balle percuta un endroit non loin du rocher à quelques centimètres de la tête de Ben.

26

Des éclats de roche heurtèrent le visage de Ben. Il entendit pratiquement au même moment une détonation assourdie au loin. Tout en s'aplatissant instinctivement sur la mousse froide et humide et en forçant Jude à se coucher à terre, il tenta d'évaluer la position du tireur. Il était certain de deux choses : le tireur se trouvait à une altitude plus élevée que la leur et il était positionné contre le vent. L'impact violent de la balle apprit à Ben qu'elle avait été tirée par un fusil de gros calibre.

La détonation assourdie lui indiqua que l'arme était équipée d'un modérateur de son et qu'elle tirait des munitions subsoniques.

Lentes et de faible puissance, mais capables malgré tout de débiter un homme en tranches à une distance de huit cents mètres. Ils ne pouvaient pas s'éterniser ici.

— Tu aurais mieux fait de rester dans la voiture, dit Ben en traînant Jude sans ménagement jusqu'à un gros rocher situé à plus d'un mètre de la pile rocheuse et derrière lequel ils pourraient se cacher.

— Oh ! mon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? dit Jude d'une voix rauque, face contre terre.

— Alors, tu me crois maintenant ? demanda Ben. Ou tu penses que j'ai aménagé ce champ de tir pour te faire une farce ?

Jude le regarda, horrifié.

— Quelqu'un est en train de nous tirer dessus avec un pistolet ?

— On dirait bien, murmura Ben tout en jetant un coup d'œil par-dessus le rocher.

Le vent vint balayer son visage, et le voile de brouillard tourbillonna avant de se dissiper pendant quelques secondes. Comme il s'y attendait, un deuxième coup de feu retentit et, cette fois, Ben vit la lueur de départ percer l'obscurité. Il se baissa rapidement, et la balle ricocha sur le rocher un peu trop près d'eux.

— Il est perché sur la crête, là-bas, dit Ben à Jude. En direction de la route, à environ deux cents mètres, à dix heures. Il doit utiliser des lunettes de vision nocturne infrarouge.

Encore du matériel militaire. Et dire qu'il n'avait pas une seule arme sous la main. Le moment était vraiment bien choisi.

Pourtant, même si Ben n'avait pas laissé le fusil dans la voiture, l'arme ne lui aurait été pratiquement d'aucune utilité face à un sniper.

— C'est quelqu'un qui est en train de chasser, dit Jude, les yeux écarquillés. Il nous prend pour un cerf ou un truc dans le genre. Si nous sortons de notre cachette et faisons de grands gestes…

— C'est le meilleur moyen de te faire descendre, en effet, répliqua

Ben. Ce type connaît parfaitement sa cible et laisse-moi te dire que cette cible n'a pas de bois.

Il compta deux secondes, puis trois, le temps pour le tireur d'ôter le cran de sûreté et d'aligner les instruments de visée pour préparer son prochain tir.

Un cratère s'ouvrit dans la terre à quelques centimètres d'eux, et la balle siffla près des rochers derrière eux. Le tireur avait changé de position et tentait de les attaquer par le flanc pour les forcer à sortir de leur cachette.

— Scruffy ! cria Jude.

Le chien devenait fou et aboyait frénétiquement dans l'obscurité. Ben l'attrapa par le collier et le jeta dans les bras de Jude.

— Tiens-le bien. Reste derrière le rocher.

— Qui nous tire dessus ? demanda Jude d'une voix tremblante en serrant de toutes ses forces le terrier qui gigotait et en se faisant le plus petit possible derrière le rocher.

— C'est justement ce que je me demande, dit Ben. Pour le moment, je n'en vois qu'un, mais je parie qu'il n'est pas tout seul. Ils ont dû nous suivre juste après la ferme et ont dû conduire sans allumer leurs phares.

Il se maudit d'avoir été trop préoccupé par Jude pour remarquer qu'ils avaient de la compagnie.

— Qu'est-ce qu'ils nous veulent ?

— Eh bien, s'ils ne nous descendent pas tout de suite, ils nous feront sans doute marcher jusqu'à la voiture sous la menace d'un pistolet. Ensuite, ils nous pousseront probablement dans le vide du haut d'une falaise ou nous forceront à percuter un mur en pierre bien épais. Peut-être qu'ils brûleront l'épave de notre véhicule une fois que nous serons morts.

— J'aurais mieux fait de ne pas demander, siffla Jude. Vous vous foutez de moi ou quoi ? Oh !

Il se recroquevilla lorsqu'un autre coup de feu partit et que la balle explosa quelque part au-dessous du rocher.

Ben évalua l'angle et poussa Jude de quelques centimètres sur la gauche.

— Les médias diront que j'étais sous l'emprise de l'alcool ou de la drogue, dit-il. Ils auront le témoignage du gérant du pub qui leur racontera que je cherchais à me rendre dans la ferme de Robbie. Et tout le monde sait ce qui se passe là-bas.

Jude le regarda bouche bée. Des brins d'herbe mouillée et des morceaux de terre étaient collés sur son visage.

— Comment ça se fait que vous savez tout ça ?

— Parce que c'est comme ça que ces gens procèdent, dit Ben.

Le vent avait un peu calé, et le brouillard était suspendu, immobile

dans l’air, comme les voiles d’un bateau en eaux calmes. Le tireur ne pourrait pas voir grand-chose dans ses lunettes de vision nocturne tant que la brise ne viendrait pas le pousser.

Rien ne semblait pouvoir le dissuader de tirer, cependant. La cinquième balle arracha un gros morceau de rocher à près de cinquante centimètres de l’endroit où Ben était accroupi. Jude tressaillit. Et Ben comprit que c’était le moment d’agir. Il enleva rapidement son blouson en cuir, le jeta par terre près du rocher et l’arrangea.

Ainsi, seuls quelques centimètres dépassaient de derrière le roc. À travers les lunettes de vision nocturne illuminant la scène avec un faisceau infrarouge et créant une image fantomatique, le tireur pourrait prendre la manche du blouson pour le coude d’un homme dépassant du rocher derrière lequel il se terrait.

— Qu’est-ce que vous faites ?

— Attends ici.

— Vous ne pouvez quand même pas me laisser tout seul ici ! s’écria Jude.

— Fais ce que je te dis et ne bouge pas.

Ben sortit de sa cachette et avança, le dos courbé, aussi vite et silencieusement qu’un serpent. Tandis qu’il parcourait les dix mètres de terrain à découvert entre le rocher et un monticule rocheux pouvant le protéger, il n’y eut pas d’autres coups de feu.

Le silence était étrange. Il continua à progresser, se cachant tantôt derrière des rochers tantôt dans des creux, et contourna petit à petit l’endroit où se trouvait le tireur en priant pour que le brouillard le cache.

Tout en avançant, il réfléchissait. On ne déploie pas un sniper contre une cible à moins d’être persuadé que cette cible ne représente un danger important. L’ennemi ne laissait rien au hasard, et Ben supposa qu’ils avaient maintenant découvert son identité. Quelqu’un avait effectué des recherches. Quelqu’un d’intelligent et d’impitoyable.

Ben était très inquiet parce qu’il avait laissé Jude seul et sans protection. Il était d’autant plus inquiet qu’il savait que ce tireur ne travaillait pas tout seul. Ses associés étaient cachés quelque part dans le brouillard.

Ben avait parcouru environ deux cents mètres, quand une nouvelle rafale glacée ébouriffa ses cheveux et les nappes de brouillard dérivèrent un peu plus loin, laissant apparaître la lande et le ciel étoilé au-dessus. Il vit le gros rocher derrière lui et la crête un peu plus loin devant.

Le septième coup de feu retentit beaucoup plus près. La lueur de départ blanche illumina brièvement un affleurement rocheux à soixante-quinze mètres tout au plus.

Ben entendit la balle fendre l'air et heurter le rocher. Le tireur ne l'avait pas vu, mais Ben savait désormais exactement où il était.

Il s'approcha en décrivant une courbe pour surprendre l'homme par-derrière. Son cœur se mit à battre la chamade quand il vit la silhouette vêtue de noir au milieu des rochers, couchée sur le ventre, dans la position classique du sniper, une jambe tendue derrière lui, l'autre pliée, les deux coudes plantés dans le sol.

Le fusil était un modèle à répétition manuelle par culasse tournante, monté sur un bipied. Un long silencieux était fixé au canon. Ben reconnut les lunettes de vision nocturne. C'étaient des jumelles de fabrication russe destinées à un usage militaire. Un instrument cher. Exclusif. Accessible uniquement à ceux qui avaient les bonnes relations.

Ben retint son souffle en parcourant les derniers mètres. Il ne ressentait aucune émotion, aucune pitié. La pitié risquait de lui coûter la vie. Comme le remords. Cela devrait attendre.

Le sniper s'apprêtait à tirer de nouveau quand Ben se jeta sur lui par-derrière et enfonça son genou dans sa colonne vertébrale. Il plaqua une main sur la bouche du tireur et l'autre sous son menton, puis tira violemment sa tête en arrière, la tordant à gauche et à droite. L'homme se débattit quelques secondes, puis ce fut terminé. Il avait la nuque brisée.

Ben lâcha la tête de l'individu qui retomba mollement sur les rochers. Il prit le fusil dans les bras du sniper, poussa le cadavre du pied pour le faire rouler plus loin, puis épaula et scruta le paysage à travers la lunette de visée.

Tandis que le brouillard se dissipait rapidement, l'image de vision nocturne devint beaucoup plus nette et précise. Il pointa le pistolet vers la route et reconnut, choqué, la voiture noire qui s'était arrêtée derrière la Mazda.

C'était le Range Rover qui l'avait suivi quelque temps plus tôt.

Deux hommes montaient la garde à côté. Tous deux étaient vêtus de noir de la tête aux pieds, tous deux portaient des lunettes de vision nocturne sur leur cagoule de ski.

Les lunettes expliquaient comment le conducteur du Range Rover avait pu le suivre dans l'obscurité sans allumer ses phares. L'un des hommes tenait le sac de Ben, l'autre, le fusil qu'ils avaient pris à l'intérieur. Pas bon. Pas bon du tout.

Un tireur, deux sentinelles. Trois hommes. Impossible, pensa Ben. Ils avaient certainement envoyé plus de trois hommes.

Il pointa de nouveau le pistolet vers le rocher où il avait laissé Jude et comprit qu'il avait fait une grave erreur. Le sniper n'avait pas eu l'intention de les tuer, Jude et lui, mais simplement de les immobiliser pendant que le reste du groupe se mettait en place pour les capturer

vivants.

Deux hommes vêtus de noir se faufilaient rapidement entre les rochers pour s'approcher de la cachette de Jude. Ils portaient les mêmes lunettes de vision nocturne que leurs collègues vers la voiture. Celui sur la gauche tenait un pistolet muni d'un long silencieux. Celui sur la droite portait une mitraillette.

Ils ne prenaient vraiment aucun risque. Ben ne s'était pas trompé sur ce point.

L'image verte des lunettes de vision nocturne montrait le visage anxieux de Jude qui regardait par-dessus le rocher et cherchait Ben des yeux. Il ne se doutait pas que les deux hommes s'approchaient de lui et s'apprêtaient à le coincer.

Mais ni les deux hommes derrière Jude ni leurs associés qui gardaient la voiture sur la route ne savaient que leur collègue sniper était allongé face contre terre, la nuque brisée. La situation penchait un peu moins en leur faveur.

27

Ben appuya la crosse du fusil contre son épaule, aligna les réticules de la lunette de visée et sa cible, l'homme sur la gauche, puis appuya sur la détente. Le fusil tressauta dans ses bras et il vit le malfaiteur s'effondrer au sol comme une marionnette à qui on aurait coupé les ficelles. Les rochers furent éclaboussés de sang vert.

Si les deux hommes qui montaient la garde vers la voiture avaient entendu la détonation, ils penseraient que c'était le sniper qui faisait son boulot. Ben enleva rapidement le cran de sûreté et visa le deuxième homme en s'aidant de la lunette. Il ne fut pas assez rapide, pourtant. Il n'eut pas le temps de tirer que déjà l'homme dévalait le flanc de la colline rocailleuse.

Ben suivit sa cible en mouvement sur dix, quinze mètres, puis appuya sur la détente. L'homme se baissa brusquement lorsque la balle passa tout près de sa tête, puis il continua à courir, sa mitraillette le long du corps.

Quand Ben eut fini d'aligner les instruments de visée, l'homme s'était déjà engouffré dans l'obscurité si dense qu'il était impossible de le distinguer même avec le faisceau infrarouge.

Il avait disparu. Un homme armé et dangereux dans la nature. Ben passa la sangle de son fusil sur son épaule, descendit tant bien que mal de son poste d'observation sur la crête, puis partit rejoindre Jude en courant.

— Où est-ce que vous avez trouvé ça ? demanda Jude en regardant, bouche bée, le fusil. À l'évidence, il n'avait pas remarqué le cadavre à quelques mètres de là.

— C'est celui du tireur, là-bas, répondit Ben.

— Vous voulez dire que vous l'avez juste pris, comme ça ?

— En quelque sorte.

— Mais qui êtes-vous, à la fin ?

— On n'a pas le temps de discuter maintenant, dit Ben. Prends le chien et allons-y.

Ils coururent vers la voiture, Ben tenait son fusil, Jude serrait Scruffy contre sa poitrine. En haut de la côte qui surplombait la route, Ben prit le bras de Jude et le força à s'arrêter.

— Merde, dit Jude en haletant lorsqu'il vit le Range Rover et les deux hommes vers la Mazda.

— Retourne-toi, ordonna Ben.

— Quoi ?

— Ne regarde pas.

Jude comprit et détourna les yeux. Ben posa un genou à terre, leva

le fusil et tira. Il réarma, puis tira de nouveau.

— Bouge-toi maintenant, dit-il à Jude.

Le chargeur du fusil était vide. Il le jeta tandis qu'ils dévalaient la pente pour rejoindre la voiture.

— Ils sont morts ? demanda Jude quand il vit les deux corps couchés sur la route.

— Tu veux prendre leur pouls peut-être ? dit Ben. Allez, monte dans la voiture et restes-y cette fois.

Jude obéit, un peu hébété, tandis que Ben récupérait les affaires que les hommes avaient prises dans la Mazda. L'un des cadavres portait le fusil en bandoulière, l'autre avait le sac de Ben, avec l'ordinateur de Simeon toujours à l'intérieur. Ben fourra le sac et le fusil du sniper dans le coffre. Il actionna la pompe du fusil et visa le radiateur du Range Rover. Il y avait encore au moins un type dans la nature, mais quelques grammes de plomb dans le bloc-moteur empêcheraient qui que ce soit de les suivre.

Pourtant, il n'eut pas le temps d'appuyer sur la détente qu'une salve de mitraillette vint balayer la route à ses pieds, arrachant des morceaux de goudron. Il se jeta derrière la Mazda et dit à Jude de baisser la tête. Il tira trois balles en direction du flanc de la colline, plus pour se couvrir pendant qu'il courait vers la portière côté conducteur que pour toucher le tireur.

Et d'ailleurs, il n'avait pas atteint sa cible, car, une seconde plus tard, une salve prolongée provenant de la colline perça une rangée de trous de neuf millimètres dans la carrosserie de la Mazda et brisa la lunette arrière. Jude se mit à hurler dans la voiture.

— Tu es blessé ? cria Ben.

— Non, sortez-nous de là !

Ben se mit au volant et jeta le fusil chaud et fumant sur les genoux de Jude. Il tourna la clé. Le moteur toussa, mais ne démarra pas.

En quelques secondes, le flanc de la voiture fut criblé de balles et le rétroviseur vola en éclats. Le chien hurlait dans les bras de Jude. Ben jeta un regard par-dessus son épaule et vit deux hommes dévaler la colline en direction du Range Rover. Il tourna de nouveau la clé.

Cette fois, la Mazda démarra en grinçant. Ben fit vrombir le moteur, joua avec l'embrayage, et les roues crachèrent une gerbe de boue derrière elles quand la voiture sortit du fossé en dérapant et roula sur la route.

Mais quelque chose n'allait pas. La voiture déviait de sa trajectoire et tirait sur la droite. Ben réalisa que les deux pneus droits étaient déchiquetés. Il appuya sur l'accélérateur et se débattit avec le volant.

Les deux hommes ne tardèrent pas à rejoindre le Range Rover et se lancèrent à leur poursuite. Cette fois-ci, ils allumèrent les phares éblouissants de la voiture, ils n'avaient plus rien à cacher maintenant.

Ben prenait les virages le plus rapidement possible, mais la voiture risquait de quitter la route à tout moment s'il roulait trop vite avec les pneus à plat. Le Range Rover n'allait pas tarder à les rattraper. Le passager se pencha par la vitre, le vent s'engouffrant dans ses vêtements, et tira une salve de trois balles avec son arme automatique.

Ben sentit une balle perforer son appui-tête à deux centimètres de son oreille. Le pare-brise de la Mazda se transforma soudain en une masse blanche parcourue de fissures. Sans hésiter ni même lever le pied de l'accélérateur, il prit le fusil à pompe sur les genoux de Jude et le brandit d'une main pour frapper le pare-brise, faire un trou et ainsi mieux voir la route.

L'intérieur de la Mazda fut pris dans un tourbillon de vent glacial. Ben plissa les yeux pour les protéger du souffle froid et jeta l'arme dans les mains de Jude.

— Tire !

— Je ne peux pas ! hurla Jude.

— Vise le passager, tiens bien l'arme et appuie sur la fichue détente ! cria Ben tout en se débattant avec la voiture qui menaçait de quitter la route dans un virage en épingle à cheveux.

Ils entendirent un raclement assourdissant quand l'arrière de la Mazda dérapa et vint heurter la barrière au bord de la route. Ben ne voyait pas ce qu'il y avait de l'autre côté de la barrière. En cet instant précis, il ne voulait même pas le savoir.

Terrifié, Jude se retourna et fourra le fusil à pompe dans l'espace entre les deux sièges. Lorsque le coup partit, une détonation assourdissante, accompagnée d'un flash blanc, puis orange, retentit dans la voiture. Ben regarda dans le rétroviseur et il vit le Range Rover faire une embardée, puis revenir au milieu de la route.

— Continue à tirer ! hurla-t-il.

Mais le Range Rover arriva derrière eux à toute vitesse en faisant gronder son moteur. Le véhicule emboutit l'arrière de la Mazda avec une force brutale. Le fusil à pompe s'échappa des mains de Jude quand l'impact le propulsa en arrière et qu'il se retrouva à moitié vautré sur le siège. La Mazda tangua sur la route, mais Ben ne pouvait plus la contrôler. Ils entendirent un craquement assourdissant quand l'avant de la voiture percuta la barrière et passa dans la brèche. Pendant une seconde, le véhicule tressauta sur une étendue d'herbe bosselée. Ben réalisa trop tard qu'ils se dirigeaient tout droit vers un ravin.

Puis la voiture piqua du nez, et ils culbutèrent par-dessus le bord du précipice.

28

Pendant quelques secondes absolument terrifiantes, lorsque la voiture bascula de l'autre côté, Ben crut qu'ils allaient plonger dans le vide, puis les roues avant touchèrent le sol dans un bruit assourdissant. Ils dévalèrent une pente presque verticale, cahotant sur des rochers et roulant dans des ornières.

Le Range Rover franchit le bord du ravin et les suivit dans la descente en grondant. Ses quatre roues motrices et son plancher surélevé lui permettaient de négocier plus facilement la pente. Des lueurs de départ blanches se succédaient depuis la vitre côté passager du Range Rover.

Des balles perforèrent la carrosserie de la Mazda. Le tableau de bord explosa devant Ben. Des étincelles se mirent à crépiter autour des fils électriques endommagés.

— Faites quelque chose ! hurla Jude.

Ben ne pouvait rien faire. Il ne lui restait plus qu'à prier pour que la voiture criblée de balles ne commence pas à enchaîner les tonneaux et ne se fracasse contre les rochers. Ils n'auraient alors aucune chance de s'en sortir vivants. Pourtant, alors que le pire semblait inévitable, la pente s'aplanit soudain.

La lande s'étendait devant eux à perte de vue, parsemée çà et là de boqueteaux ravagés par le vent, dont la silhouette des arbres se dessinait à la lueur des phares. Le terrain était désormais moins rocailleux, mais plus marécageux.

Ben garda le pied au plancher, et le moteur s'emballa quand les roues patinèrent dans la boue. L'avant de la voiture soulevait constamment des gerbes marron qui éclaboussaient le pare-brise cassé et aveuglaient à moitié Ben qui continuait à foncer sur le terrain cahoteux à près de cent kilomètres-heure.

Ils roulaient au beau milieu d'un marécage parsemé de massifs de roseaux et de souches pourries qui sortaient de terre comme des pierres tombales.

La Mazda faillit en percuter un, mais Ben parvint à l'éviter à la dernière minute.

D'autres coups de feu retentirent derrière eux. Des balles perforèrent la portière et la vitre de Ben. Une douleur brûlante lui fit baisser les yeux et il vit du sang sur son avant-bras là où une balle l'avait effleuré, éraflant la chair.

S'ils continuaient ainsi, il ne leur restait plus que quelques secondes à vivre.

Mais soudain leurs poursuivants perdirent de la vitesse. Ben tourna

la tête pour regarder par la lunette arrière brisée et vit que le Range Rover avait dévié de sa route. Il s'enfonçait dangereusement dans le marécage tandis que son passager, penché par la fenêtre, tentait de viser la Mazda. Puis, tout aussi soudainement, le Range Rover fit un tête-à-queue et percuta la souche noircie d'un arbre.

Le choc fut si violent que le véhicule se renversa sur le flanc. Ben vit le passager ouvrir la bouche pour hurler lorsqu'il fut à moitié projeté par la fenêtre et que le Range Rover se retourna sur lui, l'enfonçant un peu plus dans la boue et l'écrasant comme un insecte sous son poids.

Le véhicule glissa sur quelques mètres, puis heurta une autre souche avec une telle force que les roues arrière se retrouvèrent en l'air.

Le pare-brise explosa. Le corps du conducteur fut propulsé comme un missile à travers les éclats de verre tourbillonnant et atterrit dans la boue molle.

Ben serra le frein à main pour arrêter la Mazda qui décrivit une courbe avant de s'échouer au milieu d'une roselière épaisse en soulevant une gerbe de boue humide.

— Ça va ? demanda-t-il à Jude.

— On fait aller, marmonna Jude.

Ben prit le fusil, sortit de la voiture et sentit immédiatement ses pieds s'enfoncer dans la boue. *Ce n'est pas un marécage,* pensa-t-il, reculant immédiatement pour retrouver le morceau de terre ferme sur lequel se trouvait la Mazda. *C'est une tourbière*.

Le Range Rover s'était arrêté dans sa partie la plus molle. L'un de ses phares était encore intact, et Ben vit dans son faisceau la boue marron aspirante recouvrir progressivement sa carrosserie cabossée tandis que le véhicule s'enfonçait de plus en plus.

— Aidez-moi, dit le conducteur du Range Rover d'une voix rauque. Il était devant le véhicule retourné, à quelques mètres seulement. Ses jambes étaient déjà bien enfoncées dans la tourbe. Il tendit une main suppliante. Son autre bras, à moitié tordu et broyé, pendait le long de son corps. Sa cagoule avait été déchirée au moment de la collision. Une grande partie de son visage était maculée de sang qui s'échappait d'une entaille ouverte sur son cuir chevelu, mais Ben vit ses yeux horrifiés tandis que la boue le léchait et l'aspirait, l'engouffrant centimètre par centimètre.

— Aidez-moi, s'il vous plaît.

Jude était sorti de la voiture et se tenait à côté de Ben.

— On ne va quand même pas laisser ce type se noyer, dit-il d'une voix tremblante. C'est affreux.

Ben aperçut les restes à moitié submergés d'un vieil arbre en travers qui formait une sorte de pont entre lui et le conducteur. Il mit son fusil en bandoulière et posa le pied sur le bois. La boue se souleva autour du bois pourri, comme une créature vivante, mais le tronc

supporta le poids de Ben. Il fit un pas vers l'homme, puis un autre. Le sol mouvait sous ses pieds. S'il glissait, ce serait à son tour d'appeler à l'aide.

— Sortez-moi de là, gémit l'homme en tendant sa main crispée.

Ben avança encore d'un pas. Il regarda la main.

— Aidez-le à sortir ! cria Jude depuis la terre ferme.

Ben regarda le visage implorant de l'homme. Il vit ses traits fins sous le masque de sang et la cicatrice au-dessus de l'œil. Il connaissait ce visage. Il l'avait déjà vu. Et il se rappelait où.

L'homme était presque enfoncé jusqu'à la poitrine. Dans sa panique, il se mit à bredouiller.

— Ben ! hurla Jude. Prenez sa main. Vous devez l'aider, pour l'amour du ciel !

Ben ne prit pas sa main, ni pour l'amour du ciel ni pour celui de qui que ce soit. Il mit la main dans la poche de son blouson et en sortit la copie de la photo prise par Petra Norrington. Il la déplia et l'étudia brièvement à la lueur du phare du Range Rover qui s'enfonçait rapidement. Puis, il en fit une boule et la lança en direction de Jude.

Jude l'attrapa, la défroissa et fixa la photo, l'air hébété.

Doucement, calmement, Ben enleva la sangle du fusil. Son bras blessé lui fit mal quand il rechargea l'arme. La cartouche vide tomba et atterrit dans la boue. La dernière balle du chargeur fut introduite dans la chambre. Ben braqua le fusil sur l'homme.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurla Jude qui tenait toujours la reproduction de la photo.

— Cette photo a été prise le soir où tes parents sont morts, lui dit Ben sans quitter des yeux l'homme gémissant et grognant dans la tourbe.

La boue avait presque atteint son cou. Il agitait son bras libre. L'autre était déjà sous la surface. À quelques centimètres de là, le Range Rover était presque entièrement immergé.

— C'est l'homme qui leur a fait quitter la route, dit Ben.

— Je vous en supplie, sortez-moi de là !

— C'est quoi ton nom ?

— Napier, dit l'homme en gémissant. Vincent Napier.

— C'est ton vrai nom ? Enfin, ça n'a plus vraiment d'importance maintenant.

— Ne me laissez pas mourir comme ça ! dit Napier en sanglotant.

Sa main libre semblait vouloir s'agripper à l'air. Il bougeait la tête d'un côté et de l'autre.

— Plus tu te débattras, plus tu te noieras vite.

— Ben ! cria Jude depuis la terre ferme. Aidez-le !

— S'il vous plaît, dit Napier en sanglotant. Écoutez, je ne fais qu'obéir aux ordres.

— C’est ton job, c’est tout.

— Oui ! Il faut que vous compreniez.

— Tout ce que je comprends, c’est qu’il te reste moins de trente secondes, Vincent. Dis-moi pour qui tu travailles.

— Je ne connais pas son nom ! C’est le boss, c’est tout. Je ne l’ai rencontré qu’une fois !

Ben le crut. Les gens ne mentent pas dans une telle situation.

— Alors, tu ne m’es pas très utile, n’est-ce pas ? dit-il.

— Ne me laissez pas me noyer.

La boue atteignait le menton de Napier, et le bras qu’il tendait était immergé jusqu’au coude.

— Ben ! cria Jude.

Ben ne jeta pas un seul regard en arrière.

— Retourne-toi, Jude, ordonna-t-il.

— Nom de Dieu ! hurla Jude d’une voix rauque.

Ben avança encore de quelques centimètres sur le tronc d’arbre et se pencha vers l’homme sur le point de se noyer. Mais au lieu de tendre la main, il tendit le pied. Il posa la semelle de sa chaussure sur le front ensanglanté de Napier et appuya.

— Non ! hurla Napier.

Puis la boue pénétra dans sa bouche, et son cri ne fut plus qu’un borborygme glougloutant. Ses yeux se levèrent vers le ciel, horrifiés, à la dernière lueur du phare du Range Rover qui s’enfonçait.

Puis, la lumière disparut, tout comme le haut de la tête de Vincent Napier quand Ben donna un dernier coup de talon pour l’engloutir complètement. Quelques bulles remontèrent et éclatèrent à la surface de la boue tourbillonnante.

Ben regarda quelques secondes, puis, lorsque les bulles eurent disparu, il entreprit de regagner la terre ferme.

29

— Je n’arrive pas à croire ce que je viens de voir. Comment avez-vous pu faire ça à ce type ? dit Jude d’un ton maussade lorsque Ben arriva au niveau de la voiture.

— Je t’avais dit de ne pas regarder, répondit Ben.

Jude était trop choqué pour répondre. Il respira bruyamment pendant quelques secondes, puis sortit soudain son téléphone et se mit à taper un numéro.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— À votre avis ? J’appelle la police.

Ben s’approcha de lui et lui prit le téléphone des mains.

— Je ne crois pas, non.

— Hé ! rendez-le-moi.

Ben jeta le téléphone dans la tourbière, où le Range Rover avait complètement disparu. Il plongea dans la boue en faisant plouf et fut presque immédiatement englouti.

— C’était mon Nokia !

— Tu ne réponds jamais quand on t’appelle de toute façon, dit Ben.

— C’est pas possible, grogna Jude en s’asseyant sur un monticule herbeux et en se frottant le visage. C’est un cauchemar.

Il lança un regard noir à Ben.

— Mais qui êtes-vous à la fin ?

— Tu n’arrêtes pas de me le demander. Je te l’ai dit. J’étais à l’université avec tes parents. J’étudiais la même chose que ton père.

— La théologie ? Vous ?

Ben opina.

— Quel genre de théologien descend les gens de sang-froid et les aide à se noyer dans un marais ?

— Un type qui a passé trop de temps à faire des choses dont tu ne veux même pas entendre parler.

Jude grogna.

— Oh ! je vois. Vous allez me dire que vous étiez dans les SAS ou un truc dans le genre ?

Ben ne dit rien. Il examina la voiture. Il n’y avait pas une seule vitre intacte, et la carrosserie était criblée de balles. La voiture aurait été tout à fait à sa place, à Kaboul ou Tripoli, des villes déchirées par la guerre, mais, s’il s’aventurait sur les routes de Grande-Bretagne au volant d’un tel véhicule, il s’attirerait forcément des ennuis, et Ben en avait déjà suffisamment. Il sortit le fusil et le sac du coffre. Son visage s’assombrit quand il vit les trous de balle dans la toile verte et il pensa immédiatement à l’ordinateur portable de Simeon à l’intérieur.

Ses craintes se confirmèrent quand il inspecta l'appareil et découvrit que les balles l'avaient perforé. Il eut comme l'impression que le service après-vente de Toshiba ne prendrait pas en charge la réparation d'un ordinateur criblé de balles blindées d'un calibre de neuf millimètres. La coque de l'ordinateur se décomposa dans ses mains. Des fils tordus et des morceaux de circuit imprimé tombèrent dans la boue. Le disque dur était fichu, et Ben n'avait plus aucune chance d'accéder aux fichiers de recherche de Simeon.

Inutile de remettre l'ordinateur dans son sac. Il jeta ce qui restait de l'appareil dans la Mazda, puis s'installa derrière le volant, mit le moteur en route et passa une vitesse. La voiture bondit en avant.

— Hé ! cria Jude quand Ben emmena la voiture en plein milieu de la tourbière, où le Range Rover avait été complètement englouti. Quand la boue commença à tirer goulûment sur les roues de la Mazda, Ben sortit, bondit sur le toit qu'il descendit en courant avant de sauter sur la terre ferme.

La voiture ne tarda pas à être complètement immergée, tout comme l'ordinateur portable de Simeon.

— Maman aimait cette voiture, dit Jude d'un ton de reproche, comme si Ben l'avait cassée et fait couler dans la tourbière par pure méchanceté.

— Cet endroit va grouiller de policiers dès demain matin, lui dit Ben en repliant la crosse du fusil et en le rangeant dans son sac. Je ne pense pas que tu veuilles qu'ils retrouvent la voiture de ta mère au milieu de tout ça.

Il mit son sac en bandoulière et s'éloigna en coupant à travers la lande. Le chien le suivit. Jude resta en arrière pendant quelques instants, puis il marmonna : « Eh merde » et les suivit à contrecœur. Il n'y avait pas beaucoup de routes qui traversaient l'étendue sauvage de Bodmin Moor, et ils durent marcher longtemps dans le froid et l'obscurité, peinant à avancer sur le terrain marécageux, avant d'en trouver une. Il n'y avait pas la moindre voiture ni la moindre lumière à l'horizon. Ben ouvrait la marche, et Scruffy trottait gaiement à ses côtés pendant que Jude traînait derrière tout en broyant du noir en silence. Ben ne pouvait pas lui en vouloir.

Il était plus d'une heure du matin quand ils arrivèrent devant un cottage isolé. L'endroit était plongé dans l'obscurité, mais il y avait manifestement quelqu'un à la maison à en juger par les deux véhicules garés devant, un véhicule tout terrain Nissan Outlaw relativement neuf à côté d'une Opel Astra toute rouillée. Un petit point rouge clignotait dans le Nissan, indiquant la présence d'un système d'alarme. Il n'y en avait pas dans l'Astra. Ben actionna la poignée de la portière et découvrit qu'elle était ouverte.

— Ne me dites pas que vous allez la voler, murmura Jude derrière

son épaule.

— Je ne la vole pas, répondit Ben. Je l'achète.

Il prit son portefeuille, en sortit cinq billets de vingt livres et les coinça sous l'un des essuie-glaces du Nissan. Cent livres, c'était bien payé : l'Astra n'en valait certainement plus autant.

— Ah ! d'accord. C'est comme ça que vous comptez vous racheter ? dit Jude en fronçant les sourcils.

Ben monta dans la voiture, tâtonna derrière le panneau en plastique sous le volant et se mit à tirer sur des fils. Quelques secondes plus tard, le moteur se mit en route. Il n'avait pas l'air complètement foutu.

— Ça fera l'affaire, dit-il.

Une lumière s'alluma dans le cottage. Une fenêtre à l'étage s'ouvrit et une voix d'homme laissa échapper un cri.

— Merde !

Jude s'empressa de s'installer sur le siège passager.

— Viens, Scruffy !

Le chien finit d'uriner sur le pneu du Nissan, puis bondit sur les genoux de Jude. Ben démarra en trombe et ils filèrent sur la route dans un nuage de fumée bleue.

Une fois que Jude fut certain que le propriétaire du Nissan n'était pas à leurs trousses, il se tourna vers Ben.

— Alors, maintenant on va en France avec ce tas de rouille ? Je suppose que je n'ai pas d'autre choix que de venir avec vous ?

— Non, en effet, dit Ben qui roulait à toute vitesse dans l'obscurité.

Il réfléchissait déjà à la prochaine étape.

— Mais il faut d'abord que nous fassions une petite halte quelque part.

— Vous me devez une explication, une très longue explication.

— Je sais.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que mon père a à voir avec tout ça ? C'était un escroc ? Ça paraît fou de dire un truc pareil.

— Ton père était un homme bien, dit Ben. Le meilleur de tous. Mais il travaillait sur quelque chose qui lui a attiré beaucoup d'ennuis. D'ailleurs, il n'était pas le seul. Tous ceux qui travaillaient avec lui sur ce projet ont mis leur vie en danger.

— Je ne comprends pas. Comment a-t-il pu se mettre dans une situation pareille ?

— Il ne t'a jamais parlé d'une épée ?

Jude parut déconcerté.

— Non. Quelle épée ?

— C'était une épée très particulière, une épée sacrée.

— Ça veut dire quoi au juste ?

— En fait, je n'en ai pas la moindre idée.

Jude secoua la tête.

— Je m'en serais souvenu s'il m'avait parlé d'un truc pareil. Il ne m'a jamais rien dit. Et maman, elle était au courant ?

— Elle savait très peu de choses, dit Ben. Elle m'a dit tout ce qu'elle savait : qu'il écrivait un livre sur ce sujet. Qu'il y avait au moins trois personnes impliquées dans le projet. Tu as entendu parler de ses voyages en Amérique et en Israël ?

— Je sais qu'il y est allé. C'est à peu près tout.

— Alors, il ne t'a jamais parlé des raisons pour lesquelles il était allé là-bas ? Des gens avec qui il a voyagé ou qu'il aurait pu rencontrer sur place ?

— On ne parlait jamais… Enfin, on ne parlait jamais de son travail, de la religion, de tous ces trucs, dit Jude. On finissait toujours par se disputer quand on abordait ces sujets et ça faisait de la peine à maman…

Sa voix se perdit dans un murmure. Il était au bord des larmes. Ben le laissa tranquille quelques instants, puis lui demanda :

— Et tu n'as jamais entendu parler d'un certain Fabrice Lalique ? Ton père n'a jamais prononcé ce nom devant toi ?

Jude renifla.

— Non. Qui est-ce ?

— *C'était* un prêtre catholique, à Millau dans le sud de la France, dit Ben. Ton père et lui sont allés en Israël ensemble, et leur voyage était en lien avec l'épée sacrée.

— Eh bien, puisqu'on va en France, pourquoi on ne demanderait pas à ce Lalique ce qui se passe ?

— Parce qu'il est mort, Jude. Il est tombé d'un pont. Enfin, on l'a poussé plutôt.

Jude déglutit avec peine.

— Alors, ces gens qui travaillaient sur ce projet avec papa…, ils sont tous morts ?

— Pas hier en tout cas, quand l'un d'eux a téléphoné à la maison. Un Américain, un certain Wes.

— Vous lui avez parlé ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— On ne peut pas dire qu'il ait été très causant. Il avait l'air d'avoir peur. Je crois qu'ils sont aussi à ses trousses.

— Et maintenant, ils veulent notre peau aussi, dit Jude. Mais je ne sais rien de tout ça ! Je n'ai jamais entendu parler de cette épée sacrée avant.

Ben le regarda.

— Premièrement, ils n'en savent rien. Deuxièmement, tu es un témoin, maintenant. Crois-moi, Jude. Je connais ce genre de types. S'ils te trouvent, ils te tortureront jusqu'à ce qu'ils soient convaincus que tu ne sais rien. Et une fois que ça sera le cas, ils te tueront.

Jude déglutit de nouveau.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'une vieille épée peut avoir de si important ?

— C'est ce que je vais essayer de découvrir. Je vais commencer par me rendre à Saint-Christophe, le village près de Millau où vivait Lalique.

— Pendant que je serai coincé dans votre maison en Normandie ?

Ben secoua la tête.

— Non, j'ai changé d'avis. Ces gens doivent savoir qui je suis à présent. Il leur sera très facile de te trouver au Val. Il leur suffit de consulter le site Web de ma société.

— Alors, où est-ce que vous m'emmenez ?

— À Paris, dit Ben.

— Vous avez une maison à Paris aussi ?

— Juste un appartement où tu pourras te terrer pendant quelque temps.

— Vous êtes millionnaire ou quoi ?

— Pas vraiment, non, répondit Ben.

Mais Victor Jeunet, l'ancien propriétaire de l'appartement, était plusieurs fois millionnaire, lui. Quelques années auparavant, sa fortune avait fait de lui la cible de ravisseurs qui avaient enlevé son enfant en demandant une rançon. Lorsque l'argent leur avait été versé, un petit doigt était arrivé par la poste, accompagné d'une nouvelle demande de rançon. Ils exigeaient une somme cinq fois supérieure. Peu de temps après, Ben avait été engagé en qualité de « consultant en gestion de crise ». L'enfant était rentré chez lui avec neuf doigts, mais sain et sauf. Les ravisseurs ne s'en étaient pas aussi bien sortis. Jeunet, fou de joie, avait donné l'appartement à Ben pour le remercier, et, pendant quelque temps, c'était devenu son refuge à Paris entre deux missions, à l'époque où il aidait les proches de victimes d'enlèvement dans toute l'Europe ou au-delà. L'appartement n'avait jamais été à son nom. Personne ne pourrait retrouver Jude là-bas.

— Paris, ça me paraît plutôt bien, dit Jude en hochant la tête. Super. Cool.

Le ton un peu faux de la voix de Jude n'échappa pas à Ben. Et il sut qu'il avait un problème. Il ne s'agissait pas de la sécurité de son refuge. Il se demandait en fait s'il pouvait faire confiance à cette tête brûlée de Jude. Allait-il attendre calmement à Paris pendant que Ben essayait de tirer cette affaire au clair ? Il en doutait.

30

— Comment ont-ils pu *disparaître* ? cria Penrose en tapant du poing sur la table.

Il avait encore les yeux larmoyants après avoir été réveillé en plein milieu de la nuit par cette nouvelle effroyable. Il s'assit lourdement sur sa chaise de bureau, les cheveux ébouriffés, sa robe de chambre en satin ouverte laissant entrevoir la crosse de son .357 Magnum qui sortait de son boxer.

Il avait pris l'habitude de dormir avec son arme et la serrait contre lui tout en rêvant.

— Je ne peux pas vous en dire plus, répondit Cutter. Napier m'a appelé pour me dire qu'ils avaient suivi Hope jusqu'en Cornouailles. C'est là qu'ils avaient prévu de le descendre. Je n'ai plus de nouvelles depuis. Aucun d'eux ne répond au téléphone.

Sa voix trahissait son inquiétude.

— Si Vince Napier ne se manifeste pas, c'est que quelque chose ne tourne pas rond.

— Vous avez envoyé six hommes après un seul type et vous me dites que quelque chose ne tourne pas rond ? Je croyais que Napier était l'un de vos meilleurs coéquipiers ! hurla Penrose.

— C'est le meilleur, dit Cutter en posant ses poings serrés sur le bureau et en regardant Penrose droit dans les yeux.

Cutter n'avait plus de bandage sur le front, traversé désormais par une horrible balafre, un souvenir laissé par Ben Hope lorsqu'il lui avait asséné un coup avec le canon du fusil. Sa lèvre fendue n'était pas complètement guérie et lui faisait mal quand il parlait. Il était encore habillé, car trop à cran pour dormir.

— Ou *c'était* ! cria Penrose.

Une douleur lancinante lui transperçait la tête comme la lame d'un sabre. Il ferma les yeux et appuya sur ses tempes avec ses pouces tout en pensant à tout l'argent qu'il avait dépensé pour ces hommes (sans parler des avantages en nature), tout ça pour qu'ils trouvent le moyen de se faire zigouiller dès qu'ils approchaient de ce foutu Ben Hope. Ça virait vraiment au cauchemar.

— Et je suppose que vous n'avez aucune idée de l'endroit où se trouve Hope à présent ? dit Penrose d'un ton grinçant.

Il regarda O'Neill qui se contentait de secouer la tête. Tout comme Cutter, O'Neill ne s'était pas couché cette nuit-là.

— On va le retrouver, insista Cutter.

— Vous avez dit exactement la même chose pour Holland ! aboya Penrose. Et, même si vous le retrouvez, qu'est-ce qui va se passer

ensuite ?

— Je vais mettre plus d'hommes sur le coup, dit Cutter.

Il avait déjà appelé son vieil associé Linus Gant. Ils avaient travaillé ensemble en Somalie.

— Mais il va falloir payer plus cher. Ils ne vont pas travailler pour rien.

Penrose le fixa du regard.

— Pour rien ? Avec ce que je vous paie, vous osez sous-entendre que vous travaillez pour rien ?

— Combien ? demanda O'Neill.

— Mille livres par jour. C'est le nouveau tarif pour tout le monde.

— Très bien, très bien, dit Penrose en agitant les bras. S'il le faut…

Mais O'Neill resta de marbre.

— J'ai l'impression que nous nous éloignons de notre objectif, hasarda-t-il après quelques secondes de silence. Je pense qu'il est temps de revoir le plan. Il ne correspond plus du tout à notre mission. Je crois pourtant que mes employeurs ont été parfaitement clairs.

Penrose blêmit. Il montra les dents. Un filet de bave apparut au coin de sa bouche quand il se leva de son bureau et traversa la pièce pour se planter devant O'Neill. Il pointa son doigt tremblant vers le plafond.

— Vous mettez mes ordres en doute ?

Tout comme votre santé mentale, aurait aimé répondre O'Neill.

Mais il vit l'étincelle de rage dans les yeux globuleux de Penrose et regarda la main qui pouvait à tout instant s'enfoncer dans les plis de la robe de chambre en satin, saisir l'arme et tirer. Il pensa à sa femme à Londres et ne dit rien.

Penrose lui lança un regard furieux, affichant son dégoût, puis se tourna brusquement pour parler à Cutter.

— Dites à vos contacts que je les paierai mille deux cents livres par jour. Et j'offre un million de récompense à celui qui m'apportera la tête de Ben Hope sur un plateau.

31

Trois heures et demie plus tard, alors que la jauge de carburant était depuis un bon moment dans le rouge et que Jude, écroulé sur son siège, dormait à moitié, Ben s'arrêta sur une aire de l'autoroute M4, peu avant Londres, pour se reposer un peu. Il avait dormi dans des endroits beaucoup moins confortables que l'intérieur froid et humide d'une Astra à moitié délabrée par un matin glacial du mois de décembre, mais il était beaucoup trop agité pour trouver le sommeil. L'aube n'avait pas encore pointé quand il renonça définitivement à dormir et conduisit jusqu'à la station-service Murco toute proche.

Pendant que Ben faisait le plein, Jude laissa sortir Scruffy et marcha de long en large sur le parking en étirant ses jambes et en battant des bras pour se réchauffer avant d'entrer dans le point de vente de la station et de se coller devant le radiateur soufflant.

Ben venait de remettre le bouchon d'essence et s'apprêtait à aller payer quand il entendit le tapage dans la boutique. Il se précipita à l'intérieur et trouva Jude en train de se disputer avec le gros type derrière le comptoir, sous le regard des caméras de surveillance. Un présentoir avait été renversé, et le sol était jonché de tabloïds chiffonnés. Le gros hurla quand Jude en fit tomber un autre.

— Putains de mensonges ! hurlait-il.

Il avait les yeux remplis de larmes.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Ben, perplexe.

Jude fourra dans ses mains un des journaux qu'il venait de chiffonner.

— Regardez-moi cette merde.

C'était l'édition du matin, datée du 20 décembre.

— Il est avec vous ? demanda le vendeur à Ben. Vous allez devoir me dédommager, mon pote, dit-il, furieux.

— Recule, gros porc, sinon je continue, gronda Jude.

Le type rougit de colère et tenta de l'attraper. Ben repoussa doucement le commerçant, le forçant à faire un pas en arrière, puis lui décocha un regard qui le fit taire quelques secondes.

— Bon, dis-moi ce qui se passe ? demanda-t-il à Jude.

Puis, il regarda le gros titre que Jude lui montrait, et son cœur fit un bond dans sa poitrine.

PLONGEON MORTEL POUR LE PASTEUR FOU DU VOLANT

La photo en couleurs sous le titre en grosses lettres montrait la voiture cabossée hissée hors de l'eau avec un treuil. Le pont partiellement démoli était parfaitement visible à l'arrière-plan.

— Qu'est-ce que… ?

Les pages se froissèrent dans les mains de Ben quand il parcourut le texte au-dessous. Jude avait ramassé un autre journal par terre et, tellement furieux qu'il en avait du mal à articuler, se mit à lire à voix haute.

— *Le révérend Arundel avait une réputation de play-boy et de chauffard. D'après un témoin de l'accident : « Heureusement qu'il n'y avait personne d'autre sur la route, à la vitesse à laquelle il roulait ! Ils n'auraient pas eu la moindre chance de s'en sortir vivants ! »*

Le visage de Jude se tordit de colère. Il fit une boule du journal, le jeta par terre et commença à le piétiner.

— Ça suffit maintenant ! J'appelle la police, dit le gros tout en les regardant avec méfiance à une distance respectable.

— Écoutez. L'article parle de quelqu'un qui lui était très proche, expliqua Ben. Il est juste blessé.

Il sortit un billet de cinquante et un billet de vingt de son portefeuille et les lui tendit.

— Le billet de vingt, c'est pour l'essence. Le reste, c'est pour vous. Restez cool, mon ami.

Le gros fit la grimace. Il n'était pas convaincu.

— Allez, dit Ben, c'est Noël.

Le gros respirait bruyamment tout en serrant son argent dans ses poings. Ben redressa les présentoirs et ramassa les journaux éparpillés sur le sol. Jude était sorti comme un ouragan. Ben le retrouva devant la voiture, en train de faire les cent pas. Il n'avait pas décoléré.

— Allons-y.

— Comment peuvent-ils imprimer de telles insanités ? dit Jude d'un ton rageur lorsqu'ils démarrèrent. Comment peuvent-ils dire des choses pareilles ?

— Tu sais que ce n'est pas vrai, dit Ben calmement. Le reste n'a pas d'importance.

— Si, ça a de l'importance ! Beaucoup d'importance ! Ils affirment qu'il y avait un témoin. Quel témoin ?

— Il n'y avait pas de témoin. Je te l'ai dit. J'étais le premier sur les lieux de l'accident.

— Ces gens peuvent inventer un témoin et écrire des tonnes de mensonges dans la presse ?

Jude frappa le tableau de bord avec une telle force qu'il fendit le plastique et le tacha de sang.

— Ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent, dit Ben.

Comme télécharger des fichiers remplis de saloperies pédophiles sur l'ordinateur d'un innocent avant de le jeter du plus haut pont du monde, pensa-t-il. Mais il se garda d'en dire davantage. Jude continua à rager pendant quelques minutes, puis il se laissa tomber sur le siège passager tout en continuant à bouillir intérieurement et en serrant ses

doigts écorchés. Le chien sauta sur ses genoux, renifla sa main et la lécha.

Le jour se levait sur Londres dans un ciel morose quand Ben s'arrêta dans une rue familière de Richmond.

— Où sommes-nous ? demanda Jude. Hé ! Où est-ce que vous emmenez Scruffy ?

— T'inquiète pas pour lui, il sera bien traité. Toi, tu restes ici.

Ben prit le chien sur les genoux de Jude et sortit de la voiture. Il se sentait un peu bête et surtout très gêné quand il s'approcha de la maison victorienne en briques rouges en serrant le chien sous son bras. Sept heures moins le quart. Il espérait qu'Amal était un lève-tôt. Ben le connaissait à peine et il était sur le point de lui refiler un animal de compagnie provisoire indésirable.

— J'aurais dû te laisser dans la lande, marmonna-t-il.

Scruffy le regarda et remua la queue.

— Je plaisantais, dit Ben.

Il était sur le point de sonner lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Il cligna des yeux quand il se retrouva soudain nez à nez avec Brooke.

Elle resta plantée sur le seuil, sa robe de chambre écossaise bien serrée autour de sa taille. Elle le dévisagea sans sourire, le fixant de son regard pénétrant.

— Je t'ai vu par la fenêtre. Qu'est-ce que tu fais là, Ben ?

— Je ne pensais pas que tu étais là, répondit-il sans conviction.

Brooke croisa les bras. Elle laissa échapper un petit rire. — C'est donc pour ça que tu es venu ? demanda-t-elle. Parce que tu pensais que je n'étais pas là ?

— Non, dit-il, troublé. Je suis venu à cause de ce chien.

Brooke regarda Scruffy. Son expression ne changea pas.

— Qu'est-ce que tu fais avec ce chien ?

— Il n'est pas à moi.

— Je sais, Ben. Alors, tu ramasses les chiens errants, maintenant ?

— J'en ai plutôt hérité en quelque sorte.

Ben marqua une pause.

— Tu as bonne mine, Brooke.

En fait, elle était carrément superbe. Ses cheveux auburn avaient poussé et tombaient sur ses épaules.

— Merci, dit-elle en faisant la grimace. Tu as la tête de quelqu'un qui a passé la nuit dans une voiture.

Elle baissa les yeux et regarda les éclaboussures de boue de Cornouailles séchée en bas de son jean.

— Tu as pataugé dans la fange ou quoi ?

— Pas tout à fait, répondit Ben.

Ça ne s'annonçait pas très bien.

— Qu'est-ce que c'est que ce vieux tacot ? demanda-t-elle en

lorgnant l'Astra par-dessus l'épaule de Ben. Et qui est ce type avec toi ?

— C'est une longue histoire.

— Comme d'habitude avec toi.

— Bon, et le chien ? demanda-t-il.

— Quoi, le chien ?

— J'allais demander à Amal s'il pouvait le prendre.

— Amal est allergique aux animaux.

— Alors, tu pourrais t'occuper de lui ? Il s'appelle Scruffy.

— Il n'est pas aussi hirsute que toi, en tout cas ! Qu'est-ce que c'est ? Un nouveau cadeau ? Je n'ai pas voulu le dernier.

— J'ai besoin que tu me rendes ce service. C'est juste pour quelque temps.

— Ce n'est pas la pension pour chiens Brooke Marcel, ici, dit-elle.

— Très bien.

— Pourquoi est-ce que tu ne demandes pas à ton amie Darcey Kane ?

La remarque lui fit l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Ben ne dit rien, puis il se retourna pour partir.

— Très bien, je vais prendre ce satané chien, dit Brooke. J'espère qu'il ne va pas pisser dans tout mon appartement.

— Il vivait dans un presbytère avant, expliqua Ben en posant Scruffy par terre.

— Oh ! Bien, dans ce cas. Et que mange monsieur ?

— Je ne sais pas. De la nourriture pour chien, je présume.

— Voilà qui m'aide beaucoup. J'ai du bœuf à braiser dans le frigo.

Elle marqua une pause, observa le chien pendant quelques instants, puis posa de nouveau son regard sur Ben avec une expression plus douce.

— Je retire ce que j'ai dit tout à l'heure. Ce n'était pas juste de ma part de parler d'elle.

Ben ne répondit pas.

— Il fait froid. Vous voulez entrer boire un café, ton ami et toi ? Tu pourras te débarbouiller dans ma salle de bains.

Ben réfléchit une seconde, puis secoua la tête.

— Je ferais mieux d'y aller.

— Comme ça, c'est tout ?

— Oui, comme ça, dit-il en haussant les épaules. Je suis désolé de ne pas pouvoir t'expliquer. J'apprécie vraiment que tu me rendes ce service, Brooke.

Brooke se baissa pour tapoter la tête de Scruffy et il trotta dans l'appartement comme s'il y avait vécu toute sa vie.

— Tu n'as pas d'ennuis, au moins ? demanda-t-elle à Ben.

Il crut voir une lueur d'inquiétude dans ses yeux et, bizarrement, ça

le réconforta.

— Ne t'inquiète pas pour moi, dit-il.

— Je m'inquiéterai toujours pour toi et tu le sais très bien.

Elle retourna dans l'entrée où son sac à main était suspendu à un portemanteau, sortit son porte-monnaie et lui tendit une carte de visite.

— Il y a mon nouveau numéro dessus. Au cas où tu en aurais besoin, ajouta-t-elle d'un ton hésitant.

Leurs doigts s'effleurèrent quand il prit la carte. Ils se séparèrent en échangeant quelques mots gênés. Ben sentit son regard sur lui quand il se dirigea vers la voiture. *Ne te retourne pas*, pensa-t-il.

Mais il ne put s'en empêcher. Brooke se tenait toujours sur le pas de la porte. Elle lui fit un petit signe hésitant quand il ouvrit la portière de l'Astra, et un tambour se mit à battre triomphalement dans son cœur. Il résista à l'envie de retourner jusqu'à la porte et de la prendre dans ses bras. Ça ne lui semblait pas vraiment opportun.

— Qui était-ce ? demanda Jude quand Ben monta dans la voiture. Elle est belle.

— Peu importe, dit Ben en mettant le contact.

Il jeta un dernier regard vers la maison et vit que Brooke avait fermé la porte.

— C'est votre petite amie ?

— Laisse tomber, Jude.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous vous êtes disputés ?

Ben ne dit rien et démarra en trombe.

32

Après avoir réussi à faire une réservation de dernière minute par téléphone, Ben gara la voiture dans un crissement de pneus sur le pont du ferry réservé aux véhicules au port de Douvres. Il ne restait plus que quelques minutes avant la traversée de dix heures. Ils furent les derniers à monter à bord.

Il y avait plus de monde sur le bateau que le jour où Ben était parti de France, mais il est vrai que Noël approchait à grands pas. Quand les falaises de Douvres disparurent à l'horizon et qu'il ne resta plus qu'une étendue d'eau grise à perte de vue, il sortit sur le pont et s'appuya sur le garde-corps de la poupe. Jude vint le rejoindre.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi vous n'avez pas voulu prendre l'avion, dit Jude en regardant le sillage du bateau.

— Je croyais que tu aimais la mer.

— J'adore la mer. Mais vous aviez l'air pressé. Le ferry va vous faire perdre un temps précieux.

— Parfois, ça vaut la peine de perdre un peu de temps, répliqua Ben.

Jude fronça les sourcils en le regardant.

— Vous êtes vraiment un mystère pour moi. J'ai toujours l'impression que vous me cachez quelque chose. Vous ne me faites pas confiance ?

Ben ne répondit pas. Il sortit ses cigarettes.

— On ne va pas en sortir vivants, c'est ça ? dit Jude en regardant fixement le gros sillage blanc du ferry. On va se faire descendre. Moi, en tout cas.

— Tu ne vas pas te faire descendre, dit Ben. Dans quelques semaines, tu retourneras à l'université et tu reprendras le cours de ta vie.

Jude secoua tristement la tête.

— Si je m'en sors, je ne pense pas que j'y retournerai. J'avais déjà décidé d'arrêter. Papa et moi nous sommes beaucoup disputés à ce sujet. Je suppose que vous allez vous aussi essayer de m'en dissuader.

— Pas du tout. Tu vas arrêter pour faire quoi ? demanda Ben.

— Je ne sais pas vraiment encore. J'ai toujours voulu faire quelque chose pour la protection de l'environnement. Je vais peut-être rejoindre Greenpeace et travailler sur l'un de leurs bateaux comme matelot.

Ben alluma une cigarette et lui en offrit une. Jude l'écarta d'un geste.

— Je ne fume pas.

— Tu veux dire que tu ne fumes pas de tabac, rectifia Ben.

Jude le regarda droit dans les yeux.

— Je ne fume rien d'autre non plus, contrairement aux nullités qui traînent dans la maison de Robbie. Enfin, de toute façon, ça ne vous regarde pas.

Il se tut, tourna le dos au garde-corps et frotta doucement ses doigts écorchés. Les jointures étaient ensanglantées et semblaient lui faire mal. Ben savait d'expérience que c'était très douloureux de passer sa colère sur des objets solides, comme des murs de brique et des tableaux de bord.Il connaissait aussi les autres souffrances qu'endurait Jude.

— Si ça peut te consoler, je suis passé par là, moi aussi, dit-il en recrachant une bouffée de fumée immédiatement emportée par la brise marine. J'ai perdu mes parents, il y a longtemps. J'étais un peu plus jeune que toi quand c'est arrivé. Je sais exactement ce que c'est, se retrouver seul au monde.

— Ils sont morts accidentellement ?

Ben secoua la tête.

— J'aurais presque préféré. Ma mère s'est suicidée. Mon père est parti peu de temps après. Il avait perdu goût à la vie.

Il pouvait en parler maintenant, même si c'était encore douloureux après toutes ces années.

— Je suis désolé, dit Jude. Alors, vous non plus vous n'avez plus de famille.

— Pendant très longtemps, j'ai cru que j'étais seul, en effet. Jusqu'à ce que je retrouve ma sœur Ruth.

— Jusqu'à ce que vous la retrouviez ?

— Ruth a été enlevée, quand nous étions enfants, alors que nous passions des vacances au Maroc. Pendant des années, tout le monde croyait qu'elle était morte. Nous avons tous perdu espoir. C'est ce qui a détruit notre famille.

Ben recracha un nuage de fumée.

— Sauf qu'elle n'était pas morte du tout.

— Comment ça se fait ?

— C'est une longue histoire, répondit Ben.

Il repensa immédiatement à ce qu'avait dit Brooke.

Comme toujours avec toi.

— Elle vit en Suisse maintenant, poursuivit-il. Elle dirige une grande société. Elle te plairait. C'est une écolo comme toi.

— Drôle de merde, dit Jude en regardant la mer.

— C'est vrai que j'ai eu une drôle de vie, reconnut Ben.

Il était midi trente, heure locale, quand le ferry arriva au port de Calais par un froid glacial et sous la neige fondue. Ils débarquèrent et passèrent la douane sans la moindre difficulté.

— Vous êtes sûr qu'on va arriver jusqu'à Paris avec ce vieux tacot ? demanda Jude d'un ton hésitant tandis que Ben démarrait l'Opel Astra dont le pot d'échappement recracha un nuage de fumée noire.

Une fois qu'ils furent suffisamment loin du port et de son personnel de sécurité particulièrement vigilant, Ben se gara dans une petite rue et sortit de la voiture. Ignorant les questions incessantes de Jude qui voulait savoir ce qu'il était en train de faire, Ben s'accroupit sur le trottoir pour regarder le dessous crasseux de l'Astra, puis il sortit un petit couteau pliant et coupa les morceaux de ruban adhésif qui fixaient l'objet de soixante centimètres, enveloppé dans du plastique, à l'un des tuyaux sous le châssis.

— Je crois savoir ce que c'est, dit Jude d'un ton suspicieux quand Ben détacha l'objet, jeta un rapide coup d'œil dans la rue et s'empressa de le fourrer dans son sac.

— Voilà, maintenant tu sais pourquoi nous n'avons pas pris l'avion.

— Vous venez de faire passer en fraude un fusil sans vous faire attraper à la douane !

Ben haussa les épaules.

— Espérons que les méchants terroristes n'auront pas la même idée. Maintenant, prends ton sac. Cette voiture est une véritable épave. Il y a une agence Hertz à deux pas d'ici.

Ils louèrent une Renault Laguna gris métallisé, puis laissèrent rapidement la côte septentrionale derrière eux, traversant le Pas-de-Calais et la Picardie en direction de Paris, à trois heures de route au sud. Ben roula vite, se faufilant entre les voitures sur l'autoroute et en restant vigilant au cas où il y aurait des contrôles radars.

Après avoir dépassé Amiens, il alluma la radio pour couvrir le grondement monotone du chauffage et tomba sur une station de musique classique qui passa la *Marche funèbre* de Chopin. Comme s'il avait besoin qu'on lui rappelle que les funérailles de Simeon et Michaela avaient peut-être lieu en cet instant précis… Il s'empressa de tourner le bouton et, pendant quelques secondes, des bribes de musique et de conversations se succédèrent, puis il trouva enfin une station de jazz et monta le volume.

Près de quatre heures s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient quitté Calais quand Jude s'étira, bâilla et regarda un panneau indiquant la prochaine sortie : Orléans.

— Je ne suis pas un spécialiste de la géographie française, mais on dirait qu'on a dépassé Paris depuis un certain temps.

— Bonne déduction.

— Je croyais que vous aviez prévu de me laisser là-bas.

— En effet, dit Ben. Mais, tu te souviens, tu as dit que je ne te faisais pas confiance.

— Je me souviens, répondit Jude avec méfiance.

— Tu avais raison. J'ai l'impression que, si je te laisse à Paris, tu me poursuivras dans toute la France dès que j'aurai tourné le dos. Je me trompe ?

Jude leva les bras en signe de protestation, puis finit par reconnaître que Ben avait vu juste.

— J'ai tout autant que vous le droit de savoir ce qui se passe. C'étaient mes parents.

— Je comprends, dit Ben. Mais je suis sérieux. Tu ne t'éloignes pas de moi et tu fais exactement ce que je te dis. Ne me cause plus de problèmes, sinon je te ligote et je t'enferme dans la malle jusqu'à la fin du voyage.

— Vous en seriez capable, n'est-ce pas ?

— Comme j'ai dit, on le fait à ma façon, promis ?

— Promis, dit Jude à contrecœur. Ce règlement militaire nous autorise-t-il à nous arrêter quelque part pour manger un bout ? Je meurs de faim.

Ils mangèrent un sandwich au jambon arrosé d'eau minérale dans une station-service sur l'autoroute. Ils parlèrent peu et écoutèrent la pluie verglacée tambouriner sur le toit de la voiture. Ben utilisa le GPS de la Laguna pour vérifier la route à suivre jusqu'au Sud-Ouest : l'autoroute passait par Bourges, Clermont-Ferrand, puis traversait l'Auvergne et le Massif central pour rejoindre la région Midi-Pyrénées.

***

Pendant ce temps, des rouages se mettaient en marche, et l'incroyable machine à récolter des informations qu'était le Groupe Trimble fit son travail, absorbant des données fournies par des contacts dont ne pouvaient que rêver les agences gouvernementales, les traitant à la vitesse de la lumière et les redistribuant directement par les canaux appropriés. L'e-mail codé arriva avec un petit bruit métallique sur l'écran d'O'Neill, dans son bureau à Capri au moment même où Ben Hope utilisait sa carte bancaire pour payer sa voiture de location à l'agence Hertz dans le port de Calais. O'Neill ouvrit le message et vit les noms de Hope et Arundel, ensemble, avec les détails et l'heure exacte de leur passage à la douane en France. Il allait devoir prendre une décision. Soit il gardait cette information pour lui et refusait de coopérer avec un homme dont la folie ne faisait plus aucun doute à ses yeux, soit il faisait son travail et informait son chef que sa cible numéro un venait de refaire son apparition et qu'il avait désormais un compagnon de voyage très intéressant.

O'Neill fixa l'écran pendant un long moment, incapable de se décider. Comme il aurait aimé ne jamais avoir hérité de cette mission ! Il prit le petit portrait encadré de Megan et la regarda avec

tendresse. Elle était si jolie et il avait tellement envie d'être à Londres auprès d'elle plutôt que dans cette cage dorée où il devait obéir à tous les caprices égotistes de ce Penrose Lucas.

— Qu'est-ce que je dois faire, Megan ? dit-il tout fort.

Pas de réponse. Rex O'Neill soupira, se leva, puis sortit dans l'air froid, sous le soleil hivernal, et se rendit dans la villa pour rejoindre le bureau de Penrose.

33

Ils arrivèrent à destination dans la soirée, peu avant vingt heures. La pluie avait cessé, et des nuages de neige s'amoncelaient dans le ciel obscur. Ben acheta une carte de la région dans une station-service après Millau, puis emprunta une petite route jusqu'au minuscule village de Comprégnac, où, après avoir mené une rapide enquête dans un bar-restaurant, il apprit deux informations importantes : d'abord, on lui dit comment se rendre au domicile tout proche du défunt père Fabrice Lalique ; ensuite, la manière dont on lui répondit vint confirmer ses soupçons : le nom du prêtre était pratiquement devenu tabou dans le coin depuis que le scandale sur ses activités pédophiles avait éclaté dans la presse.

Le village de Saint-Christophe était blotti au pied de falaises imposantes près des rives du Tarn. Les bâtiments les plus anciens dataient visiblement du Moyen-Âge, où la population du village n'avait probablement jamais excédé la centaine d'habitants.

Quelques siècles plus tard, la bourgade avait commencé à s'étendre le long des berges de la rivière dans un dédale de rues pavées particulièrement étroites.

Pourtant, le développement architectural le plus frappant et le moins pittoresque était aussi beaucoup plus récent. La travée illuminée de l'imposant Viaduc de Millau, qui enjambait la vallée à quelques kilomètres de là, dominait le paysage tout entier. Tandis que Ben s'approchait du village, il ne pouvait s'empêcher de regarder le pont au loin. Impossible d'échapper à sa présence révoltante, qui rappelait brutalement ce qui s'était passé ici quelques semaines auparavant. Il faudrait sans doute des années pour que les habitants du coin puissent enfin oublier le scandale du prêtre disgracié.

La maison de campagne entourée d'un muret couvert de lierre, où Fabrice Lalique avait passé la majeure partie de sa vie, se trouvait à moins d'un kilomètre de là. Ben franchit le portail flanqué de colonnes.

Il s'attendait presque à ce que l'endroit soit désert, mais une lumière à la fenêtre du rez-de-chaussée l'incita à marcher jusqu'à la vieille maison et à frapper à la porte d'entrée à l'aide du heurtoir.

Ils passèrent plusieurs minutes dans le froid. Les coups répétés finirent par attirer l'attention de la personne qui se trouvait à l'intérieur. La porte s'ouvrit et Ben se retrouva nez à nez avec une vieille femme toute ratatinée, vêtue d'une robe noire qui mettait particulièrement en valeur sa bosse de la douairière. Son visage était aussi mat et ridé qu'une coquille de noix, et son expression,

ouvertement hostile.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Ben lui dit son nom et lui expliqua en français qu'il était vraiment désolé de la déranger à une heure si tardive, mais qu'ils étaient des amis d'un des plus proches collègues du père Lalique.

Son discours laissa la vieille dame complètement indifférente, mais Ben insista et dit qu'il aimerait lui poser quelques questions sur le travail du père Lalique et qu'il lui serait très reconnaissant si elle leur accordait un peu de son temps.

— *Allez**, répliqua la vieille d'une voix éraillée. *Allez-vous-en* !*

— Qu'est-ce qu'elle dit ? demanda Jude.

— En gros, elle nous demande de foutre le camp, répondit Ben.

— Ah oui, je vois, dit Jude lorsque la vieille commença à les chasser du pas de sa porte en les menaçant d'appeler les gendarmes. Chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, elle se raclait la gorge et leur postillonnait dessus.

— Il avait vraiment une femme charmante, ce type.

— C'était un prêtre catholique, Jude. Ils restent célibataires. C'était sans doute sa gouvernante.

— Peu importe, dit Jude en reculant pour échapper aux invectives de la femme à l'air féroce. Je pense que je peux lui sauter dessus, si vous trouvez quelque chose pour la ligoter.

Ben le regarda.

— Tu me prends pour qui ?

Il remercia gracieusement la gouvernante, s'excusa encore une fois pour le dérangement et lui dit qu'il allait rester quelques jours dans la région au cas où elle changerait d'avis. Il savait parfaitement que ça ne risquait pas d'arriver.

— Tout ça pour ça ? dit Jude quand ils repartirent. On a fait tout ce chemin pour être chassés par le bouledogue du curé ?

— Je ne peux pas vraiment lui en vouloir, répondit Ben. J'aurais fait la même chose à sa place. Depuis la mort du prêtre, elle a sans doute été harcelée par des millions de journalistes qui sont venus fourrer leur nez dans sa vie. Elle est seule et vulnérable.

À vrai dire, il avait l'intention de retourner dans sa maison, mais il voulait y aller seul et discrètement. Le faire à sa manière, en quelque sorte !

— Je ne pense pas que vulnérable soit le meilleur terme pour la décrire. Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant, chef ?

— Ne m'appelle pas « chef », s'il te plaît, dit Ben.

Cécile Lamont, la gouvernante du défunt curé, regarda les phares de la voiture s'éloigner, puis grommela à voix haute tout en s'approchant du téléphone pour appeler sa sœur aînée à Perpignan.

— Je me demande vraiment où on va, ma pauvre Claudette, se

plaignit-elle amèrement. Maintenant, c'est carrément deux rosbifs qui sont venus fourrer leur nez dans les affaires du pauvre père Lalique. Comme si la mémoire de ce pauvre homme n'avait pas déjà été suffisamment salie !

— Tu devrais les dénoncer, suggéra Claudette d'une voix rauque.

Elle avait quatre-vingt-sept ans et était atteinte d'emphysème.

— Tu as leurs noms ?

Cécile réfléchit quelques instants et répondit que, oui, le plus âgé d'entre eux lui avait donné son nom. Elle dit « Ope » sans prononcer le « h ». Il parlait parfaitement français, n'avait pratiquement pas d'accent et ce n'est que lorsqu'ils avaient commencé à parler anglais entre eux qu'elle avait réalisé que c'étaient des Britanniques.

Ils lui avaient dit qu'ils resteraient dans le coin. Peut-être devrait-elle appeler son petit-fils Philippe à la gendarmerie de Millau. Philippe saurait sans doute quoi faire avec des gens de leur espèce.

Cécile continua à déblatérer sur les étrangers, puis revint sur les terribles intrusions qu'elle avait à subir maintenant que ce cher père Lalique était parti.

Elle attendait le mois de janvier avec impatience : c'est à cette date que le père Girard, le remplaçant de Fabrice Lalique, viendrait s'installer dans la cure avec une nouvelle gouvernante.

Elle pourrait alors enfin prendre sa retraite et s'installer à Perpignan pour être avec Claudette. Rien de tel que la famille, en conclurent les deux sœurs.

Au bout de quelques minutes, l'agent chargé d'écouter l'appel, d'un endroit très loin de Perpignan, décida qu'il en avait assez entendu. Il enleva ses écouteurs et laissa les deux vieilles femmes jacasser. Les informations concernant les deux visiteurs étrangers de Mme Lamont devaient être relayées immédiatement.

Plus tôt dans la journée, son équipe avait obtenu, quelques minutes après son appel, les détails concernant la réservation que Ben Hope avait faite par téléphone pour la traversée en ferry ; un peu plus de huit heures auparavant, ils avaient appris que Hope et Arundel avaient passé la douane en France, et ils avaient transmis l'information à O'Neill. Depuis, l'équipe travaillait d'arrache-pied pour retrouver la piste de ses cibles. Et voilà qu'elles venaient de ressurgir au détour d'une conversation.

L'agent prit son téléphone et composa rapidement un numéro.

Tout allait se passer très vite désormais.

34

Aménagée dans une bâtisse médiévale en pleine restauration et à moitié cachée par les échafaudages, l'Auberge Saint-Christophe était le seul hôtel du village. L'endroit n'avait pas dû être rénové depuis au moins sept siècles. Le propriétaire se confondit en excuses, mais, en raison des travaux, il ne lui restait plus qu'une petite chambre avec des lits jumeaux. Malheureusement, le restaurant était fermé aussi, mais il leur recommanda chaleureusement Chez Moustache à l'autre bout du village. Ben prit la chambre.

La neige tombait doucement et une fine couche commençait à recouvrir les rues pavées quand Ben et Jude quittèrent l'auberge pour partir à la recherche de Chez Moustache. Ils trouvèrent le vieux bâtiment en pierre en bas d'une ruelle sinueuse. Son enseigne se balançait dans le vent. Une camionnette Peugeot 504 cabossée était garée dehors ; l'arrière était jonché de caisses de bouteilles vides.

Ben entra dans le bar le premier. L'endroit offrait un contraste saisissant avec la rue endormie : il était très animé, bruyant et bondé. Ben comprit tout de suite d'où le bar tirait son nom.

Le barman, un homme de forte carrure qui n'était pas loin de ressembler à un ours, portait une formidable moustache grisonnante qu'il avait dû passer les trente dernières années de sa vie à bichonner.

— Bonsoir, messieurs. Je suis Moustache, dit-il fièrement. Un sourire tout en dents apparut sous la masse de poils broussailleux. Une porte ouverte derrière lui menait à une cuisine. Deux femmes s'y affairaient au milieu de la fumée et de flammes rougeoyantes au-dessus des casseroles où flambaient des morceaux de viande dans une délicieuse odeur d'ail et d'échalotes.

Ben demanda à Moustache si elles pouvaient leur préparer deux steaks frites.

— Pas de problème, monsieur.

Ben commanda un whisky en apéritif.

— Tu veux boire quelque chose ? demanda-t-il à Jude.

Jude fronça le nez.

— Non, pas ça, en tout cas. Le whisky, c'est dégueulasse.

— Parole de connaisseur. Je suis désolé, ils ne servent pas de cocktails à base de Guinness, de vin rouge et de vodka ici.

— Ah ! ah ! Très drôle. Je vais prendre une bière.

— Un demi pour le gosse, dit Ben à Moustache en montrant Jude du doigt.

— C'est quoi, un *gosse** ? voulut savoir Jude.

— Un morveux, si tu préfères.

— Oh ! merci ! N'en jetez plus, s'il vous plaît !

Des types installés à l'autre bout du comptoir avaient entendu leur conversation en anglais et les regardaient. L'un d'eux était maigre, son visage portait encore les traces de son acné d'adolescent et il avait des cheveux noirs et gras.

Il était affalé sur un tabouret, les coudes posés sur le comptoir. Un homme barbu au torse imposant, âgé d'une cinquantaine d'années et vêtu d'une grosse chemise à carreaux aux manches retroussées, était appuyé contre le bar à côté de lui. Ils buvaient cul sec des verres de liqueur transparente. La bouteille d'où sortait le breuvage était cachée sous le bar.

— Hé ! les rosbifs, les interpella le type décharné.

Le barbu ricana. Un autre se mit à glousser.

— De quoi vient de nous traiter ce type ? demanda Jude en les fixant.

— De rosbifs, expliqua Ben. C'est l'un des termes les plus gentils utilisés par les Français pour désigner les Anglais.

— Je n'aime même pas le rosbif, marmonna Jude tout en continuant à fixer les hommes au bout du comptoir. Hé ! Vous avez un problème ? demanda-t-il en levant la voix.

— Vas-y mollo, lui dit Ben. On n'est pas venus ici pour se bagarrer.

— Oh ! je parie que vous ne vous êtes jamais battu de votre vie.

— Jamais, au grand jamais, confirma Ben.

Moustache avait compris ce qui se passait.

— Ils ne sont pas méchants, dit-il en français une fois qu'il eut fini de verser la bière dans le verre de Jude. Ils veulent juste s'amuser.

— Ça ne me pose aucun problème, répondit Ben.

Jude prit sa bière et en but une gorgée. Les types avaient cessé de s'intéresser à eux et se mirent à discuter entre eux et à rire tout en buvant leur mystérieuse boisson incolore.

— Vous n'êtes pas un touriste, dit Moustache à Ben dans un demi-sourire.

— Non, je vis en France, expliqua Ben. Je suis là à cause de Fabrice Lalique.

Je ferais tout aussi bien de cracher le morceau et de voir ce qui se passe, pensa-t-il.

Moustache plissa les yeux et posa bruyamment le verre de bière rempli à ras bord sur le comptoir.

— Vous voulez dire le père Lalique ?

Ben hocha la tête.

— Il est mort.

— Je sais, je l'ai appris par les journaux.

— Vos steaks seront bientôt prêts, grommela Moustache d'un ton beaucoup moins aimable tout à coup. Allez vous asseoir là-bas.

Corinne vous apportera vos assiettes.

— Je me demandais juste ce que les habitants du coin ont pensé de ce qui lui était arrivé, hasarda Ben.

— Il s'est tué. Il était malade. C'est tout. *Fini**.

Moustache semblait sur le point de se retourner ; Ben insista pendant qu'il en était encore temps.

— Il devait connaître beaucoup de gens, s'être fait beaucoup d'amis par ici. Est-ce que tout le monde réagit de cette façon ? N'y a-t-il pas quelques personnes qui s'interrogent, qui trouvent que ce suicide ne cadre pas du tout avec sa personnalité ?

— Les gens d'ici en ont assez de parler de Fabrice Lalique, d'accord ? Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai à faire.

— Vous savez ce que je pense ?

— Monsieur, personne ne s'intéresse à ce que vous pensez.

— Je pense que beaucoup de gens ici ne croient pas toutes ces histoires à propos de Fabrice Lalique. C'est pourquoi je suis là, parce que je cherche à découvrir la vérité sur ce qui lui est arrivé.

— Vous êtes de la police ? Un détective ?

— Je suis juste un citoyen engagé, répondit Ben.

Il posa une carte de visite sur le comptoir.

— Voici mon numéro, si quelqu'un veut me parler.

Les types à l'autre bout du comptoir avaient cessé de discuter et étaient tous silencieux. Le barbu avec la chemise à carreaux regardait Ben intensément. L'expression de ses yeux sombres était difficile à décrypter.

La porte battante de la cuisine s'ouvrit brusquement et une jeune blonde à l'air surmené apparut, chargée de deux assiettes fumantes, en criant d'une voix stridente :

— Deux steaks frites !

Moustache montra Ben et Jude, et la conversation au comptoir fut terminée, car leur dîner fut servi à une table dans le coin du restaurant.

— C'était quoi, votre stratégie, au juste ? demanda Jude tout en mangeant ses frites.

— Il s'agissait juste de tâter un peu le terrain, expliqua Ben.

— Et vous pensez que les gens du coin vont nous parler ? Vous avez bien vu la tronche qu'ils tirent quand on prononce son nom.

Ben regarda sa montre. Il était dix heures passées. Il voulait attendre quelques heures avant de retourner dans la maison de Lalique, au cas où sa gouvernante serait une couche-tard.

Pendant qu'ils mangeaient, Ben remarqua que les hommes au comptoir étaient en train de se séparer. Le barbu et Moustache disparurent ensemble dans une arrière-salle. Lorsque le barbu refit son apparition, il comptait les billets d'une liasse après avoir humecté le

bout de son doigt.

Il fourra l'argent dans la poche arrière de son pantalon, jeta un dernier regard curieux à Ben, dit bonsoir à son pote Moustache, puis ouvrit la porte et sortit dans la neige. Quelques instants plus tard, Ben regarda par la fenêtre et vit les feux arrière de la camionnette Peugeot disparaître dans la ruelle.

35

Après leur repas, Ben et Jude retournèrent à l'Auberge et montèrent l'escalier pour aller dans leur chambre double. Elle était petite, rustique, mais tout fonctionnait et il faisait chaud. Les lits jumeaux étaient faits avec soin et recouverts d'un dessus-de-lit tricoté main. Jude s'étendit sur le lit le plus près de la porte, laissa échapper un soupir bruyant, puis ferma les yeux. Ben savait que, malgré ses fanfaronnades, le jeune homme était complètement dépassé par les événements des derniers jours.

Ben jeta sa veste sur l'autre lit à côté de l'endroit où il avait posé son sac un peu plus tôt, puis s'assit dans un fauteuil et balaya la pièce du regard. Il aimait sa simplicité. Pas de télévision, pas de radio, pas de connexion Internet. Pas de détecteur de fumée.

Ça aussi, ça lui plaisait. Civilisé. Il sortit ses Gauloises et son Zippo. D'un simple coup de pouce, il fit tourner la molette qui frotta sur le silex et produisit une étincelle. Il savoura l'odeur de l'essence qui brûlait lorsque la flamme orange apparut.

Il n'y avait rien de comparable au Zippo. Fabriqué à Bradford, en Pennsylvanie, depuis 1933. Simple, robuste, d'une solidité à toute épreuve, aussi intemporel et fiable qu'un browning automatique.

Ben approcha la flamme du bout de sa Gauloise et sentit la piqûre agréable de la fumée au fond de sa gorge.

— Vous ne devriez pas fumer autant, dit Jude de l'autre bout de la pièce.

Ben referma le capuchon du Zippo en le faisant claquer, puis tira une autre bouffée de sa cigarette.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Toujours allongé, les yeux fermés, Jude haussa les épaules sur le dessus-de-lit.

— Parce que vous allez mourir, répondit-il tout simplement.

— Ça me touche vraiment que tu t'inquiètes pour moi.

— Qui vous dit que je suis inquiet ? Je dis juste que les gens qui fument vont mourir.

Ben le regarda.

— Alors, comme ça, si j'arrête de fumer, je ne mourrai pas ?

Jude se contenta de hausser les épaules encore une fois.

— Non, c'est sûr que vous mourrez quand même, dit-il au bout de quelques secondes.

— Donc, soit je meurs en faisant quelque chose qui me procure du plaisir, dit Ben, soit je meurs en y renonçant par peur de mourir. Je pense que je sais comment vivre ma vie, merci.

Jude n'en dit pas davantage. Quelques instants plus tard, sa respiration devint plus lente et régulière. Il s'était endormi. Ben éteignit toutes les lumières sauf la petite lampe à côté de son fauteuil. Il finit sa cigarette et laissa vagabonder ses pensées pendant plusieurs minutes.

— Eh merde ! marmonna-t-il.

Il avait encore envie d'une cigarette. Il en mit une à ses lèvres. Prit le Zippo. Fit tourner la molette d'un coup de pouce. Le frottement de la molette contre le silex produisit une étincelle, mais pas de flamme. Il essaya de nouveau.

— Eh merde ! répéta-t-il.

Intemporel et complètement fiable, tu parles ! Il n'y avait plus d'essence à briquet dans le fichu Zippo.

Il se souvint qu'il avait apporté un petit bidon, se leva d'un bond, puis se mit à fouiller dans son sac.

Il tomba d'abord sur la bible qu'il avait prise au presbytère. Il la regarda quelques secondes, la remit dans le sac et continua à farfouiller. Ses doigts se refermèrent sur un petit objet solide.

Ce n'était pas l'essence à briquet, mais il le sortit et le serra entre ses deux mains.

Jusqu'alors, il avait complètement oublié le présent que Michaela lui avait donné. Il le transporta jusqu'au fauteuil, oubliant sa cigarette. Il tourna et retourna l'objet enveloppé dans du papier cadeau, et une nouvelle vague de tristesse l'envahit.

Jude dormait sur le lit et ronflait doucement.

Ben entendit les mots de Michaela dans sa tête. « Promets-moi que tu ne l'ouvriras pas tant que tu ne seras pas en France. » Il était en France désormais. Il retira avec précaution le joli ruban, puis déchira le papier.

Comme il s'y attendait, le cadeau était un livre. Ce n'était pas une bible, mais une ancienne édition à la couverture en cuir. Le titre était inscrit en lettres dorées en relief : *Œuvres de John Milton*.

Ben sentit une boule dans sa gorge en ouvrant le livre. À sa grande surprise, une petite enveloppe tomba d'entre les pages et atterrit sur ses genoux.

Il la décacheta, s'attendant à trouver une carte de Noël à l'intérieur. Il ne savait pas s'il pourrait supporter de lire les souhaits joyeux que Michaela et Simeon avaient écrits à l'intérieur.

Mais il n'y avait pas de carte de vœux dans l'enveloppe. Il trouva deux feuilles de papier à lettres pliées avec soin. Le papier était bleu ciel et sentait un peu comme le parfum que portait Michaela. Quand il déplia la lettre, il vit que les deux pages étaient remplies de la belle écriture ronde de Michaela.

Cher Ben,

Simeon et moi espérons que tu es bien rentré en France. Je suppose que tu es au chaud chez toi et que tu lis cette lettre en buvant un verre de vin.

Simeon et moi avons été très heureux de te revoir après si longtemps. Quelle joie de te retrouver de façon si inattendue !

Ben ne pouvait en supporter davantage. Il froissa la lettre et la jeta par terre. Quelques secondes plus tard, un peu honteux, il la ramassa et poursuivit sa lecture.

Et il resta bouche bée.

Vingt ans, c'est long pour attendre de dire un secret à quelqu'un. Simeon et moi avons souvent parlé de l'instant où nous te le révélerions, comment nous nous y prendrions. Souvent, aussi, nous nous sommes demandé s'il fallait le faire. Quand nous t'avons revu au concert, nous avons tous deux pensé que le moment était venu. Je sais que tu n'aimes pas tourner autour du pot, Ben, alors, voilà : Jude n'est pas le fils de Simeon. C'est le tien.

Je t'ai enfin dit ce que personne d'autre au monde ne sait.

Je ne sais pas comment tu vas réagir en apprenant cette nouvelle. Tout ce que je peux te dire, Ben, c'est que j'en suis absolument certaine. Il n'y a aucun doute là-dessus, et ce, pour des raisons que je n'ai pas besoin de t'expliquer.

Tout comme moi, tu devais te douter, à l'époque, que même lorsque nous étions ensemble, toi et moi, Simeon m'aimait en secret. Quand nous avons rompu, ou plutôt quand je t'ai largué d'une manière aussi détestable et que tu as disparu de l'université peu de temps après, Simeon a été là pour moi. Il a su bien avant la naissance de Jude qui était son véritable père et a été honoré de l'élever comme son propre fils. Nous avons longtemps espéré lui donner un frère ou une sœur, mais, malheureusement, telle n'a pas été la volonté de Dieu.

Ne va surtout pas croire que Simeon et moi souhaitons te mettre des responsabilités sur le dos, légales ou non. Nous avons simplement pensé qu'il était plus juste de te dire la vérité. J'espère que tu voudras faire la connaissance de Jude, un jour, et que tu verras quel jeune homme charmant il est devenu… quand il le veut bien. Si tu veux lui apprendre qui est son père biologique, tu pourras le faire. La décision te revient.

Quoi qu'il en soit, nous espérons que tu resteras en contact avec nous maintenant que nous nous sommes revus. Si tu n'en as pas envie et si tu ne veux pas rencontrer Jude, nous le comprendrons. Si nous ne devions plus nous revoir, nous te souhaitons de mener la vie paisible et joyeuse dont tu as toujours rêvé.

Merci d'avoir passé cette période de Noël avec nous. Ta présence a illuminé ces quelques jours, et voilà bien longtemps que je n'avais pas

vu Simeon aussi heureux.
Avec toute notre affection,

Michaela (et Simeon) Arundel

36

Ben lut la lettre trois fois, bouche bée, puis une quatrième pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé. Il n'y avait pas d'erreur possible. Il fixa l'écriture de Michaela, et les mots finirent par se brouiller devant ses yeux, puis perdirent toute signification.

Il béait toujours d'étonnement, complètement incrédule, quand la voix de Jude vint interrompre le cours de ses pensées et le fit sursauter.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de lire ? demanda le jeune homme en bâillant.

Il passa les jambes par-dessus le bord du lit et se leva d'un bond.

Ben s'empressa de glisser la lettre entre les pages du livre.

— De la poésie, répondit-il d'une voix sèche et râpeuse.

Il s'éclaircit la voix.

— De la poésie ? Ah non ! Pitié !

Jude regarda la couverture du livre et laissa échapper un grognement.

— Milton. J'ai essayé de le lire, une fois. J'ai trouvé ça franchement casse-pieds ! C'est du blabla complètement dépassé, si vous voulez mon avis. Où est-ce que vous avez eu ce livre, au fait ?

Ben le fixa pendant un long moment.

— Quoi ? demanda Jude.

Ben ne répondit pas. Il n'avait pas les mots.

— Ben oui, quoi, je n'aime pas Milton. Et alors ?

— Milton ? répéta Ben.

Son cerveau ne fonctionnait plus. Ses pensées se bousculaient dans sa tête dans un tourbillon incontrôlable.

— Pourquoi… me fixez-vous comme ça ? demanda Jude, les yeux exorbités. Vous me faites franchement flipper.

— Je ne te fixais pas.

— Bien sûr que si.

Jude agita les bras avec impatience.

— En tout cas, il est presque minuit. Qu'est-ce qu'on fait ? J'en ai marre de rester ici à glander.

— Dors un peu, dit Ben en tentant de se concentrer sur l'instant présent. Demain risque d'être une longue journée.

— Je viens de dormir. Je n'ai plus sommeil.

Jude marcha jusqu'à la fenêtre et écrasa son nez contre la vitre, regardant la neige tomber dans les rues du village.

Ben réalisa soudain que le papier cadeau du présent de Michaela était toujours sur le tapis à ses pieds. Jude n'avait qu'à se retourner

pour le voir. Ben se sentit lourd et particulièrement las, mais il s'extirpa du fauteuil, se pencha, ramassa l'emballage, puis le fourra dans sa poche pendant que Jude avait toujours le dos tourné. Il glissa le Milton dans son autre poche et prit son blouson sur le lit. Il eut l'impression que les poches étaient remplies de plomb tant il lui parut lourd.

— Fais ce que tu veux. J'ai besoin de prendre l'air. Je vais me promener un peu.

Toujours complètement abasourdi, Ben quitta la pièce et descendit l'escalier en trébuchant jusqu'au hall de l'hôtel vide. Dehors, les pavés disparaissaient peu à peu sous le manteau neigeux. De gros flocons tombaient du ciel brillant à la lumière des réverbères. Ils atterrirent sur les cheveux et les épaules de Ben, tandis qu'il arpentait sans but les rues vides du village. Saint-Christophe était presque entièrement endormi ; seules quelques lumières apparaissaient ici ou là.

Cette lettre pouvait-elle être une sorte de plaisanterie ? se demanda-t-il, perplexe, tout en marchant. Non, Michaela et Simeon n'auraient jamais fait une chose pareille. Ils n'auraient pas pu mentir non plus sur un sujet aussi important.

Michaela aurait-elle pu faire une erreur ? Si le bébé n'était pas le fils de Simeon, il aurait sans doute pu être de n'importe qui. Ben envisagea cette idée pendant quelques instants, puis eut honte de l'avoir eue. Non. Il n'y avait eu personne d'autre pendant la brève relation qu'ils avaient eue, Michaela et lui.

Ben se représenta le visage de Jude. Ses yeux, sa bouche, son nez, la forme de ses pommettes et de son front, la couleur de ses cheveux. Il réalisa soudain qu'il voyait ses propres traits sur le visage du jeune homme. Cette certitude lui coupa presque le souffle. Maintenant qu'il savait, c'était évident.

Donc, c'était réel. C'était vrai. *C'est mon fils*. Ben ralentit le pas, se retourna et regarda en direction de l'auberge Saint-Christophe. Ses yeux se posèrent sur la fenêtre de leur chambre, un rectangle de lumière faible derrière l'échafaudage.

Mon fils se trouve dans cette chambre.

Encore complètement sous le choc, il secoua la tête. Ses pensées se bousculaient tandis qu'il marchait. *N'auraient-ils pas pu me le dire plus tôt ? N'auraient-ils pas pu essayer de me retrouver ?* Pendant quelques instants, il sentit l'indignation le gagner. Une forme de ressentiment, presque. Comment ses vieux amis avaient-ils pu lui cacher quelque chose d'aussi important pendant toutes ces années ?

Puis, il essaya d'imaginer ce que cette décision avait pu représenter à leurs yeux. Elle n'avait certainement pas été facile à prendre. La lettre de Michaela ne laissait aucun doute sur la question : ils en avaient longuement discuté. Et le sous-entendu de Michaela n'avait

pas échappé à Ben : ils s'étaient même demandé s'ils allaient lui en parler un jour.

Mais c'était la vérité. La vérité.

J'ai un fils.

Ben était arrivé sur la place déserte du village. Une fine couche de neige recouvrait les bancs et la grille en fer entourant le monument qui commémorait la Libération : deux soldats français soutenant avec peine un camarade blessé sur un socle en marbre.

Les trois statues étaient en bronze. Leurs casques et les plis de leurs vêtements étaient bordés de blanc. Ben s'arrêta et regarda le monument pendant quelques instants. Puis, une pensée lui traversa l'esprit et lui fit l'effet d'un coup de poing dans le ventre, l'obligeant à s'asseoir sur le banc le plus proche. Il prit sa tête entre ses mains, soudain horrifié.

Bodmin Moor. L'homme dans la tourbière. La façon dont Ben l'avait noyé. Cyniquement, délibérément. Infligeant une mort cruelle et lente à un ennemi sans défense. Le visage de Jude après.

Quel genre d'homme es-tu ? se demanda Ben. Quel genre d'homme pouvait tuer ainsi, de sang-froid, sous les yeux de son propre fils ? Ben le savait parfaitement. Le genre d'homme formé à tuer. Quelqu'un qui avait consacré la majeure partie de sa vie à la guerre et à la violence, qui avait appris à supprimer la moindre once d'humanité en lui pour blesser et tuer d'autres hommes simplement parce qu'on lui avait ordonné de le faire.

Voilà qui il était. Peut-être ne serait-il plus jamais autrement. Peut-être était-ce pour cette raison qu'il ne méritait ni le bonheur ni l'amour. Ni Brooke.

Jude avait grandi en croyant qu'il était le fils d'un homme bon. Certes, ils s'étaient beaucoup disputés, n'étaient pas d'accord sur tout, comme n'importe quels pères et fils, mais Jude considérerait toujours Simeon comme un homme honnête, gentil et juste, qui avait fait de son mieux pour inculquer des valeurs de haute moralité à son fils unique. Pourrait-il dire la même chose de Ben Hope ? Pourrait-il respecter un homme qui avait commis de telles atrocités ?

Les mots de Michaela lui revinrent à l'esprit tandis qu'il tremblait de froid sur le banc enneigé. « *Si tu veux lui apprendre qui est son père biologique, tu pourras le faire. La décision te revient.* »

— Jamais, dit Ben à voix haute. Je ne lui dirai jamais qui est son véritable père.

37

Ben avait repris le chemin de l'hôtel et marchait dans les rues vides, encore abasourdi, encore sous le choc, quand il sentit son téléphone vibrer dans la poche de son pantalon. Il répondit en marmonnant et entendit une voix qui ne lui était pas familière. Un homme, français, d'une trentaine ou d'une quarantaine d'années, qui parlait doucement et furtivement comme s'il ne voulait pas être entendu.

— Vous êtes bien monsieur Hope ? demanda la voix.

— Oui, confirma Ben.

Il cligna des yeux pour chasser les flocons de neige qui troublaient son regard et s'efforça de se concentrer.

— Le monsieur Hope qui voulait avoir des renseignements sur Fabrice Lalique ? demanda la voix.

Très vite, le brouillard se dissipa dans l'esprit de Ben.

— Qui êtes-vous ?

— J'ai des informations pour vous, dit la voix après quelques secondes de silence. Le suicide du père Lalique était un coup monté. Il était impliqué dans quelque chose.

Autre silence de plusieurs secondes.

— Je ne peux pas parler de ça au téléphone. Nous devons nous voir en personne. C'est possible pour vous ce soir ?

— Donnez-moi votre adresse, proposa Ben. Je vous retrouve tout de suite chez vous.

— Pas ici, dit la voix. C'est un petit village et je n'ai aucune envie d'être associé au scandale du prêtre pédophile. Vous connaissez l'église en ruine ? Elle est facile à trouver. Elle se trouve à deux kilomètres à l'ouest du village sur la route de Saint-Affrique. Je vous retrouve là-bas dans une demi-heure.

Ben avait remarqué le clocher à moitié effondré quand ils avaient pris la route de Saint-Christophe depuis Millau. Il avait alors pensé à Simeon et à ses efforts pour financer la restauration d'édifices religieux délabrés.

— J'y serai, dit-il à la voix anonyme.

L'esprit maintenant parfaitement clair, Ben retourna en courant à l'auberge.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jude quand il fit irruption dans la chambre.

Ben ne voulait pas regarder Jude de peur de se remettre à le fixer.

— Reste là pour le moment, dit-il en attrapant les clés de la Renault sur le crochet à l'intérieur de la porte. Il faut que je ressorte.

— À cette heure de la nuit, sous la neige ?

Ben sortit discrètement le livre de sa poche et le rangea dans son sac, bien caché sous sa pile d'habits propres. Il n'avait aucune envie que Jude ne se découvre un intérêt soudain pour les œuvres littéraires de John Milton. Il allait bientôt devoir se débarrasser de la lettre, même s'il répugnait à la jeter.

— Où allez-vous ? demanda Jude. Quelqu'un vous a appelé, c'est ça ?

— Oui. Quelqu'un au village a des informations pour moi, et nous avons fixé un rendez-vous. Mais je ne veux pas que tu viennes.

— Essayez donc de m'en empêcher, dit Jude en se hérissant.

— Tu ne m'as donc pas entendu ?

— Vous ne *m'*avez donc pas entendu ? rétorqua Jude avec colère. C'étaient *mes* parents.

Ben resta figé quelques secondes.

— J'ai dit…

— Je t'ai entendu, dit Ben.

Que pouvait-il faire ? Enfermer Jude dans un placard ? Le ligoter sur une chaise ?

— Très bien. Tu peux venir. Mais n'oublie pas notre accord ! Tu ne te mets pas dans mes pattes et tu n'ouvres pas la bouche.

— Je me souviens de notre accord. Je ne parle pas français, de toute façon.

Quand il vit Ben mettre son sac en bandoulière, Jude, qui savait que le fusil se trouvait à l'intérieur, demanda anxieusement :

— Vous pensez qu'on va avoir des ennuis ?

Ben secoua la tête.

— Il n'y a pas de raison. Mais je ne vais certainement pas m'amuser à laisser une arme sans surveillance dans une chambre d'hôtel vide.

Dans le minuscule parking derrière l'Auberge Saint-Christophe, Ben racla la fine couche de neige sur le pare-brise de la Laguna.

— Où est le rancard ? demanda Jude en montant dans la voiture. C'est bien comme ça qu'on dit chez les militaires ?

— Tu te souviens de l'église en ruine sur la route en venant ici ?

— Drôle d'endroit pour fixer un rendez-vous.

Les nuages de neige s'étaient dispersés après la dernière rafale, et la lune brillait dans le ciel quand Ben sortit du village en conduisant prudemment. Deux kilomètres et demi plus loin, il aperçut le vieux clocher qui se découpait contre les arbres et s'engagea sur le chemin cahoteux menant à l'entrée en ruine du cimetière autour de l'église.

Il n'y avait pas d'autre véhicule en vue. Ben sortit de la voiture, et Jude le suivit. Ils franchirent le porche sans porte et pénétrèrent dans l'église délabrée. Les rayons de lune s'infiltraient à travers de gros trous dans la voûte et projetaient des ombres sinistres à l'intérieur.

— Cet endroit a connu des jours meilleurs, c'est sûr, fit observer

Jude en faisant la grimace quand il sentit l'odeur désagréable de pourriture et d'humidité.

Il ne restait pratiquement rien hormis la carcasse en pierre vide de l'édifice. L'autel avait disparu. Il avait sans doute été volé des années auparavant. Même les dalles avaient été soulevées. Ben supposa qu'elles avaient été réutilisées dans de nombreuses maisons du coin. Le sol en terre était jonché de feuilles mortes et de ce qu'il restait des vieux bancs en bois à moitié pourris. La neige, qui s'était infiltrée par les trous dans la toiture, avait saupoudré le sol çà et là d'une fine couche blanche.

— Il n'y a personne ici, dit Jude. Je pense que celui qui vous a appelé vous a fait une farce.

— Sois patient.

Ben s'assit sur un tas de pierres cassées et posa son sac à ses pieds pendant que Jude arpentait l'intérieur de la ruine éclairé par le clair de lune. Ben sortit son bidon d'essence à Zippo et entreprit de remplir le briquet.

Il résista à la tentation de relire la lettre de Michaela, rangea le bidon et rattacha les sangles en cuir du sac. Dix minutes s'écoulèrent. Ben commençait à se demander si l'auteur de l'appel mystérieux allait finir par se montrer. Jude avait peut-être raison après tout.

Le garçon arrêta de faire les cent pas.

— Pourquoi est-ce que vous me regardez sans arrêt ? demanda-t-il d'un ton suspicieux.

— Ah bon, je te regardais ?

Ben réalisa qu'effectivement, il était en train de dévisager le jeune homme. C'était vraiment involontaire.

— Vous n'allez pas devenir complètement toqué au moins ? demanda Jude.

— Tu devrais te faire couper les cheveux, suggéra Ben.

La coupe de Ben, dont les cheveux étaient particulièrement épais, ne correspondait plus vraiment aux critères militaires, mais il connaissait beaucoup d'adjudants-chefs qui auraient trouvé un malin plaisir à ordonner qu'on rase la tignasse indisciplinée de Jude.

— Ça plaît aux filles, répliqua Jude.

Les minutes s'écoulèrent. Jude trépignait dans l'église, les bras serrés autour de la poitrine. Il grelottait.

— Ça caille vraiment ici ! Je me demande comment vous pouvez rester assis comme ça. Laissez-moi deviner… Vous avez suivi des cours de survie dans l'Arctique.

— Je t'avais bien dit de rester à l'auberge. La flasque est dans le sac. Une gorgée de whisky te réchaufferait.

Jude fit la grimace.

— Non, merci. Continuez à vous geler les couilles ici si vous voulez.

Moi, je vais attendre dans la voiture.

Quand Jude quitta l'église, Ben, sentant l'impatience le gagner, regarda sa montre. Son contact avait près de vingt-cinq minutes de retard. Soit le type n'avait finalement pas pu quitter sa maison, soit il s'était ravisé. Ben était en train de se demander s'il allait attendre une minute de plus quand il entendit un bruit sous le porche.

Jude avait réapparu dans l'entrée. Il se débattait entre les griffes d'un homme fort et corpulent coiffé d'un chapeau en laine. Le malfaiteur avait plaqué une de ses mains gantées contre la bouche de Jude pour étouffer ses protestations.

De l'autre, il tenait un couteau de combat à double tranchant qu'il appuyait sur la gorge du garçon. La fine lame en forme de feuille scintillait au clair de lune.

38

Trois autres silhouettes sombres firent irruption dans l'église. Des armes brillèrent dans la faible lumière projetée par les rayons de lune : deux pistolets munis de longs silencieux et la forme caractéristique d'un pistolet-mitrailleur Heckler & Koch MP5, qui se braqua sur Ben quand il se leva d'un bond, tous les sens en alerte.

Il regarda son sac, à quelques centimètres de ses pieds. Le fusil était à l'intérieur, une balle dans la chambre, prêt à tirer. Sauf qu'il aurait tout aussi bien pu être à Hanoi. Le temps de défaire les sangles et de retirer l'arme du sac, une balle aurait déjà perforé la poitrine de Ben, ou la lame du couteau, tranché la gorge de Jude.

— Je vous conseille de rester exactement où vous êtes, major Hope.

La grande silhouette qui tenait le MP5 fit un pas en avant. L'homme devait avoir cinquante-cinq ou soixante ans, il était mince et avait le visage émacié. Les ombres projetées par les rayons de lune accentuaient encore le creux de ses joues et les cernes sous ses yeux enfoncés. Il avait les lèvres minces, serrées.

Ses cheveux, coupés ras, formaient un V aux angles aigus sur son front. Ben tenta d'identifier son accent. Ce n'était pas de l'afrikaans. Peut-être un accent rhodésien de l'ancienne école. En tout cas, le type n'était pas du coin. Et ce n'était pas un amateur. Le canon du MP5 était braqué sur la poitrine de Ben et ne bougeait pas d'un millimètre. L'homme fit deux pas en avant, puis s'arrêta. À cette distance, il était suffisamment près pour ne pas risquer de manquer sa cible s'il tirait une rafale de balles.

Il était en même temps suffisamment loin pour que Ben n'ait aucune chance d'entreprendre quoi que ce soit. Tenter de désarmer l'homme serait complètement suicidaire.

Le grand type sortit son téléphone. Sans quitter Ben des yeux, il composa un numéro. L'appel fut bref.

— Gant à l'appareil. On l'a.

Gant. Les professionnels ne révélaient pas leur nom à des hommes qu'ils avaient l'intention de laisser en vie.

Ben regarda Jude. Le gros en chapeau de laine appuyait toujours la lame du couteau sur sa gorge. Les yeux écarquillés et brillants de Jude trahissaient sa peur.

Il tenta de dire quelque chose, mais Ben n'entendit qu'un son indistinct et assourdi derrière la main gantée plaquée sur sa bouche.

Ben sentit ses poils se hérisser et son sang se glacer dans ses veines.

— Laissez-le, dit-il. Il n'a rien à voir avec ça. Je l'ai pris en stop sur la route.

Le grand qui s'appelait Gant sourit.

— Vous avez pour habitude d'emmener des auto-stoppeurs dans votre chambre d'hôtel, major ?

Ben ne dit rien. Ses yeux passaient d'un homme à l'autre. Ils braquaient leur pistolet sur lui en les tenant fermement des deux mains. Ils l'avaient pris de court.

— Nous savons qui c'est, dit le grand sans regarder Jude. Le fils Arundel. Soit c'est lui qui va nous dire ce que nous voulons savoir, soit c'est vous. Et n'essayez pas de gagner du temps, major. Il ne vous en reste peut-être plus beaucoup. Maintenant, donnez un coup de pied dans ce sac pour l'éloigner de vous. Nous savons à quel point vous pouvez vous montrer difficile.

Ben hésita, puis poussa brusquement le sac du pied, l'envoyant valdinguer avec le pistolet à l'intérieur à quelques mètres de lui.

Gant enleva la main gauche de l'arme et fit un signe à son collègue avec le couteau derrière lui. Le canon du MP5 ne bougea pas d'un millimètre. Le gros sourit et appuya la lame un peu plus fort contre la gorge de Jude. Encore un peu plus de pression, et il couperait la peau.

Un mouvement latéral léger suffirait à lui trancher la gorge. Le cœur de Ben battait à tout rompre. Jude, terrorisé, écarquilla encore un peu plus les yeux, et ses cris assourdis s'intensifièrent.

— Bon, dit Gant, qui veut nous dire où se trouve l'épée ?

Ben réfléchit. Il pouvait dire la vérité et révéler à ces gens qu'il ne savait presque rien, auquel cas Jude et lui n'auraient pratiquement aucune chance de s'en sortir vivants.

Il pouvait également entrer dans leur jeu en espérant un peu follement qu'en les faisant parler le plus longtemps possible, il verrait enfin une opportunité d'agir. Ce n'était certes pas grand-chose, mais, étant donné les circonstances, il n'avait guère le choix.

— C'est Wes qui a l'épée, dit-il.

Et il était pratiquement certain que c'était bien le cas.

— Elle se trouve où ? demanda Gant impassiblement.

À l'évidence, ils n'avaient pas encore attrapé Wes ou, s'ils l'avaient retrouvé, il était mort. De toute façon, ils n'avaient pas encore mis la main sur leur cible.

Ben hésita avant de répondre. Une fraction de seconde de trop. Gant fit de nouveau signe à son collègue. Le gros sourit.

Jude laissa échapper un cri de douleur. Ben vit un filet de sang couler le long de la lame, et son corps fut parcouru d'un frisson d'horreur.

— Arrêtez ! hurla-t-il.

Il avait la gorge si serrée qu'il arrivait tout juste à parler.

Le grand fit de nouveau un geste. Le gros parut déçu et relâcha la pression sur le couteau. Le sang coulait le long de la gorge de Jude,

mais l'entaille ne paraissait pas très profonde.

— Je ne vous le redemanderai pas, major, dit Gant.

— Je m'appelle Ben, répliqua Ben sans quitter Jude des yeux. Vous le savez parfaitement d'ailleurs.

On va se sortir de là, dit-il avec ses yeux. *Regarde-moi. Tout va bien se passer*.

Il pensa, terrifié, que c'était peut-être le plus gros mensonge qu'il ait jamais dit.

— Moi aussi, j'ai été officier, dit Gant, presque sur le ton de la conversation. Je me suis battu pour mon pays à l'époque.

— Mais aujourd'hui, vous vous battez pour le plus offrant, vous tuez pour l'argent. C'est chouette, répliqua Ben.

Gant esquissa un sourire.

— Il ne nous reste plus beaucoup de temps. L'épée.

— Vous ne la trouverez jamais, dit Ben. Mais je peux vous emmener à l'endroit où Wes l'a cachée.

Gant secoua la tête.

— Ça ne marche pas comme ça. Vous nous dites où elle est. Dernière chance.

Ben opina.

— Très bien. D'accord. J'ai une carte, là, dans ma poche. L'endroit est indiqué dessus.

— Une carte ? répéta Gant avec méfiance.

— Le soir où la maison de Simeon Arundel a été cambriolée, j'ai pris la carte dans son coffre. Elle vous donnera toutes les informations dont vous avez besoin.

Gant resta de marbre.

— Passez-la-moi.

— Vous m'avez fait comprendre tout à l'heure qu'au moindre geste vous me tueriez. Venez la prendre vous-même dans ma poche.

Il se passait déjà la scène dans sa tête. Il vit la grande silhouette de Gant s'approcher de lui. Il le vit tendre la main pour récupérer la carte dans sa poche. L'autre main supportant le poids de l'arme.

Ben saisirait le MP5 à la vitesse de l'éclair pour dévier le canon. Un coup partirait peut-être. Une rafale, même. La lueur de départ illuminerait l'église. Mais, dans la seconde qui suivrait, Ben aurait asséné le coup mortel à la gorge de Gant ou à la base de son nez avec le bord de sa main.

Une fois qu'il aurait pris possession du MP5, il lui faudrait neutraliser l'homme au couteau sans toucher Jude. Difficile. Pas impossible. Ben avait passé des heures et des heures dans la « maison de la mort » à Hereford à s'entraîner avec le MP5 pour parer à de telles situations.

Les deux hommes armés de pistolets auraient le temps de tirer en

attendant. Ben prendrait au moins deux balles avant de pouvoir les descendre.

Il ne se faisait pas d'illusions sur ce point, mais à ce stade, ce n'était plus sa peau qui comptait. Seule celle de Jude lui importait.

Gant secoua brièvement la tête, et le plan de Ben tomba à l'eau en l'espace d'une seconde.

— Si vous faites comme je vous dis, je ne tirerai pas. Prenez la carte entre le pouce et l'index. Doucement. Sortez-la de votre poche et jetez-la par terre.

Ben obtempéra. Doucement, posément, il ouvrit le côté gauche de son blouson, glissa la main dans la poche intérieure et en sortit la carte de la région qu'il avait achetée avant d'arriver à Saint-Christophe.

Il la laissa pendre entre son pouce et son index, puis la jeta par terre vers Gant.

Elle tomba trop loin. Exactement ce que Ben voulait.

Gant grommela d'un ton de reproche.

— Mauvais lancer.

— Désolé, répondit Ben.

Gant fit un pas en avant. Puis un autre. Ses yeux se posèrent sur le sol et il entreprit de se baisser pour ramasser la carte. Il était tout juste à la portée de Ben maintenant.

C'était le moment d'agir. Ben avait joué sa seule et dernière carte et, une fois que Gant aurait regardé le plan de plus près et compris que Ben avait bluffé, il serait trop tard. Jude mourrait. Ben aussi, s'il avait de la chance. Sinon, ils l'emmèneraient pour le torturer et jetteraient son cadavre ravagé dans un fossé quelque part.

Le corps de Ben se tendit quand il regarda Gant se pencher pour ramasser la carte. Il faudrait que ça soit un assaut frénétique, plusieurs mouvements se succédant sans heurts à la vitesse de l'éclair.

Jamais il n'aurait bougé aussi vite. Plus vite qu'une lame d'acier à haute teneur en carbone tranchant la peau d'un homme, plus vite que les doigts appuyant sur la détente.

Ben réalisa qu'il tremblait de peur. Pas pour lui, mais pour Jude.

C'est ton fils.

Les yeux perçants de Gant n'étaient pas posés sur lui et il était trop concentré sur la carte pour voir venir l'attaque.

Ben bougea. Il sentit le bout de sa chaussure heurter le visage de Gant. Il entendit le grognement de douleur quand la tête partit brusquement en arrière avant que l'homme se mette à rouler sur le côté. Ben se jeta sur le MP5.

Et l'intérieur de l'église explosa dans une rafale de coups de feu.

39

En pareilles circonstances, les principes de la physique étaient remis en cause, les millisecondes se transformaient soudain en heures, et on avait réellement le temps de voir sa vie défiler devant ses yeux pendant que la balle franchissait l'espace entre la bouche du pistolet et le cerveau de la cible. Ben vit comme au ralenti le visage de Gant s'ouvrir et le sang couler après l'impact du coup. Il sentit son genou toucher les côtes de l'ennemi et le métal froid du pistolet-mitrailleur dans ses doigts tandis qu'il se débattait pour l'arracher violemment des mains de l'homme. Il entendit la détonation assourdie du premier pistolet muni d'un silencieux, puis le sifflement brûlant d'une balle juste à côté de son oreille. Il entendit aussi le hurlement de Jude, à l'autre bout de l'église, autant dire à des millions de kilomètres. Gant donnait des coups de pied et se débattait. Ben lui arracha le fusil des mains et roula sur le sol. *Whoumf ! Whoumf !* Les pistolets munis de silencieux tiraient de tous côtés.

L'espace d'une demi-seconde, Ben crut voir dans son champ de vision périphérique une silhouette à l'entrée de l'église. Puis, dans la pagaille, un boum assourdissant emplit l'édifice en ruine. Une flamme orange et blanche suivie d'un nuage de fumée qui déferla sur eux. Puis, un autre coup de feu, résonnant dans les tympans de Ben comme un grondement de tonnerre.

Ben ignorait ce qui se passait. Il savait juste qu'il avait pris possession du MP5 maintenant. Il pouvait presque sentir sur sa peau le contact de la lame appuyée contre la gorge de Jude. Après avoir frappé une dernière fois le visage ensanglanté de Gant, il souleva le pistolet-mitrailleur et visa instinctivement le gros au couteau. Dans la semi-obscurité, désorienté par les explosions et les lueurs soudaines, il n'arrivait même pas à voir les réticules. Il sentit la détente céder sous la pression de son doigt et l'arme tressauter dans sa main quand elle cracha une rafale de trois balles de neuf millimètres en moins d'un cinquième de seconde.

Jude tomba d'un côté, l'homme au couteau, de l'autre. Jude heurta le sol avec son épaule et roula sur lui-même. L'homme au couteau s'écroula sur le dos et ne bougea plus.

Ben se retourna brusquement et vit les deux tireurs allongés au sol, les membres tordus. L'autre tira une balle qui ricocha sur le mur en pierre. Ben comprit qu'il visait la silhouette qui était apparue à l'entrée et qui était à moitié cachée derrière un nuage de fumée blanche tourbillonnante.

Une troisième explosion assourdissante retentit dans l'église. Le

troisième tireur fut soulevé du sol et s'écroula sur le dos dans la poussière.

Pendant ce temps, Ben s'était précipité vers Jude en criant son nom. Il vit les habits du jeune homme imbibés de rouge, puis réalisa qu'il avait été éclaboussé par le sang du gros au couteau. La coupure sur le cou de Jude était superficielle. Ben lâcha le MP5 et aida le garçon à se lever.

Le combat s'était arrêté aussi vite qu'il avait démarré. Trois hommes morts gisaient sur le sol de l'église. L'un d'eux avait été abattu par Ben, les deux autres par le mystérieux nouvel arrivant qui se tenait toujours près de l'entrée, un énorme pistolet dans les mains. Une volute de fumée blanche s'éleva du canon de l'arme, flottant au-dessus d'eux avant d'aller se mêler au nuage épais qui dérivait dans l'air. Ça sentait l'œuf pourri. L'odeur nauséabonde de la poudre à canon qui avait régné sur des millions de champs de bataille à une époque désormais révolue.

Gant, le chef des malfaiteurs, était à quatre pattes, saignant abondamment du nez (écrasé) et de la bouche. Blessé et groggy. Mais toujours dangereux. Il repéra un pistolet tombé tout près de lui et plongea soudain en avant, avec une rapidité étonnante, pour le récupérer.

— *Ah non, non, pas si vite**, dit la silhouette sous le porche voûté tout en soulevant le révolver fumant et en armant adroitement le chien avec son pouce.

Une flamme s'échappa du canon. Le coup de feu aplatit Gant dans la poussière comme un scarabée écrasé.

Ben laissa Jude, qui s'était appuyé contre un des murs en pierre, et se retourna pour faire face au nouvel arrivant.

— Merci, mais j'aurais bien aimé lui parler, dit-il d'un ton sévère en montrant le corps ensanglanté de Gant.

L'homme haussa les épaules.

— Drôle de façon de saluer quelqu'un qui vient de vous sauver la vie, dit-il d'un ton bourru en français.

Ben le dévisagea. Il avait déjà vu cet homme quelque part, mais où ? Il était pratiquement aussi grand que lui. Plus vieux, sans doute, dix ou douze ans de plus que lui. Il avait le teint mat et portait la barbe. Il était vêtu d'une chemise de travail à carreaux. Ben se souvint : il faisait partie du petit groupe d'hommes au comptoir du bar à Saint-Christophe. C'était le type qui faisait des affaires avec Moustache et qui avait quitté le bar en comptant ses billets.

— Qui êtes-vous ? demanda Ben.

— Je m'appelle Jacques Rabier. Je connaissais Fabrice Lalique et, tout comme vous, j'aimerais découvrir la vérité à propos de ce qui lui est arrivé.

Il retourna d'un coup de pied l'un des cadavres comme si c'était un sac de grains.

— On dirait que je n'étais pas la seule personne à vouloir parler avec vous ce soir.

— C'est vous qui m'avez appelé ?

Rabier secoua la tête.

— Je pense plutôt que c'est l'un de vos amis ici, non ? Vous êtes tombé dans un piège, mon vieux.

— Comment nous avez-vous trouvé ?

— C'est un petit village. Je savais où vous logiez, vous et votre fils.

— Ce n'est pas mon fils, répondit Ben avec un manque total de conviction.

Rabier haussa les sourcils.

— Il vous ressemble pourtant.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Jude à l'arrière-plan tout en passant la main sur sa blessure.

Il était pâle et tremblant.

— Rien, répondit Ben. Continuez, dit-il en s'adressant à Rabier en français.

— J'étais venu pour vous parler quand je vous ai vus quitter l'hôtel précipitamment et je vous ai suivis jusqu'ici. J'ai trouvé que c'était un drôle d'endroit pour venir se promener le soir, alors, je vous ai observés pour voir ce que vous faisiez. Ensuite, ces hommes ont surgi du bosquet. J'ai trouvé que c'était bizarre aussi. Puis, quand je les ai vus empoigner le garçon là-bas, j'ai pensé qu'il était peut-être temps pour le vieux Jacques de venir vous aider.

— Je vous remercie infiniment, Jacques. J'ai quand même une question. Si vous étiez juste venu dans l'intention de nous parler, pourquoi avoir pris le six-coups avec vous alors ?

Rabier soupesa le révolver dans sa main et eut un sourire en coin. Ben n'avait jamais vu une arme telle que celle-ci à l'action.

C'était un genre de pistolet à capsules datant des années 1860, à l'époque où les cartouches modernes et la poudre à canon sans fumée n'existaient pas encore. En Angleterre, il fallait toute une série d'autorisations pour en posséder un. En France, il n'y avait aucune restriction de ce type.

— Je l'emporte toujours, maintenant, expliqua Rabier. Je prends cette précaution depuis que ces types ont jeté Fabrice du pont.

— C'est ce que vous pensez ?

— Pas vous ?

Ben sortit son paquet de Gauloises, en offrit une au Français, en prit une pour lui et alluma les deux avec son Zippo.

— J'en conclus que vous n'êtes pas du genre à appeler la gendarmerie dans de telles situations, dit-il en montrant les hommes

morts par terre.

Rabier laissa échapper un rire bref.

— Bernard, le commissaire, est l'un de mes meilleurs clients.

Il cracha par terre.

— Mais les autres ne valent pas mieux que les nazis qui ont abattu mon grand-père et ma grand-mère pendant l'Occupation. On a la nouvelle Gestapo maintenant, sauf que les chefs ne sont plus à Berlin, mais à Bruxelles.

Ben ne demanda pas à quel titre Bernard était l'un des meilleurs clients de Rabier, mais il avait comme l'impression que son nouvel ami était dans le commerce illicite de boissons alcoolisées. Ben vivait depuis suffisamment longtemps dans la campagne française pour savoir que la vente d'alcool au marché noir était une industrie prospère.

— Vous n'avez pas d'autres rendez-vous ce soir ? demanda Rabier.

— Non, c'était le dernier, répondit Ben.

— Alors, venez avec moi à la ferme. Nous pourrons nous débarrasser de ces *connards** là-bas et ensuite nous parlerons. Vous pourrez passer la nuit chez moi, si vous voulez.

Rabier alla chercher sa camionnette qu'il avait garée derrière les arbres et la recula jusqu'à l'entrée de l'église. Jude alla se réfugier tout au fond de l'édifice en ruine et détourna les yeux quand Ben et le Français prirent chaque cadavre par le col et par les chevilles et les jetèrent en tas sur le plateau de la camionnette. Rabier ne semblait pas vraiment perturbé par cette tâche plutôt macabre et tirait avec enthousiasme des bouffées de sa cigarette.

— Vous avez déjà fait ça avant ? demanda-t-il à Ben.

Encore ce sourire en coin.

— C'est marrant, j'allais vous poser la même question, dit Ben.

— La réponse est non, mais je me suis souvent demandé où j'allais enterrer les *salopards** qui me chercheraient des noises. Rabier recouvrit les corps d'une bâche qu'il fixa aux coins du plateau. Ainsi, le chargement ne risquait pas de s'échapper.

Ils convinrent de retourner en tandem à Saint-Christophe. Il fallait en effet que Jude aille récupérer son sac à dos à l'hôtel.

— Ça va ? demanda Ben tandis qu'ils se dirigeaient vers le village en suivant le pick-up de Rabier.

Jude n'avait pas dit un mot depuis leur départ et avait appliqué un mouchoir sur son cou. Le sang de l'homme au couteau dégoulinait toujours de ses vêtements. Les gens de l'agence de location Hertz n'allaient pas être ravis en découvrant l'état des sièges.

Jude laissa échapper un rire sombre.

— Mes parents ont été assassinés et je ne peux pas assister à leur enterrement. Je suis poursuivi par des sales types qui veulent nous

tuer à cause d'une stupide épée. Mes vêtements sont couverts de sang, le sang d'un homme qui vient d'être descendu sous mes yeux. On en est à huit maintenant ? J'ai perdu le fil. J'ai volé des voitures, fait passer des fusils en fraude en France et maintenant j'ai une entaille à la gorge. Je vais vraiment super bien depuis que je vous ai rencontré !

On en est à dix, pensa Ben, mais il garda ce détail pour lui.

Jude montra la camionnette de Rabier à travers le pare-brise.

— Et vous réalisez que ce type est complètement cinglé ?

— J'ai connu pire.

— Je vous crois, malheureusement.

Une fois qu'ils eurent récupéré les affaires de Jude à l'auberge, ils rejoignirent Rabier à l'endroit où il les attendait, à la sortie du village, puis le suivirent jusque chez lui. Ils roulèrent une demi-heure sur de petites routes, puis la camionnette tourna et franchit un portail avant de s'engager sur un chemin cahoteux qui menait à une grande maison entourée de dépendances. La façade de la ferme aurait eu bien besoin d'être rafraîchie, et un volet battait dans le vent à l'une des fenêtres.

— C'est pire que la ferme de la Pierre noire, dit Jude.

— J'ai comme l'impression qu'il n'y a pas de madame Rabier, fit remarquer Ben.

Rabier les conduisit à l'intérieur. Des caisses en bois étaient empilées à chaque coin. Ben comprit que son intuition avait été bonne quant aux activités de Rabier. Le Français emmena Jude dans une salle de bains et lui prêta un bleu de travail. Ses vêtements étaient foutus.

— On les brûlera plus tard, dit Rabier.

Puis, il se tourna vers Ben :

— Venez, on a des rats morts à enterrer. Ensuite, on pourra parler.

40

Après avoir déchargé les corps de la camionnette, Ben les inspecta tous les trois dans l'espoir de trouver une carte d'identité ou un passeport sur eux, mais il n'y avait rien. Rabier lava le plateau du pick-up avec un tuyau d'arrosage pour enlever les traces de sang, puis se dirigea à grands pas vers une remise. Quelques instants plus tard, Ben entendit un grondement fracassant et le grincement de chenilles, puis il vit Rabier sortir aux commandes d'une petite pelleteuse. Ils hissèrent tous les deux les corps sur la pelle de l'engin. Ben s'installa à côté de Rabier qui traversa la cour de la ferme jusqu'à un immense tas de fumier qui mesurait au moins trois mètres de haut à certains endroits. Rabier actionna un levier, et la pelleteuse laissa tomber les cadavres comme des sacs-poubelle avant de creuser un énorme trou au milieu du tas de fumier puant.

Dix minutes plus tard, le trou était comblé, les hommes morts bien cachés à l'intérieur du tas.

— Dans quelques années, ils feront un excellent engrais ! cria Rabier par-dessus le bruit du moteur tandis qu'il ramenait la pelleteuse dans la remise.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, Jude avait fini de se laver. Il avait passé un jean et un haut de survêtement jaune vif qu'il avait pris dans son sac à dos. Il sentait la lotion antiseptique et il y avait un sparadrap sur la coupure au niveau de son cou. Un peu pâle, il s'assit calmement dans la cuisine pendant que Rabier posait bruyamment trois verres à liqueur sur la table. Il prit ensuite une bouteille sans étiquette contenant un liquide transparent, mais Ben se doutait bien que ce n'était pas de l'eau. Rabier enleva le bouchon avec ses dents et remplit trois verres à ras bord.

Ben but une gorgée qui lui brûla la langue. Il avala le liquide, et une traînée de feu se propagea dans son corps comme si plusieurs charges reliées par un cordeau détonant explosaient simultanément. S'il prenait une autre gorgée tout de suite, elle lui serait probablement fatale. Ça ressemblait un peu à l'alcool de contrebande qu'il avait goûté une fois dans le Montana, mais en deux fois plus fort.

— Vous faites ce truc vous-même ? demanda-t-il à Rabier une fois qu'il put de nouveau parler.

Le Français haussa les épaules. Maintenant qu'il avait participé au meurtre de quatre hommes et à l'enfouissement des cadavres devant Ben et Jude, il n'avait plus grand-chose à cacher.

— C'est ma petite affaire. Pas vraiment légale, *naturellement**. Mais très populaire auprès de la clientèle qui fréquente les bars après la

fermeture une fois que les fascistes sont couchés.

Ben but une autre gorgée et se dit qu'il allait finir par apprécier le breuvage.

— Parlons de Fabrice. Vous le connaissiez bien ?

— C'était mon meilleur ami, dit Rabier. Nous avons grandi ensemble. Je le connaissais mieux que personne. Suffisamment bien pour savoir qu'il n'aurait jamais commis de sévices sexuels sur des enfants. Il adorait les enfants, mais sans aucune arrière-pensée. Tous ceux qui disent le contraire sont de sales menteurs.

— Le soir où il a été tué, il a téléphoné à son collègue en Angleterre, mon ami, le père de Jude. Il lui a laissé un message dans lequel il disait qu'il était suivi.

Rabier hocha la tête.

— C'est vrai. Il était bel et bien suivi et, dans sa panique, il est venu ici, à la ferme, dans l'espoir de se cacher.

Ben fut surpris par l'assurance de Rabier. Comment pouvait-il avoir la certitude que son ami était venu ici ?

— Vous l'avez vu ?

— Si je l'avais vu, il serait encore en vie à l'heure qu'il est. Je n'étais pas là.

Rabier plongea la main dans sa poche et en sortit une petite croix en argent sur une chaîne cassée. Il la posa doucement sur la table.

— Elle appartenait à Fabrice. Sa mère la lui avait offerte quand il avait neuf ans et il ne l'avait jamais quittée depuis. Il aurait dû être enterré avec elle.

Il marqua une pause, les yeux fixés sur la croix minuscule.

— Ce soir-là, j'étais en train de faire mes livraisons dans les bars du coin. Pour éviter la police, mes clients préfèrent que nous fassions nos affaires après la nuit tombée. Alors, je suis rentré tard, et en arrivant j'ai tout de suite remarqué quelque chose d'anormal. Venez, je vais vous montrer.

Rabier les fit sortir, traversa la cour avec eux et les conduisit vers une grande grange en bois derrière la maison.

— Ici, dit-il en montrant le sol. J'ai trouvé des traces de pneus. Dans la terre, il y avait aussi des empreintes de pas de plusieurs hommes. Mais ce n'est pas tout. J'ai vu des traces laissées par les chaussures d'un autre individu qui s'était visiblement débattu pendant qu'on le traînait jusqu'à la voiture. Elles partaient de là-bas.

Rabier montra la grange. Il s'approcha des grandes portes en lattes de bois et les poussa. Elles s'ouvrirent en grinçant. Une fois à l'intérieur, il alluma et invita Ben et Jude à le suivre.

Rabier montra le sol de la grange couvert de paille.

— Les mêmes signes de lutte étaient visibles ici et c'est là que j'ai trouvé la chaîne, dit-il en se penchant et en soulevant une trappe

aménagée dans le sol.

Ben s'approcha du bord de la trappe et regarda par l'ouverture ce qu'il y avait au-dessous du sol de la grange.

— J'ai passé toute ma vie dans cette ferme, dit Rabier en s'accroupissant devant le trou carré. Quand nous étions enfants, Fabrice et moi passions des heures cachés ici. À l'adolescence, nous venions fumer ici en cachette et nous batifolions avec des filles.

Il esquissa son sourire en coin qui fut rapidement remplacé par une expression de tristesse.

— Fabrice est retourné au même endroit pour se cacher de ses ennemis, mais ils l'ont trouvé et l'ont emmené. C'est là que j'ai trouvé la croix, par terre dans le trou. C'est comme s'il m'avait laissé un signe.

Rabier se redressa et referma la trappe.

Ben commença à expliquer à Jude :

— Il a dit qu'il avait trouvé…

— J'ai compris en gros, dit Jude. Pourquoi est-ce qu'il n'a pas appelé la police ?

Rabier réagit en entendant le mot « police ».

— *Le jeune** ne pige pas, dit-il en français. Si ces hommes ont pu assassiner mon ami et maquiller son meurtre en suicide, qu'auraient-ils fait avec moi ? C'était trop dangereux d'en parler à qui que ce soit. De plus, je ne peux pas me permettre d'avoir ces salauds de flics sur le dos. Imaginez s'ils avaient débarqué chez moi ! S'ils avaient découvert mon matériel de distillation, j'aurais atterri en prison. Le vieux Jacques Rabier aurait fini au trou.

— La maison de Fabrice a-t-elle été cambriolée cette nuit-là ? demanda Ben tandis qu'ils se dirigeaient vers la maison.

— Si elle l'a été, ils n'ont laissé aucune trace, répondit Rabier. Vous pensez aux fichiers pornos ? Comment ils ont atterri dans son ordinateur ?

— Les gens qui ont assassiné Fabrice veulent discréditer leurs victimes tout autant que les tuer, expliqua Ben. Quand on tue quelqu'un, les gens se posent forcément des questions. Mais si on détruit en même temps sa réputation, ils ont vite fait de se taire. Plus le scandale est retentissant, plus le rideau de fumée est efficace.

— *Putains de salauds**, marmonna Rabier avec dégoût. Qu'est-ce qui se passe ? Dans quoi est allé se fourrer ce pauvre Fabrice ?

— Fabrice était membre d'un groupe international basé en France, en Angleterre, en Amérique, mais aussi peut-être en Israël. Ils travaillaient ensemble sur une sorte de projet de recherche pour lequel ils sont allés jusque dans le désert israélien.

— Je savais que Fabrice était allé là-bas, dit Rabier. Il y avait passé deux semaines, mais il ne m'a jamais expliqué la raison de son voyage,

comme s'il répugnait à en parler. Il est aussi allé en Amérique. Là encore, il n'a pas précisé pourquoi.

Ben repensa à ce que Michaela lui avait dit : Simeon s'était rendu deux fois aux États-Unis pour voir un « expert ». Il se demanda si le fameux expert était l'homme appelé « Wes ».

— Fabrice vous a-t-il dit dans quelle région des États-Unis il était allé ?

— Non, il est toujours resté très évasif sur le sujet. À l'époque, j'ai trouvé ça bizarre qu'il ne m'en parle pas. Les seuls secrets qu'il gardait d'ordinaire pour lui étaient ceux qu'on lui confiait dans le confessionnal.

— Le projet portait sur une épée, dit Ben. Une épée sacrée. Il ne vous en a jamais parlé non plus ?

— *Une épée sacrée**, marmonna Rabier en secouant la tête. Non, je n'en ai aucune idée.

— Qu'en est-il des noms des autres membres du groupe ? demanda Ben. Simeon Arundel en Angleterre ? Un Américain dénommé Wes, une femme appelée Martha et un Israélien qui s'est rendu avec eux dans le désert ?

Rabier secoua de nouveau la tête.

— Il ne parlait jamais d'eux. Ce Simeon en Angleterre, vous avez dit que c'est votre ami ?

— Il est mort, dit Ben. Ils l'ont tué, lui aussi, avec sa femme. C'est pour ça que je suis ici.

Il montra Jude, qui était assis à côté d'eux, mais avait le regard dans le vague, perdu dans ses pensées.

— C'est leur fils.

— *Merde**, murmura Rabier. Je suis désolé. Ces gens veulent mettre la main sur l'épée, mais pourquoi ?

— Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont très organisés et qu'ils ne plaisantent pas. Ils savaient que mon ami Simeon détenait des fichiers importants contenant des informations sur cette épée. Ça signifie sans doute qu'ils avaient mis sa ligne téléphonique sur écoute et qu'ils ont entendu ses conversations avec Fabrice et ses autres associés. Une fois qu'ils se sont débarrassés de Simeon, ils ont essayé de mettre la main sur ces fichiers en s'introduisant dans sa maison.

Rabier réfléchit quelques instants.

— Voilà pourquoi il n'y a pas eu de cambriolage chez Fabrice.

— Et c'est aussi la raison pour laquelle ils l'ont tué de cette façon, dit Ben. S'ils avaient dû cambrioler sa maison, un suicide presque exactement au même moment aurait paru suspect. Ils auraient maquillé leur meurtre en accident comme ils l'ont fait avec mes amis. Je suis sûr que c'est ce qu'ils avaient l'intention de faire avec Jude et moi, hier, s'ils avaient réussi à nous attraper. Ce n'était pas la

première fois qu'ils essayaient ce soir.

Rabier haussa les sourcils.

— Vous prenez de gros risques, mon ami. Les types que nous avons enterrés, c'étaient des tueurs professionnels, non ?

Ben hocha la tête.

— L'un d'eux au moins était un ancien militaire. Ils l'étaient peut-être tous d'ailleurs. Je dirais qu'ils ont été engagés par une personne privée.

— *Des mercenaires ?*

Rabier regarda Ben en plissant les yeux.

— Et vous avez l'intention de les poursuivre ? Voilà qui en dit long sur vous. Vous n'avez pas peur ? Vous êtes un *soldat** ?

— Je l'ai été autrefois.

— Ça se voit, dit Rabier. Mais un seul homme contre toute une bande ? Comment allez-vous vous y prendre ?

— Je pense que ma meilleure chance de remonter jusqu'à eux, c'est l'épée. Il faut que je comprenne l'enjeu qu'elle représente. Si je savais comment elle est, où elle est, pourquoi elle est si importante, je pourrais découvrir qui la cherche et est prêt à tuer pour mettre la main dessus. Ça me donnerait l'avantage dont j'ai besoin.

— Et viendra ensuite le moment de la revanche, c'est ça ?

Ben ne dit rien.

— Et ce garçon ici ? demanda Rabier en montrant Jude. Vous pouvez l'emmener ?

Jude comprit le mot *garçon** et il sortit immédiatement de sa rêverie.

— Voulez-vous bien lui dire que je ne suis pas un garçon ? dit-il en rougissant.

— Je n'ai pas vraiment le choix, poursuivit Ben en français, ignorant Jude. Il est têtu, comme son père à son âge, ajouta-t-il avec mélancolie. Je ne pense pas qu'il restera tranquillement assis à m'attendre si je le laisse.

— Vous voulez me le confier ? Je veillerai à ce qu'il ne lui arrive rien.

— J'apprécie votre offre, dit Ben. Et je vais l'accepter, au moins pour ce soir.

— Ce soir ?

Ben opina.

— Si les meurtriers n'ont rien pris dans la maison de Fabrice, j'ai peut-être une chance de trouver quelque chose là-bas, des informations qui pourraient être utiles. Je vais aller voir.

— Il y a juste un petit problème, fit remarquer Rabier. Madame Lamont. Malgré ses soixante-douze ans, elle est aussi vigilante qu'un chien de garde.

— Nous avons déjà rencontré madame Lamont, annonça Ben en souriant. Elle a l'air plutôt résistante.

— Résistante ? C'est une vraie force de la nature. Elle a terrorisé Fabrice pendant plus de vingt ans. Cette femme est redoutable. Pire : son petit-fils est gendarme.

— Elle a un pistolet ?

— Ça ne m'étonnerait pas d'elle. Il va falloir être très prudent.

— Je sais parfaitement comment m'introduire dans une maison sans faire de bruit. J'ai une grande expérience dans le domaine.

Rabier sourit.

— Vous êtes soldat ou cambrioleur, déjà ? En tout cas, vous n'aurez même pas besoin de forcer la porte. Quand Fabrice est parti en Israël, madame Lamont a dû rendre visite à sa sœur malade à Perpignan. Fabrice m'avait demandé de venir donner à manger à son chat, Lafayette. Le chat était vieux. Il est mort maintenant. Mais j'ai toujours la clé de la porte de derrière.

Il ouvrit un tiroir et en sortit une grosse clé en fer.

— Alors, c'est d'accord ? On y va ce soir ?

— Pas « on », rectifia Ben. J'y vais seul, Jacques. Mais j'aimerais que vous me fassiez un plan de la maison.

41

Ce n'était pas la première fois que Ben s'introduisait dans une maison au beau milieu de la nuit, mais le fait d'avoir une clé rendait les choses beaucoup plus faciles. Après avoir descendu la route en roue libre et garé la Laguna bien en contrebas, il se glissa dans le jardin de l'ancienne demeure de Fabrice Lalique.

Il portait une paire de gants étroits en vachette que Jacques Rabier lui avait prêtée et avait une petite lampe torche dans sa poche. Son sac, contenant la précieuse lettre qu'il voulait à tout prix garder hors de vue de Jude, était caché sous le siège conducteur de la Laguna.

Tapi dans l'ombre des arbustes, Ben retroussa sa manche et regarda le cadran lumineux de sa montre. Il était trois heures du matin passées de quelques minutes. Le vent s'était levé, un vent glacial venant du nord qui faisait bruire les arbres.

Ben s'arrêta quelques secondes, toujours caché par les arbustes, pour observer les fenêtres du dernier étage, qui, d'après le plan détaillé de la maison dessiné par Rabier, correspondaient aux quartiers de la redoutable gouvernante dans le grenier aménagé. Il n'y avait aucune lumière. Cerbère était, semblait-il, couché et dormait à poings fermés.

Ben avança à pas de loup jusqu'à la porte de derrière. La vieille clé en fer que Rabier lui avait donnée était bien graissée pour atténuer le bruit dans la serrure. Il glissa la clé dans le trou et la tourna tout doucement. La porte s'ouvrit sans le moindre grincement. Ben s'introduisit à l'intérieur de la maison et attendit quelques instants, le temps que ses yeux s'habituent à l'obscurité presque totale. Hormis le tic-tac de l'horloge comtoise dans le couloir et le sifflement du vent autour des avant-toits, il régnait un silence total.

Le plan de la maison était gravé dans la mémoire de Ben. Au fond de l'entrée, il y avait un escalier flanqué de deux portes. La porte de droite menait au salon, celle de gauche, à un autre escalier qui descendait jusqu'à la cave, dont Fabrice Lalique avait transformé une partie en bureau. C'est là que Ben avait l'intention de se rendre.

Après avoir fermé la porte derrière lui sans faire de bruit, Ben alluma sa lampe torche et descendit à pas feutrés les marches en pierre usées.

La cave abritait encore une collection impressionnante de bouteilles de vin poussiéreuses, rangées dans des casiers bien approvisionnés, qui disparaissaient dans l'ombre. Ce brave Lalique aimait picoler, pensa Ben en pointant le faisceau de sa lampe torche sur un verre vide et une bouteille de bordeaux à moitié vide elle aussi et rebouchée, qui

trônaient sur une petite table à côté d'un fauteuil au milieu des casiers. Le dernier verre du mort.

C'est au bout de la cave que le prêtre avait aménagé son bureau décoré dans un style très français. Le vieux bureau était en chêne, le canapé était orné de coussins jetés çà et là, et le tapis persan était savamment effiloché aux coins. Un rideau en velours était retenu par un cordon à glands.

En dirigeant le faisceau de sa lampe sur les murs de la pièce, Ben remarqua une série de tableaux encadrés : des chevaux dans une prairie au pastel, une église de campagne au fusain, quelques paysages, qui portaient tous la même signature : F. Lalique. Le prêtre était un artiste plutôt doué. On ne pouvait pas en dire autant du peintre qui avait réalisé un portrait du pape aux couleurs criardes accroché au-dessus du bureau à côté d'un grand crucifix.

Ben éclaira le bureau avec sa lampe torche. Hormis un téléphone, il n'y avait rien dessus. Toutefois, des marques étaient encore visibles à l'endroit où les pieds en caoutchouc de l'ordinateur du prêtre avaient usé le vernis de la surface en chêne.

L'ordinateur se trouvait sans doute encore dans la salle des pièces à conviction de la préfecture de police la plus proche. Les enquêteurs avaient relevé les empreintes digitales dessus, extrait le disque dur, sauvegardé les fichiers compromettants et consigné leur contenu prouvant la culpabilité irréfutable du défunt, dont la réputation était salie à tout jamais.

À cet instant, Ben crut entendre un bruit à l'étage. Il éteignit immédiatement sa lampe torche, resta immobile dans l'obscurité et tendit l'oreille. Était-ce le claquement d'une porte, les bruits de pas de quelqu'un qui se déplaçait à l'étage, ou simplement un volet détaché qui battait dans le vent ? Il attendit plusieurs minutes et n'entendit plus rien. Il ralluma alors sa lampe torche et continua à inspecter le bureau de Lalique. C'était un bureau à double caisson avec un grand tiroir au milieu et quatre plus petits sur les caissons de chaque côté. Neuf en tout. Il ouvrit le tiroir du milieu et passa un certain temps à fouiller parmi les papiers en désordre. Rien d'intéressant ici.

Les sept tiroirs que Ben essaya ensuite étaient tout aussi désordonnés. Soit Lalique était l'homme le plus chaotique du monde, soit les flics avaient déjà fouiné dans ses affaires, à la recherche d'autres preuves liées à ses crimes, sans prendre la peine de ranger derrière eux.

Pourtant, s'ils croyaient trouver des indices concernant le réseau pédophile de toute la région Midi-Pyrénées parmi les paperasseries de l'église, les lettres de paroissiens, les factures et les tickets de caisse et une tonne d'autres choses, ils avaient dû être amèrement déçus. Apparemment, ils n'avaient pratiquement rien pris à part l'ordinateur.

Le dernier tiroir auquel Ben s'intéressa était celui du bas à gauche. Il était plus dur que les autres, et Ben dut tirer brusquement dessus. Ce tiroir était presque vide par rapport aux autres. Quand il s'ouvrit, un vieux stylo plume élégant en bois d'ébène roula jusque vers l'avant. Le tiroir contenait quelques autres objets : des lunettes à double foyer, une boîte de cartouches pour le stylo à encre et une autre contenant des trombones.

Il y avait aussi un portefeuille en cuir mince dans lequel Ben trouva le passeport et la carte d'identité du défunt. En dirigeant le faisceau de sa lampe torche sur les pages du passeport, Ben vit les tampons de la douane israélienne et du service de l'immigration des États-Unis indiquant les dates des visites de Lalique dans ces pays. Il n'était allé dans aucun autre pays en dehors de l'Europe, depuis que le passeport avait été établi, huit ans auparavant.

C'étaient des informations intéressantes, certes, mais insuffisantes, et, au fond, elles ne lui apprenaient rien qu'il ne savait déjà. Il commençait à se demander s'il allait trouver quelque chose d'une quelconque utilité ici.

Il remit le passeport et la carte d'identité dans le portefeuille qu'il rangea là où il l'avait trouvé et poussa le tiroir bien fort pour le refermer. Il entendit un léger roulement et un bruit sourd lorsque le stylo à encre roula jusqu'au fond et s'arrêta contre la cloison.

Ben était sur le point de s'éloigner du bureau, se demandant où il allait poursuivre ses recherches et sentant la frustration le gagner, quand il s'arrêta net. *Attends un peu*, pensa-t-il. Il y avait quelque chose de bizarre ici.

Il rouvrit le tiroir. Le stylo à encre roula de nouveau vers l'avant. Il dirigea le faisceau de sa lampe torche à l'intérieur, puis passa la main dedans. Ses doigts touchèrent la cloison du fond. C'était un bureau profond et, dans tous les autres tiroirs, il pouvait enfoncer le bras jusqu'au coude. Pas dans celui-ci. Pour une raison qui lui échappait encore, le tiroir en bas, à gauche, semblait avoir dix centimètres en moins que les autres en profondeur.

Quand Ben essaya de tirer complètement le tiroir et de l'enlever du meuble, il comprit que quelque chose l'en empêchait. Tâtonnant à l'aveuglette avec ses doigts, il toucha un verrou à ressort. Il fallait l'abaisser pour pouvoir retirer complètement le tiroir du bureau.

Ben comprit pourquoi le tiroir était plus court que les autres. Il y avait un compartiment caché à l'arrière, d'une profondeur de dix centimètres. Il sourit. L'inefficacité légendaire de la police avait du bon parfois.

Le compartiment secret ne contenait que deux objets : un bloc à dessin de poche et un petit carnet d'adresses. Curieux, Ben prit d'abord le bloc à dessin et l'ouvrit. Sur la première page, il y avait

l'ébauche du dessin de Lalique représentant les chevaux ; sur la deuxième, une esquisse de l'un de ses paysages. Persuadé qu'il n'allait encore rien pouvoir tirer de ce carnet, Ben tourna une dernière page avant de laisser tomber.

Le dessin suivant était complètement différent. C'était un simple dessin au crayon d'un objet qui ressemblait indéniablement à une épée, même si Ben n'en avait jamais vu de cette sorte. Une arme à l'apparence étrange, d'une conception très simple.

Sa lame en forme de faucille et sa poignée arrondie rappelaient les épées du Moyen-Orient. Il n'était vraiment pas un expert, mais, d'après les proportions de la poignée par rapport à la lame, il supposa que la vraie épée n'était pas très grande, qu'elle mesurait peut-être entre quatre-vingt-dix et cent vingt centimètres en tout et qu'elle n'était donc pas plus grosse que certaines machettes.

Ben tourna une autre page et vit un dessin de la même épée, représentée cette fois avec plus de détails jusqu'à une minuscule inscription sur la longueur de la lame. Il la regarda avec attention, mais ne parvint pas à la déchiffrer.

Ça ne pouvait pas être une coïncidence. Ça devait être la fameuse épée.

Tandis que Ben regardait le dessin, il entendit de nouveau le bruit. Cette fois-ci, il était convaincu que ce n'était pas le vent. Quelqu'un se déplaçait dans la maison et s'approchait de la cave. Il éteignit la lampe torche et se cacha derrière le bureau. Il n'y avait pas d'autre cachette.

La porte de la cave s'ouvrit, et la lumière s'alluma. Des bruits de pas résonnèrent dans l'escalier en pierre. Ben leva prudemment la tête et regarda par-dessus le bureau. Il reconnut Mme Lamont, vêtue d'une robe de chambre, chaussée de pantoufles en fourrure, ses cheveux gris ébouriffés. Il s'attendait presque à voir un pistolet dans ses mains. Petite femme, gros ennuis.

Pourtant, quand la gouvernante arriva en bas de l'escalier, Ben l'entendit chanter et réalisa que la vieille femme était à moitié ivre. Elle avait dû picoler toute la soirée, puis avait dû tomber comme une masse et dormir quelques heures dans sa chambre.

À présent, elle venait chercher des réserves. Mme Lamont avança en traînant les pieds avec ses pantoufles et se dirigea vers la petite table entre les casiers de bouteilles. Elle s'installa dans le fauteuil, arracha le bouchon de la bouteille et se servit un verre qu'elle remplit jusqu'à ras bord avant de le descendre cul sec.

Zut ! pensa Ben. *Le dernier verre du mort, tu parles !* Qu'allait-il faire maintenant ? La vieille soûlarde risquait de traîner ici pendant des heures. Il n'avait pas le temps d'attendre qu'elle tombe ivre morte dans un profond sommeil.

Mme Lamont s'apprêtait à attaquer son deuxième verre quand Ben

surgit derrière elle et lui couvrit la tête à l'aide d'une des housses de coussin de Lalique. La vieille femme se mit à hurler et à se débattre. *Si Jude me voyait,* pensa-t-il sombrement tout en ligotant la gouvernante sur sa chaise avec l'embrasse du rideau. Mais Mme Lamont était une vieille chouette particulièrement dure à cuire, et, en la voyant lutter ainsi, il se dit qu'elle ne risquait pas de mourir d'un infarctus dans le prochain quart d'heure.

Ignorant ses cris étouffés, Ben se précipita de nouveau dans le bureau de Lalique et se mit à feuilleter le petit carnet d'adresses que le prêtre avait caché dans son compartiment secret. Ses pages étaient pratiquement vides hormis quelques contacts dont Lalique n'avait inscrit que les prénoms soit pour ne pas révéler leur identité complète à des fureteurs indiscrets, soit parce qu'il s'agissait de personnes très proches.

À la lettre S, Ben trouva « Simeon » avec son numéro de téléphone de l'Oxfordshire ; à la lettre W figurait « Wesley » avec un numéro dont l'indicatif correspondait à celui des États-Unis. En feuilletant les pages, Ben tomba sur un autre nom, un certain Hillel, suivi d'un numéro en Israël.

Hillel ? S'agissait-il de l'homme baraqué au type moyen-oriental sur la photo ? Si c'était le cas, Lalique n'avait inscrit dans ce carnet d'adresses que le nom des personnes ayant un rapport avec l'épée. Se souvenant de la femme appelée Martha, Ben chercha à la lettre M. Rien. Voilà qui venait confirmer ses soupçons : cette Martha ne faisait pas partie du noyau dur.

Dans la cave, Mme Lamont continuait à s'égosiller tout en tentant d'arracher ses liens. Elle se débattait peut-être comme une tigresse, mais les nœuds de Ben étaient solides. Il était certain qu'elle finirait par se calmer.

Il posa le carnet d'adresses et reprit le bloc à dessin. Le fait que Fabrice Lalique ait dessiné l'épée lui indiquait un certain nombre de choses : premièrement, c'était beaucoup plus facile et rapide de prendre une photo que de réaliser un dessin détaillé au trait, quel que soit le talent de l'artiste. Cela voulait sans doute dire que Simeon et ses collègues ne voulaient pas photographier l'épée de peur que le cliché ne tombe entre de mauvaises mains et n'éveille une curiosité malsaine. Fabrice l'avait-il dessinée, la représentant de mémoire, sans en parler aux autres ? Une telle volonté de cacher l'existence de cette épée soulevait encore plus de questions. Pourquoi était-elle entourée d'un tel mystère ? Que représentait-elle ? Deuxièmement, si Fabrice avait pu la dessiner, c'est qu'il l'avait vue à un moment ou à un autre. Était-ce en Israël ? Aux États-Unis ? Où était-elle à présent ?

Troisièmement, au vu des talents d'artiste de Lalique, Ben ne pouvait qu'en conclure que le dessin était très ressemblant. À vrai

dire, ce n’était pas l’étrange forme de faucille de l’arme qui le laissait perplexe. C’était sa simplicité, l’absence d’ornement.

D’après son expérience, et les exemples dans l’histoire affluaient aussi, quand des hommes en tuaient d’autres pour mettre la main sur un objet, c’était en général parce que cet objet avait une grande valeur. Et qui disait valeur ne disait pas valeur sentimentale, mais plutôt valeur marchande. Une épée d’une grande importance historique, ayant peut-être appartenu autrefois à un roi ou à un empereur, était la plupart du temps incrustée de pierres précieuses et ornée d’un décor réalisé par les artistes les plus doués de leur époque. Mais celle-ci ne présentait rien de tel.

Ben se dit qu’elle était peut-être en or massif. Le dessin ne permettait pas de le déterminer. Mais l’or n’était que de l’or après tout. Une fois qu’il était fondu, peu importait l’endroit d’où il venait. Quelqu’un qui avait suffisamment d’argent pour engager des tueurs à gages, organiser des écoutes téléphoniques, maquiller des crimes en suicide ou en accident pouvait s’acheter tout l’or du monde. Pourquoi cette épée en particulier ?

Ben avait encore beaucoup trop de questions, mais il ne pensait pas trouver davantage de réponses ici ce soir. Il mit le carnet d’adresses et le bloc à dessin dans sa poche, prit sa lampe torche et le téléphone de Lalique. Il éteignit la lumière de la cave à l’interrupteur près de l’escalier, puis alluma sa lampe et retourna à l’endroit où Mme Lamont continuait à se débattre pour se dégager de ses liens. Il eut l’obligeance de lui dégager une main dans laquelle il mit le téléphone. La vieille dame laissa échapper un chapelet de jurons quand il retira la housse de coussin de sa tête.

— Appelez votre petit-fils, dit-il en français avant de se diriger vers l’escalier et de quitter la cave sombre, fermant la porte derrière lui. Quand la police viendrait la libérer, il serait déjà loin.

42

Jacques Rabier s'était endormi sur le canapé défraîchi de la cuisine et ronflait bruyamment quand Ben arriva à la ferme. Il ne savait même plus depuis quand il n'avait pas dormi. Épuisé, il s'assit sur une des chaises autour de la table crasseuse. Il sortit son téléphone et le carnet d'adresses qu'il avait récupéré chez Fabrice Lalique. Il ouvrit le répertoire à la lettre W et composa le numéro que le prêtre avait inscrit en face du prénom de l'Américain Wesley.

Il était quatre heures du matin en France ; c'était la fin d'après-midi ou la fin de soirée aux États-Unis, tout dépendait du fuseau horaire de la ville où habitait Wesley. Ben entendit la tonalité, plusieurs sonneries, puis plus rien. Il n'y avait pas de répondeur. Il haussa les épaules, puis retourna à la lettre H pour essayer de contacter Hillel. Il composa le numéro et attendit. C'étaient les premières heures du matin en Israël ; il y avait donc de grandes chances pour que quelqu'un soit debout et réponde au téléphone.

Après plusieurs sonneries, une voix de femme répondit et se mit à parler en hébreu à toute vitesse. Grâce à ses études de théologie, Ben connaissait l'hébreu biblique et classique, mais pas la langue moderne, et il ne comprit pratiquement rien. Il maîtrisait beaucoup mieux l'arabe.

— J'aurais aimé parler à Hillel, dit-il en anglais, et la femme passa immédiatement à l'anglais elle aussi, qu'elle parlait avec un accent américain comme presque tous ceux qui ont appris cette langue en dehors de la Grande-Bretagne.

— C'est le café Hillel, place de Sion. Il n'est pas là pour le moment.

Ben entendit de la musique et le brouhaha des conversations dans le fond. Il savait que ce genre d'endroits était ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il avait été dans des milliers de cafés comme celui-ci à l'époque au Moyen-Orient et en Afrique, et il imaginait parfaitement le décor : l'intérieur exigu et sombre, le mobilier défraîchi, l'atmosphère enfumée, les serveuses surmenées qui travaillaient douze heures d'affilée.

— La place de Sion à Jérusalem ? demanda-t-il. Le nom lui était familier, car il était allé sur cette place lors de sa dernière visite dans le pays.

— Bien sûr, répondit la femme avec nonchalance. Je peux vous aider ?

— Hillel va-t-il venir un peu plus tard ? demanda Ben.

— Il ne vient pas très souvent. Il passera peut-être en fin d'après-midi. Qui est à l'appareil ?

Ben raccrocha sans répondre et se mit immédiatement à rechercher le café Hillel sur Internet. Son site Web très coloré confirma immédiatement que c'était un café très populaire sur la place de Sion, à l'angle de la rue Jaffa dans le centre de Jérusalem Ouest. Ce café ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre appartenait à Hillel Zada et à sa femme Ayala.

Lorsque Ben vit la photo de l'établissement, il se rendit compte qu'il s'était complètement trompé : le café était tout aussi sélect qu'un restaurant cinq étoiles à Londres, Paris ou Rome. Entourés d'un décor fastueux, qui avait dû leur coûter une fortune, ses propriétaires souriants posaient devant le bar. Ayala avait une cinquantaine d'années, elle était petite et mince, avait les cheveux noirs parcourus de mèches grises, et portait beaucoup de bijoux. Son mari était corpulent, solidement charpenté et devait avoir dans les soixante ans. Il portait une chemise à fleurs aux couleurs criardes, dont les quatre premiers boutons étaient ouverts, laissant apparaître deux chaînes en or aussi épaisses qu'une corde. Une gourmette en or encore plus grosse ornait un de ses gros poignets poilus.

Ce n'était pas la première fois que Ben voyait l'Israélien. C'était l'homme qui posait sur la photo aux côtés de Wesley, Simeon et Fabrice Lalique.

— Je t'ai retrouvé, marmonna Ben dans sa barbe.

Ben entendit un grognement qui venait du canapé. Il se retourna et vit que Rabier s'était réveillé.

— Vous êtes de retour, murmura le Français. Quelle heure est-il ?

Il regarda sa montre, laissa échapper un juron, puis se leva avec raideur et se dirigea vers l'endroit où il rangeait son plateau avec ses verres à liqueur et l'une de ses redoutables bouteilles sans étiquette.

— Alors, comment ça s'est passé ? Est-ce que madame Lamont vous a embêté ?

— Elle a été sage comme une image, répondit Ben.

Rabier remplit deux verres, en fit glisser un sur la table vers Ben et se laissa tomber lourdement sur une chaise avec l'autre dans la main. Il le leva.

— À la vôtre.

— À la vôtre.

Ce n'était pas vraiment ce dont Ben avait besoin, mais il en but une gorgée et sentit une traînée de feu se répandre dans son corps.

— Où est Jude ? demanda-t-il quand il put de nouveau bouger la langue.

Rabier se lécha les babines et pointa le pouce vers le plafond.

— Dans la chambre d'amis. Il dormait comme un bébé la dernière fois que je suis monté.

— Je vais aller voir.

L'escalier en bois était à côté de la porte de la cuisine. Ben monta les marches sans faire de bruit, puis regarda par la porte de la chambre entrebâillée. Jude dormait toujours à poings fermés.

Il s'attarda un peu plus que nécessaire sur le seuil, puis referma doucement la porte.

— Il dort profondément, dit-il en retournant à la cuisine.

Rabier sourit.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi épuisé.

— Les derniers jours n'ont vraiment pas été de tout repos pour lui.

— Vous n'avez pas l'air très frais non plus, mon ami. Vous devriez vous reposer.

— On verra ça plus tard.

— Oui, dans la tombe, dit Rabier en gloussant. Alors, prenez un autre verre. Ma liqueur vous éclaircira les idées.

Ben en doutait un peu. Il montra le bloc à dessin à Rabier. Le Français regarda tristement les œuvres de son ami défunt, puis il fronça les sourcils quand il vit le dessin de l'épée.

— Qu'est-ce que c'est que cette épée ? murmura-t-il en se grattant la barbe.

— Ce n'est pas le genre d'épées que vous trouverez au musée de l'Armée à Paris. Je pense qu'elle vient plutôt d'Orient. Voyons voir si nous pouvons trouver quelque chose de ressemblant.

Ben effectua une nouvelle recherche sur Internet à partir de son téléphone. Il entra ÉPÉES DU MOYEN-ORIENT et cliqua sur IMAGES.

De nombreuses données apparurent sur le minuscule écran. Il fit défiler des douzaines de photos et d'images représentant des cimeterres et des mameluks, des sabres et poignards afghans à l'allure redoutable ; il y avait aussi plusieurs photos de femmes légèrement vêtues, certaines minces, d'autres grosses, qui faisaient la danse du ventre avec des cimeterres très incurvés en équilibre sur la tête. Il ne vit rien qui ressemblait vraiment à l'épée que le prêtre avait dessinée, le modèle le plus proche étant une épée faucille de l'Égypte ancienne, appelée *khopesh*.

— Je ne sais pas, dit-il en examinant de nouveau le plus détaillé des deux dessins de Lalique. En tout cas, elle est ancienne, très ancienne. Ça fait sans doute plus de mille ans que plus personne n'utilise ce genre d'épées.

Ils restèrent assis à fumer et discuter pendant quelque temps. Ils parlèrent de leurs amis défunts, de leurs femmes disparues.

— Ma Brigitte a été rongée par le cancer, dit Rabier.

Ben lui parla un peu de Leigh. Ça faisait du bien de se confier. Finalement, même Rabier se lassa de son propergol fait maison et il fit chauffer une casserole de café sur la gazinière. Ben accepta volontiers une tasse de café brûlant.

— Au fait, Jacques…, votre offre tient toujours ? Vous seriez d'accord pour vous occuper de Jude pendant quelque temps ?

— Il pourra m'aider à la ferme. Il y a vraiment de quoi faire ici. Vous aviez l'intention d'aller quelque part ?

Ben hocha la tête.

— C'est loin d'être terminé. Et ça ne sera pas plus facile ni moins dangereux, bien au contraire.

Rabier tendit la main vers un tiroir couvert d'empreintes de doigts et tira dessus pour l'ouvrir. Il en sortit son vieux révolver noir.

— Prenez-le, dit-il en le faisant glisser sur la table.

— Merci, Jacques. Mais je ne peux pas l'emporter là où je vais. Ni le fusil d'ailleurs. Vous pourrez le garder pour moi ?

— Où allez-vous ?

— À l'aéroport de Toulouse, puis à Jérusalem en passant par Paris. Mais ne dites rien à Jude. Il serait capable de me suivre. Et je ne veux pas qu'il soit davantage impliqué dans cette histoire. Il en a suffisamment bavé comme ça.

Rabier sourit.

— J'ai déjà oublié. Et maintenant, mon ami, je vais me coucher.

— Dans ce cas, je vous dis au revoir, Jacques. Je ne serai plus là quand vous vous réveillerez. Merci encore.

Ben dormit une heure sur une chaise longue dans le salon de Rabier, la tête posée sur un coussin piqué et les jambes couvertes d'une vieille couverture qui sentait le moisi. Quand il se réveilla et retourna dans la chambre d'amis, il trouva Jude toujours endormi.

Le jeune homme avait grandement besoin de récupérer après le traumatisme qu'il avait vécu ces derniers jours. Ben lui dit un au revoir silencieux, puis quitta la pièce.

Il sortit dans l'obscurité – ce n'était pas encore l'aube – et se dirigea vers la Laguna. Il descendit doucement le chemin qui rejoignait la route et prit ensuite la direction de Toulouse, qui se trouvait à environ cent trente kilomètres de là. La neige avait cessé de tomber et les routes étaient dégagées, mais des tas de neige sale se dressaient sur les bas-côtés. La circulation était dense, car les fêtes de Noël approchaient.

Ben regrettait d'être parti sans en parler à Jude, mais il n'avait pas eu vraiment le choix. Le jeune homme aurait insisté pour l'accompagner. Ben lui avait fait courir déjà beaucoup trop de risques, et le danger allait encore augmenter. La ferme était l'endroit idéal pour Jude pendant que Ben remontait la piste de l'épée et des commanditaires de ces meurtres. Grâce à Jacques Rabier, les seuls témoins potentiels de l'incident à l'église en ruine gisaient à présent sous plusieurs tonnes de fumier puant.

Personne ne pourrait soupçonner Rabier et personne ne saurait où

se trouvait Jude. Le Français était peut-être un peu cinglé, mais Ben lui faisait confiance.

À vingt minutes de l'aéroport, il entendit un drôle de bruit à l'arrière du véhicule, un son qui s'arrêtait, puis recommençait par intermittence. Il quitta la route très fréquentée et s'arrêta sur une aire de stationnement.

Il sortit et fit le tour de la voiture. Il ne vit rien. Puis, il entendit le même son : toc, toc, toc. Il venait de l'intérieur de la malle. Ben fixa l'arrière du véhicule pendant quelques secondes, puis ouvrit le coffre.

Le visage de Jude apparut.

— Espèce de salaud, vous pensiez que vous alliez pouvoir vous débarrasser de moi comme ça ?

Il bondit hors du coffre et atterrit sur l'accotement couvert de neige. Les voitures filaient à toute allure sur la route, tandis que Jude réglait ses comptes avec Ben.

— C'est vous qui me disiez qu'on ne pouvait pas me faire confiance ? Laissez-moi rire !

— Tu peux me dire à quoi tu joues ? dit Ben avec colère.

Il avait bien envie de remettre Jude dans le coffre et de le ramener chez Rabier.

— Vous n'avez toujours pas pigé ? Je veux comprendre ce qui s'est passé et j'irai jusqu'au bout. Je me fiche de tout le reste.

— Comment as-tu su que j'allais partir ?

— Je vous ai entendu parler avec Rabier.

— Tu dormais.

— Oui, bien sûr. Et ce n'est pas parce que je ne sais pas parler français que je suis stupide. J'ai compris. Jérusalem ?

— Tu ne viens pas, répliqua Ben, même s'il savait que c'était vain. Pas question.

Jude sortit brusquement son passeport de sa poche comme s'il dégainait un pistolet.

— Vous ne pouvez pas m'en empêcher. Je vous rembourserai le billet. Si on sort vivants de cette histoire, naturellement, ajouta-t-il sombrement.

Les voitures passaient devant eux à toute vitesse. Ben regarda devant lui en direction de Toulouse, puis derrière lui dans la direction d'où il venait. Il avait parcouru trop de kilomètres pour retourner à la ferme maintenant ; il n'avait pas le temps. Jude l'avait bien eu. Il laissa échapper un long soupir.

— Tu n'as pas besoin de me rembourser.

— Alors, je viens ?

Ben le regarda.

— Tu es vraiment têtu comme une bourrique.

Le pire, c'est qu'il savait parfaitement de qui Jude tenait ça.

43

L'eau grondait dans les oreilles de Ben et il faillit être emporté par le courant, tandis qu'il tentait, assis à califourchon sur le capot, d'arracher le pare-brise parcouru de fissures. Les deux silhouettes étaient assises immobiles devant lui, attachées à leur siège. Les cheveux de Michaela flottaient autour de son visage dans l'obscurité. Il les appela, mais seules des bulles d'air sortirent de sa bouche. Il sentit la voiture s'enfoncer de plus en plus sous lui. Il plongea le bras à l'intérieur pour prendre la main de ses amis et les hisser hors du véhicule.

Leurs yeux s'ouvrirent et le fixèrent.

— Ben, dirent-ils, leurs voix se mêlant dans un gémissement plaintif qui résonna dans sa tête. Beeeeen…

Ben se réveilla en sursaut. Pendant quelques secondes, il regarda autour de lui, désorienté, tandis que son rêve particulièrement pénétrant s'estompait et que la réalité le rattrapait. Il sentit le grondement léger de l'avion sous son siège et à travers les semelles de ses chaussures.

Il sentit la présence de Jude assis à côté de lui, les yeux rivés sur ses genoux, ignorant les nuages qui défilaient devant le hublot. Les gens autour de lui. Le vol Paris-Jérusalem était plein de voyageurs qui se rendaient à Bethléem pour les fêtes de Noël.

Une hôtesse d'Air France passa devant eux avec un sourire et demanda à Ben si tout allait bien. Il marmonna une réponse, puis consulta sa montre. Il était près de trois heures de l'après-midi. Neuf heures s'étaient écoulées depuis que, persuadé qu'il partait seul cette fois, il avait quitté furtivement la maison de Jacques Rabier.

Jude se tourna doucement vers lui, et Ben remarqua qu'il avait les yeux rouges.

— Mon père, dit Jude.

Ben se contenta de le regarder. Il sentit la panique s'emparer de lui. Jude savait-il ? Comment était-ce possible ? Qu'allait-il dire ?

— Mon père, répéta Jude, c'était un homme bien, n'est-ce pas ?

La panique de Ben s'évapora. Il cligna des yeux et secoua la tête pour éliminer les dernières traces de sa stupeur.

— Oui, Jude.

— Et je me suis comporté comme une merde. Avec eux deux. Mais en particulier avec lui.

— Tu ne devrais pas raisonner de cette façon.

— C'est pourtant la vérité, non ? Il m'a toujours soutenu. Même quand nous nous disputions, il était là pour moi. Et je savais comme c'était important pour lui que je fête Noël avec eux. Je n'allais même

pas y aller. Tout ce que je voulais, c'était me bourrer la gueule avec ce connard de Robbie et ses crétins de potes.

La voix de Jude s'empâta.

— Je ne suis même pas passé leur dire au revoir. Je m'en fichais. Pendant qu'ils étaient en train de mourir, je prenais du bon temps. Et maintenant, je ne les reverrai plus jamais. Qu'ont-ils fait pour mériter un fils comme moi ?

— Ils t'aimaient très fort.

Ce fut tout ce que Ben trouva à dire, puis il se tut.

Quelques instants plus tard, l'avion passa sous la couche nuageuse et amorça sa descente vers l'aéroport Ben-Gourion, à environ cinquante kilomètres à l'ouest de Jérusalem. Lorsqu'ils atterrirent et que l'avion roula doucement sur la piste avant de s'arrêter complètement, Jude avait retrouvé un semblant de bonne humeur.

Après avoir traversé l'aéroport, ils montèrent à bord d'un minibus collectif bondé qui les emmena à Jérusalem après avoir franchi les collines de Judée. En approchant de la ville, ils virent les tours d'habitation de la ville moderne briller sous la pâle lumière du soleil. Des oliveraies et des champs s'étendaient à l'ouest. À l'est, la vallée du Jourdain et son immense étendue désertique.

Le centre de Jérusalem Ouest était constitué d'un ensemble bruyant et animé de cafés et de restaurants, de zones commerciales, d'attractions touristiques et de boutiques de souvenirs, de banques et de bureaux de compagnies aériennes, de cinémas et de boîtes de nuit, le tout au milieu d'une circulation particulièrement dense de jour comme de nuit.

— Ça ressemble à n'importe quelle autre ville, fit remarquer Jude lorsqu'ils descendirent du minibus.

Ils furent immédiatement engloutis par la foule. Ben cherchait déjà à héler un taxi pour aller jusqu'à la place de Sion.

— À quoi tu t'attendais ? Tu pensais voir des caravanes de chameaux avec des Bédouins franchissant des dunes ?

— Ce n'est pas la première fois que vous venez à Jérusalem, c'est ça ? Qu'est-ce que vous étiez venu faire ici, la dernière fois ?

Ben haussa les épaules. Il se souvenait d'une course-poursuite en moto à travers la ville avec la moitié des policiers de Jérusalem à ses trousses.

Il filait pour empêcher un tueur à gages de faire exploser une bombe au cœur du mont du Temple et de déclencher ainsi la Troisième Guerre mondiale.

— C'était juste un bref séjour, dit-il en allongeant le pas pour héler l'un des nombreux taxis Mercedes cabossés qui circulaient dans la ville.

Le café de Hillel était encore plus grand et plus fastueux que sur les

photos du site Web. Ils furent accueillis par le brouhaha des conversations et par une odeur de café torréfié et de pain frais quand ils entrèrent. Ils s'installèrent à une petite table près d'une fenêtre donnant sur la place grouillant de monde. La carte proposait des en-cas de toutes sortes, de l'houmous maison, des salades, des sandwichs, des pains pitas et des omelettes.

Jude déclara qu'il mourait de faim et jeta son dévolu sur un sandwich aux falafels comme celui que l'homme à la table d'à côté était en train de manger.

Ben commanda un café turc pour lui et demanda à la jolie serveuse aux cheveux noirs si Hillel était là. Il n'était pas là, répondit la serveuse, mais il était prévu qu'il passe dans pas très longtemps.

Ben et Jude parlèrent peu pendant qu'ils attendaient. Jude dévora son sandwich et en commanda un autre. Ben n'était pas d'humeur à manger, mais il prit une assiette de taboulé et de viandes froides qu'il picora, arrosée d'une autre tasse de café fortifiant.

Puis, peu après dix-huit heures, une Jaguar Sovereign dorée s'arrêta devant le café. La portière conducteur s'ouvrit. Un homme corpulent sortit du véhicule rutilant et se dirigea d'un pas décidé vers le café.

Ben reconnut instantanément le propriétaire, Hillel Zada. La chemise à fleurs ouverte de la photo sur le site Web avait été remplacée par un pardessus Ralph Lauren et des chaussures qui semblaient avoir été faites sur mesure. À l'évidence, les affaires n'avaient jamais aussi bien marché chez Hillel. Il franchit la porte d'un air dégagé et afficha immédiatement un grand sourire pour saluer les habitués. Il s'arrêta à une ou deux tables pour discuter, puis se dirigea vers le bar où un de ses employés l'attendait.

— Vous n'allez pas lui parler ? murmura Jude quand Hillel passa devant leur table.

Ben finit de siroter son café tout en regardant Hillel s'adresser à son employé, puis disparaître derrière une porte.

— Attends-moi ici, dit Ben en se levant.

— Comme d'habitude, marmonna Jude. Je n'ai jamais rien d'autre à faire, moi.

Ben se faufila entre les tables et se dirigea vers la porte derrière laquelle Hillel avait disparu. Mais il n'eut pas le temps d'arriver à destination que déjà un serveur, l'ayant aperçu, l'interceptait en levant la main.

— Je suis désolé, monsieur, vous ne pouvez pas entrer, dit-il en anglais.

Ben lui sourit poliment et poursuivit son chemin en passant devant lui comme si de rien n'était. Le serveur le poursuivit en protestant tandis que Ben ouvrait la porte.

Derrière, il y avait une réserve, avec des rayons remplis du sol au

plafond de boîtes et de caisses, de sacs de pois chiches, de grains de café et de riz. Quatre immenses frigos ronflaient dans un coin.

À l'autre bout de la pièce, Hillel, un stylo à la main, inspectait les rayons et cochait des entrées sur un livre d'inventaire. La porte se referma derrière Ben. Hillel se retourna brusquement et le fixa.

— Hillel Zada ? demanda Ben.

Le gros Israélien le regarda en fronçant les sourcils, mais ne parut pas spécialement perturbé par la soudaine irruption d'un étranger. Ben se dit qu'il aurait été beaucoup plus stressé s'il avait su qu'il y avait des gens prêts à tuer tous ceux qui avaient un lien avec l'épée sacrée.

Hillel était sur le point de parler quand le serveur ouvrit brusquement la porte, montra Ben du doigt et se mit à débiter des excuses en hébreu, disant en substance :

— J'ai essayé de l'arrêter, mais il m'a poussé pour passer.

Hillel l'écouta calmement, puis lança à Ben un regard pénétrant et autoritaire.

— Cette pièce est réservée au personnel uniquement, dit-il en anglais. C'est privé.

— Ça tombe bien, monsieur Zada, parce qu'il faut justement que je vous parle en privé, et seul à seul, répondit Ben en jetant un regard de côté au serveur.

Hillel Zada fronça un peu plus les sourcils. Il fit signe au serveur et marmonna quelque chose en hébreu. Le serveur regarda nerveusement Ben avant de partir.

— Vous vendez quelque chose ? demanda Hillel à Ben une fois qu'ils furent seuls. Faites vite parce que je suis un homme très occupé.

Ben ne tourna pas plus longtemps autour du pot.

— Simeon Arundel et Fabrice Lalique ont été assassinés. Wesley est peut-être mort lui aussi ou il le sera bientôt. Et je pense que vous pouvez me dire pourquoi.

Il y eut un long silence. Le visage de Hillel s'assombrit. Il sembla sur le point de flancher et dut s'appuyer contre une pile de boîtes. Ben vit à son expression choquée qu'il ne s'attendait pas du tout à cette nouvelle. Hillel n'avait eu aucune idée, jusqu'à cet instant précis, de ce qui était arrivé à ses associés. Si quelqu'un le suivait avec l'intention de le tuer ou de le torturer pour le faire parler, il ne s'en était pas encore rendu compte.

Après avoir pris quelques instants pour digérer la nouvelle, Hillel leva les yeux vers Ben.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il avec une pointe de suspicion dans la voix.

— Je m'appelle Ben Hope. J'étais un ami de Simeon. Je veux savoir ce qui se passe et surtout connaître la nature de votre projet, le lien qui vous unissait.

— Je ne vois vraiment pas ce que vous voulez dire ! fit Hillel d'un ton tout aussi suspicieux.

Il parlait anglais avec un fort accent, mais très correctement d'un point de vue grammatical et prononçait chaque mot avec soin.

— Ne perdons pas de temps, monsieur Zada. Je parle de l'épée. Je vous ai vu sur une photo avec Simeon, Fabrice et Wesley. Je sais qu'ils sont venus ici l'année dernière. Et je sais que d'autres personnes sont en grand danger. Vous l'êtes peut-être aussi.

Le visage de Hillel resta de marbre. Il ne semblait pas franchement convaincu.

— Ben Hope. Vous dites que vous étiez un ami de Simeon ?

— Et de sa femme Michaela, expliqua Ben. J'étais chez eux en Angleterre quand ils ont été tués.

— Comment sont-ils morts ? demanda tristement l'Israélien.

— Dans un accident qui n'en était pas un, provoqué par quelqu'un qui veut mettre la main sur l'épée.

Hillel l'écouta gravement, puis regarda Ben avec un nouvel accès de méfiance.

— Et pourquoi devrais-je croire que vous êtes un ami de Simeon ? Il ne m'a jamais parlé de quelqu'un appelé Ben Hope.

La porte de la réserve s'ouvrit brusquement. Ben se retourna, s'attendant à voir d'autres employés venus à la rescousse de leur patron. C'était Jude.

— Vous alliez me laisser attendre là toute la journée ? demanda Jude d'un ton indigné.

Le visage de Hillel s'assombrit en voyant arriver un nouvel intrus, puis il marqua un temps d'arrêt et dévisagea Jude en plissant les yeux.

— Je vous connais, dit-il en le désignant du doigt. Vous êtes le fils de Simeon. Il m'a montré une photo de vous.

Son regard passa de Jude à Ben. Toute trace de méfiance avait disparu de son visage.

— Mon père est mort, dit Jude. Si vous savez quelque chose qui pourrait nous aider à comprendre pourquoi, nous vous serions très reconnaissants de nous le dire, monsieur.

— Je suis vraiment désolé pour vous et je partage votre peine, dit Hillel en serrant le bras de Jude avec sa grosse main. Votre père était mon ami.

Il se tourna vers Ben.

— Excusez ma grossièreté. Parlez-moi de Fabrice Lalique et de Wesley Holland. Que leur est-il arrivé ?

C'était la première fois que Ben entendait le nom de famille de l'Américain.

— Lalique a été jeté d'un pont près de chez lui, en France. C'était un meurtre maquillé en suicide. Quant à Holland, aux dernières

nouvelles, il était quelque part en Amérique, fuyant sa maison pour sauver sa peau.

— Mais comment une épée peut-elle provoquer un tel carnage ? demanda Hillel.

— Monsieur Zada, le temps presse. J'ai besoin de savoir d'où vient cet objet, à quoi il ressemble exactement, qui il peut intéresser. Ces informations me permettront de retrouver plus facilement les gens qui veulent mettre la main dessus avant qu'il ne soit trop tard. Pour le moment, je suis dans le noir complet. Vous devez tout me dire.

— Vous êtes détective ?

— Je suis quelqu'un qui veut aider, répondit Ben. Et pour le moment, c'est votre aide dont j'ai besoin.

Hillel hocha solennellement la tête.

— Ça va prendre du temps et j'ai une réunion de famille, ce soir.

Il mit la main dans la poche de son manteau, sortit une carte de visite et la tendit à Ben.

— Retrouvez-moi demain matin à huit heures, chez moi. Et je vous promets que vous entendrez toute l'histoire.

44

— J'ai deux mots à te dire, Ézéchiel.

Quand son père disait « J'ai deux mots à te dire », il savait qu'il allait avoir des ennuis. Et les ennuis étaient toujours accompagnés d'une douleur physique. Le jeune homme se prépara à souffrir. Il pouvait supporter la douleur. Il la connaissait depuis longtemps. Son père pouvait s'évertuer à le frapper, rien ne lui faisait plus mal que le son de son propre nom. Ézéchiel Penrose Lucas. Une affliction cruelle qui le tourmentait tous les jours depuis son plus jeune âge.

« Ézéchiel le teckel qui glapit », le surnommaient ses camarades de classe, se moquant de sa voix qui n'avait toujours pas mué et qui montait d'une octave quand il était nerveux, autant dire la plupart du temps. « Ézéchiel le teckel ! »

— Tu as encore remué à l'église aujourd'hui, proclama son père du ton solennel d'un juge sur le point de rendre une sentence de mort.

— Je n'ai pas gigoté, répondit le garçon avec véhémence.

— Tu crois peut-être que tu peux me mentir, mais Dieu voit tout. Et madame Woods a tout vu, elle aussi. Elle était horrifiée.

— Madame Woods est une vieille bique ! hurla Penrose. Je la déteste et j'aimerais qu'elle soit morte !

— Tu iras rôtir en enfer, petit bâtard que tu es ! cria son père, cramoisi.

Avec des mouvements terriblement lents, il tendit la main derrière lui et ouvrit la porte du placard honni avant de lui resservir son discours :

— Si quelqu'un adore la bête et son image, et reçoit une marque sur son front ou sur sa main, lui aussi boira du vin de la fureur de Dieu, versé pur dans la coupe de sa colère…, psalmodia-t-il tout en sortant la ceinture de la jarre de vinaigre.

Il la fit claquer une fois, et le mur fut éclaboussé par une gerbe de liquide nauséabond. Il fit signe au garçon : le moment de la punition était venu.

— … et il sera tourmenté dans le feu et le soufre, en présence des saints anges…

Vlan ! Vlan ! La ceinture se soulevait et retombait. Le contact cinglant du cuir sur les fesses nues.

Penrose avait le visage baigné de larmes. Il ne crierait pas.

— … et en présence de l'agneau.

Il se mordit si violemment les lèvres pour retenir ses hurlements qu'il sentit le goût du sang dans sa bouche, mais la douleur était si intense qu'il ne put pas se contenir plus longtemps, et un gémissement s'échappa de sa gorge.

— Maman ! Dis-lui d'arrêter !

Mais maman ne lui disait pas d'arrêter. Maman était dans la pièce d'à

côté, trop terrifiée pour dire un mot au tyran, de peur qu'il ne se mette à la frapper, elle aussi.

Puis, ce fut fini, et Penrose ne put rien faire d'autre que gémir de douleur et de rage, et souhaiter à son père les souffrances les plus atroces qu'un jeune garçon comme lui pouvait imaginer.

— Maintenant, mets-toi à genoux et prie Dieu pour qu'il t'accorde son pardon.

Je déteste Dieu, *pensa le garçon.* J'aimerais que Dieu soit mort, lui aussi.

Le lendemain, Penrose sortit de la maison en catimini, portant sous le bras un objet plutôt long enveloppé dans un sac en plastique.

Les coups qu'il avait reçus le faisaient encore souffrir, et la douleur le gênait pour marcher, tandis qu'il remontait la rue à pas de loup en direction de la maison de Mme Woods, à environ huit cents mètres de chez lui. La vieille bique vivait seule avec son chat adoré. Le chat avait quinze ou seize ans, il n'avait plus qu'un œil et s'appelait Thomas O'Malley.

Penrose s'accroupit au milieu des arbres à feuilles persistantes au fond de son vaste jardin chaotique. Il enleva le sac qui entourait sa carabine à air comprimé. Le cœur rempli de haine et d'envie de meurtre, il arma rapidement la carabine et glissa un plomb de calibre 22 dans la culasse. Puis, il attendit en silence.

De longues minutes s'écoulèrent quand enfin il distingua un mouvement dans l'herbe haute. C'était Thomas O'Malley. Penrose l'observa et son cœur se mit à battre plus vite, tandis que le chat se déplaçait doucement et avec raideur dans le jardin.

Le garçon souleva le pistolet avec beaucoup de précautions. Il vit le chat dans son viseur et appuya sur la détente. Il y eut un craquement quand le mécanisme à ressort expulsa le plomb du canon. Le chat bondit en l'air en miaulant, puis s'agita dans tous les sens.

Il avait été touché au ventre. Penrose se leva d'un bond, sortit de sa cachette et se précipita vers l'animal blessé tout en serrant son pistolet entre ses mains.

— Tu iras rôtir en enfer, petit merdeux.

Il souleva son pistolet et frappa violemment la tête du chat avec l'extrémité de la crosse. Il y eut un craquement et beaucoup de sang. Il souleva le pistolet et recommença.

— Tu iras rôtir en enfer, petit bâtard que tu es !

Le chat cessa de bouger, le corps brisé et écrasé sur la pelouse ensanglantée. Penrose le fixa un long moment. Il n'avait aucun remords de l'avoir tué. Un sourire illumina même son visage.

Une voix le fit se retourner. C'était Mme Woods qui appelait son chat de la maison. Penrose eut peur qu'elle ne vienne le chercher. Il s'éclipsa en se glissant à travers les arbustes.

Penrose entendit vaguement le coup frappé à la porte de son bureau

et leva la tête. Il ouvrit doucement son œil à moitié collé, puis l'autre, et fut aveuglé par la lumière qui entrait à flots par la fenêtre de la pièce.

Devant lui, sur son bureau jonché de papiers, il y avait son pistolet bien-aimé et son flacon d'antalgiques. Il se sentait vaseux à cause des médicaments. Son bureau semblait pencher sous ses yeux.

Rex O'Neill frappa encore une fois à la porte, puis entra dans la pièce sans attendre de réponse.

— Comment va votre tête ? La migraine est passée ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Penrose, livide et contrarié par son irruption soudaine.

— Vous donner des nouvelles de Hope.

Le visage de Penrose s'illumina. Enfin. Quand Gant, l'homme de Cutter, avait appelé de France environ dix-huit heures auparavant pour dire qu'ils avaient capturé Hope et Arundel, la nouvelle avait provoqué l'enthousiasme général, et l'équipe s'était empressée de fêter ça en ouvrant plusieurs caisses de Dom Pérignon millésimé.

Beaucoup de bouteilles avaient été consommées par les hommes de Penrose. Porté par l'ambiance, Penrose, quant à lui, avait daigné boire une ou deux gorgées. O'Neill s'était abstenu, bien sûr, affichant son air désapprobateur comme d'habitude.

Mais plus les heures passaient, plus Penrose était impatient d'en savoir plus, car l'équipe envoyée en France ne s'était plus manifestée depuis le premier appel. Penrose était convaincu depuis un certain temps déjà que Hope savait où l'épée se trouvait.

C'était peut-être lui qui l'avait depuis le début. Pourquoi, sinon, Simeon Arundel aurait-il impliqué un homme de sa trempe dans son projet si ce n'était pour lui confier son précieux butin ? Pourquoi Hope voyagerait-il avec le fils d'Arundel ?

Penrose tremblait d'impatience.

— Alors, on les a eus ? On a récupéré l'épée ?

— J'ai bien peur que non. Ce ne sont pas de bonnes nouvelles.

Penrose blêmit soudain.

— Nous n'avons plus de nouvelles de Gant, poursuivit O'Neill. Je viens juste d'apprendre que Hope et le fils d'Arundel ont passé la douane à l'aéroport Ben-Gourion, à Jérusalem, cet après-midi.

Le visage de Penrose vira du blanc au rouge cramoisi.

— Mais comment est-ce possible ? explosa-t-il. On les tenait.

— À l'évidence, on ne les tient plus.

La fureur de Penrose fut sans limites. Il jeta sa lourde chaise de bureau inclinable contre le mur. Il retourna même le bureau, envoyant valser les papiers, les téléphones, son ordinateur, ses médicaments et son pistolet. Il brandit ses poings serrés, leva la tête vers le plafond et laissa échapper un hurlement. Hope ! Cet homme était un véritable

fléau. Il fallait absolument l'arrêter.

— Qu'est-ce qu'ils font à Jérusalem ? cria-t-il.

— On ne sait pas, répondit calmement O'Neill.

— Où est Cutter ? Allez me chercher Cutter.

— Je ne pense pas qu'il vous soit d'une grande utilité en ce moment. Il est encore à moitié comateux, comme la plupart des autres, d'ailleurs. Il fallait s'y attendre avec tout le champagne que vous avez mis à leur disposition.

— Je veille à ce que mes troupes restent loyales, répondit Penrose sur la défensive.

Avec de l'alcool à profusion, des cargaisons de putains et des montagnes de billets qui ne t'appartiennent même pas. Et tu crois naïvement qu'ils ne te trancheront pas la gorge quand on leur proposera un meilleur contrat ? aurait aimé dire O'Neill, mais il eut la sagesse de se taire. Il savait que Penrose se considérait secrètement comme une sorte d'empereur (le nom de Caligula venait immédiatement à l'esprit), et les crétins de truands engagés par Cutter, comme sa garde prétorienne. L'homme s'enfonçait de plus en plus dans son monde imaginaire.

Penrose n'accepterait pas, ne pourrait pas accepter, que son plan, élaboré avec tant de soins et d'amour, échoue devant ses yeux. Il trépignait dans la pièce, battait des bras et débitait des ordres comme des étincelles s'échappant d'un feu d'artifice.

— Allez réveiller Cutter. Faites-lui boire du café noir ou tout ce qui pourra le dessaouler. Dites-lui de rassembler tous les hommes disponibles. Faites préparer le Cessna. Appelez Naples pour que le jet soit prêt au décollage quand les hommes arriveront. Je veux qu'une équipe parte pour Israël dans une heure au plus tard.

Penrose le fixa.

— C'est pratiquement impossible de retrouver Hope à Jérusalem, en avez-vous seulement conscience ? Il peut être n'importe où à l'heure qu'il est.

— Je m'en fiche ! hurla Penrose. Je veux qu'on le retrouve et qu'on le tue ! Faut-il que je le fasse moi-même ?

O'Neill quitta le bureau sans prononcer un mot de plus. Une fois qu'il se trouva suffisamment loin de la pièce, il sortit son téléphone et entra les premiers chiffres d'un numéro qui, s'il le composait jusqu'au bout, pourrait tout changer pour Penrose Lucas. Ses doigts s'attardèrent au-dessus des dernières touches, puis il se ravisa soudain.

C'était son travail. Il était bien payé et il avait la belle maison à Londres et l'énorme emprunt sur le dos en retour. Il lui fallait aussi penser à sa famille qui s'agrandissait et à sa prochaine responsabilité de père. Savait-il vraiment comment le Groupe Trimble réagirait s'il faisait part à ses membres de ses doutes ? Pouvait-il prendre ce risque ? Il ne savait pratiquement rien de leurs motivations profondes.

À qui allaient-ils donner la préférence ? À un agent facilement remplaçable tel que Rex O'Neill ou au cheval de course hors pair sur lequel ils avaient misé des millions ?

O'Neill renonça à passer son appel. Il posa le téléphone et alla voir s'il pouvait réveiller cet ivrogne de Steve Cutter.

45

Ben et Jude avaient réussi à devancer les touristes venus en masse pour les fêtes de Noël et avaient sauté sur les seules chambres communicantes de l'hôtel Golden Jerusalem dans la rue Jaffa. La moquette s'élimait à certains endroits, mais Ben s'en fichait et sa chambre avait un balcon donnant sur la place de Sion, où il pouvait fumer et regarder la ville.

Convaincu qu'il sentait encore les effets de l'alcool de contrebande de Jacques Rabier dans ses entrailles, il résista à l'envie d'ouvrir le minibar. Après un dîner silencieux à l'hôtel, durant lequel Jude se montra particulièrement morose et réservé, Ben retourna dans sa chambre, s'assit sur son lit et prit son téléphone pour effectuer une recherche sur Internet après avoir entré le nom de Wesley Holland.

Il suffisait finalement d'ajouter un nom de famille pour transformer une piste complètement obscure en une véritable mine d'informations. Il y en avait même trop au goût de Ben, dérouté par un tel excès. Holland était partout sur Internet, même si, au dire de tous, il fuyait les caméras, les appareils photo et vivait plutôt reclus. Les centaines d'articles que Ben trouva portaient pratiquement tous sur la richesse de l'Américain, dont la fortune était estimée entre neuf cents millions et plus d'un milliard et demi de dollars.

Wesley Bartholomew Holland était né dans une petite ville de l'Idaho rural pendant la Seconde Guerre mondiale. Il était le fils unique d'un quincaillier et d'une maîtresse d'école, sa mère lui ayant transmis sa passion de l'histoire qui ne l'avait jamais quitté depuis.

Son père était mort, comme de nombreux marines, en descendant du navire de débarquement à Omaha Beach, quand Wesley était encore enfant. Élevé par sa mère dévouée, Wesley était devenu un brillant jeune homme, avec un sens inné pour les affaires, et avait d'abord fait fortune dans l'immobilier. À l'âge de trente ans, il était déjà l'un des hommes les plus riches des États-Unis.

Wesley Holland avait actuellement des intérêts commerciaux dans plus de soixante pays, dans des industries allant de l'électronique à l'aviation en passant par les maisons d'édition. Il possédait des mines d'argent au Mexique, des mines d'or en Australie, des mines de cuivre au Chili, des aciéries au Japon. Des oléoducs, des compagnies aériennes, des usines, des universités privées, des chaînes de grands magasins.

À une époque, il possédait même une équipe de base-ball de Major League, même s'il ne s'était jamais vraiment intéressé au sport. Il avait été marié quatre fois, mais jamais très longtemps. Quatre mariages

soldés par quatre divorces. Il y a quelques années, la passion de Holland pour tout ce qui avait trait à l'histoire l'avait poussé à investir des millions dans la restauration d'édifices délabrés, des églises et des cathédrales aux États-Unis et en Europe.

Ben réfléchit. Les chemins de Holland et de Simeon s'étaient-ils croisés à l'occasion de la restauration d'une de ces églises ?

Il poursuivit sa lecture. Holland avait soutenu les arts, fait d'énormes donations aux galeries et musées, sauvé des tas de jardins à la française des griffes de promoteurs. Mais il était surtout connu pour son immense et très précieuse collection d'armes et d'armures anciennes, le fruit d'une histoire d'amour de près d'un demi-siècle avec ces objets, qui faisait de lui l'un des plus éminents collectionneurs du monde d'épées anciennes.

À présent, Ben commençait à comprendre ce qui liait l'Américain à la mystérieuse recherche de Simeon. L'épée sacrée avait-elle été découverte par Holland ? Voilà qui expliquerait les voyages de Simeon et de Fabrice Lalique aux États-Unis. Mais pourquoi Holland avait-il fait part de sa découverte à deux hommes d'Église ? Deux hommes de confession différente, de surcroît ? Quel rôle avait joué Lalique ? Et que venait faire leur contact israélien dans tout ça ? Leur rendez-vous du lendemain avec Hillel Zada lui permettrait peut-être de répondre à ces questions.

En parcourant les articles récents sur Wesley Holland, Ben trouva enfin le récit des événements survenus dans son manoir près du lac Ontario. Il regarda les photos de l'énorme demeure et lut le moindre petit entrefilet sur l'incident.

Trois membres du personnel de Holland avaient été abattus lors de ce qu'on pensait être une tentative de cambriolage par un gang armé, qui était apparemment reparti les mains vides après que le milliardaire eut réussi à se réfugier dans une chambre forte et appelé la police. Holland avait d'ailleurs disparu peu de temps après l'incident, et des sources proches du milliardaire avaient fait part de leur inquiétude, car elles n'avaient plus eu de contact avec lui depuis. Aucun soupçon ne pesait sur Holland pour les crimes commis dans sa maison.

Le milliardaire aurait été aperçu deux fois depuis sa disparition. Une fois par un routier, du nom de Maynard Griggs, qui prétendait avoir pris un auto-stoppeur d'un certain âge, à quelques kilomètres de la frontière avec le Massachusetts, et ne l'avoir reconnu que plus tard en voyant son visage à la télévision. Une serveuse de quarante-sept ans, une certaine Sally-Ann Ryerson, aurait également servi un café à un voyageur solitaire, correspondant à la description de Holland, dans le petit restaurant où elle travaillait à la périphérie de Lunenburg, dans le Massachusetts. Le client lui avait dit qu'il se rendait à Boston, peut-

être en bus. L'homme n'avait pas été vu depuis. L'enquête continuait.

Ben poursuivit ses recherches sur Internet.

***

Cutter, Grinnall, Mills et Doyle montèrent bruyamment l'escalier jusqu'à l'étage que le gérant de l'hôtel leur avait indiqué. C'était là que les étrangers avaient leurs chambres. Le gérant gisait sur le sol de son bureau, derrière la réception. Il était à moitié comateux et saignait abondamment après avoir reçu un coup de crosse de pistolet sur la tête.

Le vieux avait peut-être même fait une crise cardiaque, ils n'en étaient pas sûrs. Il s'était effondré avant même qu'ils n'aient eu le temps de lui faire cracher toutes les informations dont ils avaient besoin.

Il était près de minuit. Plusieurs heures, particulièrement mouvementées, s'étaient écoulées depuis que le jet du Groupe Trimble s'était posé sur la piste du terminal privé de l'aéroport Ben-Gourion. Cutter était sous pression. Il fallait absolument qu'il obtienne des résultats et il n'avait pas l'intention de plaisanter. Quelques têtes avaient été défoncées avant que l'un des chauffeurs de minibus faisant la navette entre l'aéroport et Jérusalem ne leur fournisse une information digne de ce nom. Deux étrangers correspondant au signalement de Hope et Arundel étaient descendus de son bus dans le centre de Jérusalem et avaient été vus en train de héler un taxi. D'abord, le chauffeur du minibus ne s'était pas souvenu du nom de la compagnie de taxis, mais un couteau plaqué contre ses testicules lui avait rapidement fait retrouver la mémoire. Ensuite, il avait suffi de corrompre ou de brutaliser un tas de personnes avant qu'un chauffeur de taxi ne finisse par cracher le nom d'un hôtel.

— C'est à cet étage, dit Cutter en arrivant en haut de l'escalier.

Il descendit le couloir à grands pas. Grinnall le suivait de près, son manteau de cuir bruissant à chacun de ses pas. Derrière, Mills et Doyle étaient en plein débat.

— Il est complètement cinglé, tu trouves pas ? Ça se voit dans ses putains d'yeux.

— Oui, mais c'est pas la question !

— La ferme ! lança Cutter par-dessus son épaule, et la conversation cessa immédiatement.

Devant eux, une jolie Israélienne un peu ronde, vêtue d'une blouse, sortit d'une chambre vide munie d'un balai à franges et d'un seau. Elle travaillait tard, ce soir, et la fatigue se lisait sur son visage. Son sourire poli s'évanouit quand elle vit l'air menaçant des quatre hommes. Elle n'eut pas le temps de crier que déjà Grinnall plaquait la main sur sa

bouche.

— Amenez-la ici, dit doucement Cutter en regardant de chaque côté du couloir. Ils la traînèrent dans la chambre et fermèrent la porte.

Grinnall laissa sa main sur sa bouche, appuyant la tête de la jeune fille contre sa poitrine, un pistolet braqué sur sa tempe. Elle se tortilla et leva les yeux au ciel, terrorisée à la vue du pistolet. Il ne s'était pas autant amusé depuis qu'il avait descendu la fille à la réception de l'hôtel en Amérique. Voilà qui compensait un peu l'humiliation qu'il avait subie quand il avait perdu la trace de Holland et était rentré à Capri les mains vides.

Cutter sortit les photos qu'il avait montrées au gérant de l'hôtel. Celle de Hope venait de son site Web, celle d'Arundel, de l'université.

— Tu as vu ces hommes ? demanda-t-il à la fille en brandissant les clichés devant elle.

Elle ne comprenait pas un mot d'anglais, mais pigea immédiatement ce qu'il attendait d'elle. Elle jeta un coup d'œil aux photos. Elle n'avait vu les étrangers qu'une ou deux fois depuis leur arrivée, mais elle était pratiquement certaine que c'étaient bien eux. Elle hocha la tête.

— T'en es vraiment sûre ? demanda Cutter.

Il fit signe à Grinnall qui appuya encore un peu plus fort la bouche du pistolet contre sa tempe. Elle laissa échapper un cri de douleur et de peur, puis hocha frénétiquement la tête une deuxième fois.

— Quelle chambre ? siffla Cutter. Laisse-la parler, Terry.

— Elle va se mettre à hurler.

— Non, elle ne criera pas.

Cutter sortit un couteau Stiletto à double tranchant et l'appuya légèrement contre sa gorge tremblante.

— Quelle chambre, ma chérie ?

La fille bafouilla quelque chose en hébreu. Cutter saisit sa main avec impatience.

— Utilise tes putains de doigts.

Elle comprit et leva d'abord sept doigts tremblants, puis huit.

— Chambre soixante-dix-huit, on y va.

— Et qu'est-ce qu'on fait d'elle ? demanda Grinnall.

— Si on se la tapait ? proposa Doyle en regardant le lit bien fait. On a le temps.

— On ne se la tape pas, déclara Cutter.

Il frappa la fille en plein visage et elle perdit connaissance. Grinnall ricana. Ils la laissèrent couchée sur la moquette, fermèrent la chambre et remontèrent le couloir. Une fois devant la porte 78, ils s'arrêtèrent quelques secondes pour vérifier leurs armes une dernière fois.

Ils enfoncèrent la porte à coups de pied dans un bruit de craquement.

L'homme aux cheveux blonds allongé sur le lit se dressa comme un

i, paniqué en voyant les quatre hommes armés faire irruption dans sa chambre. Il portait un boxer Calvin Klein. Ses jambes étaient maigres et épilées. Il avait des anneaux en argent sur chaque téton. Il prit ses lunettes sur le chevet, les chaussa et resta bouche bée, complètement horrifié. Son compagnon de voyage plus jeune venait de sortir de la douche, complètement nu sous la robe de chambre rose qu'il avait jetée sur ses épaules étroites. Il s'immobilisa, terrifié, au bord des larmes.

— Eh merde ! dit Cutter en baissant son fusil.

46

Ben parvint à dormir quelques heures malgré les pensées et les questions qui assaillaient son esprit. Il se réveilla tôt le lendemain matin et retrouva Jude en bas pour le petit-déjeuner. Jude mangea avec voracité, mais Ben n'avait pas faim. Il vida une cafetière, puis ils sortirent tous deux de l'hôtel pour héler un taxi. Ben montra au chauffeur l'adresse sur la carte de visite de Hillel Zada, et la voiture démarra. Ils se dirigèrent vers l'ouest. Les panneaux indiquaient Ramallah au nord et Bethléem au sud.

Jérusalem est une ville partagée entre deux pays. La maison de Hillel se trouvait dans les faubourgs à l'ouest de la « ligne verte », la ligne de démarcation datant du cessez-le-feu de 1949, qui ne marquait pas seulement la frontière entre Jérusalem Ouest et Jérusalem Est, mais aussi entre Israël et la Palestine, où des douaniers lourdement armés arrêtaient toutes les voitures et vérifiaient les passeports. Après le contrôle, les douaniers firent signe au chauffeur de passer, et Ben et Jude se retrouvèrent dans un quartier complètement différent de la ville.

Soudain, toutes les enseignes des boutiques étaient en arabe plutôt qu'en hébreu, et l'influence islamique était nettement plus forte. Un groupe de jeunes jetait des pierres aux taxis dotés d'une plaque d'immatriculation israélienne. Le chauffeur continua à rouler sans même les gratifier d'un regard.

Il était huit heures passées quand ils arrivèrent devant la maison de Hillel Zada, une immense villa entourée de jardins clôturés par un grand mur. Une grande entrée voûtée était fermée par un portail en bois. Ben laissa partir le chauffeur de taxi, puis appuya sur la sonnette à côté de l'entrée. Quelques instants plus tard, Jude et lui entendirent un moteur puissant derrière les murs. Les battants du portail s'ouvrirent automatiquement, et un Toyota Land Cruiser avec d'immenses roues, des grilles de protection sur les feux avant, des phares de toit et sur le radiateur franchit le portail en ronflant. D'après le bruit, le tuyau d'échappement était soit une sorte d'accessoire très performant, soit un modèle normal sur le point de tomber. Le visage barbu de Hillel Zada apparut à la vitre côté conducteur.

— Je vous attendais, dit-il solennellement. Montez.

Après avoir démarré en trombe, Hillel leur expliqua que ses sept enfants étaient actuellement chez lui avec ses seize petits-enfants. La maison étant pleine à craquer, il était préférable qu'ils aillent discuter ailleurs. De plus, ajouta-t-il d'un ton énigmatique, il voulait leur montrer quelque chose.

— Où allons-nous ? demanda Ben par-dessus le vacarme du Land Cruiser.

— Je vous emmène là où tout a commencé, dit tristement Hillel. Là où j'ai fait ma découverte, il y a près de cinquante ans.

Tandis que Hillel retournait en direction du centre-ville et se frayait un chemin dans la circulation sans vraiment prêter attention aux autres véhicules et aux feux rouges, Ben se cramponna à la poignée de la portière et se demanda si l'Israélien conduisait sa magnifique Jaguar de la même façon. Il semblait parfaitement calme, mais il y avait une profonde tristesse dans ses yeux et il avait les traits tirés comme s'il avait passé une bonne partie de la nuit à pleurer la disparition de ses collègues.

Puis, le Land Cruiser quitta les faubourgs de Jérusalem et s'engagea sur une route sinueuse couverte de poussière qui s'enfonçait dans le désert vers l'est.

Comme le bruit du moteur rendait presque toute conversation impossible, Ben se cala contre le dossier de son siège, ouvrit la vitre de quelques centimètres et fuma en silence. Jude était lui aussi silencieux sur la banquette arrière. De temps en temps, Ben le regardait par-dessus son épaule. Le contenu de la lettre de Michaela lui revenait alors à l'esprit, et son estomac se nouait.

Le Land Cruiser n'était pas le seul véhicule à se diriger vers le désert. Une petite file de voitures et de camionnettes ainsi qu'un car de touristes s'aventuraient dans la même direction. La route serpentait à travers une immense étendue de sable et de rocailles qui se déployait jusqu'aux escarpements rocheux au loin. Quelques arbustes isolés et de petits arbres bordaient la piste. Des panneaux indicateurs en anglais et en arabe apparaissaient de temps à autre.

Au bout d'une heure environ, la route sinueuse franchit une côte, et Jude laissa échapper un sifflement admiratif en découvrant la vue spectaculaire qui s'offrait à eux.

— La mer Morte, dit Hillel par-dessus le bruit du moteur, montrant avec de grands gestes l'immense étendue d'eau à travers le pare-brise poussiéreux.

Le lac salé occupait l'espace au second plan, puis le désert apparemment infini réapparaissait derrière. Quelque part, au-delà des dunes, il y avait la frontière avec la Jordanie.

— Et là-bas, dit Hillel en montrant une immense montagne sableuse qui surplombait le lac, jetant une ombre géante sur le sable, c'est Massada.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jude, fasciné, se penchant entre les deux sièges à l'avant et tendant le cou pour tenter de voir le sommet de la montagne.

— Massada était une forteresse, dit Ben en parlant fort pour se faire

entendre. C'était le dernier bastion du soulèvement juif contre l'Empire romain, quarante ans après la mort du Christ. Neuf cents hommes, femmes et enfants qui avaient fui le sac de Jérusalem et la purge romaine contre les Juifs. Ils tinrent le siège pendant trois ans, tandis que de nombreux Romains campaient au pied de la montagne et construisaient une rampe pour faire tomber la forteresse.

— Je suppose que les Romains les ont tous tués, dit Jude, plissant les yeux pour distinguer la forteresse en haut de l'escarpement rocheux qui surplombait le désert.

— Ils n'en ont pas eu l'occasion. D'après l'historien romain, Flavius Josèphe, lorsque les soldats pénétrèrent enfin dans la forteresse, ils ne découvrirent que des cadavres. Les résistants juifs avaient préféré commettre un suicide collectif plutôt que de se laisser prendre. Chaque homme donna la mort à sa femme et à ses enfants, puis une équipe fut désignée pour tuer tous ceux qui restaient. Les derniers survivants s'enfoncèrent leur épée dans le corps.

— Merde, fit Jude en secouant la tête. Neuf cents personnes.

— C'est ce que racontent les livres d'histoire, dit Ben.

— Qu'auraient fait les Romains s'ils les avaient capturés ?

— Des choses bien pires encore, probablement.

— Ces Romains, c'étaient vraiment des salauds.

— Vous êtes historien ? demanda Hillel en regardant Ben pendant qu'il conduisait.

— Pas du tout. J'ai étudié la théologie avec son père, répondit Ben en montrant Jude. J'ai lu quelques documents sur cet endroit, c'est tout.

— Alors, vous devez savoir que, pendant des siècles, le site de ce grand martyre avait sombré dans l'oubli, dit Hillel. Massada a été redécouvert en 1842, et les fouilles n'ont commencé qu'en 1963 sous la direction d'un archéologue israélien, Yigaël Yadin. Pour une tâche de cette ampleur, il fallait beaucoup de main-d'œuvre. Ils embauchaient des hommes à tour de bras. L'un d'eux n'avait que seize ans et était prêt à accepter le travail le plus dur pour aider sa famille.

Hillel pointa le pouce vers son torse.

— C'était moi. C'est ici que commence mon histoire.

— Qu'est-ce que vous voulez nous montrer, Hillel ?

— La même chose que j'ai montrée à Wesley, puis plus tard à Simeon et au Français.

Le Land Cruiser suivit les autres voitures dans un parking à côté d'une gare de téléphérique d'où partaient des câbles épais qui montaient en flèche jusqu'à la montagne au loin. Ben, Jude et Hillel s'installèrent à bord de la cabine avec une poignée d'autres touristes de diverses origines, la palme des plus bruyants revenant aux Italiens. Le départ fut retardé de quelques minutes quand une famille

américaine dont tous les membres étaient particulièrement corpulents s'entassa à l'intérieur de la cabine, dont la charge augmenta considérablement. Le téléphérique avait la taille d'un minibus et offrait une vue panoramique sur la montagne tandis qu'il montait le long de son flanc sur un câble soutenu par des pylônes et qu'un autre câble à la trajectoire parallèle ramenait les visiteurs à la gare de départ.

Jude frissonna.

— Je ne pensais pas qu'il faisait si froid dans le désert.

Quand il était dans les SAS, Ben avait mené des opérations dans le Golfe, en plein désert, et il avait vu de la neige fondue, il avait aussi vu des soldats souffrir d'engelures et d'hypothermie. C'était un souvenir qu'il ne souhaitait pas spécialement partager avec des touristes dans un téléphérique. Malgré le froid, Massada attirait son lot de visiteurs saisonniers. Hillel informa Ben et Jude, non sans une certaine fierté, que c'était le site archéologique le plus visité d'Israël. Les touristes exprimèrent bruyamment leur ravissement tandis que le téléphérique avançait le long du flanc de la montagne. Même Ben fut frappé par la vue, réalisant pour la première fois l'ampleur de l'opération militaire romaine pour prendre une forteresse aussi inaccessible.

Les traces des camps militaires romains éparpillés au pied de la montagne étaient parfaitement visibles. Devant eux, la montagne de grès brun roux apparaissait de plus en plus distinctement sous le ciel nuageux. Ils passèrent au-dessus de minuscules silhouettes filiformes qui gravissaient un sentier sinueux pour arriver au sommet de la montagne comme des pèlerins d'un autre âge.

Le téléphérique approchait de la gare d'arrivée qui paraissait bien fragile, perchée sur la falaise. Finalement, et au grand soulagement de Jude, ils arrivèrent jusqu'au sommet sans s'écraser sur les rochers à cause du poids excessif de la famille de gros Américains.

— Nom de Dieu, visez un peu ça, dit Jude quand ils descendirent sur le grand sommet plat de la montagne et qu'ils purent profiter de la vue panoramique dans toute sa splendeur. Ils étaient si hauts au-dessus du désert et de la mer Morte qu'ils avaient l'impression de les regarder depuis le hublot d'un avion.

Ben balaya du regard les vestiges étendus de la forteresse et réalisa que le travail de fouilles à l'époque moderne était d'une ampleur presque comparable aux efforts accomplis par les Romains pour détruire la citadelle près de deux mille ans auparavant.

— Ça ne ressemblait pas du tout à ça en 1963, dit Hillel. À l'époque, c'était juste une immense étendue de gravats, presque complètement effacés par le temps et l'œuvre de la nature.

Il montra les lignes peintes en noir, visibles sur un grand nombre

d'édifices, de porches et de colonnes.

— Elles indiquent la hauteur des murs dégagés lors des fouilles. Toutes les pierres au-delà de ces lignes noires ont été rajoutées lors de la restauration.

— C'est très impressionnant, dit Ben. Mais, comme vous le savez, nous ne sommes pas venus ici pour faire du tourisme.

Hillel opina.

— Par ici, dit-il en les guidant à travers les ruines. Tout en marchant, il commença à leur raconter son histoire.

— J'étais l'aîné de dix enfants. Ma famille était très pauvre. Ma mère travaillait dans une usine, où les conditions étaient très dures, et le salaire, encore plus misérable. Mon père travaillait comme tailleur de pierre jusqu'au jour où il est tombé d'une échelle et qu'il a eu les jambes broyées. J'avais treize ans à l'époque. Il n'a jamais pu remarcher et souffrait énormément. Mon pauvre père était désormais infirme et ne pouvait plus ramener d'argent à la maison. Comme j'étais l'aîné, c'est moi qui ai dû prendre le relais. Je livrais des produits pour les marchands de Jérusalem. Je volais des œufs et les revendais. J'ai même volé un poulet, une fois. Nous nous débattions tous les jours pour survivre et payer le loyer d'un taudis où même un chien n'aurait pas voulu dormir.

Hillel marqua une pause pour passer la main le long d'un mur, d'un geste rempli d'admiration, comme si c'était lui qui l'avait construit.

— Quand j'ai entendu parler des travailleurs dont ils avaient besoin pour conduire les fouilles sur le site de Massada, je me suis immédiatement fait embaucher. J'étais grand, fort et déjà habitué au dur labeur. Maintenant, suivez-moi sous cette série d'arches, je vais vous montrer.

Quelques mètres plus loin, Hillel s'arrêta pour contempler une partie de l'épais rempart. Derrière, il y avait un précipice, et un garde-fou en métal avait été ajouté pour éviter toute chute accidentelle. La vue était dégagée sur des kilomètres en direction de Jérusalem. Un spectacle époustouflant. Il s'accroupit et enleva délicatement le sable d'une fente près de la base du mur.

— C'est là, dit-il en levant la tête pour regarder Ben. Venez voir.

La fissure était un trou horizontal dans la maçonnerie où des pierres de tailles inégales avaient été utilisées pour construire le rempart. Elle mesurait environ un mètre vingt de long et était tout juste assez large pour qu'un homme puisse y enfoncer son poing.

— C'était en juin 1963. Je travaillais sur cette partie avec deux autres ouvriers, dit Hillel. Nous souffrions beaucoup de la chaleur, nous étions fatigués, nous avions soif. Et pendant ce temps, notre chef d'équipe n'arrêtait pas de boire de l'eau dans sa gourde et nous criait après dès que nous nous arrêtions. Je me souviens à quel point je le

détestais.

Hillel prit un peu de sable et de cailloux dans la fente et les fit glisser entre ses doigts.

— Chaque homme devait travailler sur une section du rempart. La mienne était pratiquement enterrée. J'étais en train de creuser dans le sable et les pierres à mains nues quand j'ai trouvé le trou et, au fond, quelque chose enveloppé dans un morceau de tissu. Nous avions pour ordre d'appeler immédiatement les chefs d'équipe quand nous trouvions quelque chose. Je me suis tourné vers Samir et m'apprêtais à l'appeler quand j'ai vu qu'il était encore en train de boire dans sa gourde. Il buvait comme un porc, l'eau dégoulinait de sa bouche et allait éclabousser le sol. J'avais tellement soif, j'étais tellement en colère que je ne l'ai pas appelé. J'ai sorti l'objet, puis, tout en veillant à ce que personne ne me voie, j'ai enlevé le tissu qui le protégeait.

— Et c'était l'épée, dit Ben.

Hillel se leva et secoua les mains pour faire partir le sable.

— Oui, une très belle épée. Sa poignée était en bronze et brillait comme de l'or au soleil. La lame était comme ça et avait à peu près cette longueur.

Il traça une ligne courbe dans l'air, puis écarta les mains pour indiquer la taille de l'épée. Ben constata qu'il était tombé à peu près juste en estimant, d'après le dessin de Fabrice Lalique, que l'épée devait mesurer environ un mètre dix au total.

— J'ai tout de suite compris qu'elle était très ancienne, poursuivit Hillel, et qu'elle était cachée là depuis une éternité. Je n'avais aucune notion d'histoire, mais c'était sûrement un objet de grande valeur. Je me suis de nouveau tourné vers Samir, mais il était en train de parler à un autre chef d'équipe. Ils échangeaient des blagues et fumaient des cigarettes. J'ai regardé le gros ventre de Samir et j'ai pensé à mon pauvre père infirme à la maison et à ma mère qui travaillait comme une esclave à l'usine.

— Vous avez décidé de la garder pour vous, dit Jude.

— Quand les temps sont durs et que vous avez une famille à nourrir, vous êtes parfois contraint de faire des choses dont vous avez conscience qu'elles ne sont pas bien, expliqua Hillel. Oui, j'ai enveloppé l'épée dans son morceau de tissu et je l'ai remise là où je l'avais trouvée en attendant la fin de la journée. J'étais terrifié à l'idée qu'un autre travailleur puisse la trouver. Mais personne ne l'a découverte, et, le soir venu, j'ai réussi à l'emporter jusqu'au camion qui ramenait les travailleurs à Jérusalem. Nous étions si nombreux que les contremaîtres ne pouvaient pas avoir un œil sur chacun de nous.

Une fois arrivé à Jérusalem, je me suis rendu directement chez Ali, le prêteur sur gages dans la rue Jaffa. Il a examiné l'épée et m'a demandé où je l'avais trouvée. Je lui ai raconté un mensonge dont je ne me souviens plus aujourd'hui.

Nous avons débattu de sa valeur, puis Ali m'a dit que j'étais un fils de babouin et m'a jeté une poignée de pièces, de quoi nourrir ma famille pendant une semaine et acheter des médicaments pour soulager la douleur de mon père. Je me souviens encore à quel point j'étais fier, et ce sentiment m'a accompagné longtemps. Samir et les autres contremaîtres n'ont jamais découvert mon secret.

— Donc, à partir de là, vous n'aviez plus l'épée, dit Ben qui essayait de comprendre.

— Non, je ne l'ai plus jamais revue. J'ai poursuivi mon chemin. J'ai grandi et je suis devenu chauffeur de taxi à Jérusalem. Mon père est

mort et ma pauvre mère l'a suivi peu de temps après. J'ai épousé Ayala. Un à un, mes frères et mes sœurs ont commencé à voler de leurs propres ailes. Les années passaient et ma famille s'agrandissait. Je travaillais dur, car je ne voulais pas que mes enfants vivent dans la pauvreté. Dix-huit heures par jour. Tout le monde me connaissait à Jérusalem. Quand je n'étais pas au volant de mon taxi, j'apprenais l'anglais pour pouvoir parler aux riches étrangers qui montaient dans mon véhicule. Je rêvais d'avoir un commerce à moi que je pourrais léguer à mes enfants. Mais ce rêve semblait irréalisable.

Hillel marqua une pause et regarda le désert tout en repassant les événements de sa vie dans sa tête. Ben commençait à s'impatienter et se demandait quand Hillel allait enfin en venir aux faits. Il sentit que Jude perdait patience lui aussi.

— Voulez-vous bien nous parler du sujet qui nous intéresse directement, Hillel ?

— Désolé. Laissez-moi continuer. Il y a deux ans et demi, un riche Américain s'est présenté au bureau de la compagnie de taxis pour laquelle je travaillais. Il a dit qu'il voulait que Hillel Zada soit son chauffeur pour la journée. C'était moi, et personne d'autre, et il proposait de me payer le double du tarif normal. Nous sommes donc montés dans la voiture. Je lui ai demandé où il voulait aller. Il a répondu : « Nulle part. » Il voulait juste me parler d'une épée.

— C'était Wesley Holland ?

Hillel hocha la tête.

— Bien sûr, je n'avais pas oublié l'épée et j'ai d'abord pensé que j'allais être puni pour le méfait que j'avais commis dans ma jeunesse. Je me suis dit que cet Américain était peut-être un détective qui m'avait poursuivi. Mais je me trompais.

— Comment Holland vous a-t-il trouvé ?

— Grâce à Ali, le prêteur sur gages. Il avait plus de quatre-vingt-dix ans, mais les affaires continuaient pour lui, ce vieux chacal !

Hillel sourit.

— Monsieur Holland m'a expliqué qu'Ali avait vendu l'épée, il y a très longtemps, à un homme nommé Fekkesh, cinquante fois plus cher que le prix qu'il m'en avait donné. Fekkesh l'avait gardée trente ans, puis l'avait vendue. Elle a ensuite atterri en Arabie Saoudite, où elle appartenait à un prince. C'est là, il y a trois ans, que monsieur Holland l'a vue et qu'il a dit au prince qu'il souhaitait l'acheter. Il a beaucoup d'épées. Il y a des gens qui les collectionnent.

— Je sais, dit Ben.

Hillel haussa les sourcils.

— Je ne savais pas. J'ai trouvé ça étrange. Mais je suis mal placé pour critiquer les passions des uns et des autres.

— Continuez.

— Monsieur Holland a rapporté l'épée en Amérique. Elle le fascinait et il voulait remonter jusqu'à ses origines et retrouver l'endroit d'où elle venait. Un homme comme lui, qui peut obtenir tout ce qu'il veut grâce à son argent et à son pouvoir, n'a eu aucun mal à remonter jusqu'à Fekkesh, puis jusqu'au vieil Ali et enfin jusqu'à moi. Comme je vous l'ai dit, tout le monde connaît Hillel Zada à Jérusalem. Et dans cette ville, les gens n'hésitent pas à donner des informations quand un homme comme Wesley Holland leur propose de l'argent.

— Qu'attendait-il de vous ?

— Il m'a dit qu'il avait passé beaucoup de temps à étudier l'épée et à en parler avec d'autres experts. Il voulait savoir où je l'avais trouvée. Alors, je l'ai emmené ici, à Massada. Il était très excité quand je lui ai montré cet endroit et que je lui ai expliqué comment j'avais trouvé l'épée par hasard. Il m'a demandé si je savais à quel point elle était précieuse ou si je connaissais son histoire. J'ai répondu que non. C'est là qu'il m'a dit que j'avais fait quelque chose de merveilleux et qu'il voulait me remercier d'avoir découvert cette épée.

Hillel ne put s'empêcher de sourire.

— Je n'ai pas eu le temps de réaliser ce qui m'arrivait, que monsieur Holland m'emmenait dans une banque et m'ouvrait un compte sur lequel il versa trois millions de dollars.

— Trois millions ! lâcha Jude.

— Tout ça pour vous remercier ? Rien d'autre ? dit Ben, se demandant comment une épée pouvait avoir une telle valeur même aux yeux d'un homme pour qui trois millions de dollars n'étaient qu'un peu d'argent de poche.

— Il voulait seulement me remercier d'avoir trouvé l'épée, confirma Hillel. Je suis allé voir Ayala à la maison. J'ai dit : « Ma femme, nous sommes riches. Quitte ton travail. Nous allons laisser l'appartement. » Et c'est ce que nous avons fait.

Il haussa les épaules.

— Nous n'étions pas assez riches pour aller nous installer dans les quartiers chics comme Yemin Moshe, mais, grâce à la générosité de monsieur Holland, nous vivons vraiment dans l'aisance. Et maintenant, j'ai pu réaliser mon rêve : j'ai mon café que je pourrai léguer à mes fils. Il y en a déjà quatre qui y travaillent. Nous allons bientôt en ouvrir un autre dans la rue King George. Puis un autre, peut-être à Londres ou à New York, ajouta-t-il en s'emballant un peu.

— Et que vient faire mon père dans tout ça ? Et Fabrice Lalique ?

Hillel prit soudain un air grave.

— Environ un an après la visite de monsieur Holland, il m'a recontacté pour me dire qu'il voulait emmener deux autres hommes à l'endroit où j'avais trouvé l'épée. Il me les a présentés : le révérend Arundel d'Angleterre et le père Lalique de France. C'étaient des

hommes très gentils, très bons.
— Pourquoi monsieur Holland leur avait-il parlé de l'épée ?
Hillel secoua la tête.
— Je ne sais pas. Ils étaient venus à l'invitation de monsieur Holland et m'ont dit très peu de choses. Ils se sont même excusés d'être aussi secrets, mais Simeon m'a dit un jour que, quand ils auraient terminé leurs recherches et que les origines de cette épée seraient scientifiquement prouvées, je serais le premier à en être informé avant qu'ils ne le révèlent au reste du monde. Ce sont ses propres termes.
Ben savait que Simeon Arundel n'aurait jamais parlé ainsi à la légère.
— Révéler au reste du monde ? C'est donc quelque chose d'extrêmement important.
— Monsieur Holland a dit que c'était une découverte très spéciale. L'une des plus extraordinaires qu'on puisse imaginer.
— J'aurais préféré que vous ne la trouviez jamais, dit Jude. Je suis content que vous ayez réalisé votre rêve, monsieur Zada, mais mes parents sont morts à cause de ça.
Il y eut un silence. On n'entendait que le vent siffler sur les remparts de Massada. Hillel baissa tristement la tête.
— Je suis vraiment désolé pour ce qui est arrivé à votre père et à votre mère, murmura-t-il. Je suis sûr que c'était une femme merveilleuse. Simeon était un homme bien et il était très fier de son fils unique. Il parlait souvent de vous.
Jude détourna les yeux. Il s'empressa d'essuyer ses larmes, comme s'il ne voulait pas qu'on le voie pleurer.
— Hillel, j'ai peur que ceux qui veulent mettre la main sur cette épée ne s'en prennent à vous aussi, dit Ben. Avez-vous remarqué qu'on vous suivait ou qu'on rôdait autour de votre café ? Avez-vous reçu des coups de téléphone bizarres ?
Hillel, le regarda, l'air interdit.
— Je n'ai rien remarqué.
Si Hillel avait été épargné, c'était parce que Wesley, Simeon et Fabrice l'avaient laissé dans l'ignorance et ne l'avaient pas trop impliqué dans leur projet. Ceux qui avaient écouté leurs conversations téléphoniques avaient sans doute considéré que Hillel n'était pas un acteur assez important, à moins qu'ils aient carrément ignoré son existence. Ben lui conseilla néanmoins d'être très vigilant.
— Dites à votre femme d'ouvrir l'œil. Ces gens sont très déterminés.
Hillel se mit à rougir de colère.
— Qui sont ces sales chiens ?
— C'est bien ce que j'ai l'intention de découvrir.
— Je prie pour que vous découvriez bientôt la vérité, dit Hillel. J'ai

peur pour la vie de monsieur Holland.

— Il était encore en vie il y a trois jours, quand il a appelé chez Simeon, dit Ben. Avant de réaliser que je n'étais pas Simeon, il a dit deux ou trois mots. Il a expliqué par exemple qu'il allait rejoindre une certaine Martha. Il l'a mentionnée de nouveau dans un message vocal qu'il a laissé. C'est peut-être elle qui cache l'épée. Ce nom vous dit-il quelque chose ?

Hillel réfléchit un moment, puis secoua la tête.

— Je suis désolé. Ils ne m'ont jamais parlé d'une Martha. Et je n'ai jamais rencontré de femme appelée Martha. Monsieur Holland ne vous a-t-il donné aucun indice sur l'identité de cette dame ou sur l'endroit où elle habite ?

— Non. Un témoin a dit qu'il l'avait vu partir pour Boston, sur la côte est. Je suppose que Martha vit quelque part par là-bas.

Hillel secoua de nouveau la tête.

— J'aimerais pouvoir vous aider, mais je ne sais pas qui est cette Martha. Et je ne sais même pas où est Boston.

Personne ne parla pendant quelques instants. Le vent souleva des nuages de sable sur les remparts en ruine de la forteresse. Ben alluma une Gauloise et aspira la fumée. Il avait comme l'impression d'avoir parcouru plus de trois mille kilomètres pour ne pas apprendre grand-chose au bout du compte. Mais il préféra ne pas trop y penser. Jude s'appuya contre le garde-corps, regardant la mer Morte avec mélancolie, perdu dans ses pensées.

— Votre père m'a dit que vous aimiez beaucoup la mer, dit affectueusement Hillel, en rejoignant Jude.

— Il avait raison, répondit Jude. J'adore la mer.

— Vous vous entendriez bien avec monsieur Holland. Il a une maison au bord de l'océan. Ça doit être un véritable palace. Avec d'immenses fenêtres, plus grandes qu'un homme, m'a-t-il dit. Il m'a raconté qu'il se mettait souvent devant et qu'il regardait les vagues pendant des heures et la tour de lumière qui brille sur l'eau la nuit.

Ben regarda Hillel. Tour de lumière ? Il s'en étonna quelques secondes, mais ne dit rien, et l'expression ne tarda pas à lui sortir de l'esprit quand ils quittèrent les ruines et retournèrent vers le téléphérique.

48

Elle s'appelait Daria Pignatelli. Elle avait vingt-huit ans. C'était une Napolitaine. Elle avait le teint mat et était très belle, avec ses yeux brillants, ses dents parfaites, et une silhouette à provoquer des carambolages dans chaque rue où elle passait.

Daria avait compris près de dix ans auparavant qu'elle pourrait gagner plus d'argent grâce aux hommes qui appréciaient sa beauté qu'en aidant ses parents au sein de leur petite entreprise familiale de confection de sacs à main dans un garage réaménagé. Elle n'était pas – pas encore du moins – la prostituée la plus chère de Naples, mais elle était très loin des pauvres filles, toxicomanes, qui travaillaient dans les quartiers louches et étaient prêtes à donner leur corps pour une bouchée de pain à n'importe qui.

Daria était raisonnable et prudente. Elle ménageait son amour-propre, pouvait se permettre d'être un peu difficile quant au choix de sa clientèle et n'aurait jamais rien fait de complètement contraire à ce qu'elle était. Elle était aussi très catholique et ne voyait pas de contradiction particulière entre sa foi et la profession qu'elle avait choisie.

L'Anglais l'avait remarquée quand elle était venue sur l'île à bord d'une vedette avec plusieurs autres filles pour rendre visite à un groupe de clients logés dans une sorte d'appartement qu'ils partageaient à côté de la villa isolée. Elle l'avait vu regarder par une des fenêtres de la maison principale et avait tout de suite compris que cet homme un peu plus âgé, à l'air triste et solitaire, n'était pas comme les brutes grossières qu'elle et les autres filles étaient censées divertir. À la façon dont il l'observait, dont il semblait la distinguer des autres, elle sut qu'elle lui plaisait.

Elle avait entendu quelqu'un l'appeler « monsieur Lucas ». C'était à l'évidence le propriétaire de la maison et le patron de ces hommes. Elle ignorait tout de leurs activités et, comme les autres filles, Daria avait le bon sens de ne pas s'en préoccuper.

Le petit groupe de filles était retourné plusieurs fois à la villa depuis. Elles étaient assez bien traitées, extrêmement bien payées avec des billets tout neufs qui crissaient sous les doigts et dont le stock semblait inépuisable. En plus, il y avait toujours beaucoup de vin et de champagne. Elle était chaque fois avec un homme différent. Ils semblaient aller et venir. Là encore, elle ne demandait jamais pourquoi.

L'appel de la veille ne l'avait pas vraiment surprise. M. Lucas voulait voir Daria, seule. Une voiture était venue la chercher à son adresse et

l'avait emmenée jusqu'au bateau. Il faisait assez doux en ce mois de décembre pour porter une robe légère, mais pas trop suggestive. M. Lucas était venu l'accueillir au portail de la villa. Il portait une robe de chambre en satin, brodée à ses initiales, et elle lui dit que c'était très *raffinato*.

Il parut nerveux d'abord, et Daria le trouva un peu tendu, comme s'il n'avait pas bien dormi. Beaucoup de ses riches clients étaient des hommes d'affaires très stressés qui cherchaient à se relaxer un peu. Quand elle passa son bras élancé sous le sien et le laissa la conduire à l'intérieur blanc et frais de la villa – des plantes, des objets d'art, des meubles anciens et chers partout –, il sembla se détendre. « Monsieurrr Loucas » – il aimait la façon délicieuse dont elle prononçait son nom. Elle rit et s'excusa pour son mauvais anglais. Il lui adressa un sourire charmant.

— Non, j'adore la façon dont vous parlez. Et, s'il vous plaît, appelez-moi Penrose.

Ils avancèrent dans la villa, et il l'emmena dans une pièce somptueuse avec un grand bureau et une chaise inclinable géante. *Bizarre*, pensa-t-elle d'abord.

Puis, il ouvrit une porte et la conduisit dans la chambre à coucher adjacente.

Daria eut l'étrange impression que M. Lucas passait le gros de son temps dans ces deux pièces. Qui étaient donc les autres hommes ? Que faisaient-ils pour lui ? Il était à l'évidence incroyablement riche et important. La chambre à coucher était très luxueuse, avec un grand lit, un sol en marbre et de beaux objets.

Penrose s'assit sur le lit et montra sa robe.

— Enlève-la, dit-il.

Elle obéit. La soie s'étala autour de ses chevilles, et elle fit un pas en avant dans l'un de ses nombreux dessous en dentelle. Pour cette occasion, elle avait choisi du rouge, assorti à ses chaussures.

Penrose sentit son cœur battre plus vite tandis que ses yeux s'imprégnaient d'elle. Quel corps ! Il avait déjà décidé qu'il voulait d'abord la couvrir d'argent, des tas de billets tout doux sortis de l'un des fourre-tout remplis à ras bord de liasses et cachés sous le lit. Puis, il lui demanderait d'enlever le reste de ses vêtements, très, très doucement et puis…

Son fantasme éclata soudain comme une bulle. Le front de Penrose se plissa. Il se pencha en avant sur le lit, tendant le cou pour la regarder de plus près. Était-ce… ?

Oui, c'était bien ça !

Il montra quelque chose du doigt

— Enlève-moi ça, dit-il plus sévèrement. Enlève-moi ça tout de suite.

Daria sourit, mit les mains dans son dos et commença à défaire son soutien-gorge en dentelle.

— Non ! Pas ça ! cria-t-il. Ça ! Ce *truc* !

Adieu le charme et la délicatesse. Il avait le visage cramoisi et la regardait d'un air mauvais. Daria était vraiment déconcertée. Qu'avait-elle fait de mal ? Il continuait à pointer du doigt dans sa direction.

— Mets cette foutue chose hors de ma vue.

Elle le regarda en fronçant les sourcils et comprit que son doigt accusateur visait sa petite croix en or qu'elle portait sur une chaîne autour de son cou. Elle l'avait depuis très longtemps et croyait qu'elle la protégeait du diable.

Et peut-être avait-elle besoin de protection aujourd'hui. Daria commençait à ne pas du tout aimer les airs de cet Anglais.

— Tu m'as entendu, la putain ? Fais ce que je te dis ! Enlève-la.

Ce n'était pas parce qu'elle était une putain qu'elle allait se laisser traiter comme un chien. Et si elle avait envie de porter une croix autour du cou, elle ne voyait pas qui pourrait l'en empêcher. Elle sentait elle aussi la colère la gagner et ne se priva pas de le lui faire savoir.

Elle se lança dans une furieuse tirade en italien et lui dit de surveiller son putain de langage et que personne ne réussirait à lui faire enlever sa petite croix. S'il voulait la baiser, il la baiserait avec, sinon il n'avait qu'à aller baiser quelqu'un d'autre, d'accord ?

Penrose ne pouvait pas détourner les yeux de la croix qui brillait contre la peau dorée de sa gorge. Il grimaça. Comment cette salope de pute chrétienne osait-elle lui parler ? Il bondit du lit, au paroxysme de sa fureur, et se jeta sur elle, repoussant ses bras d'une main, saisissant son collier de l'autre. Ses doigts se refermèrent sur la chaîne en or et il tira fort pour l'arracher de son cou.

Daria laissa échapper un cri quand la chaîne s'enfonça dans sa nuque. Elle s'écarta instinctivement de lui. Lui ayant pris la chaîne des doigts avant qu'il n'ait le temps de la serrer, elle lui lança une nouvelle invective en napolitain.

— C'est bon. Je m'en vais immédiatement d'ici. Pour qui vous vous prenez, espèce de grosse merde ! Ramenez-moi au bateau.

Penrose souleva sa main tremblante et regarda le sang couler sur sa paume de là où la chaîne lui avait coupé les doigts. La pute continuait à lui hurler après. Elle était folle.

C'était une garce. Une sale petite garce re…

Les yeux de Penrose sortirent de leurs orbites. Il serra si fort les mâchoires que ses muscles se contractèrent en haut de ses joues. Il plongea sa main ensanglantée dans les plis de sa robe de chambre. Elle ressortit armée de son Coonan .357. Le pistolet brillait dans la

lumière.

Il avait joué avec un peu plus tôt dans la journée, faisant passer les balles une à une dans son mécanisme avant de les remettre dans le chargeur. Puis, il avait huilé et poli l'acier inoxydable avec un mouchoir en soie tout en pensant au pouvoir qu'il avait. Il pouvait faire tout ce qu'il voulait à présent ; plus personne ne pouvait l'arrêter.

Daria hurla quand elle vit le pistolet dans sa main et la folle lueur dans ses yeux tandis qu'il le braquait sur elle. Elle essaya de courir jusqu'à la porte, mais, quand elle se retourna pour s'enfuir, la détonation emplit la pièce, et l'impact de la balle la projeta brutalement contre le mur.

Elle s'écroula au sol, tremblant de tout son corps. Elle se remit à crier quand elle vit le sang sombre s'écouler rapidement du trou sur le côté.

Ce n'était pas un bon tir, pensa Penrose, mais c'était la première fois qu'il utilisait réellement un pistolet. Maintenant, il savait ce que ça faisait et il décida qu'il aimait beaucoup encaisser le recul de l'arme avec sa main et son bras. Il voulait revivre cette sensation.

Il s'approcha de la femme qui criait, la visa de plus près cette fois pour ne pas la rater, puis appuya sur la détente. La lueur de départ illumina la pièce et fut suivie d'une détonation. Le sang éclaboussa son visage.

Le tir à bout portant avait transpercé la gorge de Daria. Ses cris se transformèrent soudain en un gargouillis agonisant. Ses yeux se révulsèrent, deux points blancs sur un masque de sang. Penrose tira une troisième fois, et la tête de la fille retomba au sol avec un trou bien net entre les deux yeux.

Il était déjà beaucoup plus précis. *Il suffit de s'entraîner un peu*, pensa-t-il.

Une plainte stridente sifflait dans ses oreilles à cause des coups de feu, et il sentit l'odeur de cordite dans l'air. Il se pencha par-dessus le corps et regarda, fasciné, les dégâts causés par la troisième balle dans son crâne. Waouh ! Incroyable. Il se lécha les babines et goûta la saveur forte et salée du sang chaud de Daria Pignatelli.

Et maintenant, qui allait nettoyer ça ? Certainement pas lui.

Rex O'Neill venait d'avoir Steve Cutter au téléphone. Il avait appelé de Jérusalem pour dire, comme il fallait s'y attendre, qu'il n'avait trouvé aucune trace de Hope et d'Arundel.

— Revenez, lui avait dit O'Neill d'un ton résigné.

Quel énorme gâchis ! Il n'essayait même plus d'évaluer les sommes gaspillées quotidiennement pour cette opération. Tout ça aux frais du Groupe Trimble.

Alors qu'il reposait le téléphone, il entendit des cris provenant du bureau de Penrose.

— Qu’est-ce qui se passe encore ? marmonna-t-il, exaspéré.

Puis, une femme hurla. O’Neill se figea et tendit l’oreille.

Ce fut le bruit assourdissant et caractéristique d’un coup de feu qui le fit courir, paniqué, en direction du bureau. Qu’est-ce qui se passait ? Il remontait le couloir à toute vitesse quand le deuxième coup partit. Et, retentissant à travers la porte, quelques secondes plus tard, une troisième explosion venant de la chambre adjacente lui perça les tympans.

Pris de vertige, il fit irruption dans la chambre à coucher. Il s’arrêta net. Il baissa les yeux et remarqua la flaque de sang autour de ses chaussures. Il regarda en face de lui et vit le corps ensanglanté de la belle jeune femme sur le sol. Il leva les yeux et vit Lucas, les yeux égarés, les cheveux en bataille, le visage éclaboussé de rouge.

— Vous…, commença O’Neill. Oh non ! Non !

Les mots lui manquaient. Il recula d’un pas et sentit le sang glissant sous ses pieds.

— C’est très simple, expliqua Penrose en brandissant le pistolet. Je lui ai dit de l’enlever et elle a refusé. Qu’est-ce que je pouvais faire d’au…. Hé ! O’Neill ! Où allez-vous ?

Rex O’Neill sortit de la chambre en trébuchant, traversa le bureau, tentant de réprimer son envie de vomir. Il claqua la porte derrière lui et descendit le couloir en courant, laissant une traînée d’empreintes de pas ensanglantées derrière lui. Une fois arrivé dans sa chambre, il s’appuya contre le mur et respira bien fort pendant quelques secondes. Puis, il verrouilla la porte et sortit son téléphone.

Et cette fois, il composa jusqu’au bout le fameux numéro.

49

De retour place de Sion, Hillel insista pour traîner Ben et Jude dans son café et dit à son personnel que ses hôtes de marque pouvaient avoir tout ce qu'ils voulaient, quand ils le voulaient et gratuitement.

— C'est le moins que je puisse faire, dit-il.

Ben le remercia pour sa disponibilité et son aide, lui conseilla encore une fois d'être prudent et lui promit d'appeler dès qu'il aurait des nouvelles de Wesley Holland.

Ils regardèrent Hillel partir en trombe au volant de son Land Cruiser, puis traversèrent la place jusqu'à l'hôtel. Jude dit qu'il allait prendre une douche, puis il disparut derrière la porte communiquant entre leurs deux chambres.

Ben ouvrit les fenêtres et regarda la place devant lui. Il avait le sentiment de ne plus rien comprendre, mais c'était sans doute parce qu'il n'avait pas les idées claires. Il avait l'impression que son cerveau ne tournait pas rond, qu'il était incapable de se concentrer. Et il savait parfaitement pourquoi. Il s'approcha de son sac, l'ouvrit et en sortit la lettre. Il se laissa tomber dans un fauteuil pour la relire une fois encore, comme si, après une douzaine de lectures, elle allait signifier soudain quelque chose de complètement différent et qu'il pût être libéré de la responsabilité déroutante pesant si lourdement sur ses épaules.

Mais non, les mots de Michaela lui disaient les mêmes choses terribles. Si c'était un rêve, il était sacrément long.

Ben se sentait plutôt perdu.

Il n'entendit pas la porte communicante s'ouvrir, ni même Jude entrer dans la pièce.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le jeune homme.

Comme s'il venait de prendre une décharge électrique, Ben rangea précipitamment la lettre dans le sac.

— Je regardais juste des documents que j'avais trouvés chez Lalique, dit-il le plus nonchalamment possible tout en regardant Jude du coin de l'œil.

— Ah bon, dit Jude, pas très intéressé.

Il se laissa tomber sur le lit.

— Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Bonne question, pensa Ben. Il n'aimait pas le reconnaître, mais il n'avait plus vraiment de marge de manœuvre. Ils venaient de jouer leur dernière carte. À moins qu'il n'en reste encore une ?

— Si au moins nous savions qui est cette Martha, nous pourrions retrouver Holland. Si nous retrouvons Holland, nous aurons aussi la

clé de toute l'histoire. Le problème, c'est que nous ne savons pas où il est.

— C'est peut-être sa femme. Vous avez fait une recherche sur Martha Holland ?

— Holland n'a pas de femme, dit Ben avec impatience. J'ai passé une heure à lire tout ce que je trouvais sur lui en ligne. Il a renoncé après l'échec de son quatrième mariage. En tout cas, je ne pense pas qu'il traverserait la moitié de l'Amérique pour rendre visite à Martha s'il était marié avec elle. Je suppose qu'ils vivraient ensemble.

— Vous êtes vieux jeu, c'est tout.

— Peut-être, concéda Ben, mais pas autant que Wesley Holland. J'en suis sûr.

— Très bien, son ex-femme alors.

— Je connais l'identité de chacune. Par ordre d'apparition, il y a eu Tabitha, Raine, Micheline, et la dernière s'appelait Giselle Rush.

— Quoi ? Non ? Giselle Rush, l'actrice ?

Ben haussa les épaules.

— Peut-être, je ne sais pas. Je n'ai jamais entendu parler d'elle.

Jude le regarda, étonné. Comment un habitant de la planète terre pouvait-il ignorer l'existence de Giselle Rush ?

— En tout cas, Martha pourrait être son amie. C'est tout à fait plausible qu'ils ne vivent pas ensemble et qu'ils habitent même à une certaine distance l'un de l'autre.

— Dans ce cas, il a réussi à garder sa liaison secrète, ce qui paraît peu probable vu tous les obsédés qui passent leur vie à fourrer leur nez dans les histoires des célébrités et qui divulguent ensuite tout sur Internet. Il n'y a pas grand-chose qui leur échappe.

— Pas de petite amie alors ? Une fille ? Une sœur ?

— Il n'a jamais eu d'enfants. Et ses parents n'ont eu que lui.

Jude haussa les sourcils.

— Ça doit vraiment être un solitaire, perdu tout seul dans sa grande maison au bord de la mer avec rien d'autre à faire que de regarder les vagues. Même moi, je n'aime pas l'océan *à ce point*.

Ben réfléchit quelques instants.

— C'est bizarre, ce que Hillel a dit.

— Pourquoi bizarre ?

— D'après ce que j'ai lu, la maison de Holland est un endroit appelé « manoir Whitworth », près du lac Ontario, à quelques kilomètres de Rochester. C'est vraiment loin de la côte.

— Alors, peut-être que Hillel a mal compris et qu'il vit au bord d'un lac et non au bord de la mer.

Ben secoua la tête.

— J'ai vu des photos de sa maison. Elle n'est pas si près du lac que ça. Il ne le voit certainement pas de sa fenêtre. Elle est entourée de

bois sur plusieurs hectares. Ça veut dire qu'il doit avoir une autre maison au bord de la mer.

— Le type peut certainement se le permettre, dit Jude. Vous pensez que c'est là qu'il est allé ? Voilà qui réduirait un peu notre champ d'investigation.

Ben grogna.

— À plusieurs milliers de villes et de villages le long de la côte est de l'Amérique du Nord. À supposer qu'il est bien allé là-bas. Pourquoi appellerait-il sa maison « Martha » ?

— Je ne sais pas. Elle passe peut-être plus de temps là-bas que lui.

— On est en train de divaguer, dit Ben. Ça ne nous mène nulle part.

Il continua à se creuser les méninges, mais aucune idée ne lui venait à l'esprit.

Jude se rallongea sur le lit, puis se redressa soudain.

— Attendez une minute. Je pense que j'ai peut-être trouvé. Vous avez dit que Holland avait été vu par un témoin à qui il aurait dit qu'il allait à Boston ? Eh bien, voilà qui nous donne toutes les informations dont nous avons besoin.

Ben était sur le point de lui demander d'un ton cinglant s'il avait déjà vu une carte de la côte est des États-Unis et s'il avait une idée de son étendue quand il remarqua l'expression sur son visage.

— À quoi tu penses ?

— Très bien. Voici mon idée. Et si Martha n'était pas une personne ?

— Allez, Jude. Je suis trop fatigué pour plaisanter. Qu'est-ce que c'est alors, un bobtail ?

— Ça pourrait très bien être un endroit.

— Comment Martha peut-elle être un endroit ? Il a dit qu'il allait dans la maison de Martha.

— Et s'il n'avait pas dit le nom en entier. Il y a peut-être quelque chose après Martha.

Ben le regarda sans comprendre.

— Bon, vous savez que j'adore les requins, n'est-ce pas ? J'ai toujours rêvé de plonger avec les grands requins blancs. Mon film préféré, c'est *Les Dents de la mer*.

— Alors, là, je dois dire que je suis complètement perdu. Qu'est-ce que *Les Dents de la mer* viennent faire là-de…

— La fête des *Dents de la mer* en 2005, pour commémorer les trente ans du film. L'oncle de Robbie était un fan, lui aussi. Et il nous a emmenés là-bas. Il y a eu un immense festival à l'endroit où a été tournée une grande partie du film.

— Et alors ?

— Vous êtes vraiment lent à la détente, mon vieux. Très bien. Spielberg a filmé *Les Dents de la mer* sur l'île de Martha's Vineyard.

Vous pigez ? Le vignoble de Martha. C'est au large de Cape Cod. Nous avons pris l'avion jusqu'à Boston, puis un bus jusqu'au ferry. Ce n'est pas loin. Je n'avais que quatorze ans, mais je m'en souviens très bien.

Ben resta bouche bée.

— Alors, ça réduit suffisamment notre champ d'investigation ou pas ? Qu'est-ce que vous en dites ? demanda Jude en souriant.

50

Le froid et la neige fondue de Londres contrastaient fortement avec le climat tempéré de Capri, mais Rex O'Neill était trop excité pour être perturbé par les conditions météorologiques, tandis qu'il sortait du taxi et se hâtait vers le portail de sa maison à Belgrave Garden's, St John's Wood. Chargé de ses sacs, il remonta le petit sentier et s'arrêta devant la porte d'entrée pour poser ses bagages et chercher la clé dans sa poche. Il n'avait cessé de sourire depuis Heathrow à l'idée de revoir Megan, imaginant sa joie face à ce retour inattendu. Ils allaient pouvoir passer Noël ensemble.

— Tu es déjà de retour ? dirait-elle en se jetant dans ses bras. Pourquoi n'as-tu pas appelé ? J'aurais préparé quelque chose.

— Je voulais te faire la surprise, ma chérie, dirait-il en riant tout en la tenant dans ses bras et en passant ses doigts dans ses cheveux.

Et ensuite, il lui annoncerait l'autre bonne nouvelle : qu'il ne retournerait pas en Europe, mais resterait ici à Londres à partir de maintenant. Megan aurait un tas de questions à lui poser, mais elle savait qu'elle ne devait pas être trop curieuse par rapport à son travail. Il se contenterait de lui dire qu'il en avait assez de cette mission et qu'il avait demandé à être affecté à un autre poste. Ses employeurs avaient immédiatement accédé à sa demande et l'avaient autorisé à rentrer tout de suite chez lui. Il voyait déjà ses yeux briller de plaisir quand il lui annoncerait la nouvelle. Il la serrerait bien fort contre lui, l'embrasserait et lui jurerait qu'il ne la laisserait plus jamais seule. Ensuite, si elle se sentait bien et qu'elle n'était pas trop fatiguée, il l'emmènerait dîner dans son restaurant arménien préféré à Soho.

O'Neill ouvrit la porte et entra, fou de joie à l'idée d'être enfin chez lui. Il posa ses bagages, enleva son manteau qu'il pendit au crochet.

— Megan ! C'est moi !

Pas de réponse, mais c'était un grand appartement et elle ne l'avait probablement pas entendu.

— Megan ? appela-t-il de nouveau tout en traversant les pièces communes. Megan, ma chérie ? Devine quoi ? Je suis de retour !

Silence dans l'appartement. *Elle est peut-être sortie*, pensa-t-il en ouvrant la porte du salon.

Elle était assise sur un fauteuil au milieu du salon et le regardait, horrifiée.

— Megan ? dit-il, abasourdi.

Il pensa d'abord qu'il était arrivé quelque chose, qu'elle avait perdu son bébé, qu'il y avait eu un décès dans la famille.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma chérie ? demanda-t-il en entrant dans

la pièce.

— Bonjour, Rex, dit une voix qu'il aurait aimé ne plus jamais entendre.

Il fit volte-face.

Penrose Lucas se tenait derrière la porte du salon. Il portait un long manteau en tweed et des chaussures brillantes. Il tenait négligemment son pistolet Coonan dans une main.

O'Neill le regarda, abasourdi, mais le choc initial fit rapidement place à la colère.

— Que faites-vous chez moi ?

— Vous avez quitté Capri si vite, dit Penrose, que je n'ai même pas pu vous dire au revoir. Vous avez un bien bel appartement d'ailleurs. Et je suis ravi de faire enfin la connaissance de votre femme.

O'Neill regarda le pistolet.

— J'ai été affecté à un autre poste, lâcha-t-il. Ce n'était pas ma décision.

Penrose mit la main dans la poche gauche de son manteau et en sortit un minuscule appareil électronique.

— Vous voyez, Rex, je ne fais confiance à personne. Comme ça, je ne suis jamais déçu quand on me trahit.

— Vous trahir, lâcha O'Neill. De quoi parlez-vous ?

— Allons, allons ! dit Penrose d'un ton désapprobateur tout en activant son appareil électronique.

O'Neill ferma les yeux, et son sang se glaça dans ses veines quand il entendit l'enregistrement et reconnut sa voix un peu métallique dans l'appareil.

C'était le coup de téléphone qu'il avait passé à Londres quelques heures auparavant pour dénoncer son chef aux grands patrons du Groupe Trimble. Les mots « fou » et « psychopathe » étaient parfaitement audibles, et leur horrible écho résonnait dans la tête d'O'Neill.

Trop terrifiée pour bouger, Megan était clouée sur son fauteuil. Ses yeux baignés de larmes allaient du pistolet à son mari qu'elle regardait d'un air implorant.

Penrose éteignit l'appareil. Il fit les cent pas dans la pièce en jouant avec son pistolet.

— Si vous saviez comme j'ai attendu ce moment, Rex. J'ai su dès le départ que vous n'approuviez pas mon plan. Le fait est que vous ne vous êtes pas du tout intégré à l'équipe, vous n'étiez pas fait pour le job. Et si vous vous imaginez que cette ridicule tentative de dénonciation va avoir le moindre effet, vous vous trompez lourdement. Le Groupe Trimble me soutiendra jusqu'au bout. Rien ne va changer. Mon plan va réussir, vous ne le voyez pas ?

En d'autres circonstances, O'Neill aurait laissé échapper un rire

méprisant devant de pareilles inepties. Il ne lâchait pas le pistolet des yeux. Le souvenir de ce que Penrose avait fait à la prostituée était encore tout frais.

Il fallait qu'il fasse quelque chose. Peu lui importait à présent s'il se faisait descendre. Il fallait qu'il empêche ce cinglé de faire du mal à Megan. Penrose arrêta de faire les cent pas et regarda son ancien assistant comme un maître contraint de punir un élève indiscipliné.

— Ne vous avais-je pas dit, Rex, que je ne laisserais personne me mettre des bâtons dans les roues ? Vous auriez dû m'écouter.

Il claqua des doigts. Trois autres hommes entrèrent dans la pièce. Megan laissa échapper un gémissement. Le sang d'O'Neill se glaça un peu plus dans ses veines quand il reconnut les types. Suggs, Doyle et Prosser, trois des brutes engagées par Cutter, dont Penrose avait fait ses gardes du corps, des durs, des briseurs d'os, incapables de penser par eux-mêmes, mais prêts à tout pour que leur employeur préféré leur donne encore un peu plus de billets.

— Je peux rappeler le Groupe Trimble, suggéra O'Neill. Je peux leur dire que j'ai fait une erreur. Leur expliquer qu'il y a eu un malentendu. Nous pouvons arranger ça, vraiment.

— Ça ne compte pas pour moi, répondit Penrose. Ce qui compte, c'est votre trahison. On ne peut pas effacer un acte de trahison. C'est impossible de revenir en arrière.

— Qu'allez-vous faire ? demanda O'Neill d'une voix chevrotante.

Penrose fit un signe de tête, et les trois gardes du corps encerclèrent O'Neill et Megan. Doyle prit le bras de la jeune femme qu'il tordit violemment pour la forcer à se lever. Elle hurla de peur. Suggs et Prosser saisirent O'Neill.

— Laissez-la en dehors de tout ça ! implora O'Neill. S'il vous plaît, je vous en supplie, Penrose. Je vous donnerai tout ce que j'ai.

— Oh ! je sais que vous le ferez, dit Penrose avant de faire signe à ses hommes. Emmenez-les dans la salle de séjour.

Les gardes du corps obéirent immédiatement sans dire un mot. Ils traînèrent leurs prisonniers jusqu'à une porte fermée. Megan se tortilla et se débattit, mais Doyle la tenait fermement. Son bras musclé se tendit et il lui asséna un coup du revers de la main en plein visage. Elle s'effondra au sol en gémissant.

— Elle est enceinte ! s'écria O'Neill en tentant de se libérer pour aller au secours de sa femme. Pour l'amour de Dieu, ayez pitié d'elle !

Penrose tressaillit en entendant ces mots.

— Pour l'amour de *Dieu.* Vous l'implorez maintenant, Rex ? Vous voulez croire en lui ? Vous pensez qu'il va faire un miracle et vous sauver ?

— S'il vous plaît, Penrose !

Suggs ouvrit la porte d'un coup de pied. O'Neill eut le souffle coupé

quand il vit ce qu'il y avait de l'autre côté. La salle à manger ne ressemblait plus du tout à la pièce où Megan et lui avaient partagé de si bons repas et avaient rêvé des bons moments qu'ils passeraient encore ensemble quand la famille se serait agrandie. La table avait disparu tout comme les chaises et le vieux buffet. Le sol était couvert de grandes bâches en plastique épais, noir et brillant. Les murs, les fenêtres et le plafond étaient eux aussi drapés de noir. Les bâches étaient fixées avec des agrafes. Deux caisses à outils étaient posées dans un coin près de la porte.

Pourtant, c'est à la vue de la structure en bois qui avait été érigée au milieu de la pièce et qui atteignait presque le plafond que Rex O'Neill craqua. La poutre supérieure était équipée de quatre anneaux en acier dans lesquels passait une chaîne. Les chaînes, dont l'extrémité se trouvait à mi-chemin entre le plafond et le sol, étaient dotées d'une menotte en métal.

— Non ! hurla O'Neill en se débattant de toutes ses forces pour se dégager des bras puissants de Suggs et Prosser.

Ils étaient beaucoup trop forts pour lui, et il ne put pas les empêcher de le traîner dans la pièce. Les bâches en plastique crissaient sous leurs pieds. Il tomba à genoux, et ils le tirèrent ainsi jusqu'à la structure en bois.

Megan ne criait plus. Elle suivait Doyle en chancelant comme si elle était dans un état second, les yeux fixes, sa bouche s'ouvrant et se refermant sans bruit.

Penrose entra dans la pièce en dernier et s'appuya contre le chambranle de la porte. À son signal, Rex O'Neill et sa femme furent hissés jusqu'à la potence en bois, et leurs poignets furent menottés au-dessus de leur tête. Prosser et Doyle prirent chacun l'extrémité d'une paire de chaînes et tirèrent dessus pour soulever leurs victimes en l'air. Elles se balançaient désormais suspendues par les poignets. Megan pendait mollement, paralysée par la peur. Son mari se débattait comme un animal venant d'être capturé. Les chaînes furent fixées à des boulons dans le bois. Prosser se frotta les mains après avoir craché dans ses paumes.

— Espèce de salaud ! Enfoiré ! Vous allez mourir pour ça ! hurla O'Neill en fixant Penrose qui regardait depuis l'encadrement de la porte, restant à distance, car il savait ce qui allait suivre.

— Vous pouvez crier aussi fort que vous voulez, Rex. La pièce est complètement insonorisée.

Pendant qu'O'Neill se rongeait les ongles dans la salle des départs à l'aéroport de Naples et passait la douane à Heathrow, Penrose et ses hommes volaient vers Londres à bord du Learjet. Ils étaient arrivés bien avant lui et avaient eu largement le temps de préparer l'endroit pour son arrivée.

Suggs marcha pesamment jusqu'aux caisses à outils qu'il ouvrit et qu'il vida machinalement de leur contenu. L'une contenait deux housses mortuaires et trois combinaisons de protection. Dans l'autre, il y avait plusieurs paires d'outils qui cliquetaient et s'entrechoquaient pendant que Suggs fouillait à l'intérieur.

Il tendit un couperet à Prosser et un couteau de boucher à Doyle. Il prit une machette pour lui. Elle était dotée d'une poignée en plastique. Antidérapante, pour le moment où le sang commencerait vraiment à couler.

— Coupez le ventre de la femme et faites sortir l'enfant, dit Penrose. Je veux que Rex voie son bébé avant de mourir.

O'Neill devint hystérique. Plongée dans un état second, Megan continuait à se balancer.

Suggs, Prosser et Doyle restèrent quelques secondes immobiles et échangèrent un regard. Jeter un prêtre du haut d'un pont, passe encore, mais…

— Vous y allez pas un peu fort, patron ? marmonna Doyle.

— On pensait que vous vouliez juste leur faire peur, ajouta Prosser.

— Faites ce que je vous dis ! hurla Penrose. Ou l'argent que je vous ai promis vous passera sous le nez !

Les cris assourdis à Belgrave Gardens ne tardèrent pas à devenir plus intenses. Vingt minutes s'étaient écoulées lorsqu'ils cessèrent enfin.

M. et Mme Higgins, les voisins d'à côté, regardèrent tranquillement la télévision pendant ce temps.

51

Après avoir pris, dans la précipitation, un vol de nuit avec correspondance depuis Jérusalem, Ben et Jude atterrirent à l'aéroport Logan, l'aéroport international de Boston. Ils avaient parcouru pas moins de huit mille huit cent cinquante kilomètres. Le vol ayant pris du retard, ils arrivèrent un peu après neuf heures du matin, heure de l'Est, et louèrent une Jeep Patriot dans une agence de location Alamo. À l'évidence, ils étaient arrivés en pleine saison des neiges : les équipes de déneigement étaient en train de dégager les routes lorsqu'ils quittèrent Boston et coupèrent vers le sud, traversant des paysages de carte postale recouverts d'un manteau blanc.

À cause des mauvaises conditions climatiques, il leur fallut près de deux heures pour parcourir les quelque cent vingt kilomètres jusqu'à Woods Hole. Lorsqu'ils atteignirent le port de ferry, ils avaient laissé la neige derrière eux, mais d'épaisses nappes de brouillard givrant dérivaient au-dessus de l'eau. Il n'était pas loin de midi quand la longue côte de Martha's Vineyard apparut à travers le brouillard qui se dissipait progressivement.

Ils virent les mâts des voiliers osciller dans le port. Ils paraissaient minuscules à côté du ferry qui glissait sur l'eau parmi eux pour accoster. Ben descendit la rampe au volant de la Jeep avec la vingtaine d'autres voitures à bord. Jude et lui contemplèrent le paysage de l'île devant eux.

— Eh bien, nous y voilà, dit Jude. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à trouver Wesley Holland. Je ne pense pas qu'il soit dans l'annuaire du coin.

— Ça serait peut-être un peu trop facile, dit Ben.

Alors qu'ils arrivaient à Oak Bluffs, Jude lui expliqua à quoi ressemblait l'endroit pour la fête des *Dents de la mer* en 2005. L'île grouillait de touristes et de fans du film. Pourtant, malgré les efforts des habitants de l'île pour décorer la ville pour Noël, c'était à l'évidence la morte saison, et beaucoup de restaurants et de boutiques étaient fermés pendant l'hiver. Ils garèrent la Jeep dans Circuit Avenue, une rue bordée d'arbres près du port, et marchèrent le long de jolies petites boutiques et de restaurants.

— Vous pensez qu'on va le trouver là en train de prendre le petit-déjeuner ? demanda Jude en regardant par la porte d'un restaurant visiblement ouvert toute l'année.

— Non.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait là ?

— On va faire du shopping, répondit Ben.

Quelques pâtés de maisons plus loin, il trouva ce qu’il cherchait. Une cloche tinta quand il ouvrit la porte de l’épicerie générale et entra. Le propriétaire était un petit homme jovial aux joues brillantes avec une moustache qui se retroussait quand il souriait. Ben lui demanda s’il avait un bon guide de l’île.

— C’est celui que je vends le mieux, dit le commerçant en prenant un livre de poche sur une étagère. Il y a une carte bien pratique à l’intérieur qui se déplie. Il recense les hôtels, les restaurants, les attractions touristiques. Certes, c’est un peu calme ici pendant les mois d’hiver.

— Pas de problème, dit Ben. C’est parfait.

Il montra le présentoir au coin du comptoir.

— J’aimerais aussi une paire de jumelles.

— Des Minolta 10 x 50, dit le commerçant en les lui tendant. C’est un bon rapport qualité-prix. Les touristes les apprécient, même si je n’en vends pas beaucoup à cette époque de l’année.

Ben jeta un rapide coup d’œil aux jumelles.

— Pas besoin de la boîte, je les prends comme ça.

Le vendeur rayonnait derrière ses petites lunettes rondes.

— C’est la première fois que vous venez sur l’île, messieurs ?

Jude était sur le point de répondre, mais Ben le devança.

— Oui. C’est magnifique ici.

— N’est-ce pas ? répondit l’homme en souriant.

— En fait, j’envisage de venir m’installer ici avec ma famille, lui dit Ben. J’en ai assez de la ville. Je suis sûr qu’il n’y a pas trop de crimes et de problèmes d’insécurité par ici.

— Oh non ! L’île est vraiment un endroit tranquille. Il ne se passe jamais rien. En fait, les seules personnes qui ne s’habituent pas à la vie ici sont celles qui trouvent que c’est trop ennuyeux. Mais j’ai passé toute ma vie sur cette île et il n’y a pas un autre endroit sur terre où j’aimerais être, dit le commerçant, l’air rayonnant.

Puis il se tourna vers Jude :

— Je suppose que c’est votre fils, ajouta-t-il.

Ben resta interloqué pendant un instant. Il n’eut pas le temps de répondre que Jude en avait déjà profité pour prendre la parole.

— Nous ne sommes pas parents.

Le commerçant haussa les sourcils.

— Non ? Excusez-moi.

Maintenant que Jude avait pu en placer une, il sauta sur l’occasion pour continuer.

— Vous savez s’il y a un homme du nom de Wesley Holland sur l’île ? demanda-t-il en s’appuyant sur le comptoir. C’est un milliardaire. Les cheveux blancs. Vous l’avez certainement vu à la télé.

Ben aurait pu prendre Jude par le cou et le flanquer à la porte, mais

c'était trop tard. Il le fusilla du regard.

Le ton amical du commerçant devint immédiatement beaucoup plus froid.

— Il y a beaucoup de célébrités et de personnes fortunées qui vivent sur l'île ou y font des séjours. Elles aiment venir ici parce que leur intimité est respectée. Les gens les laissent tranquilles et ne posent pas beaucoup de questions.

La discussion était terminée. Ben paya les articles qu'il avait choisis et ils quittèrent le magasin en faisant un signe de tête.

— Quand on veut obtenir des informations, il faut s'y prendre d'une certaine façon, dit-il, tandis qu'ils redescendaient Circuit Avenue pour reprendre la voiture. Et surtout pas comme tu viens de le faire. La prochaine fois, ferme-la et laisse-moi parler, t'as compris ?

— C'était quoi, cette connerie sur votre intention de venir vous installer ici avec votre famille inexistante ? répliqua Jude.

Ben feuilleta le guide touristique tout en marchant. Il ne voulait surtout pas montrer à Jude que ses paroles l'avaient piqué.

— Grâce à notre ami de l'épicerie, nous savons qu'il ne s'est rien passé sur l'île ces derniers temps qui n'aurait pas encore été porté à la connaissance des médias. Pas de meurtres, pas de cambriolages.

— Et pas de milliardaire retrouvé mort sur la plage, ce matin, j'ai pigé.

— Donc, si Wesley Holland se trouve bien sur l'île, il doit être à l'abri dans sa maison au bord de l'océan. Il ne nous reste plus qu'à la localiser.

— Quelle est la superficie de l'île ?

— Environ deux cent trente kilomètres carrés.

— Et comment notre grand détective va-t-il procéder pour trouver cette maison le long de toute cette côte ?

— La tour de lumière, se contenta de répondre Ben.

Comme Jude le regardait l'air perplexe, il expliqua :

— Souviens-toi de ce que Hillel nous a dit : Wesley adore regarder les vagues et la tour de lumière miroiter dans l'eau le soir… Allons, toi qui adores l'océan. Qu'est-ce que ça évoque pour toi ?

Ils étaient arrivés à la voiture. Ben déverrouilla les portes et s'installa au volant.

— Un phare, dit Jude en s'asseyant sur le siège passager. Ça évoque un phare.

Ben lança le guide sur les genoux de Jude.

— Et d'après ce guide, il n'y en a que cinq sur l'île. La maison de Holland doit donc se trouver à proximité de l'un de ces cinq phares.

Il mit le moteur en route.

— C'est vous le chef. On commence par où ?

— Nous sommes passés devant deux d'entre eux quand nous

sommes arrivés en ferry. Ils flanquaient l'entrée du port. Il y a le West Chop Light et l'East Chop Light. Allons d'abord voir ceux-là.

Quelques minutes plus tard, ils s'engageaient dans l'avenue appelée East Chop Drive et virent bientôt le premier phare.

D'après le guide, il avait été construit en 1877 et son premier gardien était un capitaine du nom de Silas Daggett. La tour conique blanche d'une hauteur de vingt-quatre mètres se dressait à quelque distance de la route, derrière une belle palissade blanche avec un portail et un sentier sablonneux qui menait jusqu'à l'entrée.

Ils sortirent de la Jeep, firent le tour du phare et scrutèrent les alentours, à la recherche d'une maison pouvant appartenir à un milliardaire et dotée de grandes fenêtres d'où l'homme pouvait profiter de la vue majestueuse sur l'océan. Ils ne virent que des bâtisses plutôt simples, en bois, que personne n'aurait eu honte d'avoir pour maison, mais qui ne semblaient pas vraiment convenir à un homme comme Wesley Holland, à la tête d'une fortune colossale. À côté du manoir Whitworth, même une maison familiale confortable pour de simples mortels faisait figure de taudis.

— C'est bizarre, marmonna Jude. J'ai l'impression d'être un voyeur.

Quelques secondes plus tard, il dit :

— Qu'est-ce que c'est là-bas ?

Ben regarda dans la direction qu'il montrait et vit une maison blanche à travers les arbres, qui, de là où ils se tenaient, semblait plus grande que les autres villas et offrait une vue sur l'océan et le phare.

Jude semblait soudain plein d'espoir.

— Ça pourrait le faire, vous ne trouvez pas ?

Lorsqu'ils arrivèrent à proximité de la maison, ils se rendirent compte qu'un épais feuillage bloquait la vue sur la mer. Ils s'arrêtèrent devant le portail et virent qu'il s'agissait d'une ferme traditionnelle du dix-neuvième siècle, en bois, dotée d'une véranda à l'avant.

La peinture blanche s'écaillait au niveau des fenêtres, et le toit de la grange était rouillé à certains endroits. Une maison plutôt rustique et pas vraiment glamour.

— Ça ne le fait pas, dit Ben. Allons-nous-en.

— Attendez. On peut toujours demander. Peut-être que quelqu'un le connaît ici.

Jude sortit de la voiture et s'approcha de la maison. Ben resta derrière le volant, sortit son Zippo et alluma une Gauloise, un rituel auquel il ne dérogeait jamais, tout en regardant la porte d'entrée s'ouvrir.

Une femme courtaude, avec des nattes, apparut dans l'entrée, parla quelques secondes avec Jude avant de secouer la tête et de retourner à l'intérieur.

— Je te l'avais bien dit, fit remarquer Ben quand Jude remonta dans

la voiture.

— Au moins, j'aurai essayé, marmonna Jude en repoussant une mèche blonde tombée devant ses yeux à cause du vent. Ils prirent la direction de l'ouest en empruntant Beach Road, longeant le port avec le Lagoon Pond sur leur gauche, puis ils bifurquèrent vers le nord.

Le deuxième phare était situé à l'extrémité nord de l'île, en face d'East Chop Light à l'embouchure de la rade du port. Il se dressait lui aussi derrière une jolie palissade blanche. Il y avait à proximité une belle maison en bois avec un drapeau américain suspendu à un mât sur la pelouse bien tondue. Elle était dotée d'un balcon donnant sur la mer et offrait une vue imprenable sur le phare.

— Possible ? demanda Jude.

— Un peu douillet et gentillet pour moi, dit Ben. Mais pas impossible.

Ils garèrent la voiture et se dirigèrent ensemble vers l'entrée. Ben frappa. Un vieil homme ouvrit et, l'espace d'un instant, Ben crut qu'il se retrouvait nez à nez avec le milliardaire.

— Monsieur Holland ?

— Qui ? demanda le vieil homme en grimaçant et en laissant apparaître ses gencives édentées.

Un chien se mit à aboyer à l'intérieur. Une vieille femme arriva dans l'entrée derrière son mari. Elle avait les jambes enflées et bandées et s'appuyait lourdement sur deux béquilles pour tenir debout.

— Qui est-ce, Frank ? demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

— Nous cherchons…, commença Jude.

— Laissez tomber, fit Ben. Allons-y. Excusez-nous pour le dérangement, monsieur, dit-il au vieil homme.

Deux de fait ; encore trois. Il n'était pas encore temps de s'inquiéter, pas tout à fait. Le prochain phare sur la carte était celui d'Edgartown, à quelques kilomètres au sud sur la route côtière qui menait à la ville principale de l'île. Lorsqu'ils arrivèrent à destination, l'après-midi était déjà bien entamé. Le vent s'était levé, et ses rafales glaciales avaient dispersé le brouillard. Le soleil brillait désormais.

Le phare d'Edgartown était situé à l'intérieur même du port. Comme Ben le vit dans ses jumelles, il y avait beaucoup de belles et luxueuses maisons autour.

Mais lorsqu'il les observa une à une, en décrivant un arc de cercle avec ses jumelles, scrutant chaque balcon, chaque fenêtre, il pensa à ce qu'il savait du mode de vie et des goûts de Wesley Holland, et son instinct lui dit que le milliardaire n'habiterait jamais dans un endroit pareil.

— Ça ne lui plairait pas ici, dit-il en baissant les jumelles.

Jude le regarda.

— Alors, comme ça, vous le connaissez bien, tout à coup.

— Cet homme est un solitaire. Il fuit les caméras, les appareils photo, toute forme de publicité. Pourquoi aurait-il choisi une maison qui ne lui offre pas le calme et la solitude dont il a besoin ?

— D'accord, d'accord, grogna Jude. Et maintenant ?

La prochaine étape de leur itinéraire se trouvait dans l'un des endroits les plus isolés de l'île. Le phare de Cape Poge se dressait sur la minuscule île voisine, Chappaquiddick, séparée de l'île principale par un détroit étroit depuis une violente tempête en 2007. Ben et Jude eurent la chance d'arriver juste au moment où un des rares ferrys reliant les deux îles s'apprêtait à partir. Le bateau de la taille d'une barge ne pouvait transporter qu'une ou deux voitures à la fois jusqu'à l'îlot.

— Il n'y a pas un Kennedy qui s'est fait descendre ici ? demanda Jude, un peu curieux, comme si c'était presque une habitude dans la famille de se faire dessouder.

— Non, mais c'est peut-être ce qui aurait dû lui arriver, répondit Ben. On dit qu'il aurait fait une sortie de route à la hauteur d'un pont et que sa voiture aurait plongé dans la mer. Il est parti du lieu de l'accident sans prévenir les autorités alors qu'il était accompagné d'une jeune dame qui a été retrouvée morte dans l'épave.

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces mots, qu'il le regretta amèrement. Jude se contenta de hocher la tête en silence, puis regarda par la vitre tandis qu'ils débarquaient sur l'île de Chappaquiddick.

En cette période hivernale, l'endroit paraissait particulièrement lugubre et aride. Quand Ben et Jude remontèrent le chemin sablonneux qui menait au phare, ils ne virent qu'une plage battue par les vents, où il n'y avait pas âme qui vive à part les mouettes qui braillaient en décrivant des cercles autour du phare en galets isolé.

— Je ne vois pas de maisons dans le coin, dit Jude. Et surtout pas le genre de maisons que nous recherchons.

— Moi non plus, concéda Ben.

— Allons-y. Cet endroit est vraiment déprimant.

Ils attendirent longtemps avant le départ du ferry vers Martha's Vineyard. Ils avaient gaspillé une grande partie de la journée, et Ben s'inquiétait du temps qui passait et commençait à se demander s'il n'allait pas repartir bredouille à la fin de la journée après avoir fait le tour de tous les phares de l'île. Ils avaient encore beaucoup de kilomètres à parcourir avant d'atteindre la dernière étape de leur itinéraire, malencontreusement située à l'endroit le plus éloigné de l'île par rapport où ils étaient. Il leur fallait en effet traverser l'île d'est en ouest, là où elle était le plus large. Ben roula vite, mais le trajet lui parut interminable, et le temps paraissait s'écouler deux fois plus vite tandis qu'ils se dirigeaient vers l'ouest, passant par les villes de Chilmark et d'Aquinnah. Enfin, au terme d'une course folle sur la

Lighthouse Road, la route du phare au nom prometteur, ils arrivèrent à Aquinnah Circle et au phare de Gay Head.

La tour massive en briques rouges se dressait au milieu d'une zone marécageuse surplombant des falaises rocheuses. Ils sortirent de la voiture, se frayèrent un chemin à travers les herbes hautes jusqu'au meilleur poste d'observation et scrutèrent l'horizon. Côté terre, il n'y avait qu'une étendue déserte avec la longue route qui serpentait au loin. Pas une seule maison ou ferme à l'horizon. Des arbres aux branches dénudées frémissaient dans le vent.

— C'est pas là, dit Ben.

— Mais c'était notre dernière chance ! s'exclama Jude. Comment se peut-il que ça ne soit pas là ? On a dû manquer quelque chose.

— On n'a rien manqué du tout. On a bien regardé autour de nous. Mais je me suis trompé à propos des phares. Il va falloir recommencer à zéro.

— Génial, dit Jude en levant les yeux vers le ciel qui s'était assombri, car une rafale glaciale avait poussé les nuages devant le soleil.

Le soir approchait.

— Retournons à la voiture.

Ben roula en silence pendant près de huit kilomètres tandis qu'ils se dirigeaient vers l'est sur la route côtière qui longeait la partie méridionale de l'île, pratiquement plate. Il avait les idées aussi noires que les nuages au-dessus de lui. Elles ne s'égayèrent pas quand le vent dispersa provisoirement les nuages et que le soleil illumina l'immense étendue de l'océan sur leur droite.

— C'est ma faute, marmonna Jude. C'est sans doute à cause de mon idée sur Martha's Vineyard que nous avons fait fausse route. Peut-être que c'est une femme, après tout. Holland pourrait être n'importe où.

Il regarda nerveusement la route qui défilait, puis le compteur de vitesse avec l'aiguille qui ne descendait pas au-dessous de cent quarante.

— Vous devriez songer à lever le pied.

Ben garda le pied sur la pédale d'accélérateur.

— La ferme, Jude. J'essaie de réfléchir.

— Moi aussi.

Jude se tut quelques secondes, faisant de son mieux pour ignorer le compteur de vitesse.

— Pourtant, Hillel a bien parlé d'une « tour de lumière ». Qu'est-ce que ça pourrait bien être alors ? Et si on l'appelait pour lui demander ce qu'il entendait par…

Jude ne finit jamais sa phrase. Il fut projeté en avant, contre la ceinture de sécurité, quand Ben enleva le pied de l'accélérateur pour appuyer de toutes ses forces sur la pédale de frein. La Jeep s'arrêta

dans un crissement de pneus, au milieu de la route vide.

— Pourquoi vous avez fait ça ? hurla Jude en se calant de nouveau dans son siège.

— Regarde, dit Ben.

Il montra la mer par la vitre côté passager. Jude fronça les sourcils, puis suivit des yeux la direction indiquée par le doigt de Ben.

— Tu vois ?

— Qu'est-ce que je suis censé voir ?

— À mille cinq cents mètres environ. J'ai vu quelque chose briller au soleil. Là, regarde.

Jude l'aperçut aussi, un faible miroitement au loin, juste avant que les nuages ne viennent de nouveau cacher le soleil.

— Qu'est-ce que c'est ?

Ben prit les jumelles sur la banquette arrière et regarda à travers en direction de l'objet au loin. C'était une sorte de grande structure immobile, en pleine mer, construite sur trois trépieds jaunes massifs avec une plateforme, comme une plateforme pétrolière, et une tour en treillis qui se dressait vers le ciel. C'était difficile à évaluer à cette distance, mais Ben estima que la structure mesurait environ trente mètres de hauteur.

— Laissez-moi regarder, dit Jude en s'emparant des jumelles quand Ben les posa pour étudier la carte.

Ben suivit la partie sud de l'île avec son doigt de Gay Head à Aquinnah. La structure ne figurait pas sur la carte.

— Je sais ce que c'est, dit Jude tout en continuant à regarder à travers les jumelles. C'est une station météorologique côtière. Elle est inhabitée, mais est utilisée pour effectuer des analyses météorologiques. J'en ai entendu parler à la fac.

— Elle peut présenter un danger pour les avions volant à basse altitude dans l'obscurité, fit remarquer Ben.

Jude comprit immédiatement où il voulait en venir.

— Ce qui signifie qu'elle doit être illuminée la nuit, n'est-ce pas ?

— La tour de lumière qui brille au milieu de la mer, dit Ben.

Il reprit les jumelles des mains de Jude et scruta l'horizon côté terre. Des arbres. Encore des arbres. Des prairies. Et soudain, son cœur fit un bond dans sa poitrine.

— Et dire qu'on a failli passer devant sans s'arrêter, dit-il.

La maison majestueuse était blottie au milieu d'une grande propriété près de la plage et surplombait une baie magnifique avec la station au loin.

— Passez-les-moi, dit Jude en s'emparant des jumelles.

Il vit tout de suite ce que Ben avait repéré.

— Ça doit être ça, dit-il, tout excité. On a trouvé !

Ils sortirent de la Jeep et se frayèrent un chemin parmi les herbes

hautes et les roseaux regroupés en massifs au milieu des dunes et bruissant dans le vent. Ils longèrent le côté de la propriété pour s’en approcher depuis la plage. Ben regarda les grandes vitres qui donnaient sur la mer à travers les jumelles. Et, derrière l’une d’elles, il vit la silhouette d’un homme qui regardait l’océan. Il était petit, avec des cheveux blancs et une barbe bien taillée, vêtu d’un gilet et d’un pantalon en velours côtelé.

Ben voyait enfin le milliardaire Wesley Holland en chair et en os.

52

Bizarrement, pensa Wesley dans l'un de ses rares moments de détente, tout en regardant la mer et en caressant sa barbe, s'il était ici, bien à l'abri, dans une maison où personne ne pourrait les retrouver, lui et son trésor, c'était grâce à Giselle.

Ah ! Giselle ! Ça faisait bien longtemps qu'il n'avait plus de ses nouvelles. Il savait qu'elle tournait toujours dans des films, mais il n'en avait vu aucun.

Wesley et sa femme n'allaient pas du tout ensemble, et leur mariage était voué à l'échec dès le départ. Wesley s'en rendait compte à présent. Elle était trop jeune pour lui, trop impétueuse, trop absorbée par sa carrière en plein essor. Une carrière qui avait dicté chacun de ses actes, chacune de ses décisions pendant leur vie commune qui avait duré trois ans et demi, mais aussi chacun des actes et chacune des décisions de Wesley.

Pour un homme qui avait tendance à fuir l'agitation du monde, la présence constante de journalistes à l'affût du dernier scoop avait été insupportable. Dès que Wesley ouvrait la porte, il se retrouvait nez à nez avec un appareil photo tentant de voler quelques instants d'intimité au couple de célébrités. Il ne pouvait pas aller à la salle de bains, se mettre en pyjama sans avoir l'impression d'être observé à travers un téléobjectif. Il était devenu impossible de sortir ou d'aller manger tranquillement dans un restaurant.

Giselle adorait toute cette attention, bien sûr, elle s'en nourrissait comme un papillon se nourrit du nectar des fleurs. Mais pour Wesley, cette intrusion dans sa sacro-sainte intimité, c'était un peu la mort de son âme. Une fois, il avait trouvé sa chère femme en train de faire visiter le manoir Whitworth à des journalistes du magazine *Persona*. C'était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase.

C'est alors qu'au bord de la crise de nerfs, Wesley avait acheté en secret, sur l'île de Martha's Vineyard au large de Cape Cod, ce havre de paix sur la plage, de taille plutôt modeste (pour lui), mais relativement confortable. Pendant les quelques temps que leur mariage avait encore duré, il était allé se réfugier là-bas dès que c'était humainement possible, inventant chaque fois une piètre excuse (un voyage d'affaires), mais Giselle n'avait jamais vraiment cherché à vérifier. Après leur divorce inévitable, il ne lui était jamais venu à l'idée de le vendre. L'acte de vente avait été signé au nom d'une obscure société qu'il avait créée des années auparavant sans rien en faire au bout du compte, si bien qu'il était pratiquement impossible de retrouver le véritable propriétaire.

Wesley appréciait tellement le calme et la sérénité que lui offrait ce refuge insulaire qu'il n'en avait parlé pratiquement à personne. Même Bob Mooney, son avocat depuis des années, ignorait l'existence de cet endroit. Coleman Nash était au courant, et Wesley s'était confié à Simeon Arundel, une fois, après quelques verres de vin. Le secret était désormais bien gardé : ils étaient morts tous les deux.

Au terme de son voyage terrifiant, Wesley s'était empressé de mettre sa précieuse mallette en fibre de verre à l'abri dans sa chambre forte au sous-sol de la maison. Construite pour entreposer des œuvres d'art et d'autres objets de valeur quand il n'était pas là (il n'y avait pour ainsi dire aucune criminalité sur l'île, mais on ne savait jamais), la chambre forte était enterrée trois mètres au-dessous des fondations de la maison et dotée de murs en béton armé qui, d'après les architectes, pouvaient résister à une explosion nucléaire. La chambre forte était parfaitement sûre, ignifuge, capable de résister aux inondations, à l'humidité, elle était aussi climatisée et présentait encore toute une série d'avantages pour lesquels Wesley avait payé une somme astronomique avant de refouler tout ça au plus profond de son esprit.

Ce n'est qu'après avoir enfermé son épée dans sa chambre forte que, aidé par quelques verres de son meilleur bourbon pour calmer ses nerfs mis à rude épreuve pendant son épopée vers l'est plutôt cauchemardesque, Wesley avait pu enfin se détendre un peu. *Calme-toi. Tu es en vie. Personne ne sait que tu es là*. Pendant quelque temps, il avait savouré ce sentiment de sécurité enfin retrouvé.

Il avait tout ce dont il avait besoin, assez de provisions et de nourriture pour tenir pendant des mois sans avoir à s'aventurer en ville. Mais à présent, la pression et les soucis étaient de retour. Wesley était sporadiquement hanté par des visions de mort et de carnage.

Le pauvre Coleman, le pauvre Hubert Clemm, la pauvre Abigail, et Kat la réceptionniste au motel dont il ne se rappelait même pas le nom. Tous ces gens qui avaient été stupidement tués. Et la réalité, c'était que ces assassins impitoyables étaient toujours dans la nature, qu'ils le traquaient toujours, pendant qu'il était assis là à ne rien faire.

Pourquoi Simeon ne répondait-il plus au téléphone ? Lui était-il arrivé quelque chose ? Dans un moment de panique, Wesley était allé prendre un sabre de cavalerie particulièrement lourd dans une de ses vitrines. Il n'avait pas été utilisé depuis Waterloo, mais la lame était encore bien tranchante. L'arme était appuyée contre un fauteuil tandis qu'il était debout devant la fenêtre à contempler la mer. Elle était à portée de main, juste au cas où. Il était temps de songer à la prochaine étape. Il s'éloigna de la fenêtre, prit le sabre par son fourreau en métal et le transporta jusqu'au vieux téléphone à cadran en bakélite. Il composa le préfixe, permettant de masquer son identité, puis le numéro de la ligne directe de Bob Mooney à son bureau de Rochester.

Dès que l'avocat entendit la voix de Wesley, il explosa.

— Bon sang, Wesley ! Pourquoi est-ce que vous n'avez pas appelé ? Où êtes-vous donc ?

— Il vaut mieux que vous ne le sachiez pas. Quelque part, loin de Rochester.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tout le monde est fou d'inquiétude. Les flics ont des questions à vous poser. Au cas où vous l'auriez oublié, il y a une enquête pour meurtre en cours dans votre manoir. Vous ne pouvez pas disparaître comme ça !

— Je suis considéré comme un suspect ?

— Non, pas que je sache. Mais je sais comment raisonnent les flics. Le fait que vous ayez pris la fuite comme un voleur sans dire à personne où vous alliez ne joue pas en votre faveur.

— J'ai mes raisons, Bob. Vous comprendrez en temps voulu. Mais ce n'est pas pour ça que j'appelle. J'ai besoin de votre aide. Puis-je compter sur vous ? C'est important.

Mooney parut blessé.

— Hé ! Depuis combien de temps nous connaissons-nous ?

— Voilà ce que je vous demande : trouvez la meilleure équipe de gardes du corps du pays. Peu importe le prix qu'ils demandent, offrez-leur deux fois plus, trois fois plus, pour qu'ils acceptent de travailler pour moi. Je veux que vous dénichiez les plus durs, les plus méchants sur le marché. Je vous recontacterai dans vingt-quatre heures et vous me donnerez le numéro que je dois appeler.

Silence épouvanté à l'autre bout du fil.

— Wesley, si vous avez des ennuis…

— Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Pourquoi avez-vous besoin de gardes du corps ?

— Est-ce que vous allez faire ça pour moi, oui ou non ?

— Bien sûr que oui. Donnez-moi votre numéro pour que les personnes que j'aurai trouvées puissent vous contacter directement.

— Non, Bob.

— Je l'ai de toute façon.

— Non, je l'ai masqué.

Bob parut surpris que Wesley maîtrise de tels subterfuges modernes.

— Allons, Wes, il faut que vous me donniez quelque chose.

— Je vous dirai où je suis en temps voulu.

— C'est-à-dire ?

— Une fois que tout sera en place. Ensuite, je vous dirai tout ce que je peux. Mais, en attendant, je préfère me taire.

Mooney laissa échapper un soupir exaspéré.

— Vous avez de gros ennuis ? Dites-moi ça au moins.

— Plutôt, oui.

— C'est en lien avec ce qui s'est passé au manoir ?

— Oui, et ça va bien plus loin encore.

— Bon sang, Wes ! Je ne vais pas pouvoir vous couvrir indéfiniment. Il faut que vous sortiez de votre cachette. En tant qu'avocat, j'ai le devoir de vous dire que, plus vous vous comporterez bizarrement, plus vous aurez de risques de passer du statut de témoin principal à celui de principal suspect. C'est ce que vont finir par penser les flics et tout le monde.

— Je ne peux pas faire autrement pour l'instant, dit Wesley. Je vous fais confiance, Bob. Je vous rappelle demain.

Wesley raccrocha, prit son sabre et traversa la maison claire et spacieuse jusqu'à la cuisine pour voir si son steak avait décongelé. Une bouteille de bordeaux 1993 était ouverte dans un coin, rien de trop ostentatoire, un petit vin de table à cent dollars pour accompagner son repas. Il se dit qu'il aimerait réentendre les *Variations Goldberg* de Bach, qu'il avait écoutées quelques heures auparavant et retourna dans le salon. Un homme qu'il n'avait jamais vu se tenait dans l'entrée et le regardait droit dans les yeux.

— Wesley Holland ? demanda l'homme.

Wesley aspira une grande bouffée d'air et sentit ses jambes se dérober sous lui. Il recula en chancelant.

— Je ne suis pas Holland. Qui êtes-vous ?

— Nous avons parlé au téléphone, dit l'homme. Et je n'oublie jamais une voix.

— Partez, dit Wesley d'une voix râpeuse.

Il prit la poignée du sabre et le sortit de son fourreau en métal.

— Je ne suis pas là pour vous faire du mal, affirma l'homme en avançant d'un pas.

Wesley ne le crut pas une seconde. Il vit le regard déterminé de l'étranger et s'apprêtait à faire un bon en avant avec la lame du sabre, puis à partir en courant pour aller se réfugier dans la chambre forte. Il s'enfermerait là-bas même s'il devait y mourir de faim. Il valait mieux ça que ce que ces gens allaient lui faire.

— Encore un pas et je vous transperce, monsieur. Je suis sérieux.

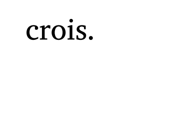
Ses mains tremblaient si fort qu'il arrivait tout juste à tenir la poignée du sabre.

— Vous feriez mieux de poser votre arme pour que nous puissions parler, suggéra l'étranger.

— Qui êtes-vous ? demanda Wesley d'une voix chevrotante. Qu'est-ce que vous me voulez ?

À cet instant, une autre silhouette apparut dans le couloir. C'était un homme plus jeune, d'une vingtaine d'années, avec une épaisse tignasse blonde. Wesley le dévisagea. Il aurait pu jurer l'avoir déjà vu quelque part.

— Je suis Jude Arundel, dit-il. Mon père était un de vos amis, je


crois.

53

Silence stupéfait dans l'entrée. Wesley fut le premier à reprendre la parole.

— Pourquoi dites-vous « était » ?

— Il est mort, dit Jude d'une voix tendue. Tout comme ma mère. Ils ont été tués par ceux qui sont aussi à vos trousses.

Wesley sentit soudain ses jambes flageoler. Il avança en titubant jusqu'à un fauteuil et se laissa tomber dessus. Il lâcha le sabre et cacha sa tête entre ses mains.

— Oh non ! Je l'avais mis en garde ! Je lui avais dit d'être prudent.

— Nous avons parcouru des milliers de kilomètres pour vous voir, monsieur Holland.

Ben prit le sabre tombé au sol, le remit dans son fourreau et l'appuya contre le mur.

— Je m'appelle Ben Hope. Je connaissais Simeon et Michaela Arundel depuis vingt ans, et j'étais avec eux quand ils sont morts. Je logeais dans leur maison et j'étais là le soir où vous avez appelé.

— Comment m'avez-vous trouvé ici ?

— Si ça peut vous rassurer, ça n'a vraiment pas été facile, répondit Ben. Vous avez parfaitement su brouiller les pistes.

— J'ai eu de la chance, c'est tout. Ils ont failli m'avoir au cours de mon périple.

— Avez-vous dit à quelqu'un où vous étiez ?

— Vous plaisantez ? Même mon avocat n'est pas au courant.

— J'aimerais quand même savoir si vous avez un fusil chez vous. N'importe quel fusil fera l'affaire, dit Ben.

— Il y a un mousquet de la guerre d'Indépendance dans la chambre forte, répondit Wesley. Mais personne n'a tiré avec depuis des siècles.

— Laissez tomber.

Wesley soupira.

— J'ai besoin d'un verre. Allons à la cuisine.

Il n'était plus question de dîner à présent. Wesley s'assit sur une chaise rembourrée et vida le tiers de son bordeaux, millésime 93, dans un grand verre à vin. Il en proposa à Ben et Jude qui refusèrent tous les deux.

— Je suis vraiment désolé pour ce qui est arrivé à tes parents, fiston, dit Wesley après avoir bu quelques gorgées.

— Merci, marmonna Jude.

Wesley se tourna vers Ben.

— Pouvez-vous me raconter ce qui est arrivé ?

— Dites-le-lui, dit Jude à Ben.

Il s’approcha de la fenêtre et leur tourna le dos pendant quelques secondes. La nuit tombait dehors. La station météorologique était illuminée au loin, projetant une lumière rouge sur l’eau.

— Leur voiture a quitté la route à cause d’un autre véhicule qui arrivait sur eux. Pourtant, comme il n’y avait pas de témoin, tout le monde a conclu à un accident.

— Ils ont souffert ? demanda Wesley à voix basse.

— Non, mentit Ben. C’est allé très vite.

Il lança un regard furtif à Jude et marqua une pause avant de poursuivre.

— Je ne pense pas que ça soit allé aussi vite pour Fabrice Lalique. Mais vous étiez déjà au courant.

— Je ne savais pas s’il fallait croire à cette histoire de suicide, admit Wesley. À l’époque, ça paraissait fou de penser à un quelconque complot.

— L’expérience m’a appris que la réalité est souvent beaucoup plus folle que ce qu’on lit dans les journaux, dit Ben. Je suis pratiquement sûr que les meurtriers sont ensuite allés télécharger des images compromettantes sur son ordinateur. Vous avez des ennemis particulièrement méchants et puissants, monsieur Holland.

— Vous avez remarqué ? grommela Wesley. Ces salauds impitoyables peuvent vous retrouver par vos paiements en carte de crédit et Dieu sait quoi encore. Qui est-ce, bon sang ?

— C’est justement ce que nous aimerions savoir. Je pensais que vous alliez nous le dire.

— Comment pourrais-je le savoir ?

— À cause de l’épée.

Wesley vida son verre, le posa et regarda longuement Ben, puis Jude.

— Vous êtes au courant, pour l’épée ? demanda-t-il doucement.

— Nous revenons tout juste de Jérusalem, intervint Jude.

Le milliardaire écarquilla les yeux.

— Vous avez retrouvé Hillel ?

Puis, une pensée terrible lui traversa l’esprit.

— Il n’est pas… ?

— Il est vivant, se porte comme un charme et profite de sa semi-retraite, expliqua Ben. Il nous a emmenés à Massada et nous a montré où il avait découvert l’épée en 1963. Nous connaissons le montant de la somme que vous lui avez donnée pour le remercier de sa trouvaille. Nous savons à quel point cet objet est important pour vous, tout comme il l’était pour Simeon et Fabrice. Nous savons tout sur l’épée sauf ce qui compte réellement. Que représente-t-elle aux yeux de ceux qui connaissent son existence ? Où est-elle ? Qui est prêt à tout, même à nous tuer, vous et nous ou n’importe qui d’autre, pour mettre la

main dessus ?

Wesley hésita.

— Vous devez comprendre que c'est très dur pour moi de vous faire confiance. Vous ne savez pas à quel point c'est important.

— Vous êtes obligé de nous faire confiance, vous n'avez pas le choix, dit Ben. Vous avez été très malin jusqu'à présent, et vous avez eu de la chance, comme vous l'avez dit. Mais ces gens ne vont pas renoncer aussi facilement.

— Je suis en sécurité ici, insista Wesley. Et je peux tenir pendant très, très longtemps.

— Vous n'allez pas pouvoir vous cacher indéfiniment. Votre visage apparaît constamment à la télévision et sur Internet. Quelqu'un ne va pas tarder à vous reconnaître et à faire courir le bruit que le mystérieux milliardaire se terre sur l'île de Martha's Vineyard. Ensuite, ces gens viendront vous chercher. Ils vous tortureront jusqu'à ce qu'ils récupèrent l'épée et, ensuite, s'ils sont d'humeur clémente, ils vous logeront une balle dans le crâne.

— Sinon, ils vous donneront à manger aux grands requins blancs, ajouta Jude en pointant le pouce en direction de l'océan.

Ses mots eurent l'effet escompté. Le milliardaire déglutit avec peine, puis hocha la tête à contrecœur.

— D'accord. L'épée est ici. Venez avec moi, je vais vous la montrer.

54

Wesley conduisit Ben et Jude le long d'un couloir blanc aux murs nus. À son extrémité, il y avait une porte en métal sans poignée, ni charnière visible, juste un petit panneau brillant fixé au mur à sa droite.

— Je ne suis pas vraiment un amateur des nouvelles technologies, expliqua le propriétaire de plusieurs sociétés d'électronique de premier rang, mais je veux bien reconnaître qu'elles sont parfois très utiles.

Il appuya sa paume contre le panneau. Quelques secondes plus tard, le temps que le scanner fasse son travail, un voyant LED clignota, il y eut un petit bruit sec, et la porte s'ouvrit.

— Par ici, dit Wesley en les faisant passer.

Derrière, il y avait un escalier blanc et immaculé qui descendait jusqu'à une autre porte de sécurité encore plus épaisse, dotée d'un pavé numérique et d'une serrure à combinaisons.

— C'est ici que j'entrepose mes bibelots quand je ne suis pas là, expliqua Wesley. L'endroit est inhabité la plupart du temps. Attendez, je dois taper une série de codes. Ils sont plutôt longs.

Pendant que le milliardaire s'affairait avec la porte de la chambre forte, Ben remarqua les traits tirés de Jude et eut de la peine pour lui. Le fait d'avoir reparlé de l'accident avait rouvert ses plaies. Il toucha l'épaule de Jude.

— Ça va ? demanda-t-il à voix basse.

Le jeune homme hocha la tête. Ben lui donna une tape sur le bras.

Un bruit métallique s'éleva des entrailles massives de la porte de la chambre forte, et Wesley l'ouvrit avec peine en la tirant vers lui. La chambre forte était une pièce octogonale, d'environ neuf mètres de largeur, qui semblait avoir été creusée dans du métal. Il y avait un véritable musée à l'intérieur. Des *bibelots*, pensa Ben en regardant les objets d'art autour de lui, accrochés sur les murs en métal derrière des vitrines en verre. Ben n'était certes pas un expert, mais il reconnut deux Van Gogh et un Cézanne.

Il était inutile de demander si c'étaient bien des vrais ou si les quelques centaines d'épées de différentes formes et tailles suspendues aux murs étaient des reproductions bon marché achetées par correspondance.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jude en montrant un objet sur un présentoir.

— Un œuf de Fabergé, répondit Ben.

— Comment est-ce que vous faites pour savoir autant de choses ?

Ben se contenta de hausser les épaules.

— Oh ! ce n'est vraiment rien à côté de ce que vous allez voir, dit Wesley en leur faisant signe de s'approcher d'un socle sur lequel était posée une longue mallette noire mesurant un peu moins d'un mètre vingt. Ben et Jude, l'un sur sa gauche, l'autre sur sa droite, le regardèrent sortir une clé de sa poche, ouvrir les verrous, puis soulever le couvercle.

— La voilà, dit Wesley, les yeux brillants.

L'intérieur de la mallette était bordé d'un épais revêtement en mousse dans lequel était découpée une cavité de la taille de l'épée qui reposait au milieu. Ben la reconnut immédiatement grâce aux dessins de Lalique. Le prêtre avait très bien reproduit la lame curieuse, en forme de faucille, et la poignée courbée. Cette dernière était en bronze, qui avait pris une couleur rougeâtre avec le temps. Le métal de la lame était quelconque et piqueté par l'usure des siècles. Son aspect d'origine n'apparaissait qu'à certains endroits.

Ce n'était pas une grosse arme, rien à voir avec les épées médiévales imposantes entreposées dans la chambre forte avec leurs lames à pans creux et leurs pommeaux cruciformes. Certaines d'entre elles étaient sans doute destinées à être soulevées à deux mains, et encore avec difficulté. Elle n'était pas plus ornée que ce que les dessins de Lalique suggéraient. Le métal de la poignée était parfaitement uni, il n'y avait pas un seul ornement, et seule l'inscription sur la lame faisait référence à un savoir-faire particulier, ce fut du moins ce que supposa Ben.

En revanche, il ne fallait pas être un expert pour remarquer que l'épée avait été utilisée lors de batailles. La lame était entaillée à certains endroits, là où le tranchant avait heurté le tranchant d'une autre épée, un bouclier ou une armure. L'arme était un témoin de la réalité sanglante de l'histoire.

Wesley prit l'épée dans la mallette et la sortit aussi délicatement que s'il tenait un nouveau-né. Il la souleva pour la leur montrer, affichant un air de recueillement profond, comme si un chœur d'anges s'était mis à chanter dans sa tête.

— C'est cette épée qui attire toutes les convoitises ? Elle n'a pourtant rien de spécial ! s'exclama Jude.

— Je peux ? demanda Ben en tendant la main vers l'épée. Wesley renâcla, mais il n'eut pas le temps de la tirer en arrière que Ben la lui avait déjà prise des mains et l'examinait, la tournant et la retournant.

— Faites attention, s'il vous plaît, dit Wesley d'une voix haletante. Vous n'avez aucune idée de sa valeur.

— Pas de panique, dit Ben. Je ne vais pas aller fendre du bois avec.

Il soupesa l'épée, puis la mit en équilibre sur son poing. Ce n'était pas un simple objet de cérémonie, voilà au moins qui était clair. La

poignée s'insérait parfaitement dans la paume, et la lame ne demandait qu'à être brandie, puis abaissée. Ben remarqua que la forme de faucille de la lame lui conférait les caractéristiques d'une hache courte tout autant que celles d'une épée tranchante. À son époque, c'était certainement une arme sophistiquée, capable, dans les mains d'un soldat adroit, d'infliger de terribles blessures, de percer des armures et de couper des membres. Il se demanda qui était l'homme qui l'avait utilisée en dernier, quand il l'avait maniée et ce qui lui était arrivé.

Il n'en restait pas moins que ce n'était qu'une épée, un simple morceau de métal. Pourtant, elle exerçait une telle fascination sur ceux qui connaissaient son existence qu'un homme d'Église avait voulu écrire un livre sur elle, qu'un milliardaire avait presque dilapidé sa fortune pour la posséder et que des malfaiteurs sans scrupules étaient prêts à tuer pour mettre la main dessus.

— Pourquoi ? demanda Ben à Wesley. Pourquoi cette épée en particulier ?

— Simeon ne vous a vraiment rien dit ?

— Il n'en a pas eu le temps, dit Ben. Mais vous allez maintenant tout nous expliquer.

Ils quittèrent la chambre forte et retournèrent au rez-de-chaussée, dans la cuisine, où Wesley versa le reste de la bouteille de bordeaux dans trois verres avant d'en ouvrir une autre. Ben avait insisté, gentiment, mais fermement, pour emporter l'épée en haut, car il voulait la regarder plus en détail pendant qu'ils parlaient. L'arme ancienne ne semblait vraiment pas à sa place sur la table de cuisine moderne. Wesley n'arrêtait pas d'y jeter des coups d'œil, furtifs et nerveux, comme si Ben risquait à tout moment de s'en emparer pour aller couper les herbes hautes dehors, mais, après avoir bu un autre verre de vin, il se détendit quelque peu et commença son histoire.

— Si vous avez parlé avec Hillel, alors, vous connaissez l'histoire de l'épée durant les cinquante dernières années, dit Wesley. Depuis qu'il l'a découverte par hasard en 1963, elle est passée entre les mains de plusieurs propriétaires qui l'ont tous considérée comme une curiosité historique, tout au plus. Même le prince Al-Saud, qui était pourtant un collectionneur, ne s'est pas rendu compte de sa valeur. Il aurait pu demander un prix beaucoup plus élevé. Et laissez-moi vous dire que j'aurais été prêt à payer beaucoup plus cher.

— Et que s'est-il passé avant que Hillel ne la trouve ? demanda Jude. Elle est juste restée cachée dans les ruines de Massada ?

— Étant donné que personne n'a su pendant des siècles où se trouvait le site de Massada, il est fort possible que l'épée soit restée dans la forteresse pendant tout ce temps, oui. Elle était bien cachée dans les murs du rempart, pour la simple raison que les hommes qui

l'avaient délibérément dissimulée voulaient à tout prix éviter qu'elle tombe entre les mains de leurs ennemis après l'assaut de la forteresse. Si ce que je pense – et ce que pensaient Simeon et Fabrice – est vrai, le fait que les Romains mettent la main sur cette épée en particulier et en fassent un trophée aurait été un véritable désastre, pire encore que la défaite. Heureusement, ça n'est pas arrivé, sinon l'épée aurait été perdue à tout jamais : elle aurait été fondue, enterrée ou accrochée dans la demeure d'un Empereur romain avant de tomber entre les mains de hordes barbares à la chute de l'empire. Qui sait ce qu'elle serait devenue.

Wesley regarda l'épée avec amour.

— Marche arrière, dit Ben.

— Désolé, je m'égare. Bon, laissez-moi revenir aux origines. Que savez-vous de l'histoire de Massada ? En particulier, des quelque neuf cents hommes, femmes et enfants qui sont morts là-bas ?

— Je sais ce que la plupart des gens savent, dit Ben. Après le soulèvement juif contre les Romains en 66, Jérusalem fut assiégée, puis saccagée, et un groupe de rebelles juifs alla se réfugier dans la forteresse de Massada pour fuir la persécution. Ils ont tenu le siège aussi longtemps que possible, mais la défaite était jouée d'avance. Le reste appartient à l'histoire.

Wesley hocha la tête.

— Oui, en un mot. Mais ce n'est pas tout. La révolte de 66 était en fait l'aboutissement d'une longue période de guerre, qui prenait de temps à autre l'apparence d'un véritable conflit militaire, mais qui la plupart du temps se résumait à des raids éclair contre les garnisons romaines, les convois transportant des vivres et du matériel. Et cette guerre durait déjà depuis une centaine d'années. La Terre sainte était à l'époque un véritable foyer révolutionnaire grouillant de groupes rebelles mécontents, de cultes, de sectes et de sous-sectes, tous prêts à se battre les uns contre les autres pour la moindre différence d'interprétation des textes sacrés, mais très unis dans leur désir de se venger contre la tyrannie des Romains. L'un des groupes révolutionnaires les plus importants était les Nazaréens, considérés par les Romains comme des terroristes contre qui ils menaient une lutte acharnée. Les Romains utilisaient un terme bien particulier pour désigner ces rebelles : les sicaires, du mot latin *sicarius*, « homme au poignard », « assassin ».

Wesley grogna.

— C'est exactement comme lorsque nous utilisons les termes « insurgés » ou « extrémistes » pour décrire des gens qui essaient tout simplement de défendre leur patrie contre une invasion. Un autre bel exemple de l'histoire écrite par les vainqueurs. Et si les sicaires n'étaient pas des assassins et des bandits, mais simplement des

hommes courageux qui s'opposaient à un régime étranger cruel, refusaient de reconnaître Rome comme leur maître et avaient juré de se battre jusqu'à la mort pour le rétablissement d'un souverain légitime pour le royaume d'Israël ?

— Je vois où vous voulez en venir, dit Ben. Continuez.

— Je le répète, je vous donne simplement une base pour que vous compreniez mieux. Vers 63, Jacques le Nazaréen, grand leader à Jérusalem, fut capturé et exécuté par les autorités. Peu de temps après, en 66, une rébellion massive déclencha une guerre ouverte, à la suite de laquelle les rebelles prirent Jérusalem. L'une de leurs plus grandes victoires contre les Romains à l'époque fut l'anéantissement de la garnison romaine stationnée à Massada. La forteresse était vide, désormais. Naturellement, Rome ne pouvait pas tolérer de tels actes et les laisser impunis. En 70, l'empereur Titus ordonna une invasion massive de Jérusalem par la plus grande armée romaine jamais constituée. La ville avait déjà été mise à sac par les Égyptiens mille ans auparavant. Cette fois, ce fut bien pire. Les Romains encerclèrent la cité avec leurs tours et leurs balistes, et la bombardèrent sans relâche. Lorsque les défenses s'effondrèrent, les légions marchèrent sur Jérusalem. Un million de personnes moururent pendant le siège et les massacres qui l'accompagnèrent. La plupart des victimes étaient juives. Les Romains massacrèrent tout le monde : des hommes, des femmes, des enfants, des prêtres, des vieux, ceux qui essayaient de résister, ceux qui demandaient grâce. D'après l'historien, Flavius Josèphe, les soldats devaient escalader des tas de cadavres pour continuer l'extermination. Des centaines de milliers d'habitants de Jérusalem furent capturés et réduits en esclavage pendant que ceux qui essayaient de s'enfuir étaient pourchassés et tués. Une fois Jérusalem vaincu, Titus ordonna sa destruction complète. L'armée mit à sac la ville, démolit le Temple d'Hérode et rasa les remparts. Pendant ce temps, les rebelles, ayant pris Massada, sous le commandement d'un homme nommé Éléazar ben Yaïr, à la garnison romaine qui y était stationnée, se retranchèrent dans la forteresse pour échapper aux mesures de représailles qui suivraient inévitablement la chute de Jérusalem. Beaucoup d'entre eux, acquis à la cause des Nazaréens, avaient compris à l'avance que les choses allaient atteindre un point de non-retour et avaient réussi à quitter Jérusalem à temps.

Wesley interrompit son histoire pour boire une gorgée de vin.

— Et si j'ai raison, ce dont je suis persuadé, les chefs de la lutte pour la liberté des Nazaréens avaient emporté à Massada une icône d'une valeur inestimable, un symbole de leur lutte. Une icône que près de deux mille ans de falsification de l'histoire, politique et religieuse, ont fait sombrer dans l'oubli à l'époque moderne. Jusqu'à aujourd'hui.

— Vous êtes encore en train de nous expliquer les bases ou vous

allez enfin en venir aux faits ? demanda Ben.

— Je vous ai donné un indice tout à l'heure, dit Wesley, quand je vous ai indiqué que les mouvements révolutionnaires en Terre sainte existaient bien avant ces événements.

— Je ne comprends pas. En quoi est-ce un indice ? demanda Jude en fronçant les sourcils.

— Revenons quarante ans plus tôt, dit Wesley, à l'époque où les Nazaréens étaient une force subversive suffisamment importante, aussi bien politiquement que militairement, pour représenter une véritable menace aux yeux des Romains.

Il sourit.

— Il y avait un éminent Nazaréen dont je n'ai pas encore mentionné le nom. Il s'appelait Jésus. Et c'était son épée.

— C’est sacrément culotté, ce que vous avancez là, dit Ben.

Il n’avait pas vraiment compris jusque-là où Wesley voulait en venir, mais une chose était sûre : il ne s’attendait pas du tout à ça.

— Je sais, répondit Wesley avec le plus grand sérieux tout en pointant le doigt vers Ben. Et je ne m’aventurerais pas à affirmer une telle chose à la légère. Fabrice Lalique et ton père (il dirigea son doigt vers Jude) non plus. Mais je vais vous donner des éléments de preuve. Il est reconnu à présent que « Jésus de Nazareth » est une mauvaise traduction de « Jésus le Nazaréen » dans le texte grec original du Nouveau Testament. Nazareth n’est peut-être même pas le lieu de naissance du Christ pour la simple et bonne raison que le village n’existait pas à cette époque et qu’il n’a été fondé que trois cents ans plus tard. Pourquoi prétendre qu’il n’était pas étroitement lié aux mouvements rebelles que les Romains, pendant toute sa vie et même des années après, cherchaient désespérément à anéantir ?

— C’est le genre de théories dont discutent les étudiants en théologie de dix-neuf ans quand ils boivent un verre au pub, dit Ben. Vous croyiez que je n’en avais jamais entendu parler ?

— Alors, peut-être que nos jeunes et brillants universitaires devraient y réfléchir un peu plus, rétorqua Wesley. C’est ce qu’a fait Simeon. La Bible et d’autres sources historiques contemporaines soulignent le fait irréfutable que Jésus a été crucifié en tant que révolutionnaire politique. C’est ce que dit le chroniqueur romain Tacite dans ses *Annales*. Mais Jésus était bien plus qu’un insurgé, dit Wesley avec emphase. Les Évangiles de Mathieu et de Luc disent de manière assez explicite que Jésus était de naissance royale, un descendant légitime de Salomon et David revendiquant le trône de roi d’Israël et venu pour délivrer son peuple de la tyrannie d’un envahisseur étranger – un libérateur brandissant une épée de libérateur. C’était le Messie ou « l’homme consacré », dont l’entrée triomphale à Jérusalem accomplissait la prophétie de Zacharie (9:9) selon laquelle le roi promis de tout temps par l’Éternel entrerait dans la ville monté sur un âne. Comment, sinon, cet homme saint voyageant humblement aurait-il pu convaincre le gouverneur romain de Judée qu’il avait l’intention de devenir le roi des Juifs et le pousser à faire de lui un exemple en le mettant à mort d’une manière exclusivement réservée aux ennemis de l’État ?

Ben se tut. Wesley s’était aventuré sur un territoire que même les universitaires les plus conservateurs considéraient au mieux comme « trouble ».

— La Bible ne m'a jamais vraiment passionné, intervint Jude, mais les deux autres hommes crucifiés avec Jésus n'étaient-ils pas de banals criminels ? Pas du tout des ennemis de l'État.

— Le texte original du Nouveau Testament a été écrit en grec ancien, expliqua Wesley. Et dans ce texte, les hommes crucifiés avec Jésus sont décrits comme des *lêstai*, traduit à tort par « brigands ». En fait, au premier siècle, le terme *lêstai* était bien plus fort que le terme « brigands », il désignait plutôt des terroristes, des insurgés, des rebelles. C'étaient des hors-la-loi comme le reste des disciples. Prenons l'exemple de Judas l'Iscariote. Il s'agit sans doute là encore d'une mauvaise traduction. Beaucoup d'érudits, ton père inclus, pensaient qu'il s'agissait en fait de « Judas le Sicaire », Judas le rebelle ou le combattant.

— Mais Jésus était un pacifiste, dit Jude. Même moi, je sais qu'il prônait l'amour, pas la guerre.

— En tant que philosophe, il prônait les valeurs chrétiennes de tolérance et de bonté envers son prochain, dit Wesley. Les Templiers appliquaient les mêmes principes près de mille ans plus tard, et ça ne les empêchait pas d'être des guerriers féroces quand la violence était nécessaire. Il se trouve que Jésus est loin de l'image un peu mièvre, un peu hippie qu'on lui a donnée à l'époque moderne. Ton père t'a-t-il raconté comment Jésus, un jour, a fait irruption dans le Temple et a renversé les tables des changeurs ? On ne peut pas vraiment parler d'un geste pacifique, tu ne trouves pas ? Ses actes ont dû provoquer une véritable émeute.

Jude fut bien obligé d'admettre que Wesley avait raison sur ce point.

— D'accord, mais Jésus et ses disciples ne se trimballaient pas avec des armes.

— En fait, la Bible nous dit qu'ils étaient armés comme n'importe quel autre soldat. Par exemple, ils avaient des épées sur eux lors du dernier repas, même alors qu'ils étaient en train de manger et de parler.

— Quoi ?

— C'est écrit noir sur blanc dans l'Évangile selon saint Luc, dit Wesley. Jésus les incite à s'armer, ce sont les derniers mots qu'il prononcera lors de la Cène. « Celui qui n'a pas d'épée, qu'il vende son manteau pour en acheter une. » Les disciples lui répondent qu'ils ont déjà des armes : « Seigneur, voici deux épées. » Et Jésus leur dit que cela suffit.

— Vous êtes sérieux ? demanda Jude.

— Bien sûr, et ce n'est pas tout. Après le dernier repas, Jésus emmène ses disciples au jardin de Gethsémani, où, peu de temps après, les autorités arrivent pour l'arrêter. Il ne s'agit pas de quelques

soldats pour la forme qui viendraient ramasser un pacifiste non armé. Non, d'après certains textes sacrés, c'est une cohorte de soldats romains qui a été envoyée pour arrêter Jésus. Une cohorte, c'est le dixième d'une légion. Soit six cents soldats, accompagnés par des troupes du régime juif fantoche et de différentes personnalités officielles, dont le grand prêtre et son assistant Malchus. À peine sont-ils apparus que l'un des disciples de Jésus sort une épée et tranche l'oreille de Malchus.

Jude lança un regard incrédule à Ben.

— C'est vrai, dit Ben. C'est écrit dans la Bible.

— Dans l'Évangile selon saint Jean, le porteur de l'épée n'est autre que le disciple Simon Pierre, connu plus tard sous le nom de saint Pierre l'apôtre, bien sûr, mais qui pourrait bien être Simon le Zélote, un militant nationaliste bien connu à l'époque. Il y a un tableau de 1520, *L'Arrestation du Christ*, qui le montre en train de brandir une épée au-dessus de Malchus terrifié.

Wesley sourit.

— Je le sais parce que j'ai essayé de l'acheter. Le tableau donne une idée assez précise de la scène. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? Six cents soldats mobilisés pour arrêter un homme entouré de disciples prêts à se battre pour le défendre. Il y a sans doute eu un véritable combat. Pourtant, malgré ce qui est clairement écrit dans la Bible, l'histoire n'est plus du tout racontée de cette façon aujourd'hui.

Ben se pencha pour intervenir.

— Donc, si je comprends bien, votre théorie est la suivante : quand Jésus est arrêté, probablement avec deux autres rebelles qui sont crucifiés avec lui, certains de ses hommes parviennent à s'échapper et emportent l'épée. Elle reste entre les mains des rebelles qui poursuivent leur lutte armée contre les Romains des années après la crucifixion.

— C'est ça, confirma Wesley. Imaginez l'importance de cet emblème pour eux. L'épée de leur Messie, transmise d'un chef rebelle à l'autre, peut-être dans l'espoir qu'un autre roi légitime émergerait un jour pour les mener à la victoire.

— Une rébellion mène à l'autre, les chefs vont et viennent, les années passent, poursuivit Ben. À l'époque de leur soulèvement en 66 et du sac de Jérusalem, l'épée est entre les mains d'un chef rebelle dont les forces ont trouvé refuge dans la forteresse de Massada.

Wesley hocha la tête.

— Mais voilà qu'après avoir détruit Jérusalem, la dixième légion arrive à Massada et encercle la montagne avec des milliers de troupes et d'armes de siège. Les rebelles savent qu'ils n'ont aucun moyen de s'échapper et, quand ils voient les Romains construire une rampe, ils réalisent qu'il ne leur reste plus beaucoup de temps.

— Et plutôt que d'être réduits en esclavage et massacrés par les Romains, les rebelles organisent un suicide collectif. Mais avant, leur chef cache la précieuse épée dans les remparts de la forteresse pour l'empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi.

— C'est ça, confirma Wesley.

Ben prit quelques instants pour réfléchir à sa théorie. C'était une histoire fascinante, mais il y avait juste un petit problème.

— Même si vous pouvez prouver que cette épée appartenait aux rebelles judéens de l'époque de Jésus, je ne vois pas comment vous pouvez la faire remonter jusqu'à Jésus lui-même.

Wesley médita sa question, marquant une pause pour s'humecter les lèvres avec une autre gorgée de vin.

— Je vous ai parlé tout à l'heure de l'épée que l'apôtre Pierre avait utilisée pour couper l'oreille de Malchus lors de l'arrestation de Jésus. On pense que cette arme est passée entre les mains de Joseph d'Arimathie, l'homme qui a donné le tombeau tout neuf qu'il s'était fait tailler dans le roc pour que le Christ puisse y être enterré.

— Je sais qui était Joseph d'Arimathie.

— Très bien. Alors, vous savez que, d'après la légende, Joseph serait allé plus tard en Grande-Bretagne où il serait devenu le premier évêque chrétien. Certains disent qu'il aurait emporté le Saint-Graal qui lui aurait été donné par une apparition du Christ. C'est plus vraisemblablement l'épée de saint Pierre qu'il a emportée. Nous savons que, de là, elle est partie vers l'est, où elle réapparaît à Poznań, en Pologne, au dixième siècle. On peut encore voir ce qu'il en reste au Musée archidiocésain de Poznań, et je m'y suis rendu pour l'examiner. Croyez-moi, ce n'est plus qu'un morceau de métal rouillé, noirci et piqueté. C'est ce qui arrive aux armes en acier de qualité inférieure après deux mille ans ou même au bout de quelques siècles. Vous devriez venir voir les vieux bâtons rouillés dans ma collection qui ne datent pourtant que du quatorzième siècle.

Wesley se tourna vers l'épée sur la table et passa délicatement les doigts sur sa lame lisse.

— Regardez-la, elle est presque parfaitement conservée, et ce n'est pas uniquement grâce au climat aride de Massada.

Il leva les yeux vers Ben.

— Vous vous y connaissez un peu en métallurgie ?

Ben dut reconnaître qu'il savait fort peu de choses sur le sujet.

— Sans le développement de l'acier forgé, dit Wesley, nous serions encore à l'âge du bronze. Ce progrès a tout changé et a rendu toute notre histoire possible, mais c'est le résultat d'un long processus. Si la plupart des armes anciennes ont été rongées par la rouille, c'est parce qu'elles ont été fabriquées avec un métal de qualité inférieure. Heureusement, ce n'est pas le cas de toutes. Déjà au sixième siècle

avant Jésus-Christ, des artisans particulièrement doués forgeaient des armes en métal aussi résistantes que celles que nous avons aujourd'hui. Vous avez déjà entendu parler du Wootz ?

Non, Ben n'en avait jamais entendu parler.

— Son nom vient d'Inde, où il s'est développé à partir de 300 avant Jésus-Christ. C'est un acier fabriqué à base d'un minerai de fer de qualité exceptionnelle. On utilisait un creuset pour faire fondre et éliminer les impuretés et ajouter du carbone et d'autres ingrédients que seuls les forgerons les plus qualifiés connaissaient. C'était un processus très délicat : trop de carbone, et on obtenait du fer forgé, trop tendre. Pas assez de carbone, et on obtenait de la fonte, certes dure, mais cassante. En revanche, si on parvenait à l'équilibre parfait entre les composants, on avait une épée exceptionnelle. La lame ne se cassait pas, ne se courbait pas, ne s'entaillait pas. Elle résistait à la fois aux rigueurs du combat et à l'usure du temps. Le Wootz était tellement recherché qu'on l'achetait dans toute l'Europe, le monde arabe et le Moyen-Orient où on l'appelait « acier de Damas ». Inutile de dire qu'il était très précieux et très cher.

Wesley prit l'épée.

— Et voici un exemple d'une des premières lames en acier de Damas. J'ai fait analyser la lame par des centaines d'experts. Les tests montrent une structure interne incroyablement raffinée, contenant des nanotubes et des nanofils de carbone, et toutes sortes de composants qui surprendraient les meilleurs forgerons d'aujourd'hui. Nous ne serions même pas capables de réaliser une telle lame actuellement. C'est un art qui s'est perdu.

Il souleva l'épée et l'abaissa en la faisant siffler.

— Au premier siècle, et longtemps après, une épée de cette qualité était ce qui se faisait de mieux, l'équivalent des équipements électroniques les plus perfectionnés de notre époque. Elle n'était pas destinée au menu peuple. Elle est encore mieux réalisée que les épées faucilles en bronze retrouvées dans la chambre funéraire de Toutankhamon. En d'autres termes, nous avons devant nous une épée forgée pour un roi. Et pas n'importe quel roi, en plus de ça.

Wesley pointa soudain l'épée en direction de Ben. Le bout s'arrêta à trente centimètres de son torse.

— Là encore, je vous ai décrit ses qualités dans les grandes lignes, mais le meilleur reste à venir. Regardez l'inscription sur la lame. Comme vous pouvez le constater, elle est très usée, presque effacée et illisible à certains endroits. Vous arrivez à distinguer quelque chose ?

Ben regarda l'inscription à peine visible sur la lame et parvint juste à voir les lettres arrondies gravées dans le métal.

— C'est de l'araméen, dit Wesley. J'ai engagé une équipe de spécialistes que j'ai payée trois cent mille dollars. Ils ont travaillé avec

un expert de cette langue et ont réalisé une reproduction par ordinateur de ce à quoi aurait ressemblé l’inscription il y a deux mille ans. Vous voulez savoir ce qu’ils ont trouvé ?

Il regarda Ben en riant comme s’il voulait dire : « Vous êtes prêt ? »

Puis, il ajouta :

— La lame porte l’inscription suivante : HOSANNA AU FILS DE DAVID.

56

Ben fixa la lame. Était-il vraiment en train de regarder l'épée de Jésus-Christ ?

— D'accord, ce n'est pas une preuve catégorique, dit Wesley, toujours en souriant. Mais c'est tout comme, quand on replace l'épée dans son contexte historique.

— Ce que vous avancez a-t-il été confirmé ? demanda Ben après quelques instants de silence stupéfait.

Il ne trouvait plus guère d'arguments pour contredire Wesley et était bien obligé d'admettre qu'il avait peut-être raison. Le sourire de Wesley s'évanouit.

— C'est la pierre d'achoppement depuis le début, reconnut-il. J'ai passé près de trois ans à essayer de persuader un certain nombre d'historiens universitaires et d'autres intellectuels ! Je leur demandais juste de regarder ce qu'ils avaient devant eux, bon sang ! Le problème, c'est que l'épée n'a pas été retrouvée dans des conditions « normales », si bien que sa provenance ne peut pas être prouvée. En d'autres termes, elle n'a pas été découverte par des archéologues qui l'auraient mentionnée dans un rapport officiel, l'auraient datée, certifiée, etc. Dans l'état actuel des choses, personne ne reconnaîtra que c'était une découverte légitime sur le site des fouilles de Massada, si bien que son origine sera sans cesse remise en question. C'est frustrant, mais je crois que la vérité finira par triompher un jour. Fabrice et Simeon étaient de mon avis.

— C'est donc là-dessus que mon père écrivait son livre ? dit Jude. Sur l'épée de Jésus ?

Wesley hocha la tête.

— J'ai rencontré ton père sur un chantier près de Millau, où je supervisais la restauration d'une église médiévale en ruine. Il était venu dans l'espoir de comprendre les ficelles du métier, pour ainsi dire. Fabrice était le prêtre de la paroisse. Le courant est immédiatement passé entre nous trois et nous sommes devenus amis. À cette époque, j'étais encore grisé par la découverte de l'épée et je mourais d'envie d'en parler à quelqu'un. C'est pourquoi je me suis confié à eux. J'ai mis un peu de temps à les convaincre au départ, mais ensuite ils étaient aussi excités que moi. C'est là que tout a commencé et que notre projet a vu le jour. Je les ai fait venir au manoir Whitworth pour qu'ils voient l'épée. Quelque temps plus tard, nous nous sommes tous rendus en Israël pour qu'ils puissent rencontrer Hillel et voir par eux-mêmes où il avait trouvé l'épée.

Le regard de Wesley se perdit dans le vague et il resta silencieux

pendant quelques secondes, l’esprit rempli du souvenir de ses amis.

— Je ne suis pas un homme religieux, poursuivit-il. Je ne sais pas s’il y a un paradis, un enfer, ou s’il y a quelqu’un là, en haut, qui veille sur nous. Pourtant, je suis sûr d’une chose : je n’ai aucune envie de voir les églises tomber en ruine et disparaître avec les traditions. Je ne serai plus là le jour où ça arrivera et je suis bien content. C’est pourquoi j’étais inquiet au sujet de l’épée au départ. J’ai parlé à Simeon et Fabrice de mes craintes. Je redoutais en effet que, si nous dévoilions l’existence de cette épée et que nous faisions découvrir un Christ différent, un combattant pour la liberté, une sorte de Che Guevara ou de Robin des bois des temps anciens, nous n’en retirerions plus de mal que de bien. Le lobby athée utiliserait cette découverte à son avantage : « Vous voyez, ce n’était pas le fils de Dieu, après tout. » Mais Simeon m’a fait changer d’avis sur ce point. Il pensait qu’il était temps pour l’Église de s’élever contre le laïcisme. Il parlait de la responsabilité des hommes d’Église d’aujourd’hui qui devaient, selon lui, s’éloigner de la vision traditionnelle de la religion et donner une image du Christ plus conforme aux héros culturels de notre temps, afin de toucher une audience plus jeune et plus moderne. Il disait que la foi chrétienne d’aujourd’hui menait une bataille pour sa survie et que l’épée de Jésus donnerait aux croyants la force de s’unir et de résister aux ennemis de la religion. Il était tellement passionné ! Vous auriez dû l’entendre parler.

Jude fixa tristement la table.

— Il me manque, murmura-t-il.

— Il me manque à moi aussi, fiston, dit Wesley. C’était vraiment un personnage. Les gens l’aimaient. Comme il était jeune et dynamique, qu’il avait déjà un public grâce à ses apparitions à la télé, ses interventions à la radio et ses blogs sur Internet, nous avons décidé que ce serait lui l’auteur officiel du livre et qu’il jouerait les premiers rôles le jour où nous serions prêts à rendre notre découverte publique. Il s’est très vite imposé comme le leader de notre petit groupe. Et j’en étais très heureux. En attendant, je me suis activé dans l’ombre et j’ai cherché désespérément un département d’université prêt à m’écouter et à nous soutenir. Je revenais juste de Buffalo, le jour où les malfaiteurs se sont introduits dans ma maison.

Ben l’avait écouté jusque-là en silence, tentant de faire taire ses doutes et de mettre de l’ordre dans ses pensées.

— Très bien, dit-il à Wesley, supposons que ce que vous dites est vrai et que, même si ça me paraît complètement fou, il me faut accepter que Simeon Arundel ne vous aurait jamais suivi s’il n’avait pas été convaincu lui-même que vous aviez raison. Même si cette épée est bien celle du Christ, cela ne nous dit toujours pas qui se cache derrière ces crimes.

— Peut-être que si, après tout, intervint Jude. Il y a sans doute beaucoup de groupes chrétiens qui seraient farouchement opposés à l'image du Christ véhiculée par cette épée. Une fois que cette découverte serait rendue publique, plus personne ne pourrait voir le Christ de la même façon. Il y a peut-être des gens prêts à tout pour que ce secret n'éclate pas au grand jour. S'ils ont découvert qu'un membre du clergé avait pour projet d'écrire un livre dessus…

— Ce ne serait pas la première fois que l'Église conspirerait contre elle-même, admit Ben.

— Bon, dit Jude. C'est peut-être la réponse. Nous avons sans doute affaire à un groupuscule chrétien fou ou à une secte fondamentaliste. Papa se plaignait souvent de certains évêques, qui n'étaient à ses yeux que de vieux salauds jusqu'au-boutistes, qui auraient volontiers brûlé des hérétiques sur le bûcher s'ils avaient pu le faire impunément. C'est peut-être l'un d'eux. À moins qu'il ne s'agisse d'une sorte de société secrète, qui connaissait l'existence de l'épée depuis le début et qui est déterminée à cacher la vérité.

Wesley semblait sceptique.

— J'ai pensé à ça, moi aussi, mais laissez-moi vous dire que cette secte chrétienne est alors particulièrement organisée et qu'elle a le bras vraiment long. Quel genre d'organisation a suffisamment de pouvoir et de contacts pour couvrir des meurtres et retrouver des gens à partir de leurs paiements en carte bancaire ? Une agence gouvernementale peut le faire sans doute, mais je n'en vois aucune en Occident soutenant ouvertement ou en secret un groupe religieux. Non, c'est impossible à notre époque.

— Alors, qui ? demanda Jude.

— Je n'en ai aucune idée, mon garçon. Je me suis vraiment creusé la tête pour trouver une réponse, mais je ne vois vraiment pas. Je ne comprends pas non plus comment quelqu'un a pu découvrir notre projet. Nous avons été si prudents, si discrets. Ton père n'en a même pas parlé à ta mère, et je sais à quel point ça le contrariait de lui cacher quelque chose.

— Les spécialistes que vous avez engagés en ont peut-être parlé à quelqu'un, dit Ben. Vous avez pris un risque dès le départ.

— Bien sûr, je savais que c'était un risque. C'est pourquoi je ne leur ai donné que les informations strictement nécessaires pour qu'ils ne puissent pas deviner son histoire.

— Mais vous avez tout dit aux universitaires.

— Je n'avais pas vraiment le choix. Comme j'essayais de les persuader, je ne leur ai rien caché. Mais ces gens sont des universitaires de grande renommée. Ils ne peuvent pas être derrière tout ça, ça serait de la folie ! De toute façon, ils m'ont pris pour un excentrique, un farfelu. Non, c'est quelque chose de beaucoup plus

gros.

Ben réfléchit un instant.

— Je pense que vous avez raison, dit-il. Quelle que soit l'identité de ces gens, nous savons qu'ils ont beaucoup de pouvoir et d'influence. Ils ont eu les ressources et les contacts nécessaires pour mettre vos lignes fixes sur écoute. C'est sans doute pour ça qu'ils en savaient autant.

Jude fronça les sourcils.

— Attendez, je ne comprends pas. Ils ont mis les téléphones sur écoute parce qu'ils étaient déjà au courant pour l'épée ou c'est en écoutant les conversations qu'ils ont appris son existence ?

— Je ne sais pas, dit Ben.

— Il y a aussi autre chose d'étrange, intervint Wesley. Si ces salauds nous visaient depuis le départ parce qu'ils écoutaient nos conversations téléphoniques, comment se fait-il qu'ils n'aient jamais traqué Hillel ? Heureusement, d'ailleurs !

— Je ne sais pas non plus, répondit Ben. Je suppose que les écoutes téléphoniques ont commencé récemment, alors que Hillel n'était plus impliqué.

Mais ce n'était là qu'une supposition, et Ben avait le sentiment angoissant qu'ils étaient de nouveau dans l'impasse. Ils pataugeaient.

Le silence s'abattit autour de la table. Chacun était perdu dans ses pensées, mais aucun ne parvenait à trouver une réponse, une piste utile. Wesley versa le reste du vin.

Ils avaient parlé longtemps. Il était tard.

— Ces gens sont toujours quelque part dans la nature, et nous ignorons qui ils sont, dit Jude.

— Il ne nous reste plus qu'à nous terrer et à attendre qu'ils se manifestent d'une manière ou d'une autre, suggéra Wesley.

— Vous proposez que nous restions tous les trois ici ? demanda Jude.

— Bien sûr. Si vous voulez passer quelque temps sur l'île, je n'y vois pas d'inconvénient, au contraire. Mais si vous souhaitez retourner en Angleterre, ce n'est pas un problème non plus. Nous pouvons nous protéger partout où nous sommes. Il suffit d'avoir de l'argent, et l'argent n'est pas un problème. Je vous fais la même offre que j'ai faite à ton père : je peux mettre une armée de gardes du corps à votre service. Elle veillera sur vous vingt-quatre heures sur vingt-quatre jusqu'à ce que cette sale histoire soit terminée. Nous pouvons survivre à ces salauds. Et, s'ils osent se montrer, nous les enterrerons.

57

Ils continuèrent à discuter quelques instants autour de la table, mais tout le monde était fatigué, et l'énergie commençait à leur manquer. Jude s'étira et bâilla.

— Je n'arrive plus à garder les yeux ouverts.

— Il y a cinq chambres d'amis à l'étage, lui dit Wesley. Choisis celle que tu veux.

— Mes affaires sont dans la voiture, dit Jude à Ben.

Ben n'écoutait pas vraiment. Il était encore perdu dans ses pensées et sortit distraitement les clés de sa poche avant de les glisser sur la table. Jude les prit et quitta la pièce. Ils avaient garé la Jeep qu'ils avaient louée sur la route de la plage déserte à cette heure, de l'autre côté des dunes.

— Il me fait vraiment penser à son père, dit Wesley une fois que Jude fut parti. Pas tant physiquement que spirituellement. C'est un bon petit. Dire que c'est ma faute s'il connaît aujourd'hui une telle souffrance… Si seulement je n'avais pas mêlé son père à tout ça…

Ben avait encore du mal à admettre la vérité concernant le véritable père de Jude.

— Il est dur. Il s'en sortira.

Pendant qu'ils discutaient, ils entendirent Jude revenir dans la maison et monter l'escalier quatre à quatre.

— Qu'est-ce qu'il va faire maintenant que ses parents ne sont plus là ? demanda Wesley en parlant un peu moins fort pour ne pas que Jude l'entende.

— Je ne sais pas, dit Ben. Il va peut-être finir ses études, mais il m'a aussi parlé de s'engager auprès d'une association comme Greenpeace. Il aimerait trouver un job sur l'un de leurs bateaux. Il aimerait s'engager pour la protection de l'environnement.

Si Wesley Holland, le capitaliste par excellence, désapprouvait ce choix, il n'en montra rien.

— Simeon espérait qu'il deviendrait pasteur comme lui.

— Je pense que c'est peu probable, dit Ben.

— Quoi qu'il fasse, je serai là pour l'aider s'il a besoin d'argent.

— C'est gentil à vous de le proposer.

Ben avait déjà décidé qu'il aiderait Jude financièrement, du mieux qu'il le pourrait. Le plus dur serait de convaincre Jude d'accepter son aide.

— Eh bien, en tout cas, je suis claqué, moi aussi, dit Wesley en réprimant un bâillement.

Il est temps d'aller se coucher.

Il se leva et prit l'épée sur la table.

— Je la remettrai dans la chambre forte demain matin. Je vais la garder près de moi pour cette nuit.

Une fois seul, Ben sortit sur la grande terrasse qui séparait la façade de la maison de la plage. Il alluma une Gauloise et passa quelques instants à regarder les vagues sombres tout en écoutant le grondement du ressac. Le vent était froid et bruissait à travers les roseaux qui poussaient au milieu des dunes. Les étoiles scintillaient dans le ciel, et les lumières rouges de la station météorologique au loin brillaient faiblement sur l'océan.

Démoralisé, plus fatigué que jamais, Ben écrasa sa cigarette, jeta le mégot encore fumant dans le sable, puis retourna à l'intérieur et grimpa l'escalier.

L'étage supérieur de la maison était plongé dans l'obscurité. Seul un rai de lumière brillait sous une porte à gauche entrouverte de quelques centimètres. C'était la chambre d'amis que Jude avait choisie ; elle donnait sur la mer. Il était assis sur le lit, silencieux et immobile. À travers l'entrebâillement de la porte, Ben ne pouvait voir que son pied et une partie de sa jambe. Il était encore habillé et n'avait pas quitté ses chaussures.

— Bonne nuit, dit Ben à voix basse depuis le couloir.

Pas de réponse. Ben frappa doucement à la porte.

— À demain matin.

Comme il n'avait toujours pas de réponse, il poussa la porte pour l'ouvrir complètement.

— Jude, ça va ?

Jude leva les yeux quand Ben apparut dans l'encadrement de la porte. Il avait le visage pâle et tendu.

Ben le dévisagea, réalisant que quelque chose ne tournait pas rond.

Et son sang ne fit qu'un tour.

Appuyé contre le lit, à côté du sac à dos de Jude, il y avait son sac en toile vert. Jude l'avait sorti de la voiture en même temps que le sien.

Et dans les mains de Jude, la petite feuille de papier bleu ciel froissée, que Ben avait cachée au milieu de ses affaires. La lettre de Michaela.

Ben ne bougea pas. Il ne s'avança pas pour la lui arracher des mains, il ne dit pas : « Donne-la-moi. » C'était trop tard. Jude savait.

— J'ai cru reconnaître son écriture, dit calmement Jude. À Jérusalem. J'ai fait comme si je n'avais pas remarqué ce que vous lisiez. J'attendais que l'occasion se présente pour jeter un œil dessus.

Ben resta sans voix.

— Vous alliez me le dire ? demanda Jude.

— Non, répondit Ben. Je n'allais pas te le dire.

— Alors, vous auriez dû la brûler.

— Je n'ai pas pu.

Ben sentit la colère l'envahir. Pourquoi n'avait-il pas eu le courage de la détruire ? C'était stupide, sentimental et égoïste de l'avoir gardée au risque de laisser Jude la découvrir.

— Vous m'avez tous menti, marmonna Jude.

La lettre tremblait un peu dans sa main.

— Je sais que c'est dur. Mais ils ont pensé que c'était mieux ainsi.

— Mieux ? Vous trouvez que c'est bien de croire à un mensonge pendant des années ?

— J'ai eu un choc, moi aussi, en l'apprenant, dit Ben. Je ne l'ai lue que lorsque nous sommes arrivés en France. Je n'en avais aucune idée jusqu'alors. Tu dois me croire, Jude.

— Vous et ma *mère*…

— C'était il y a longtemps. Nous étions jeunes. Ce sont des choses qui arrivent…

— Et il savait depuis le début ? dit Jude qui bouillait littéralement de colère.

— Simeon ?

— Quel homme peut faire une chose pareille ? Faire comme s'il était le père de l'enfant d'un autre homme ?

— Un homme exceptionnel, dit Ben. Il t'aimait. Tu n'aurais pas pu trouver un meilleur père.

— Sauf que ce n'était pas mon père, répliqua Jude amèrement. C'était un menteur et un imposteur. Ah ! le pasteur droit et probe, le super chrétien qui se donnait des grands airs avec sa foutue morale… Tu parles !

Ben s'avança vers le lit.

— Jude…

— Ne vous approchez surtout pas de moi. Vous n'êtes pas mon père. Je ne vous considérerai jamais comme mon père.

— Je ne t'en demande pas tant. Je ne sais même pas ce que c'est que d'être un père.

Jude sauta du lit, le visage cramoisi. Il froissa la lettre et la serra dans son poing.

— C'est des conneries ! hurla-t-il.

Il ramassa son sac à dos par terre, le jeta violemment sur son épaule et se dirigea vers la porte, bousculant Ben au passage.

— Où vas-tu ?

— Le plus loin possible de vous.

— Tu es sur une île, lui rappela Ben. Tu ne peux aller nulle part.

— Je rentrerai à la maison en nageant s'il le faut. Qu'est-ce que ça peut vous faire de toute façon ?

— Allez, Jude ! Ne te braque pas comme ça. On peut en parler.

— Va te faire foutre, *papa*.

— Je ne suis pas ton père, dit Ben en tentant de contenir sa colère. Simeon Arundel était ton père et le sera toujours. Tu devrais en être fier. Le reste ne compte pas. Jude ! Reviens !

Mais Jude ne l'écoutait plus. Il déboula sur le palier et se mit à dévaler l'escalier. Ben lui courut après. Il s'arrêta en haut de l'escalier et s'agrippa à la rampe.

— Oh merde ! grogna-t-il.

Il n'arrivait pas à y croire. Tout était sa faute. Il n'aurait jamais dû laisser Jude voir cette lettre.

Mais ce n'était pas le moment de se repentir ni même de culpabiliser. Après quelques secondes d'hésitation, il s'élança dans les marches, à la poursuite de Jude. Lorsqu'il arriva en bas, il trouva la porte d'entrée ouverte.

Il alluma une lampe sur le côté dans l'entrée et sortit en trombe sur la terrasse. Il vit Jude qui courait à toute vitesse sur la plage. Sa silhouette se découpait sur le sable sombre, mais disparut rapidement.

Ben était sur le point de partir à sa poursuite comme il l'avait fait à Bodmin Moor. Mais il se ravisa et se mit à réfléchir. Était-ce une erreur de laisser Jude s'enfuir ainsi ? Ou serait-ce encore pire de le suivre et d'essayer de trouver une solution avec lui ? Devait-il le laisser tranquille ou au contraire lui serrer la bride ?

Jude était parti à présent ; il avait disparu dans l'obscurité.

Ben réalisa soudain qu'il se trouvait confronté à un problème typiquement parental. La plupart des parents devaient faire face tous les jours à des choix et des dilemmes pour l'éducation de leurs enfants, et c'est en apprenant de leurs erreurs qu'ils avançaient et qu'ils avaient une chance de prendre les bonnes décisions. Parfois, ils faisaient effectivement le bon choix, parfois, non. Mais, au bout de dix-huit ou vingt ans, ils avaient enfin une certaine expérience pour les guider à travers ce véritable champ de mines.

Ben n'en avait aucune. Il avait été jeté dans le grand bain sans même savoir nager. Il ne savait pas du tout comment gérer cette situation.

Puis, il réalisa soudain qu'il connaissait quelqu'un tout à fait apte à l'aider. Brooke n'avait pas encore fait l'expérience de la maternité, mais elle avait un don inné pour démêler les situations compliquées entre parents et enfants et elle avait une connaissance approfondie de la psychologie. Elle n'était pas titulaire d'un doctorat pour rien ! Elle devait pouvoir l'aider.

De plus, il se sentait si seul, si isolé, qu'il aurait aimé lui parler. Il le savait au plus profond de lui.

Il repensa à la carte de visite qu'elle lui avait donnée et s'empressa de sortir son portefeuille. Elle était bien à l'intérieur. Son téléphone

était dans la poche de son jean. Tout en composant le numéro, il tenta de calculer l'heure qu'il était à Londres. C'était le petit matin. Brooke devait encore être couchée.

Il l'imagina, allongée sur son lit dans sa chambre à Richmond, ses cheveux étalés sur l'oreiller. Elle portait peut-être son pyjama jaune un peu passé avec un dessin de Snoopy qui disait dans une bulle : JE T'AIME. C'était son préféré. Ça lui ferait du bien d'entendre sa voix, même dans un moment comme celui-ci.

Mais, tandis que les sonneries résonnaient dans son oreille, une autre pensée lui traversa l'esprit. Et elle n'était pas agréable du tout. Et si Brooke n'était pas seule ? Et si elle avait de la compagnie – de la compagnie masculine –, le genre de compagnie à laquelle Ben ne voulait pas penser ? Comment réagirait-elle en entendant la voix de son ex, qui se manifestait tout à coup au petit matin ?

Ben faillit raccrocher, mais il attendit finalement, un peu nerveux malgré tout. Il revint sur ses pas, entra dans la maison tout en essayant d'ordonner ses pensées. Il ne savait pas vraiment par quoi commencer.

Quelques secondes plus tard, Brooke décrocha.

— Allo ?

Elle avait la voix endormie. C'était mignon.

— Qui est-ce ? Allo ?

Mais Ben ne répondit pas. Il entendait sa voix dans le combiné, mais il ne dit rien et laissa retomber son bras le long de son corps. Avec le pouce, il appuya sur la touche pour couper la communication.

En effet, l'entrée grouillait soudain d'hommes cagoulés, vêtus de noir. Ils étaient six. Six armes automatiques braquées sur lui.

58

Le refuge insulaire de Wesley Holland n'était pas si sûr que ça, finalement. L'ennemi avait mis très peu de temps à les rejoindre. Maintenant, Ben était vraiment dans le pétrin. Les six hommes s'étaient sans doute répartis en deux équipes de trois qui s'étaient approchées furtivement de la maison et avaient pénétré dans la propriété par des endroits différents pour se retrouver au milieu. Ben ne pipa pas mot. Il n'y avait rien à dire. Inutile de demander : « Qui êtes-vous ? » ou que « Voulez-vous ? » Il lâcha le téléphone qui tomba au sol et leva les mains en l'air tout en reculant d'un pas.

Son esprit était entraîné à réfléchir très vite dans de telles situations, et il avait déjà un plan. La lampe qu'il avait allumée quelques instants auparavant était la seule lumière dans l'entrée. Le buffet sur lequel elle était posée était juste à deux pas de lui, sur sa droite. Un mouvement rapide et il pourrait briser la lampe en la jetant au sol.

L'entrée serait alors plongée dans l'obscurité. Les quelques secondes de confusion qui s'ensuivraient lui laisseraient peut-être le temps de désarmer l'un des membres de l'équipe et de tirer quatre ou cinq balles avant de se jeter sur la terrasse. Il lui faudrait agir très vite, mais, s'il ne prenait pas une balle, c'était peut-être faisable.

Or, même les plans les plus brillants ne survivent pas très longtemps dans la vraie vie, lors d'une véritable confrontation. Les hommes encerclèrent immédiatement Ben quand il recula. Deux d'entre eux se glissèrent sur sa droite pour l'empêcher d'accéder à la lampe. Les yeux dans les cagoules le regardaient intensément, comme si les hommes savaient pertinemment à qui ils avaient affaire et avaient été avertis qu'il ne fallait prendre aucun risque avec lui. Les doigts étaient posés sur les détentes, les crans de sûreté en position Tir. Ben était pratiquement certain que, s'il faisait un mouvement brusque, ils l'abattraient sur-le-champ.

— Passez-lui les menottes, dit l'un d'eux.

Toute équipe a un chef. C'était lui. Deux hommes s'approchèrent, l'un par la gauche, l'autre par la droite, les pistolets toujours braqués sur Ben.

Le chef parla dans un minuscule micro sans fil sur son col.

— Cible neutralisée. Approchez.

Presque au même moment, Ben entendit le grondement d'un hélicoptère.

L'homme sur la gauche de Ben sortit un attache-câbles en plastique épais, comme ceux que les policiers et les militaires utilisent pour ligoter les poignets des prisonniers derrière le dos. Il appuya le canon

du pistolet contre la tête de Ben et saisit son bras. Ses gestes étaient assurés et précis. L'opération se déroulait dans une efficacité et une maîtrise parfaites.

Sauf que… plus du tout, soudain. Ben avait vu des centaines de manœuvres militaires échouer en un clin d'œil quand un facteur imprévu semblait surgir de nulle part et remettait tout en question.

Le contrôle parfait pouvait vite se transformer en chaos, et c'était quand la tension était à son comble que le plus petit incident pouvait tout faire basculer.

Ce fameux facteur, c'était Wesley Holland. Il apparut sur le palier, surgissant de l'obscurité, en robe de chambre et en pantoufles.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Il serrait dans ses mains l'épée comme s'il s'était à moitié attendu à cette intrusion dans sa maison et avait gardé l'arme à côté de son lit. Il s'immobilisa en voyant les hommes armés dans l'entrée.

Plusieurs armes pivotèrent en même temps pour viser le milliardaire, bouche bée, en haut de l'escalier. Il resta une fraction de seconde la bouche ouverte, puis rebroussa chemin à toute vitesse.

Tout alla très vite ensuite.

L'homme à la gauche de Ben fut momentanément distrait – assez longtemps pour ne pas voir le coude venir sur son visage. Ben posa le poing gauche dans la paume de sa main droite et poussa brusquement son coude en arrière en utilisant la rotation de ses jambes, de son dos et de ses muscles abdominaux pour donner un maximum de force à son coup. La pointe de son coude s'enfonça violemment dans la gorge de l'homme, lui écrasant la trachée.

Avant même qu'il n'aille s'affaler contre le mur, le visage déjà bleu, Ben lui avait arraché le pistolet des mains et le braquait sur les autres.

Pendant ce temps, les coups de feu se succédèrent dans l'entrée quand trois des hommes tirèrent sur Wesley qui s'enfuyait. Une balle fendit la rampe à côté de lui. L'autre lui frôla l'oreille. La troisième transperça le muscle de son mollet gauche. Il hurla et tomba en arrière.

Tenant son pistolet à deux mains, Ben le fit pivoter pour le braquer sur l'homme qui se tenait le plus près de lui et lui envoya deux balles successives dans la poitrine. La règle, quand on échangeait des coups de feu avec un ennemi tout proche, c'était de toujours viser le centre de gravité et de ne jamais laisser le pistolet au repos.

L'homme ne s'était pas encore effondré au sol que Ben avait déjà changé de cible, visant instinctivement le type qui représentait la plus grande menace pour lui.

Wesley Holland avait perdu l'équilibre quand sa jambe blessée avait cédé sous son poids et il déboulait à présent dans l'escalier, serrant toujours l'épée entre ses mains.

Les quatre pistolets restants se braquèrent de nouveau sur Ben. Ben visa celui qui avait bougé le plus vite. Son doigt appuya deux fois sur la détente et tira deux balles coup sur coup. Un cri. Le sang éclaboussa le mur de haut en bas, et l'arme du type lui tomba des mains.

Les échanges de coups de feu n'avaient duré que quelques secondes, mais Ben, le cœur et l'esprit dopés par l'adrénaline, eut l'impression qu'une minute complète s'était écoulée depuis le début. Un grondement continu et assourdissant emplissait l'espace confiné. Des douilles vides s'éparpillaient au sol. L'air empestait la cordite.

Au milieu du chaos, Ben vit le canon du pistolet du chef viser sa tête et sut qu'il n'aurait pas le temps d'esquiver le coup.

Pourtant, alors que l'homme s'apprêtait à tirer, Wesley Holland atteignit la dernière marche de l'escalier dans sa chute et heurta les jambes de l'homme par-derrière. Le coup partit, mais fut dévié et manqua sa cible.

Une balle provenant d'une autre arme frôla le visage de Ben avant d'aller se loger dans le mur. Des bouts de plâtre se mirent à voltiger. Ben tira à son tour. Le pistolet qu'il avait pris était un Walther grande capacité.

Il pouvait encore tirer au moins huit balles avant que le chargeur ne soit vide. Pourtant, Ben n'avait aucune intention de s'attarder et de prolonger cet échange de coups de feu, seul contre trois assaillants déterminés.

Il n'était pas vraiment pressé de savoir si le paradis existait !

Il se jeta sur la porte avec l'épaule en avant et atterrit sur la terrasse en roulant sur le dos. Il bondit sur ses pieds tout en tirant plusieurs fois sur ses assaillants, puis s'éloigna de la porte.

L'hélicoptère s'était approché à toute vitesse. Il était désormais en vol stationnaire à quinze mètres au-dessus de la plage. L'éclat blanc-bleu de son projecteur était vraiment aveuglant, et Ben dut se protéger les yeux tandis qu'il courait le long de la terrasse parallèlement aux murs de la maison. Il trébucha à cause de la lueur éblouissante et faillit tomber face contre terre. Ce fut sans doute ce qui lui sauva la vie. Une rafale de tirs automatiques retentit, et les balles perforèrent le mur de la maison à l'endroit où sa tête se trouvait quelques instants auparavant. Des éclats de bois blanc voltigèrent au-dessus de lui. Une vitre se brisa, et les bris de verre se mirent à pleuvoir.

Ben sauta par-dessus le garde-corps de la terrasse, tandis que des balles à haute vélocité fusaient au-dessus de lui. Elles se logèrent dans le mur, juste derrière lui. Il atterrit sur le sable mou en laissant échapper un grognement, tomba à genoux, se redressa, puis courut à toutes jambes vers les dunes longeant le côté de la maison. L'hélicoptère s'approcha un peu plus de la plage, son courant descendant provoquant une véritable tempête de sable.

Ben se retrouva enfin au milieu des dunes, passant de l'une à l'autre, essayant d'échapper au faisceau aveuglant du projecteur de l'hélicoptère et de se cacher grâce aux longues ombres noires qu'il projetait à des centaines de mètres alentour. Son cœur battait à toute vitesse.

Il se demanda comment allait Wesley, ce qu'ils avaient fait de lui. Il se sentait mal parce qu'il ne pouvait pas retourner vers la maison pour l'aider. Puis, il pensa à Jude et espéra qu'il était loin.

Le chef et les membres restants de l'équipe étaient sortis de la maison et traversaient la plage en courant. Des cris. Plusieurs hommes sautèrent de l'hélicoptère, sur le point d'atterrir, pour les rejoindre. Ben s'arrêta une seconde au milieu des roseaux entre deux grandes dunes pour vérifier son arme. Plus que quatre balles dans le chargeur, plus celle qui était encore dans la chambre. Ça ne suffisait pas contre tous ces hommes.

Et la situation ne fit qu'empirer. Deux formes sombres apparurent en grondant sur l'eau. Elles se dirigèrent vers la plage en décrivant deux arcs de cercle laissant un sillon d'écume blanche derrière elles. Des Zodiacs.

Ben ne parvint pas à distinguer combien il y avait d'occupants sur les hors-bord, mais au moins six silhouettes vêtues de noir débarquèrent et marchèrent sur le sable mouillé. Le faisceau du projecteur de l'hélicoptère fit briller leurs armes dans l'obscurité.

Ben remit le chargeur dans le pistolet et grimpa au sommet de la dune en faisant craquer les roseaux couchés au-dessous de lui. S'il pouvait descendre le long de la face opposée sans se faire remarquer, il parviendrait peut-être à se glisser jusqu'à la Jeep. La clé était…

C'est Jude qui avait la clé.

Ben eut soudain très froid. Pourtant, lorsqu'il arriva en rampant au sommet de la dune, il vit que la clé ne lui aurait pas servi à grand-chose de toute façon. La Jeep était gardée par trois hommes.

Il fallait donc qu'il cherche un autre itinéraire pour s'échapper d'ici. Il descendit la dune, moitié en glissant, moitié en roulant sur le sable doux et en cherchant désespérément une autre solution. Les voix de ses poursuivants étaient de plus en plus distinctes au fur et à mesure que les hommes approchaient de différentes directions, car ils s'étaient séparés en plusieurs groupes pour partir à sa recherche. Les faisceaux des lampes torches passaient à travers les herbes hautes.

Ben n'aurait pas été surpris d'entendre des chiens aboyer. L'ennemi n'avait rien laissé au hasard, n'avait pris aucun risque. Il semblait être passé au niveau supérieur.

Ben se retourna et fut soudain aveuglé par une lumière blanche brûlante. Il se couvrit les yeux avec son bras. Il n'avait nulle part où aller. Il resta figé dans le faisceau de la lampe comme un cerf surpris

par un chasseur. Si toutes les armes braquées sur lui se mettaient à tirer, il serait immédiatement réduit en miettes.

Une voix cria :

— Il est là !

Une autre hurla :

— Jetez votre arme !

S'il ne lâchait pas immédiatement son pistolet, il était mort.

Il le jeta, et l'arme atterrit sur le sol dans un bruit sourd.

Puis, les silhouettes s'approchèrent de lui en courant.

— Eh merde ! lâcha-t-il en levant les mains en l'air.

59

Ce n'était pas la peine d'essayer de résister plus longtemps. Ils lui attachèrent les poignets et le poussèrent sans ménagement pour le faire avancer vers l'hélicoptère.

La plage devant la maison, qui quelques minutes auparavant était parfaitement déserte, grouillait désormais de monde et débordait d'activité. On aurait dit qu'une opération militaire venait de se dérouler ici. Les hommes arrivés par la mer retournèrent vers leurs bateaux, mirent les moteurs en route et partirent en trombe dans un grand bouillonnement d'écume blanche.

Le chef et le reste des membres de l'équipe d'assaut s'entretenaient avec l'équipage de l'hélicoptère, tandis que le pilote se préparait à décoller.

Ils portaient encore tous leurs cagoules. Le chef avait apporté un sac de congélation transparent dans lequel Ben vit briller du bronze et du métal.

L'épée du Christ de Wesley Holland. L'ennemi avait ce qu'il était venu chercher.

Ben vit autre chose. La lame de l'épée était maculée de sang. Il fronça les sourcils. Comment était-ce arrivé ? Tandis qu'il approchait de l'appareil, il entendit des bribes de conversation entre les hommes par-dessus le bruit de la turbine.

— … l'Amerloque ?

Le chef de l'équipe secoua la tête et montra le sac dans sa main, puis Ben l'entendit dire :

— Il est tombé dessus.

Alors, le sang était bien celui de Holland. Ben en fut vraiment attristé. Le chef n'avait aucune raison de mentir aux membres de son équipe. L'Américain avait dû s'empaler sur l'épée quand il avait dégringolé l'escalier.

Pauvre Wesley, il n'avait pas mérité ça. Pourtant, Ben était pratiquement certain que ces gens l'auraient tué de toute façon. Il valait peut-être mieux tomber sur une épée qu'être contraint de s'agenouiller et de passer les derniers moments de sa vie à attendre qu'une balle vienne se loger dans sa tête. Les samouraïs auraient été de cet avis.

Une autre question taraudait Ben depuis quelques minutes. Maintenant qu'ils avaient l'épée, pourquoi l'avaient-ils laissé en vie ?

— Faites-le monter, ordonna le chef en montrant l'hélicoptère.

On poussa Ben vers l'appareil : c'était un UH-1 Iroquois de l'armée américaine, sauf que les insignes militaires avaient été recouverts de

peinture noire mate. En revanche, il était toujours doté de deux pistolets mitrailleurs multiusages M240.

Tandis que les hommes faisaient entrer Ben par l'écoutille ouverte, le bruit de la turbine s'intensifia un peu plus. Le chef et les deux membres restants de l'équipe d'assaut montèrent à bord et s'installèrent tout en regardant Ben avec hostilité. Quelques instants plus tard, l'appareil décolla de la plage en soulevant des nuages de sable tourbillonnant.

Alors que l'appareil prenait de l'altitude, Ben regarda à travers le hublot. Il vit la plage de nouveau plongée dans l'obscurité et les premières flammes orangées danser devant les fenêtres de la maison de Wesley. Ils allaient la réduire en cendres, effaçant à tout jamais les traces de son passage ici. L'histoire du milliardaire disparu occuperait les médias pendant quelques mois et continuerait à intriguer les gens pendant des années. Ben se demanda si quelqu'un découvrirait un jour la chambre forte et sa précieuse collection d'épées et d'armes anciennes.

L'hélicoptère vira sur le côté et se dirigea vers la mer et le sud-ouest. Ben tendit le cou pour regarder la plage et les lumières des maisons qui tachetaient la côte de l'île. Il pensa à Jude.

Il était quelque part, là, au-dessous. Il parviendrait d'une manière ou d'une autre à retourner chez lui.

Ben se tourna vers le chef d'équipe.

— Vous pouvez enlever vos cagoules, dit-il par-dessus le grondement de l'hélice. Je vous promets que je ne rirai pas.

— Fais-le taire, ordonna le chef à l'un de ses hommes qui se leva et s'approcha de Ben avec un sourire diabolique et un rouleau de ruban adhésif en toile.

— Quelqu'un pourrait-il me dire ce qui se passe ? demanda Ben.

Pourtant, il fut très efficacement réduit au silence par un morceau de scotch sur la bouche et une cagoule enfilée à la hâte sur sa tête. Fin de la conversation.

Impossible de déterminer où ils l'emmenaient. Ben savait qu'un UH-1 pouvait franchir une distance de quatre cent quatre-vingts kilomètres, ce qui signifiait que leur destination pouvait se trouver dans un rayon correspondant à la moitié de cette distance. Dans sa tête, il traça un cercle sur la carte. Il englobait la ville de New York au sud jusque dans le New Hampshire au nord.

Au bout d'une heure, Ben sentit que l'appareil perdait de l'altitude. Lorsqu'ils atterrirent, il perçut une certaine agitation autour de lui. L'écoutille s'ouvrit et des lumières filtrèrent à travers le tissu de sa cagoule. On le saisit par le bras, on le fit sortir de l'hélicoptère. Il marcha ensuite sur un sol en béton. Un vent froid lui transperça les os pendant quelques secondes, puis il fut conduit à l'intérieur d'un

bâtiment, où les voix résonnaient dans l’espace vide.

— Par ici, tête de nœud, dit quelqu’un d’un ton bourru, tout près de son oreille, tout en lui secouant le bras.

Il sentait presque la présence de pistolets braqués sur lui tandis qu’on le faisait avancer. Des portes s’ouvraient devant eux, puis claquaient une fois qu’ils les avaient franchies. Ils s’enfonçaient un peu plus dans les entrailles du bâtiment. Puis, on le poussa sans ménagement dans un escalier de quelques marches. On retira sa cagoule et il cligna des yeux à cause de la lampe torche braquée sur lui. Une main invisible arracha brusquement le scotch de sa bouche pendant que la lame d’un couteau passait entre ses poignets ligotés et coupait le lien en plastique.

— Fais de beaux rêves, enfoiré ! dit la même voix bourrue.

C’est alors que quelque chose le frappa par-derrière et qu’il perdit connaissance.

60

Ben se réveilla sur un sol en pierre dur, tremblant de froid et plongé dans une obscurité totale. Il avait une douleur lancinante à la tête. Il toucha avec ses doigts la bosse à l'arrière de son crâne et sentit la croûte de sang séché à l'endroit où ses ravisseurs l'avaient frappé. Il se leva, laissa ses yeux s'habituer à l'obscurité et parvint petit à petit à distinguer ce qui l'entourait.

La cellule en pierre était minuscule et n'avait pas de fenêtre. Une couchette en bois était fixée à un des murs, un lavabo et un WC, à un autre. L'air était rare et humide, et Ben en déduisit qu'il se trouvait dans un sous-sol. Ses poches avaient été vidées, mais ils lui avaient laissé sa montre. Son cadran, qui brillait faiblement, indiquait qu'il était quatre heures du matin passées, le 24 décembre.

Il s'assit sur la banquette et prit sa tête douloureuse entre ses mains, essayant de vider son esprit pour que le temps passe plus vite. Mais il lui était impossible de chasser les pensées qui se bousculaient dans sa tête. Il n'arrêtait pas d'entendre la voix de Brooke et se demandait s'il pourrait la réentendre un jour. Mais, surtout, il s'inquiétait pour Jude coincé sur l'île de Martha's Vineyard. Le garçon était sans doute parvenu à retourner à Edgartown, à pied même, où il avait pu retirer de l'argent. S'il avait suffisamment de liquide pour payer le trajet retour en ferry et rejoindre le continent, il pourrait téléphoner à Robbie de là-bas ou à l'oncle de Robbie…

Il imagina des centaines de scénarios qu'il se repassait inlassablement. De toute façon, Jude allait bien. Il le fallait.

Les heures passèrent. Le mal de tête de Ben finit par s'estomper, mais la fatigue et l'inquiétude lui donnaient la nausée. Six heures du matin, huit heures. La cellule était toujours plongée dans l'obscurité. Son esprit se mit à vagabonder. Doucement, très doucement, ses paupières tombèrent, sa respiration devint plus lente, et il sentit enfin la présence des anges bénis du sommeil venus le chercher pour l'emmener dans un endroit paisible…

Puis, la porte de la cellule s'ouvrit brusquement. Ben se redressa quand trois hommes firent irruption dans l'espace confiné.

— Debout là-dedans, dit une voix dure.

Il cligna des yeux, persuadé qu'il n'avait dormi que quelques minutes, mais un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était plus de onze heures. Il se leva, un peu raide à cause de la couchette pas vraiment confortable.

Deux des gardes lui saisirent les bras et le conduisirent jusqu'au seuil faiblement éclairé pendant que le troisième braquait son pistolet

sur sa poitrine. Ils portaient tous des gros blousons et des gants. Pour la première fois, il put voir où ils l'avaient emmené la nuit précédente.

Le couloir qui partait de la cellule était étroit, ses murs bruts luisaient à cause de la condensation. Les hommes poussèrent une succession de portes, lui firent emprunter d'autres couloirs, puis monter une volée de marches. Il pouvait enfin sentir l'air frais. L'homme qui ouvrait la marche poussa une dernière porte, et le soleil du matin aveugla Ben qui cligna des yeux. Il aspira l'air froid et vif. Il contempla, ébahi, le décor surréaliste qui l'entourait.

Il se trouvait dans une magnifique propriété avec un manoir et des jardins à la française qui s'étendaient à perte de vue. Des pelouses, des pavillons d'été, des pergolas recouverts d'un manteau blanc. Il jeta un regard derrière lui et réalisa qu'il avait passé les dernières heures dans une sorte de bunker au milieu de dépendances et de remises.

Le toit et les pignons du manoir étaient tout juste visibles derrière des conifères enneigés. Il n'y avait pas le moindre bruit hormis ceux de la nature. Ils étaient quelque part en pleine campagne.

— Avance, dit le garde avec le pistolet braqué sur son dos.

Ils avancèrent dans la neige, en silence, et se dirigèrent vers la maison en empruntant un chemin assez large qui passait sous un porche et menait à l'entrée. C'était un paradis de millionnaire qui rivalisait avec ceux que Ben avait eu l'occasion de voir. Après avoir franchi la grande porte, ils conduisirent Ben dans l'entrée dont le plancher en bois luisait.

— Vous feriez mieux de vous essuyer les pieds, les gars, dit-il.

— La ferme, dit celui de devant en montrant une porte en face de l'entrée. Entre là-dedans et attends.

— J'attends quoi exactement ? demanda Ben, mais ils ne lui répondirent pas et le poussèrent à l'intérieur de la pièce avant de ressortir en claquant la porte derrière eux.

C'était beaucoup mieux que la cellule, en tout cas. Il se trouvait dans un grand salon élégant, orné de meubles anciens très beaux et d'un tapis persan qui recouvrait une partie du sol brillant. Un feu crépitait dans la cheminée. Ben s'en approcha pour se réchauffer les mains, puis se dirigea vers la porte-fenêtre pour regarder la pelouse couverte de neige qui semblait s'étendre sur des kilomètres et des kilomètres jusqu'aux arbres à l'horizon. Il se demanda ce qu'il y avait derrière. Une route ? Une ville ?

Il tourna la poignée de la porte-fenêtre. Elle n'était pas verrouillée. Il n'y avait personne en vue et apparemment rien pour l'empêcher de sortir. Mais c'était justement ce qui l'inquiétait. Ben entendit la porte s'ouvrir derrière lui et se retourna. Un homme entra dans la pièce. Il devait avoir entre soixante-cinq et soixante-dix ans, avec une carrure imposante et une forte présence qui semblait emplir la pièce. Il portait

de petites lunettes à monture en acier et un costume sombre, sans doute fait sur mesure pour cacher sa corpulence. Des mèches fines et grises, huilées, recouvraient son crâne. Ses yeux très pâles fixèrent Ben quand il referma doucement la porte derrière lui. Ben se demanda qui pouvait bien être cet homme. Son attitude grave lui donnait la prestance d'un homme d'État un peu âgé, habitué à donner des ordres et à prendre d'importantes décisions. L'homme traversa la pièce pour venir le saluer.

— Benedict Hope.

Sa voix était grave et sonore. Il avait l'accent d'un Anglais de la haute société qui avait passé beaucoup de temps en Europe, avec quelques traces d'allemand ou de suisse germanique.

— Je suis ravi de faire enfin votre connaissance.

Il lui tendit la main.

— Vous pouvez m'appeler monsieur Brown.

Ben se contenta de regarder sa main.

— Brown, dit-il. C'est la couleur de la merde, des histoires de merde.

L'homme ne parut pas le moins du monde offensé.

— Vous comprendrez que je ne peux pas vous révéler ma vraie identité.

— Je suppose que vous n'allez pas me dire non plus où je suis.

— Dans la maison d'un ami, répondit Brown avec décontraction tout en retirant sa main. Ce n'est que sa résidence secondaire. Il s'est fait un plaisir de la mettre à ma disposition pour l'occasion. Je suis venu spécialement d'Europe ce matin pour vous rencontrer.

— Vous n'auriez pas dû vous donner cette peine, répliqua Ben.

Brown traversa le tapis et s'approcha d'un vieux globe posé sur un socle qu'il ouvrit. Il s'agissait en fait d'un minibar. Brown sortit une bouteille, regarda l'étiquette par-dessus ses lunettes, puis hocha la tête.

— Vous voulez boire quelque chose ? Je prends toujours un verre de xérès avant le déjeuner. Ça m'aide à digérer.

— Merci, répondit Ben. Mais j'ai pour principe de ne jamais trinquer avec des meurtriers.

— Je craignais en effet que vous ayez cette fausse opinion de moi, dit Brown en se versant un verre de xérès.

Il but une gorgée et passa la langue sur ses lèvres.

Ben était en train de se demander combien il lui faudrait donner de coups pour enfoncer la bouteille de xérès dans la gorge de l'homme. Plus tard, peut-être. Pour l'heure, il voulait savoir la vérité, comprendre ce qui se cachait derrière les événements des derniers jours.

— Laissez-moi récapituler, dit-il. Mes amis ont été tués dans un

accident de voiture provoqué par l'un de vos agents, un homme du nom de Vincent Napier. Vos agents ont également poussé le prêtre Fabrice Lalique du haut d'un pont et ont fait passer ce crime pour un suicide. J'ai été poursuivi en Angleterre, en France et jusqu'aux États-Unis par des tueurs professionnels qui ont essayé de me faire la peau. J'ai vu des malfaiteurs liquider Wesley Holland avant de mettre le feu à sa maison. Et vous me dites que j'ai une fausse opinion de vous ?

— Ce qui est arrivé à monsieur Holland est très regrettable, admit Brown. Et purement accidentel, dirais-je. Nous aurions peut-être eu quelques difficultés à le persuader de ne rien dire dans de telles circonstances, mais soyez assuré que nous n'avions nullement l'intention de lui faire du mal.

Il marqua une pause pour boire une autre gorgée de xérès, puis posa son verre.

— Ça suffit. Ça me donne des brûlures d'estomac quand j'en bois trop. Pour ce qui est du reste, poursuivit-il, je crains que vous ne vous trompiez. Vincent Napier ne travaillait pas pour nous, du moins pas directement. Nous n'avons pas maquillé des meurtres en suicides ou en accidents de voiture et nous n'avons jamais déployé un seul de nos agents contre vous. En fait, votre présence sur l'île de Martha's Vineyard a été une surprise totale.

Ben ne dit rien. Il était en train de penser qu'il lui serait très facile de prendre le verre fin et fragile, de le briser et de l'utiliser pour trancher la gorge de ce salaud de menteur.

— Je comprends que vous soyez très contrarié, dit Brown en le mesurant du regard. Vous me voyez comme l'architecte d'un complot ourdi pour mettre la main sur une relique et ordonnant à mes agents de tuer tous ceux qui leur feraient obstacle.

Il laissa échapper un grognement amusé.

— J'ai peur que tout ça ne soit un peu tiré par les cheveux, monsieur Hope. À vrai dire, je me fiche complètement de savoir si la babiole de monsieur Holland est bien l'épée du Christ ou non. C'est juste un vieux bout de fer pour moi.

Ben plissa les yeux et resta silencieux.

— Vous aimeriez avoir une explication, reprit Brown. Et je reconnais que je vous en dois une. Je serai aussi ouvert et honnête que ma position me le permet. Je dirige une organisation dont très peu de personnes ont entendu parler pour la simple et bonne raison que son existence n'a jamais été destinée à être connue du grand public. Cette organisation s'appelle « Groupe Trimble ». Elle a été fondée il y a fort longtemps par des hommes très influents dont vous connaissez certainement les noms, même si aucun document officiel ne mentionne leur appartenance à ce groupe. Inutile de dire qu'il n'y a jamais eu de monsieur Trimble non plus.

— Laissez-moi émettre une hypothèse à tout hasard, dit Ben. Vous me parlez là d'une agence gouvernementale secrète.

Brown eut un geste nonchalant.

— Nous ne sommes que des pions sur un même échiquier, les rouages d'une seule et même machine, même si le Groupe Trimble est beaucoup plus autonome que la plupart des organisations similaires. Il vous suffit de savoir que nous agissons dans l'ombre et que nous sommes impliqués dans la plupart des grandes décisions et des projets qui façonnent notre monde. En temps normal, bien sûr, je ne révélerais jamais notre existence à un étranger, même pas à un homme avec des états de service si glorieux que les vôtres durant l'époque où vous avez servi votre pays. J'espère pouvoir compter sur votre discrétion.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment, répéta Brown avec emphase. Tout comme je compte sur vous pour ne pas faire de folies pendant que nous parlons. Il y a des tireurs d'élite dans ces arbres. Ils vous observent et ont pour ordre de tirer au moindre mouvement suspect. Nous avons aussi quatre gardes, particulièrement bien entraînés, de l'autre côté de cette porte, et du personnel qui nous regarde sur les écrans du système de surveillance. J'ajouterais qu'ils ne connaissent pas la teneur de notre conversation. L'information que je suis sur le point de vous révéler est classée top secret.

— Je suis impatient de l'entendre, dit Ben.

— Alors, je ne vais pas tourner autour du pot.

Brown se mit à arpenter la pièce.

— Le Groupe Trimble a pour vocation d'aider à la création d'un nouveau monde, monsieur Hope. Un monde de stabilité et de paix, dans lequel les nations et les communautés de citoyens peuvent coexister de manière harmonieuse, fructueuse et productive. Un monde homogénéisé, par nécessité, rejetant presque tout ce qui a rendu les gens malheureux, créé des divisions et des troubles sociaux par le passé. Les classes. La tradition. L'histoire. Les choses dont nous n'avons plus besoin. Des choses que nous devons éliminer pour faire triompher notre vision du monde.

Brown battit l'air de son bras comme s'il cherchait à repousser des obstacles invisibles.

— Un nouvel ordre mondial, dit Ben.

— Ce n'est pas aussi sinistre que vous l'insinuez en utilisant cette expression, objecta Brown d'un ton à la fois ironique et amusé. L'idée de créer un monde plus heureux n'est pas neuve chez les dirigeants de nos nations. Croyez-moi, il serait beaucoup plus facile à diriger que l'ancien. Mais ce n'est qu'aujourd'hui, à l'époque moderne, que nous avons une chance de réaliser notre projet. Oublier l'ancien. Démolir

les reliques croulantes, les institutions dépassées, les églises et les cathédrales. Elles ne font que nous rappeler un passé obscur et lointain qui ne correspond plus du tout à la vie actuelle. Regardons plutôt l'avenir.

— Ainsi, votre Groupe Trimble a pour objectif de démanteler les religions, dit Ben.

— C'est ça.

— Vous ne pensez pas que certains de vos prédécesseurs ont déjà essayé ? Mao, Staline. Il y a toute une procession d'anciens dictateurs qui ont voulu imposer un état athée et qui ont échoué au bout du compte. On n'élimine pas la religion comme ça. Elle est en nous, que nous le voulions ou non.

— Ils ont échoué parce qu'ils ont voulu imposer le changement par la force, dit Brown. Une dictature, qui s'assume en tant que telle, est inefficace, simpliste. Pour obtenir le changement, il faut que les gens *veuillent* ce changement ou du moins pensent le vouloir. Toutefois, vous avez raison sur un point : il y a quelque chose dans l'esprit humain qui semble éprouver le besoin de vénérer une puissance supérieure. Nous pouvons néanmoins répondre à ce besoin. Nous pouvons leur proposer de nouveaux dieux et de nouvelles idoles. Des dieux et des idoles que nous pouvons contrôler et manipuler.

Ben repensa à ce que Michaela avait dit ce soir-là au restaurant à propos des églises qui allaient être transformées en drive-in de McDonald's.

— Le consumérisme est la nouvelle religion, c'est ça ? Votre Dieu offre des jouets rutilants et des gadgets aux enfants, un peu comme le père Noël.

— Un système basé sur la récompense, c'est ça la clé, dit Brown. Les enfants du nouveau monde n'ont que faire de la morale ou de la philosophie. Ça demande beaucoup trop d'efforts. Donnons-leur ce qu'ils désirent réellement, et les fidèles accourront et seront récompensés.

Il haussa les épaules.

— À vrai dire, ils seront tout autant asservis à l'État que les citoyens opprimés sous Hitler et sous Staline, mais ce seront des esclaves heureux, enthousiastes, croyant en un avenir radieux.

— C'est donc ça, votre vision utopiste ?

Brown tendit les mains.

— Regardez autour de vous. Nous y sommes presque. La foi chrétienne est presque moribonde. Une fois que les dernières braises auront été éteintes, nous nous occuperons de l'Islam. Certes, ça sera une tâche beaucoup plus ample et difficile, car leur foi est plus forte. Mais les choses se mettent déjà en place. Nous allons faire tomber une par une les poches les plus extrémistes au Moyen-Orient, nous

remplacerons, sous la bannière de la démocratie, les pouvoirs en place par des hommes acquis à notre cause. Une fois que nous contrôlerons tout, les vestiges du monde ancien disparaîtront petit à petit jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.

Brown sourit.

— Nous allons gagner cette guerre, monsieur Hope. Mais, comme vous le savez, quand on mène une guerre, on doit être particulièrement prudent. C'est pourquoi nous cherchons toujours à recruter des individus bien particuliers pour servir notre cause. Et nous voilà arrivés à la partie qui vous concerne.

61

Brown joignit les mains derrière son dos et s'approcha de la porte-fenêtre. Tout en regardant le jardin enneigé, il reprit :

— À l'automne de cette année, le Groupe Trimble a recruté un nouvel agent. Un professeur d'université, qui a consacré sa carrière à attaquer et saper la foi chrétienne, entreprise pour laquelle il s'est montré plutôt doué. Il est très instruit, très intelligent et surtout très engagé. Il s'appelle Penrose Lucas.

Ben repensa à l'émission de télé enregistrée qu'il avait regardée brièvement au presbytère le soir après l'accident. Le Pr Penrose Lucas avait été le contradicteur de Simeon dans le débat sur la religion.

— Publiquement, le professeur Penrose Lucas est un auteur et un athéiste militant connu, qui a de plus en plus d'adeptes, poursuivit Brown. Il s'occupe aussi activement, mais en secret, de discréditer le clergé. Toute nouvelle affaire de corruption, financière ou sexuelle, révélée – les abus sexuels scandalisent l'opinion au plus haut point, vous vous en doutez – permet d'éloigner la société un peu plus de l'Église. La guerre par l'usure. Le professeur Lucas comprenait parfaitement le concept et, même avec un budget limité, il obtenait des résultats impressionnants.

— C'est pourquoi vous avez décidé de lui tendre la main, dit Ben.

— Mes collègues et moi avons considéré que Lucas pouvait effectivement devenir un véritable atout pour nous. Nous lui avons fait une offre très généreuse qu'il s'est empressé d'accepter. Il travaillerait pour nous, aidé par un agent de liaison du Groupe Trimble, dans une indépendance cependant presque complète pour poursuivre ce qu'il avait déjà entrepris, mais à une échelle plus importante. Il avait carte blanche pour choisir de nouvelles cibles, pouvait profiter de nos ressources pour mettre en place des écoutes téléphoniques et des équipes de surveillance. Il pouvait engager des enquêteurs ou du personnel administratif à sa guise. Il avait pratiquement tout ce qu'il voulait, même son jet privé. Lucas s'est installé dans ses nouveaux quartiers à Capri et s'est mis au travail. Il a presque immédiatement annoncé son intention de viser le révérend Simeon Arundel.

Ben commençait à comprendre où Brown voulait en venir, et ses muscles se tendirent sous l'effet de la rage qui l'envahissait.

— Naturellement, nous avons fait confiance à l'instinct de Lucas, poursuivit Brown. Nous étions conscients qu'il avait peut-être des raisons personnelles de choisir Arundel en particulier parmi les milliers de cibles potentielles, mais nous lui avons néanmoins laissé

carte blanche. Il était clair qu'Arundel était le genre de pasteur dynamique et populaire capable d'éveiller un nouvel intérêt pour l'Église. C'était une menace.

Des raisons personnelles, pensa Ben. Il n'avait pas oublié la façon dont Simeon avait écrasé Penrose Lucas pendant le débat télévisé. Il était persuadé que le professeur n'avait pas oublié lui non plus l'humiliation qu'il avait subie. Les pièces du puzzle se mettaient enfin en place.

— Nous avons donc mis le téléphone du révérend Arundel sur écoute, et une équipe de surveillance a été dépêchée sur place, expliqua Brown comme si c'était là quelque chose de tout à fait normal.

Ben réalisa que ça l'était sûrement pour des gens comme Brown.

— Peu de temps après, les conversations enregistrées entre Arundel et le père Fabrice Lalique ont prouvé que l'instinct du professeur Lucas ne l'avait pas trompé.

L'épée, pensa Ben.

Brown sembla lire dans ses pensées. Il hocha la tête.

— Jusqu'à ce stade, ils avaient réussi à garder leur petit projet secret. La question était de savoir ce qu'il fallait faire de cette information. Parmi les membres du groupe, certains se sont inquiétés des conséquences que pourrait avoir la découverte de cette épée et de l'enthousiasme qu'elle provoquerait chez la communauté religieuse, en particulier chez les mouvements fondamentalistes en Amérique, où elle pourrait être considérée comme un emblème important. Qu'elle soit authentique ou non, cette épée pouvait représenter un revers majeur pour nous.

Brown marqua une pause et se détourna de la fenêtre, posant ses yeux pâles sur Ben.

— Maintenant, vous devez comprendre que le Groupe Trimble avait laissé une grande liberté au professeur Lucas. Il pouvait mener son opération comme il l'entendait. Comme je vous l'ai dit, nous communiquions avec lui par l'intermédiaire de notre agent de liaison, appelons-le monsieur Green. Cet homme transmettait les informations que nous avions récoltées à Lucas, qui en faisait ensuite ce qu'il voulait. Quand Lucas a découvert le projet de l'épée secrète, nous avons supposé qu'il chercherait simplement à le discréditer en utilisant les mêmes tactiques de diffamation contre Simeon Arundel et Fabrice Lalique que celles qu'il avait employées contre d'autres hommes d'Église avant.

— Vous voulez dire détruire leur réputation personnelle et professionnelle avec un tissu de mensonges.

— Quelque chose dans le genre, répondit Brown. À la suite de quoi, le projet n'aurait plus du tout paru crédible. Ils auraient été rejetés par

les médias, n'auraient trouvé aucun éditeur pour le livre d'Arundel, personne n'aurait voulu avoir affaire à eux. Une autre victoire après laquelle Lucas se serait intéressé à une autre cible.

Brown marqua une pause.

— Comme je l'ai dit, c'est ce que nous avons pensé. Nous n'avions aucune idée de ce que Lucas faisait réellement. Il a en fait utilisé nos fonds pour employer des malfaiteurs professionnels, des mercenaires qui l'ont aidé à ourdir sa vengeance. Le faux suicide de Lalique, l'accident de voiture qui a tué les Arundel, l'attaque de la maison de Wesley Holland durant laquelle plusieurs personnes ont été tuées, tout ça, c'était Lucas et personne d'autre. C'est lui qui a tout organisé.

— Ah ! d'accord, je comprends, dit Ben. Vous, vous êtes les gentils.

— Je n'apprécie pas vraiment vos sarcasmes, monsieur Hope, répondit Brown. Même si je reconnais que nous avons notre part de responsabilité dans ce gâchis. Au fond, nous avons parié sur le mauvais cheval. Nous aurions dû sélectionner notre candidat avec plus de soins ; nous nous sommes un peu précipités. C'était une erreur. Mais comment aurions-nous pu savoir que notre super recrue souffrait en fait de troubles mentaux, que c'était peut-être même un psychopathe ?

— C'est une façon élégante de rejeter toute responsabilité dans la mort de mes amis, dit Ben. Vous pensez vraiment que je vais croire que vous n'aviez aucune idée de ce qui se passait ?

— Le Groupe Trimble ne peut pas se préoccuper des menus détails de chaque opération, répliqua Brown avec une pointe d'irritation. Ce qui nous intéresse, c'est le plan d'ensemble. Sinon, pourquoi déléguerions-nous cette tâche ?

— J'ai comme l'impression que votre « monsieur Green » savait exactement ce que faisait votre Lucas.

— Notre collaborateur était chargé d'assister Lucas dans la conduite de cette opération. Comme nous le savons à présent, il était opposé dès le départ au plan de Lucas. Avec le recul, je pense qu'il avait peur de nous faire part de ses inquiétudes et de ses doutes grandissants. Il redoutait que nous ne considérions ses récriminations comme un acte de désobéissance ou une remise en question des décisions du Groupe. Lorsqu'il nous a enfin révélé les agissements de Lucas, qui ne cadraient pas du tout avec notre vision, il était trop tard. Je regrette de l'avoir mis dans une position si difficile.

Brown secoua tristement la tête.

— En fait, je le regrette vraiment. Quand Lucas a découvert qu'il l'avait dénoncé, il a fait assassiner notre collaborateur. Lui et sa femme, dans leur maison de Londres… C'était… plus que brutal. Vous n'imaginez même pas à quel point j'étais choqué.

— Oui, car vous êtes un homme de grande vertu, dit Ben.

Brown lui lança un regard reptilien avant de poursuivre.

— Nous avons alors décidé de stopper cette opération. Les comptes de Lucas ont été bloqués. Et, à l'heure où je vous parle, il n'a plus aucun pouvoir. Il est désormais plutôt isolé dans la petite forteresse qu'il s'est construite sur l'île de Capri. Pendant ce temps, nos équipes de surveillance ont intercepté un appel téléphonique à l'avocat de Wesley Holland et ils ont pu localiser l'endroit où il était passé : l'île de Martha's Vineyard. Nous avons immédiatement envoyé une équipe pour mettre un terme à ce fiasco. Je ne m'attendais pas du tout à votre présence là-bas. Au départ, je ne savais pas vraiment que faire de vous. Mais j'ai ensuite réalisé que nous aurions tout intérêt à collaborer, vous et moi.

— C'est-à-dire ?

— Vous avez sans doute compris que je vous ai fait venir ici pour vous faire une proposition. Je vous ai révélé la vérité sur la mort de vos amis et sur l'identité de celui qui a essayé de vous tuer. En retour, j'aimerais que vous l'éliminiez pour moi.

Ben rit malgré sa colère.

— Vous voulez me faire croire que vous n'avez pas, avec les moyens dont vous disposez et les méthodes que vous utilisez, la possibilité de faire disparaître vous-mêmes vos ennemis ?

— Bien sûr que nous en sommes parfaitement capables. Mais je n'ai aucun intérêt à impliquer encore davantage le Groupe Trimble dans cette situation. Nous nous désengageons.

— Je ne suis pas un pistolet à louer, dit Ben. Un homme à la gâchette que vous pouvez engager selon votre bon vouloir.

— Pas du tout. Vous êtes un homme pacifique, un véritable saint. Pour preuve, le nombre de cadavres que vous laissez derrière vous partout où vous passez.

— C'est vous qui êtes à l'origine de ce gâchis. C'est à vous de réparer les dégâts. Maintenant, j'en ai vraiment assez de vous écouter et je veux partir.

— Oh ! vous pouvez partir, dit Brown. Personne ne vous en empêchera. Mais n'oubliez pas que cette conversation n'a jamais eu lieu. Et je vous conseille de ne pas chercher à jouer les héros et à démasquer le Groupe Trimble. Vous ne pourrez pas nous trouver, mais nous vous retrouverons partout où vous serez.

— Je tâcherai de m'en souvenir, dit Ben en se dirigeant vers la porte.

— Vous partez sans dire au revoir ?

Ben pointa son majeur au-dessus de son épaule.

— Voilà comment je vous dis au revoir !

— Je ne parlais pas de moi, répliqua Brown. Je pensais que vous aimeriez dire un dernier mot au jeune Jude avant de partir.

Ben se retourna doucement pour fixer Brown.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

— Il est ici. Je suis sûr qu'il a très envie de vous voir même quelques secondes, les dernières peut-être.

Ben sentit son visage s'engourdir sous l'effet du choc.

— Vous bluffez. Jude n'était pas avec moi sur l'île.

— Alors, nous avons dû ramasser un autre Jude Arundel sur la plage, dit Brown. Un jeune homme plein de vie, n'est-ce pas ? Et je dois dire qu'il y a vraiment un air de famille. La ressemblance est d'autant plus frappante une fois qu'on a lu la lettre.

Ben ne dit rien.

— Il l'avait à la main quand nous l'avons trouvé. Ne vous inquiétez pas, nous l'avons très bien traité jusqu'à présent. Même si je ne peux pas dire ce qui va se passer, si vous continuez à vous conduire ainsi.

Ben le regarda fixement.

— Je veux le voir.

— Je crains que ça ne soit impossible. Mais vous pouvez peut-être lui dire bonjour ?

Brown sortit un téléphone de sa poche, appuya sur une touche pour obtenir un numéro et dit.

— Passez-moi le garçon.

Il tendit le téléphone à Ben.

— Jude ? C'est moi. Ça va ?

— Ben ? Je suis…

C'était la voix de Jude, mais il n'eut pas le temps d'en dire davantage : la communication fut coupée.

— Satisfait ? demanda Brown.

Ben jeta le téléphone. Il voulait effacer à tout jamais l'expression triomphante sur le visage de l'homme. En deux pas, il fut sur lui et saisit sa cravate. Les yeux de Brown s'exorbitèrent quand Ben le tira violemment de la fenêtre pour le cacher de la vue des tireurs installés dans les arbres.Les radios allaient s'affoler. Il avait environ deux secondes avant que la porte ne s'ouvre brusquement. Il plaqua Brown contre le mur, serrant sa cravate comme un nœud coulant autour de son cou.

— Ne vous avisez pas de le toucher. Sinon, je vous tue, compris ?

La porte s'ouvrit dans un grand bruit, et les gardes surgirent dans la pièce, pistolets dégainés.

— Dites-leur de reculer, lui intima Ben. Sinon, vous serez le premier à mourir.

— Restez où vous êtes, baissez vos armes ! cria Brown. Un peu hésitants, les gardes obéirent.

— Vous avez bien fait, dit Ben. Je vous aurais arraché la tête.

Il lâcha la cravate de Brown et recula dans un mouvement de

dégoût. Les gardes étaient toujours dans la pièce, ne sachant trop comment réagir. Brown défit le nœud de sa cravate et redressa le col de sa veste. Il respirait bruyamment, mais il affichait toujours un air triomphant.

— Je n'en doute pas une seconde, monsieur Hope. C'est pourquoi vous êtes l'homme parfait pour nous.

Ben se mit à tourner en rond dans la pièce. Il avait mal à la tête, et son cœur battait dans sa gorge.

— D'accord, Brown. C'est quoi le marché ?

— C'est très simple. Vous disposerez de tout ce dont vous aurez besoin pour finir le travail du Groupe Trimble. Jude sera ensuite relâché et vous le retrouverez sain et sauf. Il n'y aura aucune suite. Vous pourrez partir en hommes libres. En revanche, si vous refusez de coopérer, vous ne reverrez plus jamais Jude, dit Brown en souriant. Nous savons à quel point il aime l'eau. Le fils fou de chagrin après le tragique accident de voiture qui a coûté la vie à ses parents. Les bateaux, la drogue et l'alcool ne font pas bon ménage. Vous comprenez ce que je veux dire, j'en suis sûr.

Ben resta silencieux.

— Quant à vous, monsieur Hope, vous passerez le reste de votre vie comme un criminel traqué, poursuivi par toutes les polices de la planète pour le meurtre d'une douzaine d'agents gouvernementaux ou plus. Si vous passez cette porte, je vous garantis que vous entrerez dans un monde complètement différent de celui que vous avez quitté.

62

Penrose Lucas leva les yeux de son bureau, le regard affolé, quand il entendit trois coups violents frappés à sa porte. Il s'arrêta d'écrire frénétiquement, posa son stylo et s'éloigna du tas de feuilles de plus en plus haut, le manuscrit de son dernier livre et futur best-seller intitulé *Tuer au nom de Dieu*.

La vieille pendule sur le buffet indiquait une heure moins le quart du matin. Il avait perdu toute notion du temps depuis qu'il avait commencé à écrire. Durant les cinq dernières heures, son stylo n'avait cessé de gratter le papier, le déchirant parfois. Les mots se bousculaient tellement sous sa plume que certaines pages étaient illisibles. Même lui n'arrivait pas à se relire. La haine lui coupait presque le souffle.

Penrose réalisa soudain que c'était le 25 décembre. Il grinça des dents en pensant à tous ces idiots qui célébraient la naissance, il y a plus de deux mille ans, d'un crétin barbu qui n'avait fait que semer la confusion et le chaos.

Boum ! Boum ! Les coups ne s'arrêtaient plus.

— Quoi ?

Penrose se précipita vers la porte, pieds nus, sa robe de chambre ouverte ondulant derrière lui pendant qu'il avançait. Il tira les six verrous et entrouvrit la porte de quelques centimètres.

Par l'entrebâillement, il vit le visage sombre de Steve Cutter qui le regardait. Derrière lui, les derniers membres de son équipe : Terry Grinnall dans son manteau en cuir, qu'il n'enlevait apparemment jamais, Dave Mills, Suggs, Doyle et Prosser.

— Berk ! c'est vous, dit Penrose. Qu'est-ce que vous me voulez en plein milieu de la nuit ?

Cutter poussa la porte sans un mot, contraignant Penrose à reculer d'un pas. En entrant dans la pièce, il vit que Penrose ne portait qu'un slip sous sa robe de chambre de plus en plus crasseuse et froissée.

Des taches de sang sec maculaient les lettres dorées PL sur sa poitrine. Son torse était maigre, décharné même, comme s'il avait négligé de manger.

Le bureau sentait les odeurs corporelles et la graisse de pistolet. Cutter vit le Coonan .357 rutilant de Penrose posé sur son bureau à côté d'une pile de feuilles couvertes de pattes de mouche qui menaçait de tomber. D'autres feuilles volantes étaient éparpillées sur le sol, ainsi que plusieurs crayons dont le bout avait été mâchonné. Certains d'entre eux avaient même été cassés en deux.

— Comment osez-vous faire irruption dans mon bureau ? hurla

Penrose. Vous ne voyez donc pas que je suis occupé ? J'ai un livre à écrire, moi !

— On est venus vous dire qu'on démissionnait, dit Cutter.

Il lui suffisait de regarder l'état du bureau autour de lui pour confirmer ce qu'il soupçonnait déjà : ils n'avaient plus rien à faire ici, leur mission était bel et bien terminée.

Les membres de l'équipe qui n'étaient pas morts ou n'avaient pas disparu dans la nature à la suite de ce véritable fiasco faisaient le pied de grue depuis des jours dans l'annexe de la villa. Il n'y avait plus rien à picoler.

Les putes ne venaient plus. On ne leur servait même plus de repas décents. Ils n'appréciaient pas vraiment les restaurants locaux, et le McDonald's le plus proche était dans cette foutue ville de Naples.

Pire encore, ils n'avaient pas été payés depuis dix jours. Les six hommes avaient passé la soirée à ruminer leur mécontentement autour de la table dans la salle de jeux et avaient décidé que ça suffisait.

La colère de Penrose se dissipa rapidement.

— Mais vous ne pouvez pas partir. J'ai besoin de ma garde prétorienne à mes côtés, dit-il d'une petite voix.

— Écoutez-moi ce con, ricana Grinnall.

— Démerdez-vous, dit Cutter. On n'en peut plus. C'est fini et on veut être payés.

— Mais…

— On a signé un putain de contrat, Lucas. Ne vous foutez pas de ma gueule, d'accord ?

Penrose le regarda, la mâchoire tremblante.

— Très bien, dit-il d'un ton blessé. Si c'est ce que vous voulez. Venez avec moi, je vais vous récompenser.

Cutter suivit Penrose dans la chambre adjacente, où l'air était vicié et lourd. Le sol était jonché de vêtements éparpillés autour du lit défait. Pourtant, ce fut autre chose qui attira l'attention de Cutter : la longue traînée de sang séché qui menait du milieu de la pièce au balcon surplombant la falaise. Les traces et l'odeur lui firent supposer qu'un cadavre (animal ou humain) avait été traîné dans la pièce et jeté par-dessus le balcon. Il ne dit rien, mais son expression s'assombrit un peu plus.

— Là, dit Penrose avec brusquerie en faisant glisser un panneau avec un miroir derrière lequel apparut un dressing, une véritable pièce tapissée de boiseries en chêne.

Il marcha entre les portants remplis d'habits qu'il avait commandés aux meilleurs stylistes italiens et qu'il n'avait pratiquement jamais mis.

Le fond du dressing était couvert de rayonnages, où Penrose avait

entreposé ses nombreuses paires de chaussures flambant neuves. Les compartiments les plus hauts étaient remplis de boîtes et de sacs. Plus bas, il y avait une colonne de tiroirs pour ranger des bijoux et des objets divers. Cutter attendit impatiemment tandis que Penrose tirait brusquement sur un tiroir. Il fouilla à l'intérieur, le ferma tout aussi brusquement et en ouvrit un autre.

— Voilà, dit-il en sortant une montre en or brillante et en la tendant à Cutter. Prenez-la : c'est une Rolex. Elle est magnifique, n'est-ce pas ? Tiens, regardez, j'en ai encore six. Toutes flambant neuves. Distribuez-les à vos hommes.

Cutter grimaça et repoussa la montre.

— J'en ai rien à foutre de vos putains de bibelots. Ce que je veux, c'est de la monnaie. Mille deux cents par jour et par homme. On est six, ça fait plus de soixante-dix mille euros pour les dix derniers jours. Sans compter les hommes qui ne sont jamais revenus de Cornouailles et la bande de Gant. Vous avez des veuves et des familles à aider financièrement. Disons trois cent cinquante mille et on est quittes, d'accord ?

— Mais je n'ai pas trois cent cinquante mille euros, protesta Penrose. J'ai essayé plusieurs fois d'accéder au site de la banque en ligne, mais ils ne me laissent pas entrer. Les fonds du Groupe Trimble ont été gelés.

Cette dernière affirmation était tout à fait vraie. Il n'y avait plus d'argent disponible sur des comptes, plus de jet. Plus de soutien de ses sponsors qui se retournaient désormais contre leur protégé. Il savait que tout était fini. Pourtant, il se sentait étrangement détaché de la situation, comme si toutes ces choses n'étaient qu'un rêve.

Ses derniers mots n'avaient pas été entendus par le reste des hommes qui arrivaient un à un dans la chambre après Cutter et qui avaient l'air extrêmement mécontents.

— J'en ai strictement rien à battre de votre Trimble ! cria Cutter.

Dans sa colère, il tapa du poing contre la cloison en bois du dressing. Le coup fit trembler toute la structure. Ce n'était pas assez malgré tout pour causer des dégâts, mais suffisant pour faire glisser un petit bout de papier rose fuchsia qui tomba en tourbillonnant comme une feuille d'automne d'un rayon tout en haut et atterrit aux pieds de Cutter.

— Tiens donc, mais qu'est-ce que c'est que ça alors ? demanda Cutter en s'empressant de le ramasser par terre.

— Rien, dit Penrose, soudain beaucoup plus alerte.

— Je ne trouve pas que c'est rien, moi, répliqua Cutter en levant le morceau de papier pour le faire voir à ses hommes. Je trouve qu'il ressemble à s'y méprendre à un billet de cinq cents euros. Vous êtes pas de mon avis, les gars ?

Il leva les yeux vers le dernier rayon et aperçut le sac-poubelle noir qui avait été rangé là-haut à la hâte et dont le plastique s'était déchiré, laissant apparaître les liasses de billets cachées à l'intérieur.

— Espèce de cachottier ! dit Cutter.

— Laissez ça ! C'est à moi.

Penrose tenta de s'interposer entre lui et le sac, mais Cutter le repoussa facilement, récupéra le sac en haut et le jeta par terre. Il atterrit dans un bruit sourd.

— Environ quarante mille balles, dit-il après avoir inspecté le contenu.

— Très bien, dit Penrose avec irritation. Vous pouvez les prendre, ils sont à vous.

— Et comment qu'ils sont à nous ! dit Cutter.

Il tendit le sac à Grinnall qui le fourra sous son bras.

— Et maintenant, où est le reste ?

— Le reste de quoi ?

— Ne t'avise même pas de me mentir, gronda Cutter. T'en as encore plein dans cette maison ! Je les ai vus de mes propres yeux.

Les autres hochèrent la tête. Cutter leur avait déjà parlé des fourre-tout bourrés de billets qu'il avait aperçus dans le bureau de Penrose.

En fait, Penrose avait caché plus de deux millions trois cent mille euros dans la villa, du liquide qu'il avait détourné dès le début de l'opération en le faisant passer dans la rubrique « Dépenses diverses ». Moins on lui avait posé de questions, plus il en avait gardé pour lui. Le contenu du sac-poubelle correspondait en fait aux billets qu'il n'avait pas réussi à mettre dans les fourre-tout déjà pleins à ras bord.

Mais Penrose n'avait aucune intention de laisser ce butin tomber entre les mains de Cutter.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, protesta-t-il. Et je trouve inadmissible que mon personnel me parle de cette façon.

Cutter le saisit par le col et le secoua violemment.

— Je ne travaille plus pour toi, petite merde. Où est le putain de fric ?

— Je n'ai rien de plus à vous donner ! hurla Penrose.

— Fous-lui une baffe, Steve ! dit Grinnall.

Cutter frappa le visage de Penrose de toutes ses forces. La violence du coup l'envoya s'écraser contre le mur. Il s'effondra par terre, le visage blafard. Il posa les doigts sur sa joue douloureuse, puis les examina comme s'il s'attendait à voir du sang.

— Traîtres ! hurla-t-il. Après tout ce que j'ai fait pour vous. C'est comme ça que vous me traitez ?

— On ne partira pas d'ici tant qu'on ne sera pas payés, dit Cutter.

Une lueur folle apparut dans les yeux de Penrose.

— L'argent, l'argent. Vous n'avez que ce mot-là à la bouche ! Les

gens de votre espèce ne pensent qu'à ça ! Des bons vieux billets. Eh bien, je vais vous dire ! Il y a des millions ici ! Des millions, tous à moi, cachés dans la villa. Vous ne trouverez pas un seul centime, je vous le garantis ! Espèces de brutes cockneys sans cervelle !

Sans quitter Penrose des yeux, Cutter tendit le bras derrière lui. Terry Grinnall posa immédiatement un Glock 19 dans sa main tendue. Cutter braqua le pistolet noir et massif sur le visage de Penrose.

— Tuez-moi, allez-y ! cria Penrose. Comment ferez-vous pour trouver l'argent après, espèces de crétins ?

Cutter pinça les lèvres, puis abaissa son pistolet, braqué désormais sur la rotule gauche de Penrose.

— Allez-y, tuez-moi ! Tuez-moi !

Penrose se mit à rire hystériquement, puis fondit en larmes.

— Laisse tomber, Steve, dit Mills. Regarde-le. Il a perdu la boule. Tu n'obtiendras rien de lui.

— Je veux l'argent, insista Cutter.

Penrose se tordait sur le sol du dressing, grattant son visage humide avec le bout de ses doigts et marmonnant des mots incompréhensibles.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Doyle.

— Je crois qu'il a dit : « Vous irez brûler en enfer, petits bâtards que vous êtes », dit Suggs.

— Je vous avais dit qu'il était cinglé.

— Descends cet enfoiré ! insista Grinnall.

Cutter fixa pendant une seconde Penrose qui babillait et sanglotait, puis secoua la tête et fourra le pistolet dans sa ceinture.

— Je suis pas un animal, les gars. Allez, on va bien trouver où ce salaud a caché son argent. Il doit être là quelque part.

63

Cutter et ses hommes passèrent les deux heures suivantes à fouiller méticuleusement les cinq autres chambres de la villa, ses quatre salles de bains, ainsi que le salon et la salle à manger.

Ils ouvrirent tous les tiroirs, retournèrent les matelas, vidèrent les buffets et les bibliothèques, ils arrachèrent même les moquettes pour voir si les sacs remplis de billets n'avaient pas été cachés sous des lattes de plancher.

Ils montèrent jusqu'au grenier, mais ne virent que de la poussière et des piles de caisses d'emballage. Rien. Plus le temps passait, plus le matin approchait, plus ils étaient désespérés.

— La cuisine, dit Cutter qui ouvrit la marche dans le dédale de couloirs.

La cuisine était immense et aurait parfaitement convenu à un restaurant de taille moyenne. Il y avait des douzaines d'endroits où Penrose aurait pu cacher les sacs.

Cutter se précipita vers la rangée de grands placards sur la droite, pendant que Grinnall, qui serrait toujours le sac-poubelle contenant les billets, essayait ceux sur la gauche et que les autres s'occupaient du reste de la pièce. En quelques secondes, le sol carrelé fut jonché de casseroles, qui roulaient par terre avant de s'immobiliser, mais aussi d'assiettes et de verres brisés.

— Je ne pense pas qu'il l'ait mis là-dedans, crétin, dit Mills à Prosser qui se penchait pour regarder à l'intérieur du four.

— On ne sait pas ce qui peut passer par la tête d'un cinglé.

— Il n'y a rien de rien ici, dit Grinnall en tapant du pied dans les portes de placard. Tout ça, c'est de la foutaise. Je retourne en haut et je vais faire parler ce taré.

— Il ne parlera pas, affirma Cutter.

— Il le fera quand je lui couperai le…

Grinnall fut interrompu par le cri de Mills penché dans le congélateur.

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose !

Il poussa un grognement en sortant avec peine un sac noir en tissu couvert de glace et le fit tomber sur le sol. Ils se précipitèrent tous vers lui et le regardèrent ouvrir la fermeture éclair. Les liasses de billets apparurent.

— Bravo, dit Cutter en tapant sur l'épaule de Mills.

— Heureusement que le papier ne gèle pas, marmonna Grinnall. Il y a combien là-dedans ?

Cutter s'accroupit à côté du fourre-tout et regarda à l'intérieur.

C'était un grand sac. Il y avait quatre piles en largeur, quatre en longueur et huit en profondeur. Il n'y avait que des billets de cinq cents euros, vingt par liasse. Il était très bon en calcul mental quand il s'agissait de compter des billets.

— Un million deux cent quatre-vingt mille, annonça-t-il.

— On est tombés sur le bon filon, dit Grinnall.

— C'est pas un mauvais début.

— Ça fait combien divisé par six ? demanda Suggs qui se frottait pratiquement les mains.

Cutter regarda Grinnall, puis Mills. Ils se tournèrent tous les trois pour regarder Suggs, Prosser et Doyle.

Cutter sortit le Glock 19 de sa ceinture et tira deux fois dans la poitrine de Suggs. Mills prit son Taurus et mit une balle dans la tête de Prosser. Les deux cadavres n'avaient pas touché le sol que Grinnall étranglait Doyle et faisait pivoter sa tête dans les deux sens. On entendit un bruit de cartilage qui craquait. Doyle glissa sans vie des bras de Grinnall.

— Je les ai jamais vraiment aimés de toute façon, marmonna Grinnall.

— Divisé par trois, dit Mills en souriant. C'est mieux comme ça.

Cutter referma la fermeture du sac et le passa par-dessus son épaule.

— On n'a pas fini, les gars. Il y en a au moins encore un caché quelque part. Il ne peut pas avoir tout dépensé.

— Mais où ? demanda Mills.

— Le sauna, suggéra Grinnall.

Cutter rejeta immédiatement cette idée.

— Personne ne cache des billets dans un sauna.

— La cabane à outils ? La cabane du jardinier ? Le garage ? La maison du gardien.

— Aucun de ces endroits n'est assez sûr.

— La piscine alors ? suggéra Mills.

La piscine fermée avec ses cabines luxueuses avait toujours été strictement interdite à l'équipe de Cutter. Penrose n'était pas un bon nageur, mais il était allé y barboter une ou deux fois.

Cutter hocha la tête.

— On peut toujours vérifier.

Ils enjambèrent la mare de sang qui s'était formée là où les trois cadavres étaient tombés et quittèrent la cuisine. La piscine était située dans un bâtiment de métal et de verre adjacent à la villa, mais de là où ils se trouvaient il était plus facile d'y accéder par un sentier extérieur qui longeait la maison et surplombait la falaise. Les hommes passèrent sous un porche et sortirent dans la nuit glaciale. Les étoiles brillaient, et leur reflet sur la surface de la mer Tyrrhénienne faisait penser à une multitude de petits diamants.

— J’ai une de ces envies de pisser ! annonça Mills pendant qu’ils marchaient.

— Tu peux pas te retenir encore quelques minutes ? dit Cutter d’un ton cinglant.

— Sérieusement, j’en peux vraiment plus. Je vous rattrape dans une seconde, d’accord ?

Pendant que Cutter et Grinnall se dirigeaient vers la piscine, Mills défit sa braguette et s’approcha du garde-corps en fer au bord du sentier. Il écarta un peu les jambes et poussa un soupir de soulagement pendant qu’il urinait à travers l’espace entre le sol et le garde-corps. Son urine tomba en arc de cercle par-dessus bord, se dispersa dans la brise et s’écrasa sur les rochers bien au-dessous.

Il n’eut pas le temps de réagir quand deux mains le saisirent par les chevilles et le firent passer la tête la première par-dessus le bord du balcon.

Lorsque Mills ouvrit la bouche pour crier, il avait déjà commencé à chuter, une silhouette sombre qui se détachait contre la mer éclairée par les étoiles. Son cerveau s’écrasa contre un morceau de rocher qui faisait saillie à mi-chemin entre le balcon et la mer, et ce fut un cadavre silencieux qui plongea dans l’eau et fut immédiatement englouti par les vagues.

64

Penrose n'avait pas mis longtemps à retrouver ses esprits et se leva tant bien que mal avant de se précipiter dans son bureau. L'intrusion de Cutter dans son sanctuaire et la perte de ses quarante-deux mille euros dans le sac-poubelle l'avaient rapidement ramené à la réalité.

Et ce n'était pas uniquement de l'argent qu'il risquait de perdre. Il était soudain convaincu que la police était en route pour venir l'arrêter. Il se précipita vers la fenêtre, l'ouvrit brusquement et tendit l'oreille.

Il n'entendit rien d'autre que le grondement des vagues. Pas de sirènes, pas encore. Mais ils pouvaient arriver d'une minute à l'autre.

Il s'approcha de son bureau et se mit à fouiller frénétiquement dans ses tiroirs à la recherche de tous les documents compromettants qu'il avait gardés à l'intérieur. Des listes de noms, des photographies de victimes ; des CD contenant les fichiers pédophiles téléchargés sur l'ordinateur de Lalique ; les reproductions de l'épée réalisées par l'artiste ; les descriptions détaillées de chaque opération qu'il avait minutieusement préparée.

Tout ce dur travail n'était à présent qu'une série de preuves contre lui qui l'enfonceraient si profondément qu'il ne pourrait plus jamais remonter à la surface.

Il fallait qu'il s'en débarrasse immédiatement. Il sortit la corbeille à papier de sous le bureau, la renversa pour faire tomber toutes les pages froissées du brouillon de son livre et se mit à jeter les documents compromettants à l'intérieur.

Il savait qu'il avait des allumettes quelque part et se mit à réfléchir fébrilement. Il s'en était procuré pour le fameux dîner romantique à la lueur des bougies qui n'avait jamais eu lieu à cause de cette garce ingrate de Daria Pignatelli. Il finit par les trouver, en alluma une et la jeta dans la corbeille à papier.

Il regarda les flammes crépiter et les preuves noircir et se recroqueviller. Les papiers compromettants s'enflammaient et se réduisaient en cendres, les CD se tordaient et fondaient. Il était sauvé à présent.

C'est alors qu'il réalisa qu'il s'agissait d'une corbeille en osier et qu'elle allait elle aussi prendre feu en même temps que son contenu. Mais il était déjà trop tard : les flammes se propageaient rapidement et il ne pouvait pas les éteindre avec ses pieds nus. Le bureau se remplit de fumée. Penrose toussa.

Le bâtiment abritant la piscine comprenait quatre vestiaires derrière des portes en bois sur lesquelles on pouvait lire SPOGLIATOIO 1-4. Chacun

contenait une cabine de douche luxueuse, une grande garde-robe pour les vêtements et les chaussures, des meubles de rangement pour les serviettes, les peignoirs, les sèche-cheveux et des consignes pour les effets personnels, tout autant de cachettes potentielles pour un sac rempli d'argent. Après avoir fouillé en vain pendant une minute ou deux le vestiaire 1, Cutter alla à côté pour voir comment Grinnall s'en sortait.

— Que dalle, dit Grinnall, debout au milieu d'un tas de serviettes, en refermant un des meubles de rangement.

— Où est Dave ? demanda Cutter en fronçant les sourcils.

Grinnall secoua la tête. Cutter soupira et se dirigea vers l'entrée, s'arrêtant au bord de la piscine pour regarder amoureusement le fourre-tout contenant un million deux cent quatre-vingt mille euros.

Grinnall, furieux, s'attaqua à la fouille du vestiaire 3, inspecta le moindre compartiment, la moindre étagère tout en nommant à voix haute tout ce qu'il aimerait faire à ce tordu de Penrose Lucas.

— Dave ! cria Cutter une fois dehors. Ohé ! Mills !

Il n'y avait aucune trace de lui. Cutter retourna à grandes enjambées dans le bâtiment abritant la piscine. Il était sur le point de dire quelque chose à Grinnall, quand il s'arrêta et regarda une deuxième fois.

Le fourre-tout plein de billets n'était plus là où il se trouvait quelques minutes auparavant.

— Terry, pourquoi est-ce que tu as changé le sac de place ?

Grinnall sortit du vestiaire, l'air mécontent.

— Quoi ?

— Où est l'argent ?

— J'en sais rien. Où est-ce que tu l'avais mis ?

— Juste là. Ne me fais pas marcher.

— Mais je ne te fais pas marcher. Je ne l'ai pas touché, je te jure !

— Alors, il est où, bordel ? demanda Cutter en fronçant les sourcils.

Sa première pensée fut que Dave Mills avait dû s'introduire en douce dans la piscine et se tirer avec le sac. Il paniqua l'espace d'une seconde et s'apprêtait à foncer dehors pour essayer de le rattraper quand il réalisa que c'était impossible. Il n'avait tourné le dos que quelques secondes. Il regarda autour de lui. Était-il en train de devenir fou ?

C'est alors qu'il l'aperçut. Une forme sombre au fond de la piscine, sur le sol carrelé du grand bain.

— Oh merde ! Non !

Sans hésiter une seconde, Cutter plongea dans l'eau et nagea vers le sac en faisant de grands mouvements. Quand il récupéra enfin le sac, à un mètre quatre-vingts sous l'eau, il pria : pourvu que les billets ne soient pas foutus.

Grinnall se tenait anxieusement au bord de la piscine, regardait Cutter et pria lui aussi pour à peu près la même chose quand un bras surgit derrière lui, se referma sur sa gorge, le souleva du sol et le traîna jusqu'à la porte ouverte du vestiaire 3.

65

Ben savait exactement à qui il avait affaire. Brown avait fourni des portraits détaillés des tueurs engagés par Penrose Lucas. Le grand type avec le manteau en cuir, c'était Terry Grinnall. Trente-six ans, un ancien de l'armée britannique. Mais il ne s'était pas éternisé chez les militaires. Il avait vite compris qu'il pouvait tuer plus de gens, gagner beaucoup plus, sans jamais être inquiété, en tant que mercenaire. La Bosnie, l'Afghanistan, l'Afrique, la traînée de sang et l'appât du gain habituels. À un moment donné, il avait rencontré l'ancien para, Steve Cutter.

Sa route s'arrêterait ici, cependant. Ben traîna Grinnall à l'intérieur du vestiaire et claqua la porte avec son pied. Il plaqua l'homme au sol tout en maintenant son bras gauche autour de son cou et sa main droite sur sa bouche.

Grinnall était aussi fort que lourd. Il se débattait avec ses poings et ses pieds, et tenta de frapper le visage de Ben avec l'arrière de sa tête, puis de lui mordre la main. Ben serra un peu plus fort, appuya sur sa trachée. Grinnall se cabra et battit des bras et des jambes comme un forcené.

Dans quelques secondes, Cutter sera sorti de la piscine, pensa Ben et il se dit qu'il aurait de sérieux problèmes s'il devait s'occuper des deux à la fois. Cutter était plus petit et moins fort, mais il était aussi plus intelligent et plus dangereux. Ben les avait observés suffisamment longtemps dans la villa pour le savoir.

Il savait aussi qu'il avait déjà vu ce type une fois.

Juste quelques secondes. Mais il ne restait aussi plus que quelques secondes à Grinnall.

À moins que non, finalement. Juste au moment où Ben pensait que Grinnall était sur le point de perdre connaissance, l'homme se cabra violemment, et Ben lâcha prise. Grinnall se retourna et envoya son poing vers la tempe de Ben qui intercepta le coup juste à temps.

Les secondes suivantes furent une lutte à la vie et à la mort pour tous les deux. Un genou puissant se leva et frappa Ben en plein ventre, lui coupant presque le souffle. Ben enfonça la paume de sa main dans le menton de Grinnall et tapa violemment sa tête contre le sol carrelé. Grinnall leva les mains et voulut planter ses griffes dans les yeux de Ben.

Ben sortit alors sa dague commando Fairbairn-Sykes de la gaine sur sa jambe et enfonça sa pointe fine dans le cuir du manteau de Grinnall jusqu'à atteindre son cœur. Il plaqua la main sur la bouche de l'homme pour étouffer le terrible hoquet provoqué par l'intrusion

d'une lame en métal froid dans le corps.

Il planta plusieurs fois le couteau, sentant les bords tranchants grincer contre les os tandis que la lame passait entre les côtes de Grinnall pour s'enfoncer dans son cœur.

Les yeux de Grinnall se révulsèrent, et son corps se ramollit complètement. Ben se leva avec difficulté. Il retira le couteau et l'essuya rapidement sur la jambe du pantalon du cadavre avant de le glisser dans sa gaine.

Il poussa ensuite le corps lourd dans la cabine de douche, puis entrouvrit la porte du vestiaire et jeta un coup d'œil furtif vers la piscine.

Cutter contracta chacun de ses muscles en laissant échapper un grognement, hissa le fourre-tout hors de l'eau et le poussa jusqu'au bord de la piscine. Il s'écroula à côté du sac trempé, hors d'haleine et tout dégoulinant. L'argent ! Il chercha à tâtons la fermeture éclair et l'ouvrit. Les liasses de billets étaient complètement trempées. Il gémit de désespoir.

— Terry ! hurla-t-il, réalisant soudain que Grinnall avait disparu.

— Terry est sous la douche, dit Ben.

Cutter redressa la tête et écarquilla les yeux, puis les plissa. On ne voyait plus que deux fentes à présent. Il ressemblait à ce qu'il était au fond : une bête acculée sur le point de mourir. Ben continua à braquer sur sa tête son Browning Hi-Power muni d'un silencieux tout en s'approchant de lui. Le pistolet avait été fourni gratuitement par le Groupe Trimble, ainsi que le poignard commando et d'autres objets spécifiques que Ben avait emportés à Capri pour mener à bien sa mission.

— Je vous connais, dit Cutter en regardant chacun de ses pas.

— Je vous connais aussi, dit Ben. Presbytère de Little Denton, la nuit où mes amis sont morts. Vous vous étiez introduit chez eux sans permission. Et je n'oublie jamais une voix.

— Hope.

— C'est moi.

— Mills ?

— Il a pris goût au plongeon de haut vol, répondit Ben. Vous êtes le dernier.

Cutter eut un rire amer.

— Tant pis. Je crois que je ne saurai jamais où était caché le reste des billets.

— Vous n'étiez pas un mauvais soldat autrefois, Steve. Vous avez fait beaucoup de chemin. Vous n'auriez jamais dû quitter votre régiment.

— Aucun avenir là-dedans.

— Vous n'avez pas plus d'avenir maintenant que vous avez tué mes

amis, dit Ben.

— Vous allez me descendre, alors ?

— Ça serait plus facile pour moi si vous preniez ce Glock, répondit Ben en montrant le pistolet coincé dans la ceinture de Cutter d'un mouvement de tête.

— Il est plein d'eau.

— On peut tirer sous l'eau avec un Glock, vous devriez le savoir.

Il y eut un silence de quelques secondes. On n'entendait que le bourdonnement léger du chauffage et le floc-floc régulier des gouttes qui dégoulinaient des vêtements de Cutter et de ses cheveux avant de s'écraser sur le sol carrelé humide.

— D'accord, dit Cutter en soupirant.

Il haussa les épaules comme pour dire : « Oh ! et puis merde ! »

Le browning tira deux fois, coup sur coup. La détonation résonna dans la piscine.

La main de Cutter tenait encore la poignée du pistolet, mais semblait sur le point de le lâcher. Il chavira sur le côté et roula dans l'eau dans un grand plouf.

Ben quitta le bâtiment. Il sortit son sac marin de l'ombre, là où il l'avait laissé sur le sentier. Il avait réclamé ce sac et son contenu au Groupe Trimble. Il le mit en bandoulière et partit à la recherche de Penrose Lucas.

Lorsqu'il entra de nouveau dans la villa, il sentit une odeur de fumée.

66

Ben trouva Penrose Lucas assis tout seul dans sa salle à manger dévastée, plongée dans une semi-pénombre. Il était avachi dans un fauteuil en cuir et semblait dans un état second, les yeux perdus dans le vague. C'est à peine s'il réagit quand Ben entra dans la pièce et alluma.

Ben, qui se tenait à quelques mètres de lui, le regarda. Il fut frappé par son allure négligée, ses cheveux ébouriffés, son air maussade et surtout sa robe de chambre et son slip crasseux. On était loin du professeur sûr de lui, impeccablement vêtu, que Ben avait vu sur la cassette vidéo au presbytère. Ainsi, il était en face de l'ennemi de Simeon.

Un gros pistolet brillant était posé sur l'accoudoir du fauteuil de Penrose. Ben s'avança et s'empressa de le prendre.

Penrose n'eut aucune réaction. Ben enleva la cartouche de la chambre, fit tomber le chargeur, sépara la glissière du reste et jeta les pièces dans le coin opposé de la pièce.

Le son des composants en métal cliquetant sur le sol fit sortir Penrose de sa transe. Il se tourna doucement pour regarder Ben. Ses yeux vitreux le fixèrent et le reconnurent.

— C'est vous, murmura-t-il. Vous êtes Hope.

— En chair et en os, répondit Ben.

— Où sont mes hommes ?

— Ils ne peuvent plus vous aider. Votre maison est en feu, vous le saviez ?

Penrose hocha doucement la tête.

— Laissez-la brûler.

Il ferma les yeux un instant, puis dit :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je vous ai apporté un cadeau de Noël.

Le mot Noël fit grimacer Penrose qui afficha une mine renfrognée.

— Un quoi ?

Ben enleva son sac, l'ouvrit et en sortit ce qu'il avait apporté depuis l'Amérique dans le jet du Groupe Trimble.

— Tout ce que vous voudrez, avait dit Brown.

Quand Ben lui avait demandé l'épée, l'homme la lui avait volontiers laissée.

— Comme il vous plaira, avait-il dit. Vous pouvez l'accrocher au mur ou tisonner le feu avec. C'est pareil pour moi.

— Un souvenir, lui avait dit Ben.

Pour penser à ses amis. Mais c'était bien plus encore.

Ben brandit l'épée en l'air, puis la jeta la pointe vers le bas à ses pieds. Elle se planta dans le bois en vibrant.

— Voilà, professeur. L'épée de Jésus-Christ.

Penrose fit la grimace et se pencha dans son fauteuil pour fixer l'arme. Jusqu'à cet instant, Ben avait dû croire Brown sur parole quand il avait affirmé que Penrose Lucas était derrière tout ça.

La présence de Steve Cutter dans la villa prouvait à moitié que Brown avait dit la vérité. Maintenant que Ben voyait le mélange fou de haine et de désir dans les yeux de Penrose, il n'y avait plus l'ombre d'un doute.

— C'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas ? dit Ben doucement. C'est pour ça que vous avez tué Simeon et Michaela Arundel ?

Un sourire se dessina sur les lèvres de Penrose.

— Ces cafards ont eu ce qu'ils méritaient.

Ben n'avait pas envie de perdre du temps à parler avec cet homme. Il sortit son pistolet de son étui et enleva le cran de sûreté.

— Je suppose que vous êtes athée, Lucas.

Penrose ne répondit pas. Il fixa Ben, puis le pistolet. Un nerf palpita sur son visage.

— Tant mieux pour moi, dit Ben. Comme ça, vous ne voudrez pas dire une dernière prière avant que je vous tue.

Penrose resta bouche bée, l'air horrifié. Il se laissa glisser de son fauteuil et tomba à genoux sur le sol.

— Non, s'il vous plaît, dit-il en haletant.

Il regarda Ben avec des yeux implorants et joignit les mains pour le supplier.

— Je ne veux pas mourir.

— C'est à Simeon Arundel qu'il aurait fallu demander grâce, dit Ben. Je ne suis pas comme lui.

Penrose se mit à sangloter lamentablement quand Ben appuya la bouche du silencieux contre son front. Les doigts de Ben touchèrent la courbe lisse et froide de la détente. Il revit Simeon et Michaela dans la voiture immergée. Ils allaient être vengés, et Jude serait libéré. Tout serait fini.

C'est alors qu'une autre image surgit dans son esprit. Celle de Vincent Napier, à moitié immergé dans la tourbière de Cornouailles et en train de mourir. Et il se souvint de la dernière fois qu'un homme non armé et totalement sans défense l'avait supplié de lui laisser la vie sauve.

Ben l'avait tout simplement zigouillé sous les yeux de son propre fils. Ce qu'il s'apprêtait à faire était tout aussi affreux et impitoyable.

Voilà qui je suis, pensa-t-il. *Un tueur. Je l'ai toujours été et je le serai toujours.*

— Je suis malade, sanglota Penrose. J'ai fait des choses horribles.

S'il vous plaît, laissez-moi une chance. Je peux changer. Je sais que j'en suis capable.

Ben hésita. Pas besoin d'être psychiatre pour voir que cet homme pitoyable, misérable, souffrait de troubles mentaux. Il lui fallait un traitement approprié, pas une exécution de sang-froid.

Tue-le. Pour Jude. Ben imagina Jude entre les mains des associés sans nom et sans visage de Brown. Il pensa à ce qu'ils lui feraient si Penrose Lucas n'était pas éliminé comme ils l'avaient exigé.

Il n'avait pas le choix. Son doigt se tendit sur la détente.

Mais il hésita de nouveau. Il devait y avoir une autre solution. Si, au lieu de tuer Penrose Lucas, il le livrait vivant au Groupe Trimble, ils se montreraient peut-être cléments. Ils verraient sûrement qu'il ne représentait plus aucune menace pour personne. Ils avaient les moyens de le placer dans une institution adéquate, même s'il passait le reste de sa vie derrière les barreaux.

La fumée s'épaississait dans le couloir devant la porte de la salle à manger. Ben entendit le crépitement des flammes qui se propageaient dans la villa. Le feu s'intensifiait de minute en minute.

Il avait pris sa décision. Il baissa le pistolet.

— Levez-vous. Nous devons partir avant que toute la maison ne prenne feu.

— Vous n'allez pas me tuer ? demanda Penrose en chialant.

Ben tendit la main et l'aida à se mettre debout.

— Venez avec moi. Je veillerai à ce que vous obteniez l'aide dont vous avez besoin.

— Merci, dit Penrose d'une voix rauque.

Il essuya son visage baigné de larmes avec la manche de sa robe de chambre.

Puis, avant que Ben n'ait le temps de réagir, Penrose recula d'un pas et sortit le Beretta automatique calibre 25 caché dans le creux de son dos, dans la taille élastique de son slip. Il braqua le pistolet sur Ben et tira.

La balle de petit calibre s'enfonça dans l'épaule de Ben. À très courte portée, le choc fut suffisant pour le faire tourner sur lui-même. Il ressentit juste le choc, pas la douleur. Il resta debout et leva son pistolet, mais ses sens étaient brouillés et il n'appuya pas assez rapidement sur la détente. Penrose avait déjà tiré.

La balle percuta les côtes de Ben et le fit tomber à la renverse, dos au sol. Le pistolet lui échappa des mains.

Penrose partit d'un grand rire hystérique.

— Alors, qui va mourir maintenant ? Pas moi ! Pas Penrose Lucas !

Il s'avança vers Ben, rempli de haine, en montrant les dents. Ben tenta de se lever, mais son corps n'obéissait pas aux ordres de son cerveau. Penrose s'approcha un peu plus et se pencha au-dessus de lui.

Il n’était plus qu’à un mètre. Le pistolet était braqué sur la tête de Ben. Et il ne pouvait pas le manquer cette fois.

Ben battit des jambes et rampa sur le sol. Quelque chose avait touché l’arrière de sa tête et il réalisa que c’était la lame de l’épée enfoncée dans le plancher.

— Vous vous croyiez plus malin que moi, dit Penrose en riant. Maintenant, vous allez pourrir avec tous les autres.

Ben sentait ses forces l’abandonner. Dans un geste de désespoir, il saisit des deux mains la poignée en bronze de l’épée et tira dessus le plus fort possible. Il sentit la pointe de la lame s’extraire du sol.

Le bout du doigt de Penrose blanchit tandis qu’il appuyait sur la détente.

Ben balança l’épée au-dessus de sa tête, puis la lança.

Le coup partit.

La balle laboura le sol à soixante centimètres de la tête de Ben. Un cri s’échappa des lèvres de Penrose qui perdit l’équilibre. Il lâcha son pistolet et porta les mains à sa gorge, s’agrippant à la poignée en bronze qui dépassait à angle droit de la chair tendre au-dessus de son sternum. Quatre-vingt-dix centimètres de lame sortaient à l’arrière de son cou. Le sang jaillissait de sa gorge et coulait sur son torse.

Ben se leva en chancelant. Il avait du mal à se tenir droit. Il n’arrivait plus vraiment à bouger le bras gauche. Il s’approcha de Penrose en titubant. De la main droite, il saisit la poignée de l’épée glissante et ensanglantée, tira dessus pour la sortir et la fit pivoter sur le côté. La lame en forme de faucille fendit l’air et trancha la gorge de Penrose jusqu’à la colonne vertébrale, lui coupant presque la tête.

Les genoux de Penrose cédèrent. Il s’effondra au sol dans une mare de sang.

Ben tangua sur ses jambes tremblantes. La deuxième balle lui avait cassé les côtes, puis était passée directement à travers, mais la première était toujours logée dans son épaule. Il sentit la pénombre l’envelopper, mais il n’allait pas perdre connaissance. Pas maintenant. Il s’appuya contre le mur et se dirigea vers la porte.

Tandis qu’il sortait de la villa en titubant, les flammes jaillissaient des fenêtres et s’enroulaient le long des murs. L’incendie illuminait le ciel sombre.

Ben jeta un dernier regard à la maison en feu, puis tourna les talons.

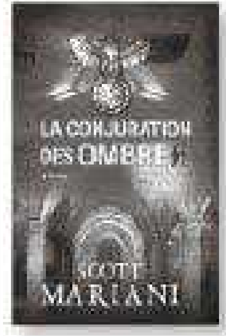
Il était temps pour lui de partir et d’aller chercher son fils.

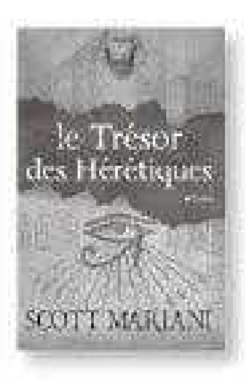
Remerciements

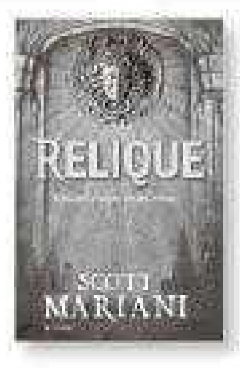
Si l’on dit que nul homme n’est une île, c’est encore plus vrai pour un écrivain… Alors, un grand merci à mon éditrice, Caroline Hogg, et à toute l’équipe d’Avon pour leur dévouement et leur enthousiasme. C’est aussi grâce à eux, chers lecteurs, que ce livre est désormais entre vos mains.

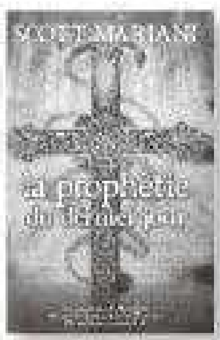
Du même auteur











Relique

Impliqué dans un braquage pendant lequel un Goya est volé, Ben se retrouve au cœur d'une machination mettant en scène la mafia russe et un réseau criminel international.

Le Secret de l'Alchimiste

Ben Hope est hanté par son passé et voue sa vie à la recherche d'enfants disparus. Lorsqu'il est contacté pour localiser un manuscrit qui pourrait sauver une petite fille, il accepte sans hésiter.

Le Trésor des Hérétiques

Egypte antique. Trois prêtres dissimulent un incroyable trésor dans le désert. France, de nos jours. Ben Hope pensait pouvoir profiter d'une vie enfin tranquille mais doit reprendre du service.

La Prophétie du Dernier Jour

Ben Hope enquête sur la disparition de Zoé, une archéologue qui effectuait des fouilles en Grèce. Elle semble avoir découvert un terrible secret et certaines antiques prophéties pourraient se réaliser.

La Conjuration des Ombres

Une conspiration remontant aux heures sombres de la Seconde

guerre mondiale pourrait changer le cours de l'histoire.

Des thrillers haletants dans la plus pure tradition de Dan Brown et Kate Mosse.

ISBN : 978-2-35288-215-2 / 978-2-35288-423-1 / 978-2-35288-357-9
978-2-35288-769-0 / 978-2-35288-878-9
www.city-editions.com

[1]*Scruffy* signifie « débraillé », « miteux » en anglais. (NDT)

[2]Tous les mots en italique accompagnés d'un astérisque sont en français dans le texte. (NDT)